
START

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY
PRESERVATION MICROFILMING SERVICE



Microfilmed 2003

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY
PRESERVATION MICROFILMING SERVICE

Los Angeles, CA 90095-1388

_____ 6 inches _____

Reduction Ratio: 12:1

The material on this microfilm is of varying quality.
Portions of the material may be illegible due to:

Aged Paper	Mutilated Paper
Faded copy	Glossy Paper
Light pencil	Poor printing
Carbon copies (any color)	

In addition, the original material may be bound in a manner which prevents complete filming of the text. Every effort has been made to produce the best possible quality.

Notice: This material may be protected by Copyright Law
(Title 17 U.S. Code).

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY
PRESERVATION MICROFILMING SERVICE

VOLUME

1

ABCDEFGHIJKLMN OPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

2.5 mm

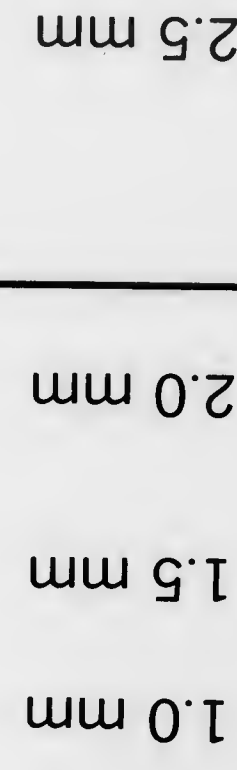
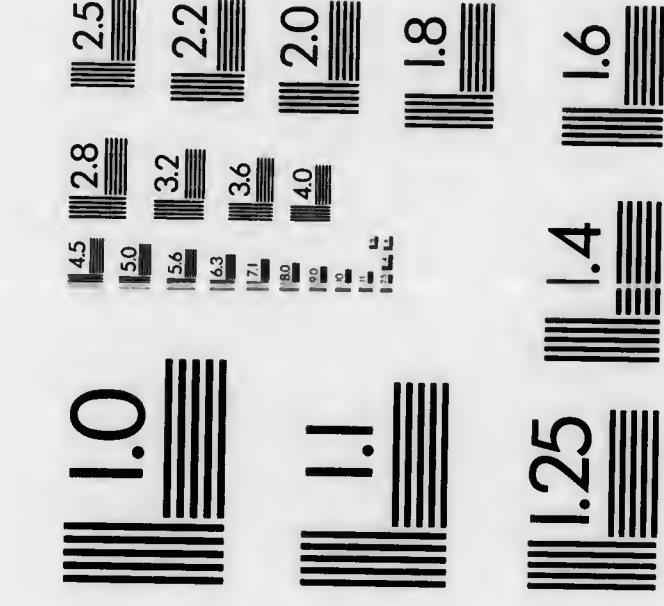
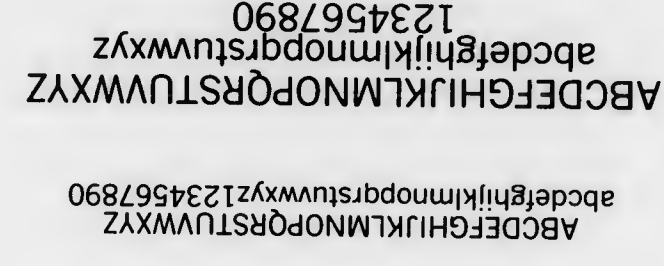
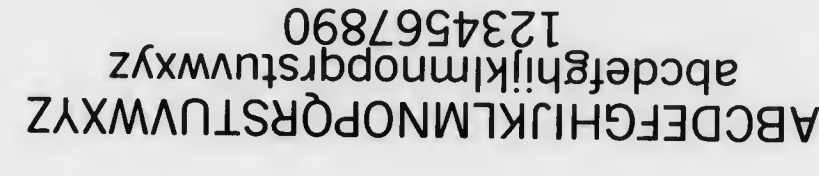
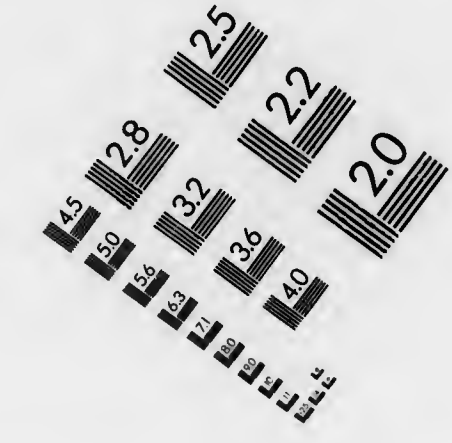
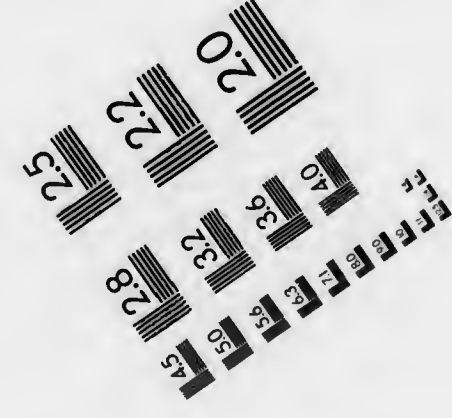
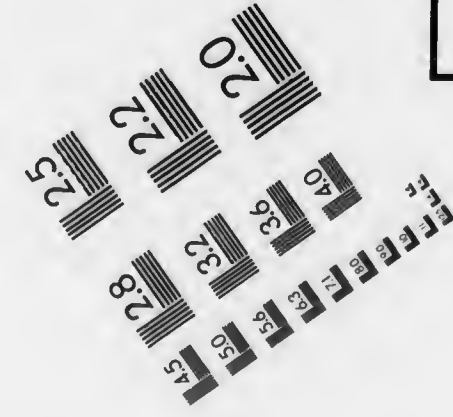
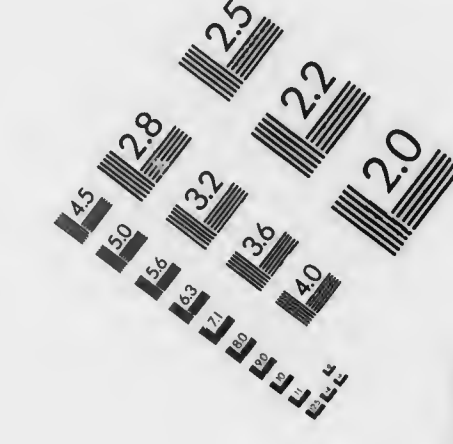
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

2.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm

PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC



A5

A4

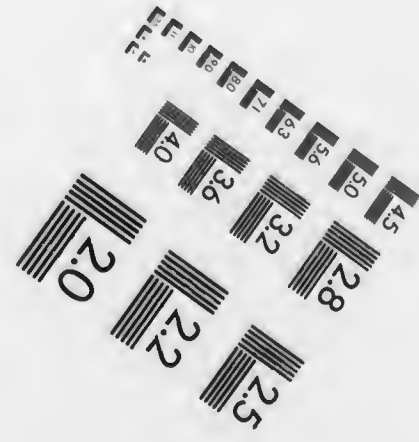
A3

PRECISIONSM RESOLUTION TARGETS

PIONEERS IN METHYLENE BLUE TESTING SINCE 1974



3308 - 134th STREET WEST, BURNSVILLE, MN 55337 USA
TEL: 612 895 8699 FAX 612 895 8688



4.5 mm

3.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.0 mm

**Saint-Evremond's
Ouevres de
Monsieur de Saint-
Evremond**

Amsterdam 1726

Acadian

131



*Je suis peu severe, mais sage. Mon Art est de me rendre heureux.
Philosophe; mais Amoureux. J'y réussis, en fiant il davantage?
CH. de S. DENIS, Seigneur de S. EVREMOND. après avoir abandonné le métier de la
attaché à la PHILOSOPHIE, et a joui de tous les plaisirs d'une honnête VOLUPTE;
représentent les figures qui accompagnent son BUSTE, savoir MARS dans le repos, la
la VOLUPTE à BACCHUS. Connoissables à leurs attributs, les JEUX et les autres amuse-
par des enfans qui jouent aux echets et qui enchaînent le TEMPS avec des fleurs. &c.*

OEUVRES

DE MONSIEUR
DE
SAINT-EVREMOND

Publiées sur ses Manuscrits,
AVEC

LA VIE

DE L'AUTEUR;

PAR M. DES MAIZEAUX

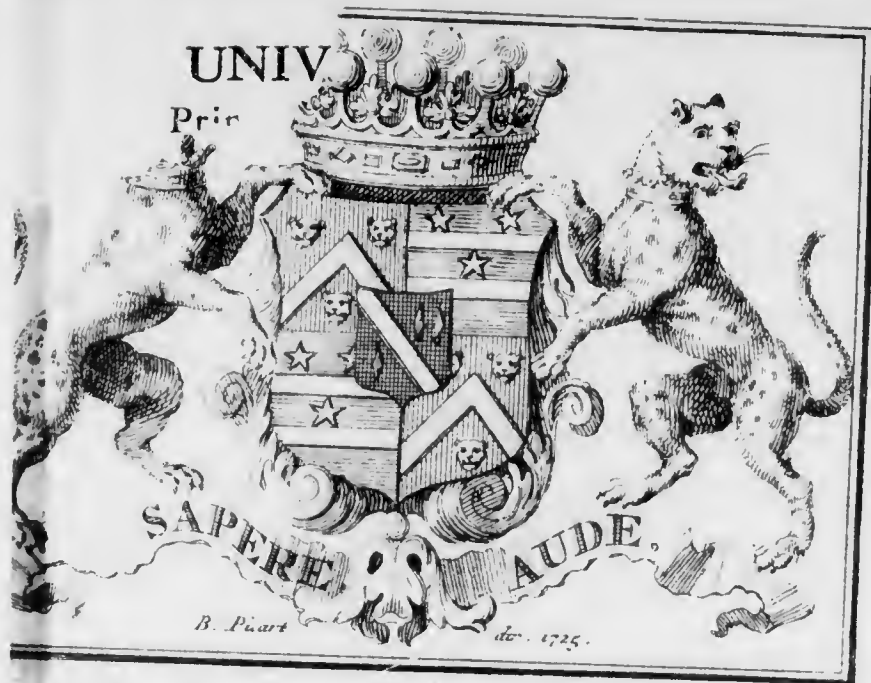
Membre de la Société Royale.

Quatrième Edition, revue, corrigée & augmentée.

Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.



A AMSTERDAM,
Chez COVENS & MORTIER
M. DCC. XXVI.



A
MYLORD
COMTE
DE MACCLESFIELD,
VICOMTE
PARKER DE EWELME,
BARON
DE MACCLESFIELD.

MYLORD,



A Bienveillance dont
vous m'honorez depuis

* 2

fi

E P I T R E.

si long-tems, m'engage à vous donner une marque de ma reconnaissance, en vous offrant cette nouvelle Edition des Oeuvres de Monsieur de Saint Evremond. Elle est plus ample & plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Ce avantage, & le prix des Ouvrages qu'elle renferme, m'ont fait croire qu'elle n'étoit pas indigne de vous être présentée.

Tout le monde fait, MY LORD, qu'à une étude qui demande un grand homme tout entier, je veux dire l'étude immense & épineuse des Loix vous avez joint la connoissance

E P I T R E.

de l'Antiquité sacrée & profanée; & que les Mathématiques n'ont rien d'utile ni d'abstrait, que vous n'ayiez approfondi. Mais on fait aussi que vous associez à la severité de ces Sciences, les graces & l'agrément des Belles Lettres. Ainsi j'ai lieu d'espérer, MY LORD, que vous recevrez favorablement les Ouvrages d'un des plus beaux Esprits que la France ait produit.

Monsieur de Saint Evremond n'a pas été seulement distingué dans le monde par des Ecrits où la délicatesse du goût se trouve soutenue de la justesse du raisonnement: il l'a encore été

*

E P I T R E.

par le rang qu'il a tenu à la Cour & à l'Armée. Il est vrai que son sort n'en a pas été plus heureux. Souvent le Merite a trop d'éclat : au lieu d'exciter l'admiration & l'estime, il devient l'objet de l'envie & de la jalousie. Monsieur de Saint Evremond eut le malheur de déplaire aux Ministres de Louis XIV. Il avoit pénétré les motifs qui portèrent le Cardinal Mazarin à faire une Paix honteuse à la France : cette pénétration leur déplût ; & lorsqu'il se croyoit en sûreté par la droiture de ses intentions , *ses intentions*,
pour

E P I T R E.

pour me servir de ses termes, *furent trompées*, & il se trouva dans un danger éminent. Tous les services qu'il avoit rendus à sa Patrie ne pûrent le sauver : la considération du bien de l'Etat ceda au ressentiment de ses Ennemis. Pour conserver sa Liberté, ce bien si cher & si précieux, il fut obligé de s'exiler. L'Angleterre lui fournit un asyle heureux ; & c'est ici qu'il a composé la plus grande partie des Ouvrages, que j'ai l'honneur de vous présenter.

Je vous supplie, MY LORD, de recevoir avec cette bonté
qui

E P I T R E.

qui vous est si naturelle, ce témoignage de ma gratitude, & du profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

M Y L O R D,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

DES MAIZEAUX.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE

NOUVELLE EDITION.

VOici une quatrième Edition des Oeuvres de Mr. de St. Evremond plus exacte & plus complète que toutes celles qui ont paru jusqu'ici. Je l'appelle *quatrième Edition*, parce que c'est, en effet, la quatrième où j'ai eu quelque part. Toutes les autres ont été faites à mon insçu, ou sans ma participation.

La première Edition des Oeuvres de Mr. de St. Evremond fut imprimée à Londres en 1705. en deux Tomes *in quarto*, sous ce titre; *Oeuvres mêlées de Monsieur de St. Evremond, publiées sur les Manuscrits de l'Auteur* (1). Mr. Silvestre, qui

(1) A Londres chez Jacob Tonson.

x AVERTISSEMENT.

qui y avoit travaillé avec moi, se chargea d'en faire la Preface.

La seconde Edition parut en Hollande l'an 1706, en cinq Tomes *in douze*. Le Libraire d'Amsterdam (1), qui avoit imprimé plus d'une fois ce qu'on appelloit les *Oeuvres mêlées de Mr. de St. Evremond*, me pria de diriger cette Edition; & je relûs avec soin les feuilles de celle de Londres, avant que de les lui envoyer. Je fis plusieurs changemens dans les Notes: je remis à leur place quelques Pièces qui n'avoient pas été rangées selon l'ordre de leur composition; & j'insérerai dans le corps de l'Ouvrage les Additions qui étoient à la fin du second Tome de l'Edition de Londres, sous le titre de *Fragments*.

(1) Le Sieur Pierre Mortier.

La

AVERTISSEMENT. xi

La même année, on en fit une Edition en France, en cinq Tomes *in douze*, sur celle de Londres; & on l'intitula, *Les véritables Oeuvres de Mr. de St. Evremond, publiées sur les Manuscrits de l'Auteur. Seconde Edition revue & corrigée. A Londres chez Jacob Tonson*. Je remarquerai, en passant, que toutes les Editions de France, ayant été faites secrètement ou par connivence, portent le nom de *Londres*. Le Libraire de France ayant eu avis de l'Edition de Hollande, & craignant qu'elle ne fût préférée à la sienne, tâcha de prévenir le Public par cet Avertissement: „ On „ a jugé à propos d'avertir que ce „ n'est pas sans raison que cette „ seconde Edition des *Oeuvres „ mêlées de Monsieur de Saint-Evre-* „ *mond*

XII AVERTISSEMENT.

„ *mond*, a pour titre, LES VERI-
 „ TABLES OEUVRES DE MON-
 „ SIEUR DE SAINT-EVREMOND.
 „ Dans la premiere en 2. vol. *in* 4^o.
 „ imprimée à *Londres* chez *Jacob*
 „ *Tonson* en 1705. il s'étoit glissé
 „ quantité de fautes, même dans les
 „ noms propres. *P. Mortier* Librai-
 „ re d'Amsterdam, qui a contrefait
 „ à la hâte cette Edition, loin d'en
 „ corriger les fautes, les a imitées
 „ scrupuleusement, & y en a ajouté
 „ d'autres de sa façon; c'est ce qui
 „ a engagé les Amis de Monsieur
 „ de *Saint-Evremond* qui avoient
 „ pris soin de la premiere Edition
 „ de *Londres*, de revoir de nou-
 „ veau ses Ouvrages, & d'en don-
 „ ner une seconde Edition plus ex-
 „ acte, qu'ils ont fait imprimer chez
 „ ledit *Tonson* en 5. vol. *in* 12^o. &
 „ pour la distinguer des Editions
 „ pre-

AVERTISSEMENT. XIII

„ precedentes, toutes defectueuses,
 „ on y a mis pour titre, LES VE-
 „ RITABLES OEUVRES DE MR.
 „ DE SAINT-EVREMOND”. Tout
 cela est un pur Roman. Le titre de
veritables Oeuvres de Mr. de St. E-
vremond, ne peut être vrai que par
 opposition aux impressions faites en
 France & en Hollande, avant l'E-
 dition de *Londres*.

En 1708, on contrefit à *Utrecht*,
 sous le nom de *Cologne*, l'Edition
 d'Amsterdam, en 5. volumes *in*
douze petit caractère.

Le Libraire de *Londres* qui avoit
 imprimé la premiere Edition en
 1705, en donna une nouvelle en 1709,
 en trois Tomes *in quarto*. Nous n'y
 eûmes aucune part Mr. *Silvestre* &
 moi; & de là vient qu'elle est si peu
 correcte. D'ailleurs, elle n'est re-
 commandable, ni par la beauté du
 pa-

XIV AVERTISSEMENT.

papier, ni par celle de l'impression.

Les Libraires de Paris en firent une Edition en 1711, sur celle d'Amsterdam de 1706, en cinq Tomes *in douze*. J'ai eu quelque part à cette Edition, qui est très-belle, & très-correcte. On lui donna le titre d'*Oeuvres* de Mr. de St. Evremond, & non pas celui d'*Oeuvres mêlées*, qui se trouvoit dans les fausses Editions, & qui avoit passé, je ne sais comment, dans la premiere Edition de Londres. Au reste, il y a plusieurs choses dans l'*Avertissement* sur cette Edition qui ne sont point de moi, quoi qu'on les ait publiées sous mon nom.

Cette Edition fut contrefaite à Rouen en 1714, *in douze*, sous ce titre: *Oeuvres de Mr. de St. Evremond, publiées sur les Manuscrits de l'Auteur: Avec sa Vie. Nouvelle Edition*

AVERTISSEMENT. XV

tion revûë, corrigée & augmentée, avec des Notes, & redigée par Mr. Des Maizeaux. Je n'ai eu aucune part à cette Edition, qui n'est ni belle, ni correcte.

Quelques Libraires de France ont entrepris d'en faire une, où entr'autres singularitez, ils se sont avisez de retoucher le Style de Mr. de St. Evremond. S'ils ont voulu la distinguer par-là de toutes les autres, ils y ont très-bien réussi. Il ne reste qu'un inconvenient, c'est que ce ne sont plus les Ouvrages de Mr. de St. Evremond. Ce n'est plus son Style, mais le Style du Reviseur, qui a substitué ses expressions à celles de Mr. de St. Evremond, qu'il n'a pas même toujours bien entendues.

On a fait en France quelques autres Editions des *Oeuvres* de Mr. de St. Evremond, mais je ne parle ici que

XVI AVERTISSEMENT.

que de celles qui me sont tombées entre les mains.

Il paroît par ce que je viens de dire, qu'il n'y a que l'Edition de Londres de 1705, celle de Hollande de 1706, & celle de Paris de 1711, qui aient été dignes de l'attention du Public. Mais cette quatrième Edition est preferable à divers égards.

Je l'ai revûe sur les Manuscrits de Mr. de St. Evremond, & sur les Corrections qu'il avoit faites à diverses reprises dans mon exemplaire d'une vieille impression. Cette Revision m'a donné lieu de rétablir quelques passages qui avoient été omis. On y trouvera aussi quatre ou cinq petits Ouvrages qui n'étoient pas dans les Editions precedentes. Le plus considerable, c'est une Lettre à Mylord Gallway. J'ai déplacé quelques Pièces, pour leur donner un ordre plus con-

AVERTISSEMENT. XVII

conforme au tems qu'elles ont été composées. Enfin, j'ai corrigé les Notes, & y ai fait entrer plusieurs

nouveaux éclaircissémens.

On trouvera à la tête du premier Tome, la *Vie de Mr. de St. Evremond*.

Elle contient toutes les particularitez de sa Vie qu'il m'a dites lui-même, ou que j'ai apprises de ses Amis.

J'y fais aussi l'Histoire de ses Ouvrages. Je marque le tems où il les a composés, & ce qui lui a donné oc-

casion de les écrire. Je donne même le précis des plus considerables. J'y rends compte de la premiere Edition

de ses Oeuvres; des Manuscrits que nous avons eu entre les mains, &c.

Lorsque je formai le dessein d'é-

crire cette *Vie*, je n'avois en vûe

de satisfaire la curiosité de Mr. Bayle. Mais le Libraire d'Amster-

dam, qui imprimoit les Oeuvres de Mr.

Mr. de St. Evremond, me l'ayant demandée, je ne pûs résister à ses sollicitations. Je la lui envoyai: & comme elle arriva trop tard pour être mise au devant des Oeuvres de Mr. de St. Evremond, on la joignit au *Mélange curieux des meilleures Pièces attribuées à Mr. de St. Evremond, &c.*

Cet Ecrit portoit des marques assez visibles de la précipitation avec laquelle il avoit été composé. L'Édition qui s'en fit à *Cologne*, ou plutôt à *Utrecht* en 1708, ne remédia point aux défauts de celle d'Amsterdam.

L'année suivante, ayant appris que le Libraire de Londres, qui réimprimoit les Oeuvres de Mr. de St. Evremond, vouloit y ajouter cet Ouvrage, je crûs devoir profiter de cette occasion pour le revoir. J'avois jette

jette confusément sur le papier un assez grand nombre d'Additions & de Corrections, lorsque je fus obligé d'aller aux eaux de Bath. Un de mes Amis se chargea de les placer; mais il n'y apporta pas toute l'exactitude nécessaire. Il se prevalut même un peu trop de la liberté que je lui avois laissée d'y changer ce qu'il jugeroit à propos; & il s'en remit pour la Correction des Epreuves, à une personne qui y laissa passer une infinité de fautes.

On réimprima cette Vie séparément en France, *in douze*, en 1711, sous le nom de *la Haye*; mais on fit une addition frauduleuse au titre de l'Édition de Londres. On l'intitula, *La Vie de Mr. Charles de Saint Denis, Sieur de St. Evremond; Maréchal de Camp des Armées du Roi Très-Chrétien. Avec sa Lettre sur la Paix des Py-*

xx AVERTISSEMENT.

Pyrenées, qui fut le sujet de sa *Disgrace en France*. Par Monsieur Des Maizeaux. Nouvelle Edition, revue, corrigée, & augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont point encore paru. Cependant il n'y a aucune Pièce dans cette Edition, qui n'eût paru dans celle de Londres, où l'on trouve la Lettre de Mr. de St. Evremond sur la Paix des Pyrenées, & deux ou trois autres de ses Lettres qui y ont du rapport. Le Lecteur ne sauroit être au fait de la Disgrace de Mr. de St. Evremond, sans avoir ces Lettres sous les yeux. J'ai voulu lui sauver le dégoût d'interrompre sa lecture, pour les aller chercher dans les autres volumes.

Cette Vie fut aussi imprimée en 1711, à Paris sur l'Edition de Londres, mais plus correcte, à la tête des Oeuvres de Mr. de St. Evremond.

AVERTISSEMENT. xxi

Il s'en est fait plusieurs autres Editions en France d'après celle de Londres, & où il y avoit par conséquent bien des choses à reformer.

Je l'ai remaniée d'un bout à l'autre dans cette nouvelle Edition; & je me flate de l'avoir rendu beaucoup plus supportable qu'elle n'étoit. La Lettre sur la Paix des Pyrenées, contient plusieurs traits qu'on ne sauroit entendre, sans être instruit de la situation des affaires de ce tems-là. J'ai éclairci tous ces endroits par des Remarques.

Au reste, il ne fera, peut-être, pas inutile d'avertir ceux qui voudront citer ou critiquer Mr. de St. Evremond, de ne pas prendre pour fondement de leurs citations ou de leur critique, des Ecrits ou des Expressions qui ne sont point de lui. Cette méprise étoit, en quelque maniere,

ex-

XXII AVERTISSEMENT.

excusable avant qu'on eût publié ses véritables Ouvrages; mais à présent qu'on en a fait un si grand nombre d'Editions, il seroit honteux de se tromper.

Cependant j'ai remarqué que dans la dernière Edition du Dictionnaire de Furetiere, faite à Trevoux en 1721, il y a plusieurs Citations sous le nom de Mr. de St. Evremond, qui sont tirées des Pièces qu'on lui avoit faussement attribuées.

Dans l'édition de ce Dictionnaire, qui vient d'être publiée en Hollande, on critique Mr. de St. Evremond sur une expression qui n'est point de lui. On remarque, après les éditions précédentes, qu'il y a des gens qui font suivre *auparavant* d'un *que*, & qui disent, *il faut auparavant que de faire cela, auparavant que de diner, &c;* & on ajoute, comme un exemple

AVERTISSEMENT. XXIII

ple de cette mauvaise façon de parler: *Auparavant que Neron se fût laissé aller à cet abandonnement, &c.* ST.

EV. Mais cette expression n'est pas de Mr. de St. Evremond. Il a dit,

Avant que Neron &c; ainsi qu'on le peut voir dans toutes les Editions de ses Oeuvres, publiées sur ses Manuscrits. On l'aura donc prise dans quelque une des impressions faites avant l'année 1705. Cependant, elle ne se trouve point dans celles d'Amsterdam de 1689 & de 1699, où il y a fort bien, *Avant que Neron, &c* (1).

Le Pere de Courbeville, qui vient de nous donner une Traduction du *Heros*, de Gracien, avec des Remarques, me fournit un troisième exemple. Dans ses Remarques sur le premier

(1) Jugement sur Sénèque, Plutarque, & Petrone: pag. 245. de l'édition de 1689, & Tom. I. p. 251. de celle de 1699.

XXIV AVERTISSEMENT.

mier Chapitre, il dit que " Mr. de
 „ Saint-Evremond employe heureu-
 „ sement tout ce Chapitre de Gra-
 „ cien, dans sa Reponse au Comte de
 „ Saint Albans, lequel lui demandoit
 „ en peu de mots tout ce qui est necessaire
 „ à un jeune homme de grande esperance
 „ ce pour entrer avec avantage dans
 „ Monde & pour s'y soutenir avec hon-
 „ neur". Il rapporte ensuite quelques
 morceaux de cette Piece, & remar-
 que " qu'au même endroit on trou-
 „ ve comme en raccourci, toutes les
 „ regles, tous les preceptes, toutes les
 „ maximes qui se voient dans l'*Hom-*
 „ me Universel de cet Auteur Espa-
 „ gnol. Mais au reste, dit-il, je n'ac-
 „ cuse point ici d'ingratitude Mr. de
 „ Saint-Evremond ; quoi qu'il n'ait
 „ pas cité mesme le nom de son Bien-
 „ facteur : je ne pretends qu'honorer
 „ encore davantage le merite de
 „ Gra-

AVERTISSEMENT. XXV

Gracien, par l'approbation de l'un
 de nos plus judicieux & de nos plus
 forts Ecrivains ". Cette critique est
 pure perte. Mr. de St. Evremond
 n'est pas l'Auteur de la *Reponse au*
Comte de St. Albans, & on ne la
 trouvera point parmi ses Ouvrages.
 D'ailleurs, ceux qui ont un peu étu-
 dié son génie, ne le soupçonneront
 jamais d'être plagiaire. Il n'avoit pas
 besoin d'emprunter les pensées d'au-
 trui : il étoit assez riche de son pro-
 pre fonds.

Dans les Remarques sur le Chapi-
 tre douzième, le Pere de Courbevil-
 le attribué à Mr. de St. Evremond
 une autre petite Piece, intitulée *Por-*
trait de l'Honnête homme ; & après l'a-
 voir comparée avec quelques en-
 droits des *Conversations* du Chevalier
 de Meré, où l'on trouve à peu près
 les mêmes pensées, il ajoute : " N'au-
 „ roit-

„roit on point la tentation de croire Chevalier de Meré ; mais il est aisé de
 „que le Chevalier de Meré s'est ex-repondre pour Mr. de St. Evremond.
 „primé de la sorte après un entre. Il a desavoué ce *Portrait de l'Hon-*
 „tien avec M. de S. Evremont ; plu-*nête homme*, parce qu'en effet il n'est
 „toit qu'après une *conversation* avec point de lui. On ne le trouvera pas
 „le Marechal de Clerembaut ? Pour même dans la Nouvelle Edition du
 „moi, je le soupçonnerois ; sans que *Mélange curieux des meilleures Pieces*
 „la distance des lieux ne permettoit *attribuées à Mr. de St. Evremond, &c ;*
 „pas aux deux Auteurs de s'enten- non plus que la *Réponse au Comte de*
 „dre l'un l'autre. M. de S. Evremont *St. Albans*, dont on vient de parler ;
 „étoit à Londres, & le Chevalier de J'ai marqué dans la Preface de ce
 „Meré à Paris. Quoi qu'il en soit ; Recueil, les raisons qui m'ont fait
 „j'aime mieux dire qu'ils ont puisé retrancher ces sortes de Pieces.
 „tout deux dans la même source, La part que Mr. Silvestre a eue à
 „[*c'est à dire, dans Gracien*] que d'ac- l'Edition des Oeuvres de Mr. de St.
 „cuser l'un d'avoir été plagiaire de Evremond, ne me permet pas de fi-
 „l'autre”. Les voila donc, au juge- nir, sans donner quelques particu-
 „ment du Pere de Courbeville, tous laritez de sa Vie.
 „deux plagiaires en chef ; & n'est-ce Mr. Silvestre naquit à Tonneins
 „pas bien de l'honneur à Gracien, d'a- sur la Garonne, en 1662, d'une fa-
 „voir deux plagiaires si illustres ? Je ne mille Protestante. Après qu'il eut fait
 „prendrai point ici les interêts du sa Philosophie, son Pere, qui étoit
 Che-

xxviii AVERTISSEMENT. AVERTISSEMENT. xxix

Procureur au Parlement de Bourdeaux & très-distingué dans sa profession, l'envoya à Montpellier, pour y étudier en Medecine. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Mr. Barbeyrac, fameux Medecin de cette Ville, voulut bien le diriger dans ses études. Il s'attacha particulièrement à l'Anatomie sous Mr. Vieussens, & y fit de grands progrès. Il alla ensuite à Paris pour se perfectionner dans la Medecine. Mais la revocation de l'Edit de Nantes l'obligea de se retirer dans les pays étrangers.

der l'Armée d'Irlande, le prit avec lui. Mais n'ayant pas eu la précaution de se faire coucher sur l'état, comme Medecin de l'Armée, il se trouva sans emploi après la mort de Mr. de Schomberg, & repassa en Angleterre.

Le Roi vouloit l'envoyer en Flandres, pour être Medecin de l'Armée; mais il aima mieux demeurer à Londres, où il avoit beaucoup d'amis. Quelque tems après, Mr. le Duc de Montaignu, qui l'avoit connu à Paris, l'engagea à faire le voyage d'Italie avec Mylord Monthermer son fils. Il le prit ensuite dans sa Maison, & se l'attacha par des Bienfaits dignes de son rang & de sa générosité.

Lorsque nous publiâmes de certains Oeuvres de Mr. de St. Evremond, il souhaita de dédier cette Edition à Mylord Montaignu, pour lui té-

xxx AVERTISSEMENT.

témoigner sa reconnoissance.

Ce Seigneur mourut en 1709, & laissa Mr. Silvestre dans la liberté de se donner tout entier à sa profession. Il étoit au rang des plus célèbres Medecins de Londres, lorsque sa mort nous l'enleva le 16 d'Avril 1711.

Ses manieres libres & aisées rendoient son commerce très-agréable. Il savoit se servir à propos de ce qu'il avoit lû. Son visage gai, riant, & plein de santé, faisoit une heureuse impression sur l'esprit des malades. C'est ce qui a donné occasion à Mr. de St. Evremond de l'appeler *Docteur aux regards salutaires* (1). Il avoit du goût pour la Musique, pour la Peinture, & pour les beaux Arts. Il savoit à fond l'Anatomie, la Pratique de la Medecine, & la Chimie. Sa mort fut certainement une perte pour le Public.

A Londres le 23. de Decembre 1725.

(1) Tom. IV. pag. 408.



LA VIE

DE MONSIEUR

DE

SAINT-EVREMOND.

A

MR. BAYLE.

MONSIEUR,

Il y a un an que j'eus l'honneur de vous envoyer la VIE de Mr. de Saint-Evremond, que vous m'aviez demandée. Le jugement favorable que

Tom. I.

que vous en avez bien voulu faire m'engagé à la revoir, & à tâcher de rendre plus digne de votre approbation. Vous aurez donc aujourd'hui tout ce que j'ai pû recueillir de plus important & de plus curieux, sur le sujet de ce célèbre Ecrivain. J'y joindrai l'Histoire de ses Ouvrages; & j'en donnerai le précis, autant que cela se pourra, sans trop grossir ces Memoires. Vous vous apercevrez bien-tôt, Monsieur, que le Public a une idée assez imparfaite de Mr. de St. Evremond. On se le représente il est vrai, comme une personne qui avoit l'esprit juste, le gout fin, le discernement délicat: mais on ne fait pas qu'il a eû des Emplois considérables à l'Armée, & qu'il a mérité l'estime des plus grands Capitaines de son siècle. Il faut donc joindre l'Homme de Guerre au Bel-Esprit. Il faut regarder Mr. de St. Evremond comme un Officier de distinction, qui

(1) La Terre de St. Denis le Guast, à trois lieues de Coutances dans la Basse Normandie étoit entrée dans la Famille, par sa Mere, qui en étoit heritiere.

(2) Les cinq aînées épousèrent les Six.



LES ACADEMICIENS,
Comedie.

Il a toujours aimé les Belles-Lettres; comme un Courtisan délicat, qui n'a jamais écrit que pour s'amuser lui-même, ou pour plaire à ses Amis.

MR. de St. EVREMOND étoit d'une des meilleures Familles de Normandie; & des mieux alliées, tant par les Filles qui en sont sorties, que par les Femmes qui y sont entrées.

GILLES DE MARGUETEL, Châtelain ou Baron de St. Denis le Guast, prit alliance avec *Magdeleine Martel*, sœur d'*Etienne Martel*, Evêque de Coutances, de la Branche de *Basqueville-Martel*. JEAN, son Fils, qui prit le Nom & les Armes de St. Denis (1), épousa *Catherine Martel*, de la Branche de *Fontaine-Martel*. Il en eut six Filles (2), & deux Fils; *Henri* mort sans alliance, & *Charles*.

CHARLES DE ST. DENIS épousa *Charlotte de Rouville* (3), issue de

Jacques de Vierville, de Savigny-Gambieres, de Tauville, du Mesnil-Poisson, & de Fontenay-Haubert. Vierville, du Mesnil-Poisson, & Fontenay, étoient Protestants.

(3) Charlotte de Rouville alliée avec Charles de Margastel, Seigneur de Saint Denis du Gas.

Jacques de Rouville, Seigneur de Grainville, & de Diane le Veneur, fille de Taneguy le Veneur, Comte de Tillieres. Elle étoit sœur de Marie le Veneur, femme de Paul Comte de Salms, Grand Chambellan de Lorraine, & mere de Chrétienne de Salms, mariée à François de Lorraine, Comte de Vaudemont. CHARLES eut sept Enfans : une Fille, qui mourut jeune; & six Fils, *François*, dit de HELLANDE; *Jean*, dit de LA BÉLOUTIERE, Abbé; *Charles*, dit de ST. EVREMOND; *Pierre*, dit de GRIMESNIL; *Henri*, dit de LA NEUVILLE; & *Philippe*, dit LE TANUS. Outre cette distinction fondée sur des Terres qui relevoient de la Chatellenie ou Baronnie de St. Denis, on donna en

core

GAS. HISTOIRE Genealogique & Chronologique de la Maison Royale de France, & des Grands Officiers de la Couronne, par le P. Anselme Tom. II. p. 1445. de l'Edit. de Paris 1712.

(1) *Saint-Evremond*, ou, comme on parle en Normandie, *Saint-Ebremond*, est une Terre dans l'Election de Coutances. On l'appelle *St. Ebremond-sur-l'Oson*, pour le distinguer de

core à ces six Freres une espece de Surnom dans la famille, tiré de leur Caractere particulier. On appelloit l'ainé, St. Denis, l'HONNETE-HOMME; l'Abbé, LE FIN; St. Evremond, L'ESPRIT; Grimesnil, LE SOLDAT; la Neuville, LE DAMERET; & le Tanus, LE CHASSEUR.

CHARLES DE ST. DENIS, 1613.
SIEUR DE ST. EVREMOND (1),
nâquit à St. Denis le Guast, le 1.
jour d'Avril, 1613. Comme il étoit
un des Cadets (2), on le destina à la
Robe; & dès qu'il eut atteint l'âge
de neuf ans, on l'envoya à Paris, 1622,
pour

de St. Ebremond de Semilli, & de St. Ebremond de Bonfosse, qui sont dans l'Election de St. Lo. Ce Nom vient originairement de ST. EVREMOND, *Sanctus-Evermundus*, qui vivoit dans le septième siècle, & qui étoit Abbé de Fontenay-sur-Orme en Bessin. Ses Reliques sont à Creil, à dix lieues de Paris.

(2) Sa legitime fut de dix mille francs, en argent, & une pension de deux cens écus; ce qui est beaucoup pour un Cadet de Normandie.

pour y faire ses Etudes. Il entra en Cinquième dans le College de Clermont; & en quatre ans qu'il y demeura, il fit ses Humanités, & sa
 1626. Rhetorique (1). Il alla ensuite dans l'Université de Caen, pour y faire sa Philosophie; mais il n'y demeura
 1627. qu'un an. Il retourna à Paris, où il l'étudia encore pendant une année au College de Harcourt. Il ne se distingua pas moins dans ses Exercices que dans ses Etudes, & particulièrement dans celui de faire des Armes, de sorte qu'on parloit de *la Botte de St. Evremond*.

Dès qu'il eut achevé sa Philosophie, & fait ses Exercices, il com-
 1628. mença l'Etude du Droit: mais soit que ses Parens eussent alors d'autres vûes, ou que son inclination le portât du côté des Armes; il quitta cette étude, après s'y être appliqué un
 1629. peu plus d'un an; & fut fait Enseigne, ayant à peine seize ans accomplis. Après avoir servi deux ou trois cam-

(1) Il fit sa Rhetorique sous le Pere Canaye, dont on parlera dans la suite.

(2) Ju-

campagnes, il obtint une Lieutenan- 1632. ce; & on lui donna une Compagnie 1637. après le Siege de Landrecy.

Les Armes n'empêcherent pas Mr. 1638. de St. Evremond, de cultiver la Phi- 1639. losophie & les Belles-Lettres: & il lui arriva bientôt à l'égard de la Philosophie, ce qui arrive ordinairement aux personnes, qui dans un âge plus avancé, s'avisent de faire usage de leur Raison. Il examina s'il étoit bien vrai que ses maîtres lui eussent fait connoître la nature des choses; mais plus il pouffoit ses recherches, plus il reconnoissoit la vanité de leurs prétentions. Ce qu'ils lui avoient souvent fait recevoir comme évident, lui paroissoit à peine vraisemblable.

" Dans ce tems, *dit-il* (2), où l'enten-

" dement s'ouvre aux connoissances,
 " j'eus un desir curieux de compren-
 " dre la nature des choses; & la pré-
 " somption me persuada bien tôt que
 " je l'avois connue: la moindre preu-

" ve

(2) JUGEMENT *sur les Sciences où peut s'appliquer un honnête homme*, Tom. I. pag. 164, 165.

1639. " ve me sembloit une certitude, une
 " vraisemblance m'étoit une vérité;
 " & je ne vous saurois dire avec quel
 " mépris je regardois ceux que je
 " croyois ignorer ce que je pensois
 " bien savoir. A la fin, *ajoute-t-il*,
 " quand l'âge, & l'expérience qui
 " malheureusement ne vient qu'avec
 " lui, m'eurent fait faire de sérieuses
 " reflexions, je commençai à me dé-
 " faire d'une science toujours con-
 " testée, & sur laquelle les plus
 " grands hommes avoient eû de dif-
 " ferens sentimens. Je savois par le
 " consentement universel des nations,
 " que Platon, Aristote, Zénon, E-
 " picure, avoient été les lumieres
 " de leur siecle; cependant on ne
 " voyoit rien de si contraire que leurs
 " opinions. Trois mille ans après,
 " je les trouvois également disputées;
 " des partisans de tous les côtés; de
 " certitude & de sûreté nulle part.
 " Au milieu de ces méditations, qui
 " me desabusoient insensiblement,
 " j'eus la curiosité de voir Gassendi,
 " le plus éclairé des Philosophes, &
 " le moins présumptueux. Après de
 " longs

longs entretiens où il me fit voir tout 1639.
 " ce que peut inspirer la Raison, il se
 " plaignit *que la Nature eût donné*
 " *tant d'étendue à la curiosité, & des*
 " *bornes si étroites à la connoissance:*
 " *qu'il ne le disoit point pour mortifier*
 " *la présomption des autres, ou par*
 " *une fausse humilité de soi-même, qui*
 " *sont tout-à-fait l'hypocrisie; que peut-*
 " *être il n'ignoroit pas ce que l'on pou-*
 " *voit penser sur beaucoup de choses:*
 " *mais de bien connoître les moindres,*
 " *qu'il n'osât s'en assurer.* Alors, con-
 " *tinue Mr. de St. Evremond, une*
 " Science qui m'étoit déjà suspecte,
 " me parut trop vaine pour m'y af-
 " sujettir plus longtems: je rompis
 " tout commerce avec elle, & com-
 " mençai d'admirer comme il étoit
 " possible à un homme sage, de pas-
 " ser sa vie à des recherches inuti-
 " les. "

Voilà ce que pensoit Mr. de St. E-
 vremond sur les speculations creuses
 & steriles de la Philosophie. Il avoit
 une idée bien differente de l'étude du
 Droit: il la jugeoit non seulement
 utile, mais même nécessaire à un
 hon-

1639. honnête homme; & il se fit toujours un plaisir de la cultiver (1).

Mr. de St. Evremond ne se distinguait pas moins à l'armée par sa politesse & par son esprit, que par sa bravoure; & ces qualitez, qui ne se trouvent pas toujours réunies dans les gens de guerre, lui attirerent l'estime des Maréchaux d'Estrées & de Gramont, du Vicomte de Turenne, &c. Mais il s'aquit particulièrement la bienveillance du Comte de Miossens, connu depuis sous le nom de *Maréchal d'Albret*; du Comte de Pallau, qui fut ensuite *Maréchal de Clermont*; & du Marquis de Crequi, qui devint aussi *Maréchal de France*. Il entra dans leur confidence; & tant qu'ils ont vécu ils lui ont donné des marques d'une amitié sincère, & que rien n'a été capable d'alterer.

(1) Voyez le DISCOURS à Mr. le *Maréchal de Crequi*, &c; Tom. III. pag. 118. & suiv.

(2) La chose la plus importante pour l'Académie, dit Mr. Pellisson, étoit de choisir un Protecteur en la place de celui qu'elle venoit de perdre: plusieurs penchoient vers le Cardinal Mazarin..... D'autres pensoient à Monsieur

Il se trouva au Siege d'Arras en 1640; & l'année suivante, il entra dans la Cavalerie, ce qui lui fournit 1641. de nouvelles occasions de se distinguer. Mr. le Duc d'Enguien fut si charmé de sa conversation, qu'il lui donna la Lieutenance de ses Gardes, 1642. afin de l'avoir toujours auprès de lui. Ce jeune Prince avoit une grande pénétration, & beaucoup de justesse d'esprit. Il aimoit les Belles-Lettres, & vous savez qu'après la mort du Cardinal de Richelieu, plusieurs membres de l'Académie Française avoient dessein de le choisir pour leur Protecteur (2). La lecture faisoit un de ses plus agréables amusemens. Il souhaita que Mr. de Saint-Evremond assistât à ses lectures; & Mr. de St. Evremond n'oublia rien pour les rendre

Il le Duc d'Enguien, maintenant Prince de Condé, qui n'avoit pas encore gagné des batailles, ni fait les choses qu'on a admirées depuis, dans les premières années de la Regence; mais en qui on voyoit déjà briller, en une grande jeunesse, beaucoup d'esprit, & beaucoup d'inclination aux Belles-Lettres. HISTOIRE de l'Académie Française, pag. 189 & 190, de l'édition de Paris 1672.

1642. dre agréables & instructives. Persuadé que les Princes ne doivent pas étudier à la maniere des autres hommes, & que le tems leur est précieux; lorsqu'il lisoit quelque chose des anciens Historiens, il laissoit aux Grammairiens l'explication scrupuleuse des mots & des phrases, & s'attachoit à développer le sens des Auteurs; à faire des observations sur la justesse & la beauté de leurs pensées; à remarquer l'habileté avec laquelle ils dépeignent les grands hommes, & les différences délicates qu'ils marquent dans leurs Caractères. Enfin, il s'appliquoit à faire connoître la situation des affaires, & à pénétrer dans les différentes vues des grands personnages de ces tems-là.

C'est là, en effet, la maniere dont non seulement les Princes, mais toutes les personnes de qualité qui sont parvenues à l'âge de discernement & de reflexion, devroient lire ces anciens Auteurs. J'avouë qu'il est difficile de trouver des gens capables de leur bien développer toutes ces choses. Les Commentateurs y supplé-

roient,

roient, en quelque sorte, s'ils avoient 1642.

tourné leurs vues de ce côté-là: mais on ne trouve rien de semblable dans leurs Ecrits; soit que cette entreprise ait été au dessus de leurs forces, ou qu'ils se soient imaginés qu'elle n'étoit pas de leur ressort. Mr. de St. Evremond a très-bien marqué leurs défauts, dans un de ses Ouvrages.

" J'ai vû depuis quelques années, dit-il (1), un grand nombre de Critiques & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un Passage, dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystere de savoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui merite veritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicatesse du sentiment, ni dans la finesse de la pensée. Ils réussiront à expliquer un Grammairien; ce

" Gram-

(1) DISCOURS à Mr. le Maréchal de Crequi, &c; Tom. III. pag. 116, 117.

1642." Grammairien s'appliquoit à leur
 " même étude, & avoit leur même
 " esprit: mais ils ne prendront jamais
 " celui d'un honnête-homme des
 " Anciens; car le leur y est tout à
 " à fait contraire. Dans les Histoires,
 " ils ne connoissent ni les hommes,
 " ni les affaires: ils rapportent
 " tout à la Chronologie; & pour
 " nous pouvoir dire quelle année est
 " mort un Consul; ils négligeront
 " de connoître son génie, & d'a-
 " prendre ce qui s'est fait sous son
 " Consulat. Cicéron ne sera jamais
 " pour eux qu'un faiseur d'ORAIS-
 " SONS, César qu'un faiseur de
 " COMMENTAIRES. Le Consul,
 " le Général leur échapent: le gé-
 " nie qui anime leurs Ouvrages n'est
 " point apperçu, & les choses es-
 " sentielles qu'on y traite ne sont
 " point connues.

Mr. de St. Evremond prenoit une
 route bien différente: & l'on peut
 juger de ce qu'il étoit capable de fai-
 re sur ce sujet, par quelques Ouvra-
 ges qu'il nous a laissés; sur tout par
 ses RE'FLEXIONS sur les divers
 Génies

Génies du Peuple Romain; par son 1642.
 JUGEMENT sur Pétrone, sur Sal-
 luste, & sur Tacite; son DISCOURS
 sur les Historiens François, les RE-
 FLEXIONS sur les Poèmes des An-
 ciens, &c.

Après la Campagne de Rocroi, 1643.
 Mr. de St. Evremond fit une espece
 de Satire contre l'Academie Fran-
 çoise, qu'on publia en 1650 sous le
 titre de COMEDIE DES ACADE-
 MISTES POUR LA REFORMA-
 TION DE LA LANGUE FRAN-
 ÇOISE. Elle avoit couru longtems
 manuscrite; & comme il arrive dans
 ces occasions, on s'étoit donné la li-
 berté d'y ajouter, ou d'en retran-
 cher ce qu'on avoit jugé à propos;
 de sorte que quand elle fut imprimée,
 Mr. de St. Evremond ne s'y recon-
 noissoit plus. Mr. Pellisson n'a pas
 laissé de témoigner quelque estime
 pour cette Piece, dans son HISTOIRE
 DE L'ACADEMIE FRAN-
 ÇOISE. Après avoir remarqué (1) que
 l'Abbé de St. Germain fut le premier
 qui

(1) HISTOIRE de l'Academie Française
 p. m. 69, 70.

1643. qui attaqua publiquement l'Academie, il ajoute que " de toutes les autres choses qui ont été faites contre cette Compagnie, il n'en a vu que trois qui meritent qu'on en parle. *La premiere, dit-il, est cette Comedie de l'Academie, qui après avoir couru long-tems manuscrite, a été enfin imprimée en l'année 1650; mais avec beaucoup de fautes, & sans nom, ni de l'Auteur, ni de l'Imprimeur. Quelques-uns ont voulu l'attribuer à un des Academiciens même, parce que cet Ouvrage ne se rapporte peut-être pas mal à son stile, à son esprit, & à son humeur, & qu'il y est parlé de lui comme d'un homme qui ne fait guere d'état de ces Conferences (1); mais quelques autres m'ont assuré qu'elle étoit d'un Gentilhomme Normand nommé Monsieur de St. Evremond..... Cette Piece, quoi que sans art & sans regles, & plutôt digne du nom de Farce, que de celui de Comedie, n'est pas sans esprit, & a des endroits fort plaisans.*

(1) Mr. Pellisson veut marquer par là St. Amant. On attribua aussi cette Comedie au Comte

Si Mr. Pellisson a parlé avantageusement de cet Ouvrage, tout défiguré qu'il étoit, que n'en eût-il pas dit, s'il l'avoit vu dans sa forme veritable & naturelle, ou même tel que nous venons de le donner au public? L'édition de 1650 étoit devenue si rare, que je ne l'aurois, peut-être, jamais vue, si vous ne m'aviez fait la grace de me l'envoyer. Mr. de St. Evremond lui-même ne l'avoit plus. Lorsque je la lui demandai, il m'apprit qu'en 1680, Madame la Duchesse Mazarin souhaita de voir cette Piece telle qu'il l'avoit écrite, & que son Manuscrit s'étant perdu en France, il se trouva obligé de retoucher l'Imprimé, ou plutôt de le refondre; mais qu'il ne savoit ce que cela étoit devenu. J'eus le bonheur de déterrer cet Ouvrage chez la veuve du Copiste de Madame Mazarin. Mr. de St. Evremond voulut bien le relire avec moi, & m'en expliquer quelques endroits; & c'est d'après cette dernière re-

Comte d'Etlan, comme cela paroît par le CHEVRANA, Tom. I. p. m. 309.

1643. revision que nous l'avons publié à la tête de ses OUVRES.

Vous le trouverez bien différent de ce qu'il étoit dans votre édition : cependant, je ne fais s'il aura le même succès, qu'il auroit eû il y a soixante ans. Personne n'ignore aujourd'hui les occupations de l'Académie Française : dans la nouveauté de son établissement, on n'en avoit que des idées confuses, qui donnoient lieu à des suppositions burlesques, ou à des railleries malignes. Tous les *Ecrits qu'on faisoit alors contre l'Académie*, dit Mr. Pellisson (1), *prenoient pour fondement une chose qui n'étoit pas, & dépeignoient les Academiciens comme des gens qui ne travailloient nuit & jour qu'à forger bizarrement des Mots, ou bien à en supprimer d'autres & comme il arrive que chaque particulier a quelquefois des aversions, desquelles il ne sauroit rendre raison, pour certains mots, & certaines phrases, dont il n'aime pas à se servir; si quelqu'un de ce Corps témoignoit une de ces aversions,*

(1) HISTOIRE de l'Académie Française, p. 73, 74.

en riant, ou autrement, l'envie & la 1643. médisance faisoit d'abord passer cela pour une décision Académique. Il ne faudroit donc pas être surpris que la Comédie des ACADEMICIENS, fondée sur les Prejugés de ce tems-là, fût moins goûtée aujourd'hui que les autres Ouvrages de Mr. de St. Evremond. D'ailleurs, les personnes que l'on y raille, sont mortes; & à peine reste-t-il quelqu'un qui les ait connues. Nous ne sentons plus la justesse des Caractères; la finesse du ridicule nous échape : & tous les éclaircissemens qu'on peut tirer de l'Histoire Littéraire de ce tems-là, ne sont pas capables d'y suppléer. Mais c'est-là le fort de tous les Ouvrages, qui roulent sur des circonstances trop particulières, ou sur des faits où l'on ne s'intéresse plus.

Mr. de St. Evremond fit la Campagne de Fribourg en 1644; & l'année suivante il se trouva à la Bataille de Nortlingue, où il fut très-dangereusement blessé. Ayant eu ordre de se mettre à la tête d'un Escadron, & de se poster au dessous d'une

1645. ne petite hauteur occupée par les ennemis, il y essuya pendant trois heures tout le feu de leur mousqueterie & d'une batterie de quatre pieces de campagne. Il perdit presque tout son monde, & fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de fauconneau. Pendant près de six semaines son sort fût douteux; & la bonté de son temperament ne contribua pas moins à sa guerison, que l'habileté des Chirurgiens. Trente ans après, sa playe se rouvrit à Londres; mais elle fut si bien traitée, qu'il ne lui en est jamais resté d'autre incommodité, que celle d'avoir cette jambe plus foible que l'autre.

Il n'y avoit pas longtems que Mr. de St. Evremond étoit guéri, lorsque le Duc d'Enguien tomba dangereusement malade. Dès qu'il commença de se mieux porter, Mr. de St. Evremond chercha à le divertir par quelque lecture agréable & amusante. Il choisit d'abord RABELAIS, mais il s'aperçût bien-tôt que ce Prince ne goûtoit point cet Auteur, ce qui l'obligea à lui lire Pétrone,

où il prit beaucoup de plaisir. Je ne 1645. rapporte cette particularité, que pour faire voir, que toutes les personnes d'esprit n'ont pas du goût pour RABELAIS, quoi qu'il y ait dans ce Roman satirique une infinité d'endroits inimitables, & qui semblent avoir droit de plaire aux esprits les plus délicats.

Mr. de St. Evremond fut si bien gagner l'estime & l'amitié du Duc d'Enguien, que ce Prince lui communiquoit souvent ses desseins, & lui confioit des affaires très-importantes. Après la prise de Furnes, il le 1646. choisit pour en porter la nouvelle à la Cour (1); & comme il souhaitoit de faire le Siege de Dunkerque, il le chargea d'en faire la proposition au Cardinal, & de regler avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si grand Projet. Mr. de St. Evremond fut si bien ménager l'esprit de ce Ministre, qu'il le fit consentir à tout ce que Mr. le Duc d'Enguien souhaitoit.

Quel-

(1) Voyez les MÉMOIRES du Comte de Bussy Rabutin, Tom. I. p. m. 131.

1647. Quelque tems après Mr. de St. Evremond composa deux ou trois petits Ouvrages, à l'occasion de quelques conversations qu'il avoit eues avec ses amis. C'étoient des Réflexions sur les Maximes suivantes: Que l'Homme qui veut connoître toutes choses, ne se connoît pas lui-même; Qu'il faut mépriser la Fortune, & ne pas se soucier de la Cour; Qu'il ne faut jamais manquer à ses Amis. On imprima ces trois Picces à Paris en 1668; mais toutes changées. Mr. de St. Evremond a rétabli les deux premières; & vous les trouverez dans le premier Tome de ses OUVRES (1). Dans la première, il remarque, que l'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous pussions bien connoître ce que nous sommes; & que parmi des desirs de savoir tout, il nous a réduits à la nécessité de nous ignorer nous-mêmes. Il soutient que jamais homme n'a été bien persuadé par la Raison, ou que l'Ame

(1) Pag. 109 & 116.

(2) Mr. Locke a très-bien su faire valoir cette Pensée, dans sa dernière Réponse à Mr. Stillingfleet, Evêque de Worcester. On trou-

l'Ame fût certainement immortelle, ou 1647. qu'elle s'anéantît effectivement avec le Corps. Il fait voir que les Philosophes les plus éclairés, Socrate, Platon, Epicure, Aristote, Sénèque, Salomon même, le plus grand des Rois & le plus sage des hommes, n'ont jamais bien pû se satisfaire sur ce sujet: & il conclut de la contrariété de leurs opinions, „ qu'à moins que „ la Foi n'assujettisse nôtre Raison, „ nous passons la vie à croire & à „ ne croire point; à nous vouloir „ persuader, & à ne pouvoir nous „ convaincre.” *Il n'appartient qu'à Dieu, dit-il, de faire des Martyrs; & de nous obliger sur sa parole à quitter la vie dont nous jouissons, pour en trouver une que nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'Ame par la Raison, c'est entrer en desiance de la parole que Dieu nous en a donnée, & renoncer, en quelque façon, à la seule chose, par qui nous pouvons en être assurés (2).* Dans l'autre

trouvera l'Histoire de leur dispute dans les NOUVELLES de la République des Lettres, des Mois d'Octobre & de Novembre 1699.

1647. l'autre Piece, il fait plusieurs réflexions sur le génie des Courtisans, sur la maniere dont il en faut user avec les Favoris, & sur la conduite qu'un honnête homme doit tenir à la Cour. *Il n'est pas défendu à un honnête-homme, dit-il, d'avoir son ambition & son intérêt; mais il ne lui est permis de les suivre que par des voyes légitimes. Il peut avoir de l'habileté, sans finesse; de la dextérité, sans fourbe; & de la complaisance, sans flatterie.*

1648. Mr. de St. Evremond perdit en 1648 la charge qu'il avoit auprès du Prince de Condé: car c'est ainsi, que se nommoit le Duc d'Enguien, depuis la mort de son Pere. Monsieur le Prince se plaisoit à chercher le Ridicule des Hommes; & il s'enfermoit souvent avec le Comte de Miossens & Mr. de St. Evremond, pour partager avec eux ce plaisir. Un jour, ces Messieurs sortant d'une de ces Conversations satiriques, il échapa à Mr. de St. Evremond, de demander à Mr. de Miossens, s'il croyoit que son Altesse, qui aimoit si fort à découvrir le Ridicule des autres, n'eût pas

pas elle-même son Ridicule? & ils 1648. convinrent que cette passion de chercher le Ridicule d.s autres, lui donnoit un Ridicule d'une espèce toute nouvelle. Cette idée leur parut si plaisante qu'ils ne pûrent résister à la tentation de s'en divertir avec leurs amis. Mr. le Prince en fut informé, & donna bien-tôt des marques de son ressentiment. Il ôta à Mr. de St. Evremond la Lieutenance de ses Gardes; & ne voulut plus avoir de liaison avec le Comte de Miossens. Cependant il y a apparence qu'il les auroit rétablis dans sa faveur, si la situation des affaires n'avoit pas changé. La Guerre de Paris avoit déjà commencé; & Monsieur le Prince s'étant déclaré contre la Cour, se retira enfin dans le Pays-bas, où il fut fait Généralissime des Armées du Roi d'Espagne. Lorsqu'il revint en France, après la Paix des Pyrenées, Mr. de St. Evremond l'alla saluer, & il le reçut très-gracieusement. Il lui offrit même la protection; & dans la suite, il lui fit donner en plusieurs rencontres, des assurances

1648. son affection & de son estime.

1649. Mr. de St. Evremond alla en Normandie en 1649, pour voir sa famille. Le Parlement de Paris s'étoit déclaré contre le Cardinal Mazarin; & le Duc de Beaufort, le Prince de Conti, & le Duc de Longueville suivirent son exemple. Ce dernier se retira dans son Gouvernement de Normandie, où il étoit presque absolu. Il assemble toute la Noblesse & n'oublia rien pour engager Mr. de St. Evremond, dans son parti. On lui offrit le Commandement de l'Artillerie: mais il le refusa; comme nous l'apprend lui-même dans la *Pièce satirique intitulée, RETRAIT de Mr. le Duc de Longueville dans son Gouvernement de Normandie* (1). *Il voulut, dit-il assez plaisamment, donner le Commandement de l'Artillerie à Saint-Evremond; & à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour Saint-Germain* (2), *il eût bien souhaité servir la Cour, en prenant une char-*

(1) Tom. I. p. 41.

(2) Le Roi y étoit alors.

considérable, où il n'entendoit rien. 1649. *Mais comme il avoit promis au Comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse; tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normans, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations, ajoute-t-il, lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné. Cette Satire plût si fort au Cardinal Mazarin, que dans sa dernière Maladie, il engagea plusieurs fois Mr. de St. Evremond à lui en faire la lecture. Après que Mr. de St. Evremond eut demeuré quelque tems à Saint-Denis, il alla à Rouen, & ayant rencontré sur sa route le Duc de Longueville avec sa petite Armée (3), il lui aprit que le Comte d'Harcourt, qui commandoit les troupes du Roi, s'avançoit avec toute la diligence possible pour l'attaquer, & qu'il arriveroit dans moins de trois heures. Le Duc de Longueville, voyant bien qu'il n'é-*

(3) Il le rencontra à la Bouille, petit Bourg à trois lieues de Rouen.

1649. n'étoit pas en état de tenir la campagne, se crut perdu, & fit faire une si prompte marche à ses troupes, qu'elles arrivèrent à Rouen presque aussi tôt que Mr. de St. Evremond.

1650. L'année suivante le Prince de Condé, le Prince de Conti, & le Duc de Longueville furent arrêtés, & conduits prisonniers à Vincennes, par le Comte de Mioffens Lieutenant des Gendarmes. La Duchesse de Longueville se retira d'abord en Normandie pour tâcher de mettre le Parlement de Rouen, & toute la Province, dans le parti des Princes, & pour s'assurer des places du Duc son mari, & sur tout du Havre-de-Grace. Cela obligea la Cour d'y aller avec des troupes, afin d'en chasser cette Duchesse, & d'ôter aux créatures de sa maison les Gouvernemens qui étoient entre leurs mains. Mr. de St. Evremond suivit la Cour; & dans ce voyage il eut avec le Duc de

(1) Louis-Charles-Gaston de Candale, de Foix, fils de Bernard Duc d'Epéron, & de Gabrielle Angélique légitimée de France, la naturelle d'Henri IV.

(2) Com

Candale (1), cette longue CONVERSION qu'il a écrite dans la suite, & où il a mêlé aux conseils judicieux qu'il donnoit à son ami, le Portrait des Courtisans avec qui il avoit le plus de liaison: comme du Duc d'Epéron, du Duc de la Rochefoucault; des Comtes de Palluau & de Mioffens; des Marquis de Crequi & de Ruvigny; à quoi il a aussi joint le portrait du Duc de Candale. Cette Piece fait voir la connoissance que Mr. de St. Evremond avoit de la Cour; son habileté à peindre les hommes, & la maniere fine & delicate dont il savoit s'insinuer dans leur esprit.

Le Duc de Beaufort, quoique d'un génie peu élevé, avoit gagné l'amour des Parisiens par une conduite assez adroite; mais encore plus par son langage grossier, & par ses manieres populaires (2). Il se reconcilia en-

(2) Comme ce Duc ne s'exprimoit qu'en des termes bas & populaires, ou toujours mal placez, & qu'avec cela il n'avoit pas su se rendre maître de Paris, on l'appeloit le Roi des Halles.

1651. ensuite avec la Cour: mais les Courtisans ne laissoient pas de le tourner en ridicule. Un jour que le Duc de Candale, le Comte de Palluau, le Comte de Moret, Mr. de St. Evremond, & cinq ou six autres avoient soupé ensemble & se trouvoient de bonne humeur, ils firent le plan d'une Satire contre ce Duc, qu'ils appellerent l'Apologie de Mr. le Duc de Beaufort contre la Cour, la Noblesse, & le Peuple. Chacun fournit ce qu'il croyoit le plus capable de le rendre ridicule; & on chargea Mr. Girard, qui nous a donné la Vie du Duc d'Epemon, de rediger par écrit ce qu'ils avoient dit. Cette APOLOGIE ironique n'est pas dans les OEUVRES de Mr. de St. Evremond: mais vous la trouverez dans le Recueil des meilleures Pieces qu'on lui avoit attribuées (1).

1652. La Guerre civile commença peu de tems après. Le Roi connoissant le merite & la bravoure de Mr. de St. Evremond, & sachant d'ailleurs qu'il

(1) ME'LANGE curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond, pag. 1.

qu'il avoit toujours refusé de prendre parti contre la Cour, le fit Maréchal de Camp. Voici la Copie de son Brevet, dont j'ai l'original entre les mains:

AUJOURD'HUI 16. Septembre mil six cent cinquante deux, LE ROI étant à Compiègne, mettant en consideration les fidelles & agréables services qui lui ont été rendus par le Sieur de St. Evremond, & se confiant particulièrement en sa valeur, experience en la Guerre, vigilance & bonne conduite, & en sa fidelité & affection singuliere à son service pour les diverses preuves qu'il en a rendues en toutes les Charges & Emplois qu'il a eus, dont il s'est dignement acquité; & sa Majesté voulant lui tesmoigner la satisfaction qui lui en demeure, & lui donner moyen de la servir de plus en plus utilement, en l'eslevant dans les Charges de la Guerre, SA MAJESTE' l'a retenu, ordonné, & établi en la Charge de Marechal de Camp en ses Armées; pour dorenavant en faire les fonctions, en jouir & user aux Honneurs, Autoritez, Prerogatives, Préeminences

1652. *minences, Droits & Appointemens qui y appartiennent, tels & semblables dont jouissent ceux qui sont retenus en pareilles Charges; M'ayant Sa Majesté pour tesmoignage de sa Volonté commandé d'en expedier audit Sieur de St. Evremond le present Brevet, qu'elle a signé de sa main, & fait contresigner par moi son Conseiller Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances. Signé, LOUIS.*

Et plus bas, LE TELLIER.

Le lendemain le Roi lui donna une Pension de trois mille livres. En voici le Brevet, dont j'ai aussi l'original entre les mains:

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE & DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers les gens de nos Comptes à Paris; SALUT. *Voulant recognoître les bons & fideles Services qui nous ont été rendus en nos Armées en plusieurs & diverses occasions par nôtre cher & bien amé le Sr. de St. Evremond, & lui donner d'autant plus de moyen de les continuer à l'advenir: A*

CE

GES CAUSES & autres à ce nous 1652. mouvans, nous lui avons accordé & fait don, accordons & faisons don, par ces Presentes signées de nôtre main, de la Somme de trois mil livres de Pension par chacun an, à prendre sur les deniers tant ordinaires qu'extraordinaires de nôtre Epargne, que nous voulons lui estre dorenavant payée, par les Tresoriers d'icelui presens & à venir, chacun en l'année de son exercice, suivant les Estats qui en seront par nous signez & arrestez, à commencer du premier jour de la presente année. Si vous mandons & ordonnons que ces Presentes vous ayez à faire enregistrer, & du contenu en icelles faire jouir & user pleinement & paisiblement ledit Sr. de St. Evremond. Mandons aussi à nos amez & feaux Conseillers en nos Conseils, & Tresoriers de notre Epargne, presens & à venir, chacun en l'année de son exercice, de payer audit Sieur de St. Evremond ladite Somme de trois mil livres par chacun an, aux termes & en la maniere accoustumée, en vertu de nosdits Estats & des Presentes. Qu'apportant lesquelles,

b 5

ou

1652. ou Copie d'icelles dûement collationnée, pour une fois seulement, avec quitance dudit Sr. de St. Evremond sur ce suffisante, nous voulons ladite Somme de trois mil livres estre passée & allouée en la despense de leurs Comptes, deduite & rabbatue de la Recepte d'iceux, par vous gens de nosdits Comptes; Vous mandant ainsi le faire sans difficulté. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. *Donné à Compiègne le 17. jour de Septembre l'an de grace mil six cens cinquante deux, & de notre Règne le dix.* Signé LOUIS.

Et plus bas, Par le Roi LE TELLIER.

Mr. de St. Evremond servit ensuite sous le Duc de Candale, dans la Guerre de Guienne; & si on eût fait le Siege de Bergerac avant celui de Bourdeaux, comme c'étoit l'avis de plusieurs officiers, il devoit en être Gouverneur, à la place du Marquis de Bougi, à qui on destinoit cette charge, mais qui ayant donné dans une embuscade des troupes de Monsieur le Prince, avoit été fait prisonnier.

Après

Après la réduction de la Guienne, 1653, Mr. de St. Evremond fut mis à la Bastille, où il demeura deux ou trois mois. Quelques railleries contre le Cardinal Mazarin, faites dans une compagnie où il s'étoit trouvé & où il n'avoit pas eu plus de part que les autres, en fournirent le prétexte: mais en voici la véritable raison. Lorsqu'on parla d'un accommodement avec la Guienne, le Cardinal vouloit qu'on s'adressât aux créatures qu'il avoit dans le parti des Princes: mais le Duc de Candale crut devoir traiter avec les amis de l'Evêque d'Angers, qui avoient chassé le Duc d'Epervon. Il prévint bien qu'étant les plus forts, leur suffrage entraineroit celui des autres; ce qui arriva effectivement. Le Cardinal piqué au vif de ce manque de déférence, s'imagina que Mr. de St. Evremond avoit donné ce conseil au Duc de Candale, & résolut de l'en punir. Cependant, lorsque Mr. de St. Evremond l'alla remercier après son élargissement, il lui dit fort obligeamment, qu'il étoit persuadé de son innocence, mais

1653. mais que dans le poste qu'il occupoit, on se trouvoit obligé d'écouter tant de choses, qu'il étoit bien difficile de distinguer le vrai du faux, & de ne pas mal-traiter quelquefois un honnête homme.

1654. Mr. de St. Evremond servit en Flandres l'année d'après. & ce fut dans ce tems là que dînant chez le Maréchal d'Hoquincourt, il fut témoin de la CONVERSATION, que ce Général eût avec le Pere Canaye, qui avoit alors la direction de l'Hôpital de l'Armée du Roi. Mr. de St. Evremond trouva cette Conversation si plaisante qu'il l'écrivit quelque tems après (1). Il ajoute à la fin de cette Piece, qu'ayant demandé au Pere Canaye, d'où venoit la grande animosité qu'on voyoit entre les Jansenistes & les Jesuites, ce Pere lui avoua de bonne foi, que ce n'étoit ni la diversité de leurs sentimens sur la Grace, ni les cinq Propositions, qui les avoient mis mal ensemble. La jalousie de

(1) Tom. II. pag. 183.

(2) Voyez les MEMOIRES du Cardinal de

de gouverner les Consciences, dit-il, a 1654. tout fait: Les Jansenistes nous ont trouvé en possession du gouvernement & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence; ils affectent l'austerité & la rigueur: nous consolons les ames par des exemples de la Misericorde de Dieu; ils les effrayent par ceux de sa Justice. Ils portent la crainte où nous portons l'esperance; & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes; mais chacun se veut donner du credit en les sauvant; & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction.

On se piquoit alors à la Cour d'un luxe ingenieux & délicat (2): l'Amour & la bonne chere y regnoient également.

Une

de Rets. Tom. I. p. 68. & suiv. de l'édition d'Amsterdam 1719.

1654.

*Une politique indulgente
De nôtre nature innocente
Favorisoit tous les desirs ;
Tout goût paroissoit legitime ;
La douce erreur ne s'apelloit point crime ,
Les vices délicats se nommoient des plaisirs (1).*

Mr. de St. Evremond n'eut pas un fort grand attachement pour les femmes. Parmi celles qu'il aima, Mademoiselle de L'Enclos doit tenir le premier rang. Elle ne brilloit pas moins par la beauté de son génie, que par tous les agrémens de son sexe. L'éloge que Mr. de St. Evremond en fait dans ses Ouvrages, & les Lettres qu'elle lui écrit, la feront mieux connoître que tout ce que je pourrois en dire. Je remarquerai seulement, qu'elle avoit cultivé son esprit par la lecture; qu'elle se distinguoit par une amitié desintéressée, constante, & inviolable; & que sa maison étoit l'assemblée de tout ce qu'il

(1) Mr. de St. Evremond, dans les STANCES, sur les premières années de la Regence; Tom. III. pag. 168.

(2) M^{rs}

qu'il y avoit de plus galant & de plus spirituel à la Cour (2). 1654.

Mr. de St. Evremond étoit très-sensible à la joie & au plaisir de la table; & il se rendit fameux par son raffinement sur la bonne chère. Mais dans la bonne chère, on recherchoit moins la somptuosité & la magnificence, que la délicatesse & la propreté. Tels étoient les repas du Commandeur de Souvré, du Comte d'Olonne, & de quelques autres Seigneurs qui tenoient table. Il y avoit entr'eux une espece d'émulation à qui feroit paroître un goût plus fin & plus délicat. Monsieur de Lavaradin, Evêque du Mans & Cordonbleu, s'étoit aussi mis sur les rangs. Un jour que Monsieur de St. Evremond mangeoit chez lui, cet Evêque se prit à le railler sur sa délicatesse, & sur celle du Comte d'Olonne, & du Marquis de Bois-dauphin. Ces Messieurs, dit ce Prélat, outrent tout à force de vouloir raffiner sur tout. Ils ne sauroient manger que du Veau de

(2) Mademoiselle de L'Enclos est morte à Paris le 17. d'Octobre 1705.

1654. *de riviere : il faut que leurs Perdrix viennent d'Auvergne : que leurs Lapins soient de la Roche-Guyon ou de Verfeine. Ils ne sont pas moins difficiles sur le Fruit : & pour le Vin, ils n'en sauroient boire que des trois Côteaux d'Aj, d'Haut-Villiers, & d'Avenay.* Mr. de St. Evremond ne manqua pas de faire part à ses Amis de cette Conversation ; & ils furent ravis de trouver une si belle occasion, de tourner en ridicule un Prelat, dont ils n'estimoient pas beaucoup la délicatesse. Enfin ils répéterent si souvent ce qu'il avoit dit des Côteaux, & ils en plaisanterent en tant d'occasions, qu'on les-apella **LES TROIS CÔTEAUX.**

Voilà, Monsieur, la veritable origine des **CÔTEAUX**, qui a été connue de peu de personnes (1), & que nous n'aurions peut-être jamais bien sùe, si Mr. de St. Evremond lui-même ne me l'eût apprise. Il me dit
aussi

(1) Le Pere Bouhours, Mr. Ménage, & Mr. Despreaux s'y sont trompés. Voyez les *NOUVELLES de la République des Lettres*, Août 1704. p. 167. 168 ; & les Remarques
sur

aussi que l'Abbé de Bois-robert avoit 1654. entrepris la défense du Prelat, & fait une espece de Satire, intitulée **LES CÔTEAUX.** Au reste, vous savez que cet Evêque a été fort décrié ; mais ce n'étoit pas par rapport à ses mœurs. De la façon que l'on vit aujourd'hui, on ne lui auroit pas fait un crime d'aimer les plaisirs, & la bonne-chere. On y eût plutôt trouvé un sujet de loüange que de blâme. C'est parce qu'il avoit témoigné assez ouvertement qu'il n'étoit pas persuadé des verités de la Religion. Le credit qu'il avoit, empêcha qu'on ne lui en fît des affaires pendant sa vie ; mais après sa mort (2), Mr. de Gondrin, Archevêque de Sens, qui avoit été dans sa confidence, & quelques autres personnes qui avoient eu des liaisons particulieres avec lui, le dénoncerent ; & sur leur témoignage, on réordonna, sous condition, quelques Prêtres qui avoient reçu les Ordres

sur le vers 107. de la III. SATIRE de Mr. Despreaux, dans la dernière édition de Hollande.

(2) Il mourut en 1671.

1654. dres de lui ; & entr'autres le Pere Mascaron, ce célèbre Prédicateur (1). On avoit dessein de pousser plus loin cette affaire, & on consulta là-dessus le fameux Mr. Pavillon Evêque d'Alet, lequel répondit qu'il falloit premierement assembler un Concile Provincial, & que sur la déposition de ces mêmes personnes qui l'avoient déferé, on procederoit contre sa memoire; qu'ensuite on en écriroit au Pape, afin qu'il autorisât les procédures qu'on auroit faites. Mais comme cela eût fait trop d'éclat, & qu'il y avoit des personnes d'un grand merite qui appartenoient à la maison de

(1) Il venoit d'être nommé à l'Evêché de Tulles, & il est mort Evêque d'Agen en 1703.

(2) Je tiens ces Particularités de Mr le Vassor, qui avoit été Confrere du Pere Mascaron, avant qu'il fût Evêque. Mr. de la Croze, Bibliothecaire du Roi de Prusse, parle de cette affaire d'une maniere un peu differente. Philibert Emanuel de Lavardin, Evêque du Mans, qu'on pourroit, dit-il, faire passer pour Athée, sur ce qu'en a dit Mr. Des Maizeaux dans la Vie de Mr. de St. Evremond, se reconnut à la mort, & detesta sa vie & ses impietez passées. Ce fut même sur la Déposition, qu'il

de cet Evêque; on prit le parti d'en 1654. demeurer-là (2).

La Reine Christine vint à Paris en 1656. Elle faisoit le sujet de toutes les Conversations. On ne parloit que de son abdication, de son savoir, & de ses manieres; & l'on en portoit des jugemens fort differens. Ces Conversations produisoient quelquefois des scenes assez plaisantes. Telle fut la Dispute qu'il y eut un jour entre le Comte de Bautru, le Commandeur de Jars, & l'Evêque du Mans, trois grands originaux. Mr. de St. Evremond, qui y étoit présent, la trouva si singuliere qu'il en fit une re-

qu'il fit alors, qu'il n'avoit jamais eu l'Intention en administrant les Sacremens de son Eglise, que plusieurs Prêtres qui avoient reçu les Ordres de lui, se firent réordonner. Monsieur Des Maizeaux raconte la chose un peu autrement: mais il est certain qu'elle est telle que je viens de l'écrire. C'est un fait dont je suis très-bien informé: j'ai même connu un homme fort savant, qui se fit réordonner secretement, après la mort de Mr. de Lavardin. ENTRETIENS sur divers sujets d'Histoire, de Litterature, de Religion, & de Critique; pag. 399. & 400.

1656. relation, & l'envoya au Comte d'Olonne (1).

Dans ce tems-là, qui étoit, pour ainsi dire, le regne des Précieuses, il fit une espee de Satire, intitulée LE CERCLE (2), où il donne le Caractere d'une Prude, d'une Coquette, d'une Précieuse, &c. A la fin de cette Piece il explique plus particulièrement ce que c'est qu'une Précieuse; & il n'oublie pas la définition que Mademoiselle de L'Enclos en donna à la Reine de Suede, que les Précieuses étoient les Jansenistes de l'Amour.

1657. Peu de tems après, il se battit en duel contre le Marquis de Fore. Je ne saurois vous donner le détail de cette affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que quoi qu'on eût pris toutes les précautions possibles pour la tenir secreta, elle ne laissa pas d'être sùe à la Cour, desorte que Mr. de St. Evremond fut obligé de se retirer à la campagne, jusques à ce que ses amis eussent obtenu son par-

(1) Tom. I. pag. 124.

(2) Ibid. p. 130.

pardon. Il fit aparemment dans ce tems-là le Discours sur les Plaisirs qu'il adressa au Comte d'Olonne (1). Il dit d'abord que pour vivre heureux il faut faire peu de reflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi; & parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres maux. Il ajoûte qu'il ne faut pas trop penser à la mort: ce n'est pas qu'il veuille qu'on n'y fasse jamais attention; il croit qu'il est comme impossible de ne pas faire reflexion sur une chose si naturelle, & qu'il y auroit même de la mollesse à n'oser jamais y penser: il pretend seulement qu'on n'en doit pas faire une étude particuliere, & il soutient qu'une telle occupation est trop contraire à l'usage de la vie. De là, il passe à des considerations sur la manière dont il faut ménager les plaisirs pour les rendre plus vifs & plus durables; & finit en marquant l'avantage qu'ont les veritables Chrétiens sur les Sectateurs d'Epicure & d'Aristippe.

Le

(1) Tom. I. pag. 144.

1658. Le Duc de Candale mourut en 1658. Mr. de St. Evremond fut sensiblement touché de la perte d'un si bon ami. Ce Seigneur étoit dans la faveur du Cardinal: il avoit des emplois considérables; & il seroit, sans doute, parvenu aux premières charges de l'Etat, si la Mort ne l'avoit pas enlevé à la fleur de son âge. Car il n'avoit que vint-sept ans quand il mourut; & il étoit Général de l'Infanterie Françoisse, Gouverneur d'Auvergne, &c. Une galanterie qu'il eut à Avignon avec Madame de Castelane, depuis Marquise de Ganges, si fameuse par sa mort tragique (1) lui causa la fièvre, dont il mourut à Lion. Mr. de St. Evremond fit une ELEGIE sur la mort de ce Duc (2), où il fait parler la Comtesse d'Olonne, qui étoit inconsolable de la perte de son Amant.

Mr.

(1) Voyez les *HISTOIRES Tragiques de nostre temps*, compilées par François de Rosset p. 513. de l'édition de Lion, en 1685.

(2) Tom. I. p. 158.

(3) La Suspension d'Armes commença le 8. de Mai 1659, & elle fut continuée jusqu'à

Mr. de St. Evremond servit en 1659. Flandres, jusqu'à la Suspension d'Armes, entre la France & l'Espagne (3). Après qu'on eut réglé les principaux Articles de la Paix, le Cardinal Mazarin partit de Paris avec un superbe Equipage, pour l'aller conclure avec Don Luis de Haro, premier Ministre du Roi d'Espagne. Plusieurs Courtisans accompagnerent le Cardinal; & Mr. de St. Evremond fut du nombre. Lorsqu'il quitta la Cour, Mr. le Marquis de Crequi (4) le pria de l'informer de ce qui se passeroit aux Conférences, & de tâcher de découvrir les véritables motifs de la Paix. Il ne voyoit aucune raison qui pût obliger la France à finir la guerre: elle étoit également victorieuse en Flandre & en Espagne. Il soupçonnoit qu'il y avoit du mystère dans la conduite du Cardinal. D'ailleurs, il

qu'à la conclusion de la Paix, le 7. de Novembre suivant.

(4) François de Crequi, Marquis de Marines. Il fut fait Lieutenant Général des Armées du Roi en 1655, & Maréchal de France en 1668. Il est mort le 4. de Février 1687.

1659. il ne souhaitoit pas la Paix : il eût mieux aimé la continuation de la Guerre. Les Généraux s'accommodent mal aisément de la Paix. Mr. de St. Evremond n'oubia pas son ami. D'abord que la Paix eut été signée, il lui écrivit une longue Lettre, où il faisoit voir que le Cardinal avoit sacrifié l'honneur & l'intérêt de la France à ses intérêts particuliers; qu'il ne s'étoit pressé de faire la Paix que pour s'approprier les sommes immenses qui se consommoient dans la continuation de la guerre; & que c'étoit-là le motif secret qui l'avoit porté à accorder toutes les demandes de Don Luis, lorsqu'il en pouvoit obtenir tout ce qu'il auroit voulu. Il y joignoit d'autres considérations, qui renfermoient une raillerie fine & piquante, ou plutôt, une ironie ingénieuse & maligne contre le Cardinal. Mais afin que vous puissiez mieux juger de cette Lettre, je la mettrai ici toute entière.

" Je voudrois bien, dit Mr. de St.
 " Evremond, pouvoir satisfaire vô-
 " tre curiosité, tant sur les verita-
 " bles

" bles motifs de la Paix, que sur tout 1659
 " ce qui s'est passé à la Conference,
 " mais à vous dire la vérité, vous
 " deviez vous adresser aux confidens
 " particuliers de son Eminence,
 " qu'une longue & familiere con-
 " versation avoit pleinement instruits
 " de ses secrets. Pour moi, qui n'ai
 " été qu'un simple spectateur, je ne
 " vous puis donner que des conjec-
 " tures & des lumieres incertaines,
 " que je dois à ma seule pénétration.
 " Telles qu'elles sont, je vous les
 " expose volontiers; & vous deman-
 " de pour toute grace, que les loüan-
 " ges de Mr. le Cardinal Mazarin
 " ne vous soient pas suspectes d'adu-
 " lation. Le bien que j'en dis, est
 " un bien sincere, qui n'est point
 " attiré par l'esperance des graces,
 " ni produit par la gratitude des
 " bienfaits.

" Comme le plus grand mérite du
 " Chrétien est de pardonner à ses
 " ennemis, & que le châtiment de
 " ceux qu'on aime, est l'effet de l'a-
 " mitié la plus tendre, Mr. le Car-
 " dinal a pardonné aux Espagnols
 Tom. I. " pour

1659. " pour châtier les François. En ef-
 " fet, les Espagnols humiliés par
 " tant de disgraces, abbatus par tant
 " de pertes, devoient attirer sa com-
 " passion & sa charité; & les Fran-
 " çois, devenus insolens par les avan-
 " tages de la Guerre, méritoient
 " d'éprouver les rigueurs salutaires
 " de la Paix. Il souvenoit à son E-
 " minence du beau mot de ce Cas-
 " tillan qui étrangla Don Carlos par
 " l'ordre de Philippe II: *Cailla,*
 " *cailla, Señor Don Carlos, todo lo*
 " *que se haze es por su bien;* & tou-
 " ché d'une si amoureuse punition,
 " quand elle a pris le bien des parti-
 " culiers, après avoir épuisé les four-
 " ces publiques, elle a étouffé nos
 " gémissemens & reprimé nos mur-
 " mures en nous disant paternelle-
 " ment, *Cailla, cailla, Señor Fran-*
 " *ces, todo lo que se haze es por su*
 " *bien.*

" Je croirois assez que des confi-
 " derations politiques ont été mêlées
 " avec une conduite Chrétienne,
 " dans la douceur, & la bonté qu'a
 " eu Mr. le Cardinal pour les Espa-
 " gnols

" gnols. Auguste qui voulut don- 1659.
 " ner des bornes à l'Empire, & lui
 " laisser en mourant une grandeur
 " juste & mesurée, pourroit bien
 " lui avoir servi d'exemple dans la
 " moderation de sa Paix.

" Il a jugé que la France se con-
 " serveroit mieux unie comme elle
 " est, & ramassée, pour ainsi dire,
 " en elle-même, que dans une vaste
 " étendue; & ce fut une prudence
 " dont peu de Ministres sont capa-
 " bles, de songer à couvrir notre
 " frontiere, quand la Conquête des
 " Pays-bas étoit pleinement entre ses
 " mains.

" Qui ne fait que la destruction
 " de Cartage fut celle de la Répu-
 " blique Romaine? Tant que Ro-
 " me eut l'opposition de sa rivale,
 " ce ne fut chez elle que vertu,
 " obéissance: Si tôt qu'elle n'eut
 " plus d'ennemis au dehors, elle s'en
 " fit au dedans; & eut tout à crain-
 " dre d'elle-même, quand elle n'eut
 " rien à apprehender des étrangers.

" Son Eminence plus sage que les
 " Scipions, n'a eu garde de nous laisser

1695. " tomber dans cet inconvenient-là;
 " & profitant de la faute de ses pe-
 " res, elle a conservé l'Espagne à la
 " France pour l'exercice de ses ver-
 " tus, & le maintien éternel de son
 " empire.
 " Quelle difference, Monsieur,
 " d'une sagesse si profonde au dérè-
 " glement du Cardinal de Richelieu?
 " Il me semble que je voi cette ame
 " immodérée ne se contenter ni de
 " la Flandre, ni du Milanez; mais
 " dans une conjoncture qu'on n'a-
 " voit pas eue depuis Charles-Quint,
 " en-

(1) L'Empereur Ferdinand III. mourut le 2. d'Avril 1657, & Leopold son fils fut élu Empereur le 18. de Juillet 1658, quoi qu'il ne fût pas Roi des Romains. Mr. de St. Evremond raille ici le Cardinal de sa précipitation à faire la Paix, & insinué que le Cardinal de Richelieu n'auroit pas manqué une si belle occasion d'ôter l'Empire à la Maison d'Autriche, & que par des presens, ou par des menaces, gagnant les suffrages des Electeurs ennuyez de le voir durer si longtems dans une même Maison, il les auroit facilement portez à prendre un autre que Leopold.

(2) Après la mort de Jean IV. Roi de Portugal, en 1656, les Espagnols crurent devoir profiter de la Minorité d'Alphonse IV. pour re-

" envoyer sept ou huit millions à 1659.
 " Francfort, & faire marcher une
 " grande Armée sur les bords du
 " Rhin, pour venger notre Nation en
 " la personne de Louis XIV, de l'af-
 " front qu'elle reçut autrefois en cel-
 " le de François I (1). Je lui voi
 " prendre de nouvelles liaisons avec
 " le Portugal après la défaite de
 " Don Luis; je lui voi joindre nos
 " forces à celles de ce Royaume,
 " pour chasser le Roi Catholique de
 " Madrid, sans aucun respect d'une
 " personne sacrée & inviolable (2).
 " Ce-

reconquerir ce Royaume; & l'année suivante ils se rendirent maîtres d'Olivenza. Les Portugais de leur côté tâcherent de surprendre Badajos: mais ce Projet fut si mal concerté, qu'il ne réussit point. Ils ne laisserent pas en 1658, de retourner devant cette ville; & après l'avoir assiégée inutilement pendant quatre mois, ils formerent le dessein de se retirer. Don Luis en ayant été averti, & sachant d'ailleurs que leur armée étoit presque entièrement ruinée, résolut de s'aller mettre à la tête des Troupes Espagnoles, afin de s'aquerir, sans beaucoup de risque, la gloire d'avoir secouru une Place si importante: mais quand il arriva sur la frontière, il trouva que les Portugais, qui manquoient de tout, s'étoient déjà retirez. Enflé d'un si grand.

1659. " Cependant il étoit d'un Chrétien
 " de pardonner à ses ennemis; il étoit
 " généreux de ne pousser pas sa
 " victoire jusqu'à la ruine d'une si
 " belle Monarchie; il étoit politique
 " de n'étendre pas tant nos frontières,
 " que le soin des choses éloignées
 " nous fît négliger celles qui sont naturellement à nous.

" J'entens les envieux de Son Eminence, qui n'osant se prendre directement à la Paix condamnent la manière dont on l'a faite; attaquent la Suspension, & cet engagement trop facile des Conférences, où tous les articles d'une Paix ratifiée ont été changés.

" Il est bien vrai que Mr. de Turenne n'oublia rien pour dissuader cette Suspension; mais il ne confideroit pas le véritable motif d'un abouchement si glorieux; & tant
 " dis

grand succès, il médita la prise d'Elvas, & voulut lui-même assiéger cette Place, qui se défendit vigoureusement durant quatre Mois. Cependant les Portugais ayant rassemblé un petit corps de Troupes, marcherent tout droit à Don Luis; & ayant surpris les Espagnols

" dis que ce grand Général rouloit 1659.
 " dans sa tête le triomphe de la Flandre, il ignoroit celui que s'étoit proposé Mr. le Cardinal dans un combat d'intelligence & de raison.

" En effet, il n'a rien désiré plus fortement que de faire voir à toute l'Europe la supériorité de son génie; & il n'a point été trompé dans son opinion. Car il s'est toujours rendu maître de l'entendement de Don Luis, qui reconnoissoit de bonne foi l'ascendant de son esprit, & l'avantage de ses lumières: mais il arrivoit par malheur que la volonté trop opiniâtre de celui-ci devenoit maîtresse à la fin des résolutions de celui-là. Ainsi l'Espagnol emportoit grossièrement & sans raison, des choses que l'Italien disputoit spirituellement & avec

gnols dans leur camp, les battirent: ce qui jeta toute l'Espagne dans une grande consternation. Mr. de St. Evremond veut dire, que Richelieu n'eût pas manqué de se joindre au Portugal, & de profiter de cet incident, pour achever de ruiner l'Espagne.

1659. " avec justice. Ce n'est pas que l'o-
 " piniâtreté de Don Luis lui ait tou-
 " jours réussi, & quand il se vante
 " de l'abandonnement du Portugal
 " & du rétablissement de Monsieur
 " le Prince; nous pouvons lui alle-
 " guer sa simplicité dans les muni-
 " tions qu'il nous a laissées, & l'i-
 " gnorance du calcul dans l'évaluation
 " des cinq cens mille écus que l'on
 " a donnés à la Reine.

" En tout cas, son Eminence peut
 " se flatter secrètement de n'avoir
 " pas fait des pas inutiles; l'Alsace,
 " les biens d'Italie, l'Abbaye de Saint
 " Waast, peuvent le consoler de la
 " peine qu'il a prise (1); au lieu que
 " le chimerique Don Luis, qui s'est
 " amusé à l'intérêt général, a tiré
 " toute la dépense qu'il a faite de son
 " propre fonds.

" En vain il a paru fier dans le
 " plus mauvais état de leurs affaires,
 " pour en avouer la foiblesse, si-tôt
 " que la Paix fut signée; *Allons*, dit-

" il,

(1) Le Cardinal Mazarin s'étoit fait don-
 ner des Terres en Alsace, en Italie, & la ri-
 che Abbaye de St. Waast, d'Arras. Mr. de
 St.

" il, *Messieurs, allons rendre grâces* 1659.
 " *à Dieu; nous étions perdus, l'Espa-*
 " *gne est sauvée.*

" Son Eminence ne fait pas grand
 " cas de ce beau Dit, qui sent le
 " vieux Citoyen de Lacédémone;
 " tenant ces exultations du salut de
 " la Patrie, pour un véritable senti-
 " ment de Républicain. Elle pense
 " judicieusement que toute Paix est
 " bonne, quand par elle on met à
 " couvert des millions qui se con-
 " sommoient de nécessité dans la
 " continuation de la Guerre. Que
 " le bon-homme Don Luis n'ait eu
 " pour but que le service de son maî-
 " tre, & l'utilité du public; la
 " Maxime de Mr. le Cardinal est,
 " que le *Ministre doit être moins à*
 " *l'Etat, que l'Etat au Ministre*: &
 " dans cette pensée, pour peu que
 " Dieu lui donne de jours, il fera son
 " propre bien de celui de tout le
 " Royaume.

" J'ai

St. Evremond fait entendre, qu'il conclut la
 Paix, pour s'assurer de la jouissance de ces
 biens, & du bénéfice.

1659. " J'ai pitié de ces discoureurs,
 " qui lui reprochent d'avoir fait la
 " Paix quand nous allions tout con-
 " querir. Il me semble avoir appu-
 " yé suffisamment sa moderation; je
 " puis encore alleguer pour sa julli-
 " fication, des raisons qu'il nous a
 " souvent données.

" Les François, dit-il, portent tou-
 " jours leurs vûes au dehors, sans re-
 " garder jamais au dedans: dissipés sur
 " les affaires d'autrui, ils ne font
 " point de réflexions sur les leurs.

" Ils allegueront qu'après la batail-
 " le de Dunkerque, & la défaite du
 " Prince de Ligne; qu'après la reddi-
 " tion

(1) Mr. de Turenne ayant assiéé Dun-
 kerque en 1658, Don Juan d'Autriche, le
 Prince de Condé, & le Maréchal d'Hoc-
 quincourt, qui commandoient l'Armée d'Es-
 pagne l'attaquerent près de cette place, le
 14. de Juin; mais ils furent battus. Peu de
 tems après, Mr. de Turenne defit aussi le
 Prince de Ligne: & cette campagne là, ou-
 tre Dunkerque, les François prirent Link,
 Furnes, Bergues, Dixmude, Oudenarde,
 Menin, Ipres & Gravenes.

(2) Le Duc de Modene, assisté par la
 France, avoit passé l'Adda en 1658, & pris
 quelques places du Milanéz.

(3) Jean.

" tion d'une partie des villes, dans 1659.
 " l'étonnement des autres, la Flandre
 " ne pouvoit plus subsister (1): que les
 " affaires des Espagnols n'alloient gué-
 " res mieux dans le Milanéz (2); que
 " la défaite de Don Luis avoit rempli
 " de consternation toutes les Espagnes
 " épuisées d'hommes & d'argent; &
 " pour parler en termes de Medecin,
 " que le siege de la chaleur n'étoit pas
 " moins attaqué que les parties.

" Mais ils ne diront pas que le Car-
 " dinal de Retz avoit fait un voyage
 " en Flandre, d'où il étoit sorti si se-
 " crettement, qu'on n'avoit jamais pu
 " decouvrir le lieu de sa Retraite (3).
 " Ils

(3) Jean-François-Paul de Gondi, Cardi-
 nal de Retz, s'étant rendu redoutable à Ma-
 zatin, fut arrêté au Louvre le 19. de De-
 cembre 1652, & conduit au Bois de Vincen-
 nes. Le 12. d'Avril 1654, il fut transféré au
 Château de Nantes, d'où il s'échapa le 8.
 d'Août de la même année. Il alla en Italie,
 & arriva à Rome le 1. de Decembre. L'Ar-
 chevêque de Paris, son Oncle, étant mort
 pendant sa détention; dès qu'il se trouva li-
 bre, il fit tous ses efforts pour être mis en
 possession de cet Archevêché, dont il étoit
 Coadjuteur. Mais ne pouvant surmonter les
 oppositions de la Cour de France, il quita
 C 5 l'Ar-

1659. " *Ils tairont malicieusement qu'An-*
 " *nery, ce premier mobile des Assém-*
 " *blées, alloit & venoit de nuit chez*
 " *les Gentilshommes du Vexin; qu'on*
 " *avoit rencontré proche de Hedin,*
 " *Crequi-Bernieulle; que Gratot, le*
 " *Montresor des Provinces, avoit tenu*
 " *à Coutances force discours politiques*
 " *sur le bien public (1).*

" *Ils tairont que Bonneson armoit*
 " *les sabottiers de Sologne, & donnoit*
 " *de la chaleur à ce dangereux parti*
 " *qui se formoit contre l'Etat (2).*

" Il

l'Italie & devint comme errant, sans qu'on fût jamais bien où il étoit. Cependant le Cardinal Mazarin ne laissoit pas d'avoir peur de lui; & comme il aprit qu'il avoit été secrètement en Flandre & près des frontières de Picardie, Mr. de St. Evremond insinue que Mazarin s'étoit imaginé que c'étoit pour fomenter certains mécontentemens en Normandie & dans le Vexin, & pour causer une revolte; & qu'ainsi il se hâta de faire la Paix sur une terreur panique.

(1) Mr. de St. Evremond raille ici le Cardinal Mazarin d'avoir redouté trois Gentilshommes de Normandie qui erroient par les Provinces, & qui étoient absolument hors d'état de lui faire aucun mal. Montresor, dont nous avons les *Memoires*, fut un des plus grands ennemis du Cardinal de Richelieu.

C'é-

" Il y avoit quelque chose de plus 1659:
 " pressant encore, dont la seule con-
 " science de Mr. le Cardinal pourroit
 " rendre témoignage. Quelle gêne
 " à un grand Ministre, maître abso-
 " lu de la Cour, de voir trois Gou-
 " verneurs qu'il avoit faits, tirer des
 " sommes prodigieuses de la Flandre,
 " sans compter avec lui! Du tempé-
 " rament généreux qu'est son Emi-
 " nence, elle eût mieux aimé don-
 " ner Corbie, Peronne & Saint-
 " Quer-

C'étoit un homme d'esprit; que ce Cardinal craignoit à cause de son credit auprès du Duc d'Orleans & du Comte de Soissons. Mr. de St. Evremond appelle ici Gratot, le *Montresor des Provinces*, pour se moquer de Mazarin, à qui ce Gratot faisoit autant de peur, que Montresor en avoit fait à Richelieu.

(2) Un peu avant la Paix des Pyrenées, les Payfans de la Sologne, petit pays entre l'Orleannois & le Berry, se revolterent & s'attrouperent. On apella ce Mouvement la *Guerre des Sabottiers*, parce qu'en Sologne, pays pauvre & plein d'eaux, on ne porte presque que des sabots. Bonneson, Gentilhomme Protestant, qui étoit un de leurs Chefs, fut pris & mené à Paris, où il eut la tête tranchée. Mr. de St. Evremond raille le Cardinal d'avoir eu peur de ces misérables. *Payfans attroupez,*

C 7

1659. " Quentin aux ennemis, que de souffrir plus longtems les contributions d'Arras, de Bethune, & de la Bassée (1).

" Il faudroit entrer dans son ame, pour bien connoître le déplaisir qu'elle a eu de s'être trompée sur Saint Venant, quand le dessein d'en tirer un million est devenu à rien entre les mains de la Haye (2).

" Oudenarde, Ypres, & Menin, entretenoient veritablement un grand corps; mais à peine y avoit-il au delà, de quoi enrichir le Seigneur Lange. Je passe outre, & pose que la Flandre se fût renduë tout-à-fait à nous; il eût fallu conserver ses Privileges, & se contenter d'un miserable centième.

" Non,

(1) Avant la Paix des Pyrenées, les Gouverneurs des places frontieres avoient les Contributions. Les Gouverneurs d'Arras, de la Bassée, & de Bethune, avoient, disoit-on, amassé par là des biens immenses. On voit bien que Mr. de St. Evremond raille Mazarin, comme s'il n'eût conclu la Paix, que pour se vanger de ces Gouverneurs, qui ne vouloient pas lui faire part de ce qu'ils gaignoient par les Contributions.

(2) Le

" Non, non, Monsieur; des Tires, des Seigneuries, ne satisfont pas un Ministre si solide. Ce qui s'appelle une veritable Conquête pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux deniers; &, à son avis, reduire les Gouverneurs, casser des Troupes, retrancher toutes les dépenses, & ne diminuer aucunes levées, c'est proprement *conquerir*; c'est gagner en effet un nouveau Royaume. Avec cela, j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'Espagne tous les Etats, & promettra religieusement de ne la point troubler dans la Guerre de Portugal. De toutes les possessions du Roi d'Espagne, les seules Indes lui font quelque envie; mais il se console,

(2) Le Cardinal Mazarin avoit donné le Gouvernement de St. Venant au Sieur la Haye, dans l'esperance que celui-ci seroit plus honnête que les autres à son égard: mais la Haye prit tout pour lui & se moqua du Cardinal. Dans ce tems-là, il n'étoit pas si facile de rapeller les Gouverneurs des Places frontieres. On craignoit de les irriter, & de les reduire à la necessité de livrer leurs Places aux ennemis.

1659. " solé, de ce que les Espagnols en
 " ont les soins, & qu'il aura toujours
 " la meilleure partie de leur flotte.
 " Voilà, Monsieur, le mystère de
 " nos Conférences; & voilà ce qu'
 " s'est passé de plus secret dans le
 " cœur de Mr. le Cardinal.

" Si vous voulez que je vous dise
 " sérieusement les mêmes vérités sous
 " un autre tour, vous saurez qu'il
 " n'y avoit plus de Monarchie Es-
 " pagnole dans la continuation de la
 " Guerre; encore l'eussions-nous fort
 " affoiblie par la Paix, si Mr. le Car-
 " dinal ne l'eût pas voulu traiter lui-
 " même, sans la participation de per-
 " sonne. Il est certain qu'il n'a ja-
 " mais compris la foiblesse & la né-
 " cessité des ennemis, au point qu'eux
 " les étoient: & la conversation que
 " Mr. de Turenne eut avec lui sur ce
 " sujet, lui parut le discours d'un
 " Général intéressé, qui vouloit éloi-
 " gner la Paix, pour se maintenir
 " dans la Guerre.

" L'ancienne réputation des Espa-
 " gnols lui couvroit leur misère pré-
 " sente; ne pouvant s'imaginer qu'un

ne Nation si redoutable autrefois, 1659.
 put être si proche de sa ruine. L'Es-
 pagne, l'Italie, l'Allemagne, les
 Pays-bas, qui n'étoient quasi plus
 que des noms, lui donnoient tou-
 jours une grande idée de leur vieil-
 le puissance: il ne considéra pas
 assez l'état où nous étions, pour
 considérer trop celui où nos enne-
 mis avoient été.

" La vertu de Mr. le Prince dé-
 nuée des moyens nécessaires pour
 agir; l'image du Cardinal de Retz
 caché misérablement pour la sûre-
 té de sa vie, rappelloient dans son
 esprit les desordres passés, & lui
 faisoient apprehender des révolu-
 tions nouvelles. Il concevoit en
 trois Gentils-hommes de Norman-
 die vagabonds; en de pauvres Pay-
 sans de Sologne désespérés, toute
 la Noblesse soulevée, & la revolte
 de tous les peuples. Tout le mon-
 de, à son avis, l'attaquoit; parce
 qu'il se sentoit odieux à tout le
 monde.

" Comme il y avoit en lui un mê-
 lange de sentimens differens, il faut
 " con-

1659." considérer le motif d'intérêt, après
 " celui de la crainte. Rien ne le gê-
 " noit si fort, que la dépense inévi-
 " table de la Guerre; & il aspirait à
 " se voir maître de tous les deniers,
 " sans être nécessité de les employer
 " à aucun usage. Alors il croyait les
 " finances purement siennes; ce qui
 " a été véritablement un des princi-
 " paux sujets de la Paix. L'indépen-
 " dance des Gouverneurs a paru l'u-
 " ne de ses plus fortes raisons; & il
 " comptait toujours avec les villes
 " que nous laissoient les Espagnols,
 " celles qui rentreroient au pouvoir
 " du Roi. Mais à parler sagement,
 " les grandes contributions irritoient
 " son avidité; & comme il ne lui
 " étoit pas possible de les partager
 " avec les Gouverneurs, il se faisoit
 " un plaisir de leur voir perdre ce
 " qu'il ne pouvoit pas avoir.

" Il

(1) Mr. de Turenne, naturellement fier
 & ambitieux, étoit redoutable aux Ministres,
 quand il avoit de bons succès. Ils craignoient
 qu'il ne se voulût rendre maître des affaires.
 Le Cardinal Mazarin ne voulut pas le faire
 trop puissant. Messieurs le Tellier & Colbert

" Il y a apparence que la dernière 1659.
 Campagne de Mr. de Turenne lui
 a donné quelque secrète jalousie (1);
 particulièrement ces heureux suc-
 cès, où sa vanité ne pouvoit s'inté-
 resser, comme elle avoit fait ridicu-
 lement à la Bataille de Dunker-
 que: un si grand bonheur lui don-
 na, sans doute, la pensée de né-
 gocier, l'ayant toujours eue dans
 les événemens favorables; pour
 faire connoître aux Generaux l'in-
 certitude de leur condition, & les
 tenir au milieu de tous leurs pro-
 grès, dans la même dépendance.
 " Il craignoit de plus, qu'incom-
 modé de goutte, de gravelle, &
 par conséquent moins en état de
 suivre le Roi, on ne vînt à se pas-
 ser aisément de lui dans la campa-
 gne. Le souvenir des derniers ex-
 ploits lui en faisoit appréhender de
 nouveaux; & pour se délivrer d'in-
 " quie-

le craignirent aussi après les Conquêtes de
 Louis XIV. dans les Pays-bas en 1667; &
 on croit que cela les porta, autant que la
 Triple Alliance, à conclure le Traité d'Aix-
 la Chapelle l'année suivante.

1659. „ quiétude, il aima mieux finir
 „ Guerre par une Paix toute de lui
 „ que de voir faire Conquête sur
 „ Conquête, où il n'auroit point de
 „ part.
 „ D'ailleurs, il commençoit à se
 „ lasser de tous les maux qu'il avoit
 „ fait souffrir à Mr. le Prince : sa
 „ haine s'étant enfin épuisée, il s'ap-
 „ privoisoit à l'imagination de son
 „ retour, & se flattoit même quel-
 „ quefois du plaisir qu'il auroit de
 „ le voir abandonné des Espagnols,
 „ & humilié devant lui. Il pensoit
 „ trouver à la Conference une sou-
 „ mission générale, & faire là, com-
 „ me bon lui sembleroit, le destin
 „ de tous les peuples : mais Don
 „ Luis, qui fut souple pour l'atti-
 „ rer, devint fier si-tôt qu'il le vit
 „ entre ses mains ; & voulut regar-
 „ gner dans la hauteur du Traité, la
 „ réputation qu'il avoit perdue dans
 „ la foiblesse de la Guerre. Et cer-
 „ tes, c'est une chose assez remar-

„ qu'a-
 (1) Le Marquis de Lionne & Don Anto-
 nio Pimentel, ébauchèrent le Traité des Py-
 renées; l'un pour le Cardinal Mazarin, & l'autre

quable, que les Grands d'Espagne 1659.
 qu'on nous depeignoit si fiers,
 ayent reconnu la supériorité de no-
 tre Nation, par des déférences aux
 François, qui sentoient moins la
 civilité, que l'assujettissement ; &
 que Mr. le Cardinal, qui seul avoit
 l'honneur & les droits de la Fran-
 ce à soutenir, ait trouvé moyen,
 avec la force & la raison, de se fai-
 re un maître. Il pouvoit tout ce
 qu'il auroit voulu fortement ; mais
 pour avoir pris le parti de la per-
 suasion, & avoir laissé prendre à
 Don Luis celui de l'autorité, les
 Espagnols ont fait la Paix comme
 s'ils avoient été en notre place ; &
 nous avons reçu les conditions,
 comme si nous avions été en la
 leur. Je fûs de quelqu'un d'eux
 que Mr. de Lionne leur eût été
 d'une humeur fort épineuse, si son
 supérieur n'eût levé tous les obsta-
 cles qui traversoient la conclu-
 sion (1).

„ Cette
 tre pour Don Luis de Haro. Ils eurent des
 Conferences à Paris avant l'entrevue des deux
 Ministres : & pendant la Conclusion du Trai-
 té ;

1659. " Cette grande facilité m'a fait
 " faire réflexion sur le différent pro-
 " cédé des deux Ministres; & j'ai
 " trouvé qu'aux affaires particu-
 " res, Mr. le Cardinal étoit plein de
 " difficultés, de dissimulations, d'ar-
 " tifices, avec ses meilleurs amis: dans
 " les Traités publics, avec nos en-
 " nemis même, confiant, sincère
 " homme de parole; comme s'il eût
 " voulu se justifier aux étrangers de
 " la réputation où il étoit parmi
 " nous, & rejeter les vices de son
 " naturel sur les défauts de notre na-
 " tion. Pour Don Luis, de l'hon-
 " nêteté avec les particuliers; de la
 " franchise avec ses amis; de la bon-
 " té pour ses créatures: dans les af-
 " faires

té, ils concertoient entr'eux les choses que
 Mazarin & Don Luis devoient déterminer.
 Mr. de St. Evremond veut dire que Mr. de
 Lionne étoit rigide & bon François; mais
 que Mazarin, entêté de conclure la Paix,
 relâchoit ce que Lionne vouloit qu'on ob-
 tint.

(1) DICTIONNAIRE Historique & Criti-
 que, Article de LOUIS XIII. Remarque V.
 Page 1905. de la 2. édition. Après la mort
 du Cardinal de Richelieu, l'Abbé Montaignu,
 l'un

fares générales, un dessein de trom- 1659.
 per assez profond sous des apparen-
 ces grossières, & peu de bonne-foi
 en effet sous l'opinion d'une pro-
 bité établie.

Je ne m'arrêterai pas à justifier Mr.
 de St. Evremond sur l'idée qu'il avoit
 de cette Paix: vous avez observé,
 vous-même, Monsieur, que le Car-
 dinal *la conclût si avantageusement pour*
l'Espagne, & si desavantageusement
pour la France, que les plus éclairés
ont crû qu'il n'en usa de la sorte que
par les prières, ou par les commande-
mens de la Reine-mere, en qui le Roi
son mari avoit toujours remarqué un
cœur Espagnol (1). Cependant cette
 Lettre étant tombée entre les mains
 des

l'un des Confidens d'Anne d'Autriche, la dé-
 termina au choix de Mazarin, pour premier
 Ministre, en lui remontrant que c'étoit l'hom-
 me le plus propre à faire la Paix d'une ma-
 niere qui ne fut pas préjudiciable à la Maison
 d'Autriche. Voyez l'HISTOIRE du Regne
 de Louis XIII, par Mr. le Vassor, Tom. X. 2.
 Partie, pag. 790, 791. L'Esprit dans lequel
 étoit la Reine, dit Mr. de Riencourt, de don-
 ner quelques marques du souvenir qu'elle avoit
 pour la Maison d'Autriche dont elle descendoit,

1661. des créatures du Cardinal, quelque tems après sa mort, on voulut en faire un crime d'Etat à Mr. de St. Evremond, & c'est ce qui l'obligea de s'exiler de sa Patrie. Voici comment cela arriva. Le Roi alla en Bretagne quelques jours avant qu'on arrêtât Mr. Fouquet. Mr. de St. Evremond fut nommé pour être du voyage. Avant que de partir, il laissa à Madame du Pleffis-Belliere, Mere de la Marquise de Crequi, une Cassette où il y avoit de l'argent, des billets, & plusieurs Lettres. Aussi-tôt que Mr. Fouquet fût arrêté (1) on ne se contenta pas d'enlever tous ses Papiers, on mit encore le seellé chez toutes les personnes qu'on croyoit avoir été dans sa confidence. Madame du Pleffis-Belliere, qui étoit amie du Surintendant, ne fut pas oubliée. On trou-

Et les tendres inclinations que cette Princeesse avoit conservées pour le Royaume qui lui avoit donné la naissance, furent cause qu'au milieu de nos victoires & de nos triomphes on proposa la Paix: & non seulement cette Reine souhaita qu'on en fît des propositions, mais même elle voulut, par une suspension d'armes qui fut accordée,

va chez elle la Cassette de Mr. de St. 1661. Evremond, & la Lettre sur la Paix des Pyrenées, qui n'avoit été communiquée qu'au Maréchal de Crembaut, & à deux ou trois autres personnes. Messieurs le Tellier & Colbert, élèves de Mazarin, affectant une pieuse reconnoissance pour la memoire de leur bienfaicteur, lûrent cette Lettre au Roi, & n'oublierent rien pour l'indisposer contre Mr. de St. Evremond. Ils lui rappellerent l'attachement que le Cardinal avoit toujours eu pour les interêts de sa Majesté, & les services qu'il avoit rendus à l'Etat dans des tems fâcheux: ils ajoûterent que les invectives de Mr. de St. Evremond retomboient sur la Regence de la Reine-Mere, & portoient même jusques sur le Regne du Roi, puisqu'il avoit trouvé à propos de suivre le plan & les maxi-

mes
dée, arrêter le cours de nos Conquêtes, & donner des bornes aux grands desseins de nos Généraux. HISTOIRE de la Monarchie Françoise &c, Tom. I. p. m. 303.

(1) Mr. Fouquet fut arrêté le 5. de Septembre 1661, & mené au Château d'Angers.

Tom. I.

d

1661. mes du Cardinal: enfin, ils lui re-
presenterent le danger qu'il y avoit,
de permettre à des particuliers de
juger des affaires d'Etat selon leur
caprice, & de censurer impunément
les Ministres. On ne manqua pas
aussi de se prévaloir des liaisons que
Mr. de St. Evremond avoit eûes a-
vec le Surintendant, dont on avoit
resolu la perte. Ces insinuations fi-
rent impression sur l'esprit du Roi,
& il ordonna qu'on mît Mr. de St.
Evremond à la Bastille.

Il étoit allé voir Mr. le Maréchal
de Clerembaut à la campagne, sans
avoir aucun soupçon de ce qui se
passoit. Mais Mr. de Gourville ayant
appris qu'on avoit donné ordre de
l'arrêter, & sachant qu'il revenoit à
Paris avec Mr. de Clerembaut, il
lui envoya un homme en poste pour
l'en avertir. Cet homme le joignit
dans la Forêt d'Orleans, & sur l'avis
de Mr. de Gourville, il se retira en
Normandie (1). Après s'y être
tenu caché pendant quelque tems,
il s'aprocha secrettement des fron-

(1) Voyez les MEMOIRES de Mr. de
Gourville. Tom. I. p. 319. 320.

tieres, & resolut, enfin, de passer en 1661.
Hollande, où il arriva sur la fin de
l'année 1661.

Voilà, Monsieur, ce qui causa la
Disgrace de Mr. de St. Evremond,
dont on n'avoit parlé que confusé-
ment. On le traita assurément avec
trop de rigueur. Lorsqu'il écrivit
cette Lettre, il y entretenoit librement
son ami, comme il auroit pû faire
dans un tête-à-tête: il n'avoit garde
de croire qu'elle dût devenir pu-
blique. D'ailleurs, ayant toujours
conservé du ressentiment contre le
Cardinal, depuis qu'il l'avoit fait met-
tre à la Bastille, il ne faut pas être
surpris, s'il ne l'épargna point dans
cette occasion. Si on ajoûte à ces
considerations, que cet Écrit étoit,
dans le fond, solide & judicieux, on
conviendra, sans doute, que l'on ne
devoit pas en user ainsi avec un hom-
me de distinction qui avoit toujours
bien servi son Prince, & dont le seul
crime étoit d'avoir eû trop de zèle
pour la gloire de sa Patrie, & trop de
lumiere sur ses veritables interêts. Ce
qu'il y a de certain, c'est que Mr. de

1661. St. Evremond n'a jamais reconnu qu'il eût fait une faute, ni qu'il se fût trompé dans l'idée qu'il avoit de cette Paix, comme on le verra dans la suite de ces Memoires.

1662. Mr. de St. Evremond avoit trop d'amis en Angleterre, pour faire un long séjour en Hollande. Il passa la mer, & ne fut pas moins bien reçu à la Cour d'Angleterre, qu'il l'avoit été un an auparavant. Car j'avois oublié de vous dire, Monsieur, qu'aussitôt que Charles II. eut été rétabli sur le trône de ses ancêtres, le Roi de France envoya le Comte de Soissons en Angleterre, pour l'en féliciter. Plusieurs personnes de qualité, qui avoient eû l'honneur d'être connues du Roi Charles pendant qu'il étoit en France, profiterent de cette occasion pour aller voir l'Angleterre, & rendirent cette Ambassade une des plus magnifiques qu'on ait jamais vues. Mr. de St. Evremond étoit un de ceux-là; & pendant un séjour de six mois qu'il fit à Londres, il renoua les liaisons qu'il avoit eues en France avec plusieurs Seigneurs Anglois, & en

en forma de nouvelles: de sorte que quand il y vint une seconde fois, il se trouva dans une Cour, où il étoit déjà connu. 1662.

Les Ducs de Buckingham & d'Ormond; les Comtes de St. Albans & d'Arington, Monsieur d'Aubigny, Mylord Crofts, étoient ses meilleurs amis. Mais il s'attacha plus particulièrement au Duc de Buckingham, & à Mr. d'Aubigny. Le premier étoit galant, affable, généreux, mais d'une indolence outrée, & qui donna lieu à la dissipation des grands biens qu'il possédoit. Il avoit l'esprit vif, enjoué, délicat, & porté à la raillerie. Il lui arrivoit souvent, dans le Parlement, de déconcerter par un trait de plaisanterie les projets du parti opposé: Il étoit grand partisan des Libertez du Peuple, & de la Tolérance des Religions. Il recherchoit le commerce des gens de Lettres, & se servoit du credit qu'il avoit à la Cour, pour leur faire obtenir des graces, ou des récompenses. Il a fait quelques Ouvrages d'esprit, qui ont été l'admiration de toute l'Angleter-

1662. re. Sa Comédie intitulée *THE REHEARSAL*, ou, *la Repetition des Rolles* (1), est une Critique fine des Pièces de Théâtre de Dryden, & de quelques autres Poètes de ce tems-là.

Mr. d'Aubigny (2) avoit été envoyé en France dès l'âge de cinq ans, & élevé à Port-Royal. Il entra jeune dans la Clericature, & fut fait Chanoine de Nôtre-Dame de Paris. Il vint en Angleterre après le Rétablissement de Charles II; & ce Prince ayant épousé l'Infante de Portugal, il fut fait Grand Aumonier de la Reine. Il avoit beaucoup d'esprit, & encore plus de franchise. C'est par là qu'il plût infiniment à Mr. de St. Evremond. Le Duc de Buckingham, Mr. d'Aubigny, & lui, se voyoient

(1) Dans cette Comédie, on introduit un Poète assistant à la Repetition d'une de ses Pièces, qui n'est qu'un tissu d'extravagances & d'absurditez : absurditez qui sont néanmoins prises des Comédies de ce tems-là, que le mauvais goût faisoit recevoir avec applaudissement. Deux Cavaliers, gens d'esprit & de bon sens, se trouvent par hazard à cette Repetition : & par les questions qu'ils font

au

voient presque tous les jours, & leur 1662. Conversation rouloit souvent sur les Pièces de Théâtre. Mr. de St. Evremond n'entendoit pas l'Anglois, mais ils lui expliquoient les meilleures Pièces Dramatiques composées dans cette Langue ; & il s'en formoit une idée si nette, que quarante ans après il s'en souvenoit encore fort distinctement. Cette lecture lui fournit les Reflexions qu'il a faites sur les Tragédies & sur les Comédies Angloises, dans quelques-uns de ses Ouvrages (3). Ce fut aussi cette espee d'amusement qui leur donna occasion de travailler ensemble à la Comédie de *SIR POLITICK WOULD-BE*, c'est-à-dire, *le prétendu Politique* (4). Chacun fournissoit sa part des Carac-

teres,

au Poète, l'engagent à découvrir tout le ridicule de sa maniere d'écrire.

(2) Louis Stuart d'Aubigny, fils d'Esme, Comte de Marck & Duc de Richemond, mort le 9. d'Avril 1655 ; & Oncle de Charles Stuart, Comte de Lichfield & Duc de Richemond, mort sans lignée le 22. de Decembre 1672.

(3) Tom. III. p. 258, & 275.

(4) Tom. II. p. 203.

d 4

1662. teres, & Mr. de St. Evremond leur donnoit la forme.

Mr. de St. Evremond rechercha aussi le commerce des gens de Lettres les plus distingués en Angleterre. Il s'entretenoit souvent avec le Chevalier Digby, & avec le fameux Hobbes; mais plus particulièrement avec Messieurs Cowley, & Waller, qui avoient infiniment de l'esprit, comme cela paroît par leurs Poësies. Un jour que Mr. Digby & lui parloient de Philosophie, ce Chevalier lui dit qu'ayant lû les Ecrits de Mr. Des Cartes, il resolut de passer en Hollande pour le voir. Il l'alla trouver dans sa solitude d'Egmond, & après avoir raisonné longtems avec lui sans se faire connoître, Mr. Des Cartes, qui avoit vû quelques-uns de ses Ouvrages, lui dit qu'il ne doutoit point qu'il ne fût le célèbre Mr. Digby (1); & vous Monsieur, repliqua Digby,

(1) Mr Digby, zélé Catholique Romain, a écrit quelques Ouvrages de Controverse & de Philosophie. Son Discours sur la *Poudre Symphonique* a fait beaucoup de bruit. Mr. Baillet s'est trompé dans la *VIE de Mr. Des Car-*

si vous n'étiez pas l'illustre Mr. Des 1662. Cartes, vous ne me verriez pas venir exprès d'Angleterre, pour avoir le plaisir de vous voir. Mr. Digby dit ensuite à ce Philosophe, " que nos con-
" noissances speculatives étoient à la
" verité belles & agréables; mais
" qu'après tout elles étoient trop in-
" certaines & trop inutiles, pour fai-
" re l'occupation de l'homme; que
" la vie étoit si courte: qu'à peine
" avoit-on le tems de bien connoître
" les choses nécessaires, & qu'il se-
" roit beaucoup plus digne de lui,
" qui connoissoit si bien la construc-
" tion du corps humain, de s'appli-
" quer à rechercher les moyens d'en
" prolonger la durée, que de s'atta-
" cher aux simples speculations de la
" Philosophie ". Mr. Des Cartes
l'assûra qu'il *avoit déjà médité sur cet-
te matiere, & que de rendre l'homme*
immor-

tes, lorsqu'il a dit (Tom. II. p. 244.) que Mr. Digby étoit *Comte & Chevalier de la Farre-
tiere*. Il l'a confondu avec le Lord Digby, Comte de Bristol, mort en 1677. Il a aussi ignoré que le Chevalier Digby alla en Hol-
lande pour voir Mr. Des Cartes.

1662. *immortel, c'est ce qu'il n'osoit se promettre ; mais qu'il étoit bien sûr de pouvoir rendre sa vie égale à celle des Patriarches.* Lors que Mr. de St. Evremond m'aprit cette particularité, il ajoûta qu'on n'ignoroit pas en Hollande que Des Cartes se flatoit d'avoir fait cette découverte, & qu'il en avoit ouï parler à plusieurs personnes, qui avoient connu ce Philosophe : que les amis que Des Cartes avoit en France, le savoient aussi, & que l'Abbé Picot, son disciple & son martyr, persuadé qu'il avoit trouvé ce grand secret, ne vouloit point croire la nouvelle de sa mort, & que lorsqu'il ne lui fut plus permis d'en douter il s'écria, *c'en est fait, la fin du Genre humain va venir !*

Il est certain que Des Cartes croyoit avoir trouvé le moyen de prolonger la vie de l'homme. *Je n'ai jamais eu tant de soin,* disoit-il à Mr. de Zuytlichem qui lui avoit demandé à quoi il s'occupoit, *je n'ai jamais*

(1) Des Cartes écrivoit cela d'Egmond en 1638, à l'âge de 42 ans. Il mourut 12. ans après.

eu tant de soin de me conserver que 1662. *maintenant : Et au lieu que je pensois que la mort ne me pût ôter que TRENTE ou QUARANTE ANS tout au plus, elle ne sauroit désormais me surprendre qu'elle ne m'ôte l'esperance de PLUS D'UN SIECLE (1).* Car il me semble voir très-évidemment que si nous nous gardions seulement de certaines fautes que nous avons coûtume de commettre au régime de notre vie, nous pourrions sans autre invention parvenir à une vieillesse beaucoup plus longue & plus heureuse que nous ne faisons. Mais parce que j'ai besoin de beaucoup de tems & d'experiences pour examiner tout ce qui sert à ce sujet, je travaille maintenant à composer un ABREGE' DE MEDECINE, que je tire en partie des livres, & en partie de mes raisonnemens. J'espere pouvoir me servir par provision de ce travail pour obtenir quelque delai de la nature, & par ce moyen poursuivre mieux mon dessein dans la suite des tems (2). Mr. Bail-

(2) LETTRES de Mr. Des Cartes. Tom. II. p. m. 374.

1662. Baillet nous apprend dans la VIE de Mr. Des Cartes, que l'Abbé Picot l'ayant accompagné en Hollande en 1647, se conforma à son regime de vivre pendant trois mois qu'il demeura avec lui à Egmond, & " qu'il en fut si content, qu'à son retour en France, il renonça serieusement à la grande chère, dont il n'avoit pas été ennemi jusques alors, & voulut se reduire à l'institut de Mr. Des Cartes, croyant que ce seroit l'unique moyen de faire réussir le secret qu'il prétendoit avoir été trouvé par nôtre Philosophe, pour faire vivre les hommes QUATRE OU CINQ CENS ANS (1). Cet Abbé, dit encore Mr. Baillet, étoit si persuadé de la certitude des connoissances de Mr. Des Cartes sur ce point, qu'il auroit juré qu'il lui auroit été impossible de mourir comme il fit à cinquante-quatre ans : Et que sans une cause étrangere Et violente (comme celle

(1) VIE de Mr. Des Cartes, Tom. II. p. 443.

(2) Baillet, *ubi supra*, pag 452. & 453.

(3) Voyez

le qui dérégla sa machine en Suede) il 1662 auroit vécu CINQ CENS ANS, après avoir trouvé l'art de vivre plusieurs siècles (2).

Il étoit pourtant bien éloigné de ce rare secret, s'il est vrai, comme le prétend Mr. Goris, qu'il se soit tué en voulant se traiter lui-même selon les Principes de sa Medecine. Ce Philosophe, dit-il (3), s'étoit mis si fort en tête que les semblables se guerissoient par les semblables, qu'étant malade de la fièvre dont il est mort, il se fit apporter de l'eau de vie qu'il bût avec impatience, dans le dessein de guerir le semblable par le semblable. Le Medecin voulant l'empêcher de boire cette eau de vie, le malade répondit, Monsieur, les semblables se guerissent par les semblables, ainsi laissez-moi, je vous prie, gouverner ma petite machine. En même tems il bût ce prétendu remede, qui aussi

" lôt

(3) Voyez le JOURNAL des Savans du 10. Decembre 1703. p. 1094. de l'Edition de Hollande.

1662." tôt lui causa des hoquets furieux,
" & le déroba à tous les secours ".
Mais c'est-là un conte fait à plaisir.
Ce qu'il y a de vrai, c'est que Des
Cartes dans le fort de la fièvre qui le
consumoit, ne voulut jamais souffrir
qu'on le saignât, & qu'il n'y consen-
tit que lorsqu'il étoit trop tard (1).

1663. La Dispute entre les Jesuites & les
Jansenistes lui ayant un jour donné
occasion de raconter à Mr. d'Aubi-
gny la Conversation qu'il avoit eue
avec le Pere Canaye, sur l'animosité
qui regnoit entre ces deux partis, Mr.
d'Aubigny fut charmé de la franchi-
se

(1) Voyez la *VIE de Mr. Des Cartes*, Tom.
II. pag. 416. & suiv. Consultez aussi la Lettre
de Mr. Weulles, Medecin de la Reine de Sue-
de, que Mr. Crenius a publiée dans le I. To-
me de son Recueil, intitulé, *Animadversio-
nes philologica & historica*, &c. page 136, &
suiv.

(2) Tom. II. pag. 198.

(3) Cette Piece fut d'abord imprimée avec
quelques Satires de Mr. Despreaux sous ce
titre: *Recueil contenant plusieurs Discours li-
bres & moraux en Vers. & un Jugement en
prose sur les Sciences où un honnête homme peut
s'occuper*. Mon édition est de 1666. Mr. Des-
preaux, chagrin de ce qu'on avoit publié ces
Satires sans sa participation, les donna lui-
même

se du Jesuite; & pour faire voir qu'il 1663.
n'y avoit pas moins de candeur par-
mi les Jansenistes, que parmi les Pe-
res de la Société, il lui fit le carac-
tere des Jansenistes, & lui expliqua
tout le secret de leur Cabale. Mr. de
St Evremond a écrit cette CON-
VERSATION, & elle est imprimée
à la suite de celle du Maréchal d'Ho-
quincourt avec le Pere Canaye (2).

Dans ce tems-là, un de ses Amis
lui ayant demandé, à quelles Sciences
il croyoit qu'un Honnête-homme pût
s'appliquer, il lui envoya un petit Dis-
cours, où il réduit à la Morale, à la
Politique, & aux Belles-Lettres (3).

La
même plus correctes en 1666; & dans l'A-
vertissement, il déchargea sa mauvaise hu-
meur sur cette piece en prose, qu'on avoit
dit-il, *consuë si peu judicieusement à la fin de
son livre*. Cependant, comme il ne la de-
signa que sous le nom général de *Jugement
sur les Sciences*, on ne pouvoit pas savoir de
quel Ecrit il vouloit parler, à moins que d'a-
voir vu cette premiere édition. Mr de St.
Evremond n'a jamais su que cette faillie le
regardât. Il l'auroit facilement pardonnée à
un jeune Poëte Satirique qui faisoit main
basse sur tout ce qui n'étoit pas de son goût,
& qui ne pensoit pas assez pour goûter ce
petit Ouvrage.

1663. *La premiere, dit-il, (1) regarde la Raison. La seconde, la Société. La troisième la Conversation. L'une, vous apprend à gouverner vos passions: par l'autre, vous vous instruisez des affaires de l'Etat, & reglez votre conduite dans la fortune: la dernière polit l'esprit, inspire la délicatesse & l'agrément.*

LES REFLEXIONS *sur les divers génies du Peuple Romain* (2), que Mr. de St. Evremond écrivit ensuite, lui ont mérité l'aplaudissement du Public, & ont même obtenu une espece de préférence sur tous ses autres Ouvrages. Il les commence par des Remarques sur l'Origine fabuleuse des Romains, & sur le Génie de ce Peuple sous les premiers Rois. Il parle ensuite du Génie des anciens Romains dans les Commencemens de la République, & de leurs premières Guerres. Il refute Tite-Live, qui a crû que les Romains auroient vaincu Alexandre le

(1) Tom. I. pag. 166, 167.

(2) Tom. II. pag. I.

le Grand, s'il leur avoit fait la guerre; & fait voir qu'il s'en falloit beaucoup que les Consuls n'eussent alors d'aussi bonnes troupes, & autant de capacité dans l'Art militaire, que ce Conquerant. Il décrit le génie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la guerre: il parle de la premiere & de la seconde Guerre Punique; du génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage; & enfin du Gouvernement d'Auguste, & de Tibere, de leur génie, & de celui des Romains qui vivoient sous l'Empire de ces deux Princes. Mr. de St. Evremond a traité ces matieres en homme consommé dans la Science du Monde, & dans la connoissance des affaires civiles & militaires. Il est si bien entré dans le génie de ces anciens Romains, il a demêlé avec tant d'art leurs differens interêts, & les vûes particulieres de leurs Chefs, que je ne croi pas hasarder beaucoup, en disant qu'il ne s'est encore rien fait de meilleur sur l'Histoire Romaine. Malheureusement, il s'est perdu presque

1663. que la moitié de cet Ouvrage, comme on le peut voir par l'idée générale que je viens d'en donner. Le vuide qu'on y aperçoit étoit rempli par la revolte de Gracchus contre le Sénat: par des réflexions sur le génie du Peuple Romain, lorsque Jugurta s'empara du Royaume de Numidie; sur le sale intérêt qui regnoit alors, & sur l'infamie des premiers Romains qui furent employés dans cette affaire. On y trouvoit le Portrait de Scaurus; la Guerre conduite par Metellus; le Caractère de ce Général; celui de Jugurta; & des traits de l'orgueil de la Noblesse. Ces considérations étoient suivies du Caractère de Marius, & de quelques Reflexions sur l'arrogance de ce Consul. On y marquoit le génie du Peuple, qui s'étoit aquis une supériorité tyrannique sur le Sénat, laquelle pensa devenir funeste à la République. Mr. de St. Evremond y donnoit ensuite le Caractère de Sylla: il montrait comment il avoit affranchi le Sénat, & jetté le Peuple dans l'oppression; & il parloit de Pompée, &

de

de Sertorius. Après cela, il représentoit l'état de Rome, & le génie des Romains dans la Conspiration de Catilina, dont il donnoit le Caractère aussi bien que celui de Clodius. Il faisoit le Portrait de Cicéron, parloit de son bannissement, & de l'état où se trouva Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée, César & Crassus. Enfin, il développoit les motifs de la Guerre Civile entre Pompée & César. Il donnoit le Caractère de ces grands hommes; faisoit voir ce que le Sénat étoit à Pompée & ce que le Peuple étoit à César: découvroit les sentimens du premier touchant la République, & l'établissement de son pouvoir au préjudice de la Liberté; & representoit l'esprit de César allant par degrés au dessein d'une Domination absolue. Mr. de St. Evremond avoit traité tous ces grands sujets: mais cela s'est perdu; & il n'a jamais voulu se donner la peine de rappeler ses idées, & d'y travailler de nouveau, comme je le dirai plus particulièrement dans la suite.

II.

1663. Il écrivit aussi le JUGEMENT sur Cesar & sur Alexandre (1), où il compare ces deux Heros, par rapport à leur naissance, à leurs mœurs, aux qualitez de leur esprit, à leurs actions, & à leur conduite. *C'est une Piece*, dit Mr. le Clerc (2), *pleine de bon sens & de pénétration.*

1664. Peu de tems après, il composa le JUGEMENT sur Sénèque, Plutarque, & Pétrone (3). Il remarque d'abord qu'il n'est point touché du style de Sénèque; que sa Latinité n'a rien de celle du tems d'Auguste; rien de facile & de naturel, qu'elle est pleine de pointes & d'imaginations qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumière de Grece ou d'Italie. Vous y voyez, ajoute-t-il, des choses coupées qui ont l'air & le tour des Sentences, mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon sens; qui piquent & poussent l'esprit, sans gagner le jugement. Ce qu'il trouve de plus beau

(1) Tom. II. pag. 120.

(2) BIBLIOTHEQUE choisie, Tom. IX. pag. 326.

(3) Tom. II. p. 149.

beau dans les Ouvrages de ce Philosophe, ce sont les *Exemples* & les *Citations* qu'il y mêle. Il reconnoit qu'il avoit infiniment de l'esprit, & un savoir assez étendu: mais ses opinions lui paroissent trop dures & trop austeres; & il trouve fort ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'abondance & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté & la mort. Il le compare ensuite avec Plutarque, & remarque que celui-ci a des maximes beaucoup plus douces & plus accomodées à la Société que l'autre; qu'il insinüe doucement la sagesse, & tâche de rendre la vertu familiere dans les plaisirs mêmes. Il eût charmé des VIES des Hommes illustres de cet Auteur, & les regarde comme son chef-d'œuvre. Mr. de St. Evremond passe ensuite à Petrone, & observe que l'amour qu'il avoit pour les plaisirs ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations; qu'il eut le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de Bithynie, & la vertu d'un Consul dans son Consulat. Il n'oublie pas la mort de Pétrone: il croit que c'est la plus belle

1664. *belle de l'Antiquité, & fait voir qu'elle a quelque chose de plus grand, & de plus noble que celle de Caton, & de Socrate. Pétrone, dit-il, ne nous laisse à sa mort qu'une image de la vie; nulle action, nulle parole, nulle circonstance, qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre.* Il parle, après cela, de la SATIRE que nous avons

(1) Mr. de St. Evremond croit que cette Satire a été composée par le Pétrone dont parle Tacite. La plupart des Savans vont encore plus loin. Ils prétendent que c'est l'Ouvrage même que Pétrone envoya à Neron, pour lui reprocher ses Débauches. Voici sur quoi ils se fondent. Tacite nous apprend que Pétrone se distinguoit par une volupté ingénieuse & délicate. Il étoit devenu par là l'arbitre des plaisirs de Neron. Mais Tigillin, qui travailloit à jeter cet Empereur dans une débauche grossière, jaloux des agrémens de Petrone, & des avantages qu'il avoit sur lui dans la Science des Voluptez, entreprit de le perdre. Il l'accusa d'avoir trempé dans la Conjuration de Pison, corrompit un de ses Esclaves pour déposer contre lui, & fit mettre aux fers la plus grande partie de ses domestiques, afin de lui ôter les moyens de se justifier. Petrone, qui savoit que la Cruauté étoit la passion dominante de Neron, ne balançoit point entre la crainte & l'es-

perance;

avons sous le nom de *Pétrone*, & il 1664. pense que Pétrone, chagrin de voir que Neron quittoit la délicatesse des plaisirs, pour se jeter dans le desordre de la débauche, & dans l'extravagance de tous les goûts, composa dans le tems de ses mécontentemens cachez, cette Satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée (1). Il en développe les principales beautés.

perance; il se résolut à mourir, mais de telle manière qu'il ne parût rien de contraint ni de forcé dans sa mort. Il se fit plusieurs fois ouvrir & refermer les veines: & pendant ce tems-là, il prenoit les soins ordinaires de son domestique; il s'entretenoit avec ses Amis sur des sujets plaisans & agréables. & se faisoit reciter des Vers enjouez & galants. Tacite ajoute, qu'au lieu d'imiter la bassesse de ceux qui mourant dans ce tems-là par les ordres de Neron, le faisoient leur héritier, il fit une Relation des Débauches de cet Empereur, où il nommoit les prostituées & les femmes qui y avoient eu part, & marquoit la nouveauté des infamies qui s'y commettoient; & qu'après avoir cacheté cet Ecrit, il l'envoya à Neron. *Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) Neronem aut Tigillinum, aut quem alium potentium adulatus est; sed flagitia Principis sub nominibus exoletorum feminarumque, & novitate cujusque stupri perscripsit, atque obsignata misit Neroni.* OIT

1664. tes. Il admire la pureté du stile, la délicatesse des sentimens; & sur tout, la grande facilité qu'a ce bel-esprit à nous donner ingénieusement toute sorte de Caractères. Il ne doute point qu'il n'ait eû en vûe de décrire les Débauches de Neron, & que ce Prince ne soit le principal objet de son ridicule: mais, ajoute-t-il, de savoir s'il

nous

On prétend que c'est là cette même Satire qui porte le nom de Pétrone, & dont il ne nous reste que quelques Fragmens. Mais il est visible que ce sont deux ouvrages très-differens. 1. Suivant le narré de Tacite, Pétrone ne décrivit les Débauches de Neron qu'après s'être résolu à mourir, ou même qu'après avoir commencé de se faire ouvrir les veines, c'est-à-dire, très-peu de tems avant sa mort; & par conséquent l'Ecrit qu'il envoya à Neron devoit être fort court. Mais il paroît par les Fragmens que nous avons aujourd'hui sous le nom de Pétrone, que l'Ouvrage entier étoit un Roman fort étendu. Le Manuscrit de Traw, qui est presentement dans la Bibliothèque du Roi de France, marque que ce sont des Fragmens du XV & du XVI Livre de la Satire de Pétrone. 2. Dans l'Ecrit que Pétrone envoya à Neron, il nommoit les personnes que ce tyran avoit associées à ses Débauches: dans l'Ouvrage dont il s'agit, tous les personnages ont des noms feints & inventez. 3. Pétrone avoit borné son E-

crit

nous donne des Caractères à sa fantaisie, ou le propre naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, & on ne peut raisonnablement s'en assurer. Il croit néanmoins qu'il n'y a aucun personnage dans Pétrone qui ne puisse convenir à Neron. Du reste, il ne lui semble pas qu'il ait composé cet-

te

crit aux Débauches secretes de Neron: l'Auteur des Fragmens qui nous restent, donne une description générale des vices de son tems. Il y fait même entrer des épisodes. Il plaîsante sur l'inconstance des Femmes. Il déclame contre la fausse Eloquence du barreau. Il se plaint de la décadence des beaux Arts. Il donne des regles pour le Poëme épique, & propose l'exemple d'un Poëme sur la Guerre civile, &c. 4. Enfin, les Aventures qu'il raconte ne designent ni la Cour de Neron, ni les Débauches secretes de cet Empereur. Les personnages sont des gens du commun, ou même de la lie du peuple, des affranchis, des esclaves, des vagabonds, des filoux, &c. Ces considerations suffisent, ce me semble, pour montrer que la Satire qui paroît sous le nom de Pétrone, est un Ouvrage fort différent de l'Ecrit que Pétrone envoya à Neron. Ceux qui voudront, après cela, soutenir que ces deux Pieces viennent néanmoins de la même main, seront obligez d'en donner des preuves qu'on n'a point produites jusqu'ici.

Tom. I.

e

1664. te Satire avec le même esprit qu'Horace écrivoit les siennes. C'est plutôt un Courtisan délicat qui trouve le ridicule, qu'un censeur public qui s'attache à blâmer la corruption. S'il avoit voulu nous laisser une Morale ingénieuse dans la description des Voluptés, il auroit taché de nous en donner quelque dégoût. Il n'auroit pas représenté le vice avec tant d'agrément: il nous auroit au moins donné quelque exemple de la Justice divine ou humaine sur ses débauchés.

Mr. de St. Evremond reçut dans ce tems-là une Lettre du Maréchal de Grammont. Ce Seigneur lui reprochoit qu'il négligeoit trop ses propres affaires, & qu'il ne sollicitoit pas assez vivement ses Amis de faire sa paix avec la Cour. Voici la Réponse qu'il fit à ce généreux Ami:

" Vous me reprochez de ne point
" donner de mes nouvelles à mes
" Amis, & je vous répons qu'il faut
" les connoître avant que de leur é-
" crire. On se méprend dans la mau-
" vaise fortune, si on compte sur de
" vieil-

" vieilles habitudes, qu'on nomme 1664.
" assez legerement Amitiés. Bien
" souvent nous voulons faire souve-
" nir de nous des gens qui veulent
" nous oublier, & dont nous exci-
" tons plutôt le chagrin que les of-
" fices. En effet, ceux qui veulent
" bien nous servir dans nos disgraces, sont impatiens de faire con-
" noître l'envie qu'ils en ont, & leur
" générosité épargne à un honnête-
" homme la peine secrète qu'on sent
" toujours à expliquer ses besoins.
" Pour ceux qui se laissent recher-
" cher, ils ont déjà comme un des-
" sein formé de nous fuir: nos prie-
" res les plus raisonnables sont pour
" eux des importunités assez fâcheu-
" ses. Je ferai une application parti-
" culiere de ce sentiment général, &
" vous dirai que je pense avoir reçu
" des nouvelles de toutes les person-
" nes qui voudroient s'employer en
" ma faveur: je fatiguerois inutile-
" ment des miennes, ceux qui ne
" m'ont pas donné des leurs jusques
" ici.

" Parmi les Amis que la mauvaise
" For-

1664. " fortune m'a fait éprouver, j'en ai
 " vû qui étoient tout pleins de cha-
 " leur & de tendresse : j'en ai vû
 " d'autres qui ne manquoient pas
 " d'amitié, mais qui avoient une
 " lumière fort présente à connoître
 " leur inutilité à me servir; qui peu
 " touchés de se voir sans crédit en
 " cette occasion, ont remis aisément
 " tous mes malheurs à ma patience.
 " Je leur suis obligé de la bonne opi-
 " nion qu'ils en ont; c'est une qua-
 " lité dont on s'accommode le mieux
 " qu'il est possible, & dont on lais-
 " seroit pourtant volontiers l'usage à
 " ses ennemis. Cependant il faut
 " nous louer du service qu'on nous
 " rend, sans nous plaindre de celui
 " qu'on ne nous rend pas; & rejet-
 " ter autant qu'on peut certains sen-
 " timens d'amour-propre, qui nous
 " représentent les personnes plus o-
 " bligées à nous servir qu'elles ne le
 " font. La mauvaise fortune ne se
 " contente pas de nous apporter les
 " malheurs, elle nous rend plus dé-
 " licats à être blessés de toutes cho-
 " ses; & la nature qui devroit lui
 " ré-

" résister est d'intelligence avec el- 1664.
 " le, nous prêtant un sentiment plus
 " tendre pour souffrir tous les maux
 " qu'elle nous fait.
 " Dans la condition où je suis,
 " mon plus grand soin est de me dé-
 " fendre de ces sortes d'attendrisse-
 " mens. Quoi que je montre un air
 " assez douloureux, je me suis ren-
 " du en effet presque insensible : mon
 " ame indifférente aux plus fâcheux
 " accidens, ne se laisse toucher au-
 " jourd'hui qu'aux offices de quel-
 " ques Amis, & à la bonté qu'ils
 " m'ont conservée. Depuis quatre
 " ans que je suis sorti du Royaume,
 " j'ai éprouvé, de six mois en six
 " mois, de nouvelles rigueurs, que
 " je rends aussi légères que je puis,
 " par la facilité de la patience. Je
 " n'aime point ces résistances inuti-
 " les, qui, au lieu de nous garantir
 " du mal, retardent l'habitude que
 " nous avons à faire avec lui.
 " D'ailleurs, ceux qui peuvent tout,
 " ne nous rendent pas aussi malheu-
 " reux qu'ils le pourroient, quand
 " ils rencontrent de la docilité à leurs
 " ex-

1664. " ordres. L'opposition aigrit leur
 " volonté, & ne diminuë rien de
 " leur pouvoir. Cette soumission
 " pour les maîtres, me dispose in-
 " sensiblement à souffrir de ceux qui
 " ne le font pas. Je m'entens blâ-
 " mer souvent mal à propos, & après
 " une justification legere, pour ne
 " pas aigrir le monde par trop de
 " raison, j'attens patiemment qu'il
 " se détrompe de lui-même; & ve-
 " ritablement il faut plus attendre
 " du tems que de ses raisons. Dans
 " la chaleur d'une méchante affaire,
 " les uns ont de la peine à les dire,
 " & les autres à les écouter: mais
 " dans quelque retour, ou d'humeur,
 " ou d'intérêt, l'on fait nôtre mé-
 " rite de ce qui avoit fait nôtre dis-
 " grace. Il y a peu de personnes à
 " la Cour dont je n'aye vû changer
 " la réputation deux fois l'année;
 " soit par la legereté de nos juge-
 " mens, soit par la diversité de leur
 " conduite. J'ose esperer que la mê-
 " me chose arrivera sur mon sujet;
 " mais plus par les réflexions d'au-
 " trui, que par aucun changement
 " de

" de mon côté. Un jour on me 1664.
 " louera d'être bon François, par ce
 " même Ecrit qui m'attire des re-
 " proches: & si Monsieur le Cardi-
 " nal vivoit encore, j'aurois le plai-
 " sir de me savoir justifié dans sa
 " conscience; car je n'ai rien dit de
 " lui, qu'il ne se soit dit intérieure-
 " ment cent fois lui-même. Jaloux
 " de l'honneur du Roi, & de la
 " gloire de son regne, je voulus lais-
 " ser une image de l'état où nous
 " étions avant la Paix; afin que tou-
 " tes les Nations connussent la su-
 " përiorité de la nôtre; & rejetant
 " le mauvais succès de la négocia-
 " tion sur un étranger, ne s'atta-
 " chassent qu'à considerer les avan-
 " tages que nous avions eus dans la
 " guerre.
 " Je finis un si fâcheux entretien:
 " c'est un ridicule ordinaire aux dis-
 " graciés, d'infecter toutes choses
 " de leurs disgraces; & possédés
 " qu'ils en sont, d'en vouloir tou-
 " jours infecter les autres. La Con-
 " versation de Mr. d'Aubigny, que
 " je vais avoir présentement, me sau-
 " ve

1664." ve d'une plus longue impertinence; & vous de la fatigue que vous en auriez. Avec lui la joye est de tous les pays, & de toutes les conditions; jusques-là qu'un malheureux y devient trop gai, & perd sans y penser la bienséance d'un sérieux, que l'on doit pour le moins aux infortunes.

1665. Mr. de St. Evremond adoucissoit ainsi les chagrins de sa disgrâce, lorsqu'il lui survint des vapeurs qui le jetterent dans une espee de melancolie, & qui l'affoiblirent beaucoup. Les Medecins lui dirent qu'il n'y avoit que le changement d'air qui pût le guerir; & que s'il ne pouvoit pas aller à Montpellier, il feroit bien au moins de passer la mer, & d'aller faire quelque séjour en Hollande. Il eut d'autant moins de peine à prendre ce dernier parti, que l'on commençoit déjà à se ressentir à Londres de l'infection de l'air qui causa bientôt la plus furieuse Peste qu'on ait jamais vûe en Angleterre.

Dès qu'il fut arrivé à la Haye, il écrivit une Lettre au Marquis de
Cie.

Crequi, (1) où il lui dit, *qu'après 1665. avoir vécu dans la contrainte des Cours. il se console d'achever sa vie dans la liberté d'une République, où s'il n'y a rien à esperer, il n'y a pour le moins rien à craindre.* Il fait l'éloge du Gouvernement de Hollande, & celui de Mr. le Pensionnaire de Wit: il donne le Caractere des Dames Hollandoises, & y joint une courte description de la Haye. Il n'oublie pas le Prince d'Orange, qui n'avoit alors que quinze ans. *De tems en tems, dit-il, nous allons faire notre cour au jeune Prince, à qui je laisserai sujet de se plaindre, si je dis seulement que jamais personne de sa qualité n'a eu l'esprit si bien fait que lui à son âge.*

Mr. d'Aubigny étoit alors à Paris, & il avoit écrit à Mr. de St. Evremond, qu'à son retour il passeroit en Hollande, & qu'ils visiteroient ensemble les principales Cours d'Allemagne. Cependant comme il n'avoit pas moins de credit en France qu'en Angleterre, on sollicita si fortement

(1) Tom. II. pag. 397.

1665. tement pour lui à la Cour de Rome, qu'il fut nommé au Cardinalat préféablement à l'Abbé de Montaignu (1) qui avoit aussi de puissantes recommandations. Mais il ne jouit pas long-tems de sa nouvelle Dignité: il mourut au mois de Novembre de l'année 1665 (2), quelques heures après l'arrivée du courrier qui lui apportoit la calote. Mr. de St. Evremond fut extrêmement touché de la mort de Mr. d'Aubigny: & pour faire quelque diversion à sa douleur, il écrivit la Conversation qu'il avoit eue en 1650 avec Mr. le Duc de Candale (3). *Je ne prétens pas, dit-il au commencement de cette Piece, entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de savoir mes affaires & mes disgraces; mais*

(1) Gautier Montaignu, fils de Henri Montaignu, Comte de Manchester, qui mourut en 1642.

(2) Voyez la GAZETTE d'OXFORD, No. 1. à l'Article de Paris du 14 de Novembre 1665. La Gazette de Londres n'est qu'une Continuation de celle-là. La Cour s'étant retirée à Oxford à cause de la Peste de Londres, on commença d'y publier cette Gazette

on ne sauroit trouver mauvais sans 1665. chagrin, que je fasse reflexion sur ma vie passée, & que je détourne mon esprit de quelques fâcheuses considérations, sur des pensées un peu moins désagréables. Cependant comme il est ridicule de parler toujours de soi, fût-ce à soi-même, plusieurs personnes seront mêlées dans ce discours, qui me feront trouver plus de douceur, qu'aucune Conversation ne m'en peut fournir, depuis que j'ai perdu celle de Mr. d'Aubigny.

Mr. de St. Evremond fût bien tôt 1666. connu des personnes les plus distinguées de la Hollande. Il avoit commerce avec les Ministres étrangers qui résidoient à la Haye; avec le Baron de Lisola, Ambassadeur de l'Empereur;

le 24. de Novembre 1665. & cela dura jusqu'à ce que la Peste ayant cessé, & la Cour étant retournée à Whitehall, on donna la vingt-quatrième Gazette du 15. de Février 1666. sous le Titre de GAZETTE DE LONDRES. La Gazette de Paris commença en 1631. Voyez la REPONSE aux Questions d'un Provincial, Tom. V. Chap. xxix, pag. 379 & suiv.

(3) Tom. III. p. 1.

1666. pereur; le Comte d'Estrades, qu'il avoit connu dans la Guerre de Guienne, & qui étoit alors Ambassadeur de France; le Comte de Melos Ambassadeur de Portugal, &c. Mr. le Comte de Lionne, premier Ecuyer de la Grande Ecurie & neveu de Mr. le Marquis de Lionne, Secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, étoit alors à la Haye. Il se fit un mérite d'avoir des liaisons particulières avec Mr. de St Evremond, & il l'assûra que dès qu'il seroit de retour en France, il lui rendroit tous les bons offices dont il étoit capable.

Mr. de St. Evremond se fit aussi un plaisir de voir quelques Savans & quelques Philosophes célèbres qui étoient alors à la Haye, & particulièrement Messieurs Heinsius, Vossius, & Spinoza. (1) "Ce dernier, *me dit-il un jour*, avoit la taille médiocre & la physionomie agréable. Son savoir, sa modestie, & son désintéressement le faisoient estimer & rechercher de toutes les

(1) Voyez la VIE de Spinoza, par Mr. Colerus, Ministre Luthérien de la Haye.

" personnes d'esprit qui se trouvoient 1666.
 " à la Haye. Il ne paroissoit point
 " dans ses Conversations ordinaires
 " qu'il eût les sentimens qu'on a en-
 " suite trouvés dans ses OUVRES
 " POSTHUMES. Il admettoit un
 " Etre distinct de la Matière, qui
 " avoit opéré les Miracles par des
 " voyes naturelles, & qui avoit or-
 " donné la Religion, pour faire ob-
 " server la justice & la charité, &
 " pour exiger l'obéissance. C'est
 " aussi, *ajouta Mr. de St. Evremond*,
 " ce qu'il a tâché de prouver ensui-
 " te dans sa THEOLOGIE POLI-
 " TIQUE." Il semble, en effet,
 que c'est là le principal but de ce Li-
 vre: mais si on l'examine de près on
 verra bien-tôt que l'Auteur en veut
 à la Religion même. Spinoza ne s'est
 pas découvert tout d'un coup. Il
 gardoit encore des ménagemens lors-
 que Mr. de St. Evremond étoit en
 Hollande: mais, s'il en faut croire
 Mr Stoupp, quelques années après
il disoit hautement dans ses discours
que Dieu n'est pas un Etre doué d'in-
telligence, infiniment parfait & heureux.

1666. pereur; le Comte d'Estrades, qu'il avoit connu dans la Guerre de Guienne, & qui étoit alors Ambassadeur de France; le Comte de Melos Ambassadeur de Portugal, &c. Mr. le Comte de Lionne, premier Ecuyer de la Grande Ecurie & neveu de Mr. le Marquis de Lionne, Secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, étoit alors à la Haye. Il se fit un mérite d'avoir des liaisons particulières avec Mr. de St Evremond, & il l'assura que dès qu'il seroit de retour en France, il lui rendroit tous les bons offices dont il étoit capable.

Mr. de St. Evremond se fit aussi un plaisir de voir quelques Savans & quelques Philosophes célèbres qui étoient alors à la Haye, & particulièrement Messieurs Heinsius, Vossius, & Spinoza. (1) "Ce dernier, me dit-il un jour, avoit la taille médiocre & la physionomie agréable. Son savoir, sa modestie, & son désintéressement le faisoient estimer & rechercher de toutes les

(1) Voyez la VIE de Spinoza, par Mr. Colerus, Ministre Luthérien de la Haye.

" personnes d'esprit qui se trouvoient 1666.
 " à la Haye. Il ne paroissoit point
 " dans ses Conversations ordinaires
 " qu'il eût les sentimens qu'on a en-
 " suite trouvés dans ses OUVRES
 " POSTHUMES. Il admettoit un
 " Etre distinct de la Matière, qui
 " avoit opéré les Miracles par des
 " voyes naturelles, & qui avoit or-
 " donné la Religion, pour faire ob-
 " server la justice & la charité, &
 " pour exiger l'obéissance. C'est
 " aussi, ajouta Mr. de St. Evremond,
 " ce qu'il a tâché de prouver ensui-
 " te dans sa THEOLOGIE POLI-
 " TIQUE." Il semble, en effet, que c'est là le principal but de ce Livre: mais si on l'examine de près on verra bien-tôt que l'Auteur en veut à la Religion même. Spinoza ne s'est pas découvert tout d'un coup. Il gardoit encore des ménagemens lorsque Mr. de St. Evremond étoit en Hollande: mais, s'il en faut croire Mr Stoupp, quelques années après il disoit hautement dans ses discours que Dieu n'est pas un Etre doué d'intelligence, infiniment parfait & heureux.

1666. comme nous nous l'imaginons; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la Nature, qui est repandue dans toutes les Créatures (1). On remarque la même conduite dans ses Ouvrages. Sa THEOLOGIE POLITIQUE contient les semences de son Atheïsme, mais d'une maniere envelopée; & ce n'est que dans ses OEUVRES POSTHUMES qu'il a fait connoître ses véritables sentimens.

Dans ce tems-la, il y avoit à Londres un Irlandois, nommé Greatrak's, lequel faisoit des guerisons surprenantes, & qui sembloient tenir du Miracle. Il étoit né, en 1628, dans le Comté de Waterford. Il paroissoit fort dévot: sa contenance étoit grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à l'imposture. Il nous a appris lui-même que dès l'année 1662 il se sentit porté à croire qu'il avoit le don de guerir les E-crouelles; & cette suggestion devint si forte qu'il toucha plusieurs personnes,

(1) LA RELIGION des Hollandois, Lettre III. pag. 93, de l'édition de Paris 1673. Voyez
le

nes, & les guerit. Trois ans après, 1666, la Fievre étant devenuë épidémique dans sa Province, un second pressentiment le persuada qu'il pourroit aussi la guerir. Il en fit l'essai; & il nous assure qu'il guerit tous ceux qui lui furent présentés. Enfin, au mois d'Avril de l'an 1665, une autre espece d'inspiration lui suggera qu'il avoit le don de guerir les Playes & les Ulceres: & l'experience, dit-il encore, fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Il trouva même qu'il guerissoit les Convulsions, l'Hydropisie, & plusieurs autres maladies. On venoit à lui en foule de toutes parts, & sa réputation s'accrut si fort que le Clergé lui défendit de se mêler davantage de ces sortes de guerisons. Cependant une Dame Angloise, qui étoit malade depuis long tems, l'engagea à passer en Angleterre. Il y aborda au commencement de 1666; & à mesure qu'il s'avançoit dans les Provinces, les Magistrats des Villes & des Bourgs où il passoit, le prioient de

le DICTIONNAIRE Historique & Critique, à l'Article de Spinoza, Rem. (C).

1666. de venir guerir leurs Malades. Le Roi en ayant été informé, lui fit ordonner par le Comte d'Arlington, Secrétaire d'Etat, de se rendre à Whitehall. La Cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir miraculeux; mais elle ne lui défendit pas néanmoins de se produire. Il alloit tous les jours dans un certain quartier de Londres, où s'assembloit un nombre infini de malades de toute condition & de tout sexe. Il ne faisoit autre chose que les toucher. Les Douleurs, la Goute, le Rhumatisme, les Convulsions, &c. étoient chassées par cet attouchement d'une partie à une autre jusqu'aux dernières extrémités du Corps, après quoi elles disparoïssent entièrement. C'est ce qui lui fit donner le nom de *Toucheur*. Il attribuoit plusieurs Maladies à des Esprits malins, qu'il distinguoit en dif-

(1) Cette Lettre est intitulée, *A brief Account of Mr. Valentine Greatrak's, and divers of the strange Cures by him performed, &c.* C'est-à-dire, *Histoire abrégée de Mr. Valentin Greatrak's, et de plusieurs guerisons extraordinaires qu'il a faites, &c.* Voyez aussi l'Ecrit

ferentes especes. Aussi-tôt que les 1666. possédez le voyoient, ou qu'ils entendoient sa voix, ils tomboient à terre, ou dans de violentes agitations. Il les guerissoit comme les autres malades, en les touchant. Cependant il ne pût pas persuader tout le monde de la réalité de son don miraculeux. On écrivit violemment contre lui: mais il trouva de zélés défenseurs, même parmi les Medecins. Il publia lui-même en 1666, une Lettre adressée au célèbre Mr. Boyle, où il donnoit une Histoire abrégée de sa Vie. J'en ai tiré les particularitez que vous venez de lire (1). Il accompagna cet Ecrit d'un grand nombre de Certificats, signés par des personnes d'une probité reconnue, & entr'autres par Mr. Boyle, & par Messieurs Wilkins, Whichcot, Cudworth, & Patrick, fameux Theologiens, qui attestoient la verité des Guerisons merveille-

de Henry Stubbe, Medecin, intitulé, *The miraculous Conformist &c.* C'est à dire, *le Conformiste miraculeux: ou, Relation de plusieurs guerisons merveilleuses, produites par l'Attouchement de Mr Valentin Greatrak: imprimé à Oxford en 1666.*

1666. veilleuses qu'il avoit faites. Avec tout cela, sa réputation ne se soutint guere plus long-tems que celle de Jaques Aymar (1). Il se trouva enfin que toutes ces guerisons miraculeuses n'étoient fondées que sur la credulité du Public. On remarqua même que ce faiseur de Miracles touchoit les femmes avec plus d'attention que les hommes; & on se divertit ensuite de quelques intrigues qu'il avoit eues. Le bruit qu'avoit fait cet homme, donna occasion à Mr. de St. Evremond d'écrire une NOUVELLE intitulée le *Prophete Irlandois* (2), où il raille finement la credulité du Peuple, & l'esprit de Superstition. Il fait voir, en même tems, qu'il n'y a point de Conjurat[i]on capable de chasser cette espèce de Démon, qui trouble quelquefois la paix du ménage.

1667. Mr. le Comte de Lionne ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il écrivit à Mr. de St. Evremond qu'il avoit par-

(1) Paysan du Dauphiné, qui fit beaucoup de bruit en France, en 1692 & 1697, par

parlé de son Affaire à plusieurs personnes de distinction, qui lui avoient paru disposées à lui rendre service. Il lui nomma particulièrement Mr. le Marquis de Lionne, & Mr. le Comte de Lauzun, qui avoit alors la faveur du Roi. Quelque tems après, Monsieur de Turenne le fit assûrer par le Comte d'Auvergne & par le Comte d'Estrade, qu'il seroit bien aisé de trouver quelque occasion de lui être utile. Mr. de St. Evremond lui temoigna combien il étoit sensible à son souvenir, & le supplia de lui continuer l'honneur de sa bienveillance.

Cependant il s'attachoit à dissiper l'ennui qu'une situation desagréable eût pû lui donner. Heureusement pour lui, il aimoit les Lettres, il avoit réfléchi sur ce qu'il avoit lû, & il savoit écrire. Un homme de Lettres n'est jamais réduit à une oisiveté chagrine & importune. Lorsque le commerce de ses Amis lui manque, il

par les merveilleux effets de sa Baguette divinatoire.

(2) Tom. II. pag. 379.

1667. il trouve une ressource dans la lecture, ou dans la composition. Mr. de St. Evremond se divertit à faire le Portrait de *la Femme qui ne se trouve point* (1), ou plutôt à donner l'idée d'une personne accomplie; & il remarque qu'il ne l'avoit point voulu chercher parmi les Hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne sais quelle douceur qu'on rencontre en celui des Femmes: & qu'il avoit crû moins impossible de trouver dans une Femme, la plus forte & la plus saine Raison des Hommes; que dans un Homme les charmes & les agrémens, naturels aux Femmes.

Les Conversations qu'il avoit avec Mr. Vossius, lui firent naître le dessein de jeter sur le papier quelques OBSERVATIONS qu'il avoit faites sur Saluste & sur Tacite (2); & il les adressa à Mr. Vossius, qu'il apelloit son *Ami de Lettres*. Il composa aussi quelques autres Ouvrages, dont je parlerai dans la suite. Mr. le Comte de Lionne, qui avoit vû quelques-

(1) Tom. II. pag. 404.

(2) Ibid. pag. 431.

unes de ces Pièces, le pria de les lui envoyer: mais il ne lui fit tenir que l'*Idee de la Femme qui ne se trouve point*.

Il voulut ensuite se donner, pendant quelques Mois, un amusement plus vif, & forma le dessein de voir la Flandre. Il fit quelque séjour à Breda, où l'on negotioit la Paix entre l'Angleterre & la Hollande. Il alla ensuite aux Eaux de Spa, & de là à Bruxelles où il vit la Princesse d'Isenghien, & Don Antonio de Cordouë, favori de Don Juan & Lieutenant Général de la Cavalerie Espagnole. En retournant à la Haye il passa à Liege; & c'est là qu'il connut Mr. Sluse, Chanoine de St. Lambert, si célèbre par la grande connoissance qu'il avoit du Droit, & des Mathématiques.

Quelque tems après, Mr. le Comte de Lionne lui aprit, que Mr. le Marquis de Lionne souhaitoit qu'il lui envoyât une Lettre qui pût être montrée au Roi, & qu'il s'engageoit à l'appuyer. Mr. de St. Evremond lui écrivit la Lettre suivante:

„NE

1667. „ NE croyez pas, Monsieur, que
 „ j'aime trop les Pays étrangers, quand
 „ vous me voyez employer si peu de
 „ soin & d'industrie pour mon Re-
 „ tour dans le nôtre. Ce n'est point
 „ une véritable nonchalance; ce n'est
 „ point un grand attachement aux
 „ lieux où je suis, ni une aversion
 „ pour ceux où vous êtes. La vérité
 „ est, que je n'ai pas voulu deman-
 „ der au Roi le moindre soulage-
 „ ment, sans avoir souffert ce que
 „ j'ai dû souffrir, pour avoir été si
 „ malheureux que de lui déplaire.
 „ Après tant d'années de disgraces &
 „ de maladies, je croi pouvoir ex-
 „ poser la manière dont j'ai failli;
 „ ou, si je l'ose dire, me justifier de
 „ l'apparence d'une faute.

„ Comme le blâme de ceux qui
 „ nous sont opposés, fait la louange
 „ la plus délicate qu'on nous donne,
 „ j'avois cru travailler ingénieuse-
 „ ment à la gloire du génie qui re-
 „ gne, en établissant la honte de ce-
 „ lui qui avoit gouverné auparavant.
 „ Ce n'est pas que Monsieur le Car-
 „ dinal n'ait eu des talens recom-
 „ manda-

„ mandables: mais ces qualités, qui 1667,
 „ auroient eu de l'approbation par-
 „ mi les hommes, considérées pure-
 „ ment en elles-mêmes, sont deve-
 „ nues méprisables par l'opposition
 „ de celles du Roi: d'où il arrive
 „ que des actions assez belles sont
 „ obscurcies par de plus éclatantes;
 „ que le moindre mérite auprès du
 „ plus grand passe pour défaut: d'où
 „ il arrive que la gloire du Prince
 „ ruine la réputation du Ministre;
 „ & trouver mauvais qu'on méprise
 „ ce qu'a fait son Eminence, est en
 „ quelque sorte avoir du chagrin
 „ qu'on admire ce que fait sa Ma-
 „ jesté.

„ Que si l'on voyoit en usage les
 „ mêmes maximes, qui étoient sui-
 „ vies, il paroîtroit qu'on veut exi-
 „ ger des approbations en leur fa-
 „ veur; & nous donnerions les nô-
 „ tres aussi-tôt par une respectueuse
 „ obéissance: mais puis qu'on s'en
 „ éloigne à dessein, jusqu'à prendre
 „ les voyes les plus opposées; il y a
 „ quelque délicatesse à n'approuver
 „ pas ce qu'on évite, & quelque
 „ pru-

1667. „ prudence à rejeter ce qu'un Roi
„ si sage ne veut pas faire.

„ Ne m'alleguez point, que c'est
„ un crime d'attaquer la réputation
„ d'un mort: autrement celui qui la
„ ruine, seroit le premier & plus
„ grand criminel lui-même. Quand
„ il humilie l'orgueil des Espagnols,
„ & la fierté des Allemans; quand il
„ abaisse Rome, & s'assujettit à l'E-
„ glise; quand il maintient l'Empi-
„ re contre la puissance du Turc, au
„ même tems que le Roi d'Espagne
„ abandonne l'Empereur, & laisse les
„ Etats de sa Maison exposés à l'in-
„ vasion des Infidèles; quand il fait
„ la Guerre avec tant de conduite
„ & de valeur, & la Paix avec tant
„ de hauteur & de sagesse; que fait-
„ il sinon condamner par ses actions
„ ce que j'ai blâmé par le discours,
„ & en donner à toute la terre une
„ plus forte, & plus expresse cen-
„ sure?

„ N'en doutez point, Monsieur,
„ c'est du Roi que Monsieur le Car-
„ dinal a reçu l'injure que l'on m'a
„ tribuë: les belles & admirables

„ qua-

„ qualités de Sa Majesté, ses actions, 1667.
„ son gouvernement, ses Conseils,
„ m'ont donné les petites idées que
„ j'ai de son Eminence; & dans la
„ condition où je suis, j'ai à deman-
„ der pardon d'une chose dont il
„ m'est impossible de me repentir.
„ Mais quel sujet de plainte a Mon-
„ sieur le Cardinal, qui ne lui soit
„ commun avec tous nos Rois? Leurs
„ regnes n'ont-ils pas le même sort
„ que son ministère? Leurs faits ne
„ sont-ils pas anéantis comme les
„ siens; leur réputation effacée com-
„ me la sienne?

„ Autrefois nous pensions assez fai-
„ re de nous soutenir contre une na-
„ tion ennemie: toute l'Europe, si
„ on le peut dire, toute l'Europe
„ aujourd'hui confédérée, ne se trou-
„ ve pas capable de nous résister. Au-
„ trefois nous tenions les Paix glo-
„ rieuses, qui nous apportoit la
„ restitution de quelque place: au-
„ jourd'hui les Espagnols cherchent
„ leur salut dans la cession de leurs
„ Provinces; & si la justice ne ré-
„ gloit toujours nos prétensions, il

Tom. I.

f

„ s'a-

1667. „ s'agiroit moins de ce qu'ils nous
 „ cèdent, que de ce qui leur reste.
 „ Autrefois nos Alliés murmuroient
 „ d'avoir été mal soutenus dans la
 „ guerre, ou abandonnés dans la
 „ paix: de nôtre tems, ceux qu'on
 „ a vû tomber par leur faute, ont
 „ été relevés par nôtre secours; &
 „ l'influence de nôtre pouvoir a for-
 „ mé toute la grandeur des autres.
 „ S'attacher à nous, c'est une éle-
 „ vation certaine, s'en séparer, une
 „ chute comme assurée.

„ Tant que le Roi agira comme
 „ il agit, il m'autorise à parler com-
 „ me je parle: si on veut que je me
 „ démente, qu'il se relâche; qu'il
 „ abandonne ses alliés, qu'il laisse
 „ rétablir ses ennemis. Alors je de-
 „ viendrai favorable à Monsieur le
 „ Cardinal, & ferai valoir les mêmes
 „ choses que j'ai décriées: mais au-
 „ jourd'hui, que les peuples attachés
 „ à notre amitié regardent avec joye
 „ le gouvernement que nous voyons,
 „ & que les nations opposées à nos
 „ intérêts regrettent avec douleur le
 „ ministere que nous avons vû: tou-

„ tes

„ tes mes reflexions me confirment 1667.
 „ en ce que j'ai dit, & mon esprit
 „ ferme dans ses premiers sentimens,
 „ ne se peut tourner à d'autres pen-
 „ sées.

„ Si une tendresse du Roi con-
 „ servée à la mémoire d'une person-
 „ ne qui lui fut chere; si la constan-
 „ ce de son affection pour un mort,
 „ lui ont fait trouver mauvais ce qui
 „ m'a paru si fort à son avantage,
 „ je le supplie de considerer, que
 „ mes intentions ont été trompées.
 „ Je n'ai pas crû blesser la délicatesse
 „ de son amitié, & je pensois avoir
 „ des sentimens exquis sur l'intérêt
 „ de sa gloire. En toutes choses les
 „ méprises sont excusables: mais l'er-
 „ reur qui vient d'un principe si no-
 „ ble & si beau, ne laisse aucun droit
 „ à la justice. Ne pensez pas néan-
 „ moins, que je veuille faire ici des
 „ leçons au lieu de très-humbles
 „ prieres, & instruire SA MAJES-
 „ TÉ de ce qu'elle doit, au lieu de
 „ me soumettre à ce qu'elle veut.
 „ J'attens avec une parfaite resigna-
 „ tion, qu'il lui plaise ordonner de

f 2

„ ma

1667. „ ma destinée, & je me prépare
 „ la reconnoissance de la grace, ou
 „ à la patience dans le châtement.
 „ Si elle a la bonté de finir mes
 „ maux, elle joindra la dépendance
 „ d'une creature à l'obéissance d'un
 „ sujet, & adoucira la contrainte
 „ qui lie, par l'affection qui attache.
 „ Mais je consulte peu mes senti-
 „ mens, quand je parle de la sorte.
 „ L'obligation dans laquelle je suis
 „ né, me tient lieu de tous les atta-
 „ chemens du monde: le devoir a
 „ les mêmes charmes pour moi, que
 „ les graces pourroient avoir pour
 „ les autres. Presqu'en tous les hom-
 „ mes, la sujétion n'a qu'une doci-
 „ lité apparente: tandis qu'elle af-
 „ fecte un air soumis, elle excite un
 „ murmure intérieur; & sous des
 „ dehors humiliés, on tâche à défen-
 „ dre un reste de liberté par des ré-
 „ sistances secretes. Ce n'est pas en
 „ moi la même chose. La nature ne
 „ garde rien pour elle en secret
 „ quand il faut obéir; les Ordres
 „ du Roi ne trouvent aucun senti-
 „ ment dans mon ame qui ne les pré-
 „ vienne

„ vienne par inclination, ou ne s'y 1667.
 „ soumette sans contrainte par de-
 „ voir. Quelque rigueur que j'é-
 „ prouve, je cherche la consolation
 „ de mes maux dans le bonheur de
 „ celui qui les fait naître. J'adoucis
 „ la dureté de ma condition par la
 „ félicité de la sienne; & rien ne
 „ sauroit me rendre malheureux, puis-
 „ qu'il ne sauroit arriver aucun chan-
 „ gement dans la prospérité de ses
 „ affaires.

Mais ni cette Lettre, ni les sollici-
 tations de Mr. le Marquis de Lionne,
 n'eurent aucun effet sur l'esprit du
 Roi, comme nous le verrons bien-tôt.

Vers le commencement de l'année 1668.
 1668, Mr. le Prince de Toscane
 vint en Hollande. Comme il avoit
 dessein de faire quelque séjour à la
 Haye, il loua une Maison, où Mr. de
 St. Evremond avoit un appartement,
 aussi bien que quelques autres person-
 nes de qualité. On les obligea de
 chercher d'autres logemens, & Mr.
 de St. Evremond se préparoit à en
 sortir, lorsque ce Prince le fit prier
 de demeurer, & souhaita même qu'il
 f 3 man-

1668. mangeât avec lui pendant qu'il seroit à la Haye. Il l'a depuis toujours honoré de sa bienveillance; & il lui envoyoit tous les ans une caisse des meilleurs Vins d'Italie.

Le Comte de Lionne n'oublioit rien pour engager Mr. de St. Evremond à lui communiquer les Ouvrages qu'il avoit écrits en Hollande. Il le pria de lui envoyer les *OBSERVATIONS sur Salluste & sur Tacite*, ajoutant que Mr. de Lionne le Ministre seroit bien aise de les voir. Les louanges dont il accompagnoit cette priere, obigerent Mr. de St. Evremond à lui en faire des reproches. *Je vous prie*, lui dit-il (1), *de vous moquer moins de moi par des louanges excessives que vous donnez à des bagatelles. L'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses; je souhaiterois qu'elles pussent faire le vôtre. Telles qu'elles sont je ne laisserai pas de vous envoyer par le premier ordinaire les Observations sur Salluste & sur Tacite, desquelles*

(1) Tom. II. pag. 421, 422.

ie vous ai parlé. Le premier, donne 1668. tout au naturel: chez lui les affaires sont de purs effets du temperament; d'où vient que son plus grand soin est de donner la véritable connoissance des hommes, par les Eloges admirables qu'il nous en a laissés. L'autre, tourne tout en politique, & fait des mysteres de tout, ne laissant rien desirer de la finesse & de l'habileté, mais ne donnant presque rien au naturel. Je passe de là à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des hommes, & une profonde intelligence des affaires; & en huit ou dix lignes je fais voir que Mr. de Lionne le Ministre a réuni deux talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils sauroient être. Les OBSERVATIONS sur Salluste & sur Tacite, ne cedent en rien aux meilleures Pieces de Mr. de St. Evremond. „ Si nos Grammaires, „ riens, dit un savant Critique (1), „ savoient raisonner & écrire de la

(1) Mr. le Clerc, BIBLIOTHEQUE Choisie, Tom. IX p. 328.

1668. „ forte sur l'Antiquité, ils feroient
 „ prendre à tout le monde l'envie
 „ de l'étudier; mais leur Science ne
 „ consistant qu'en une connoissance
 „ de mots, de coûumes, & tout
 „ au plus de chronologie, jointe à
 „ une admiration aveugle de tout ce
 „ qu'ils lisent, dégoute les honnêtes
 „ gens des Belles Lettres ”

Mr. de St. Evremond envoya aussi
 à Mr. de Lionne la DISSERTA-
 TION, qu'il avoit faite quelque tems
 auparavant, sur la Tragedie de Mr.
 Racine intitulée *Alexandre le Grand*.
 Il le pria de ne la montrer qu'à ses
 meilleurs amis, & lui recommanda,
 sur tout, de n'en point donner de
 copie. Mais Mr. de Lionne lui aprit
 que cette Piece couroit en manuscrit,
 & que Barbin, Libraire de Paris, se
 disposoit à l'imprimer avec quelques
 autres, qu'on assûroit être de lui. Il
 ajoûtoit, que les Amis de Mr. Ra-
 cine étoient très-mécontents de cette
 Critique, craignant qu'elle ne lui fit

du

(1) Tom. III. p. 40, 41.

(2) Madame Bourneau, femme d'un Pre-
 sident en la Sénéchaussée de Saumur, avoit
 ac.

du tort. Cette Nouvelle surprit 1668.
 beaucoup Mr. de St. Evremond.

„ Madame Bourneau, dit-il à Mr.
 „ de Lionne (1) m'a fait un très-mé-
 „ chant tour d'avoir montré un sen-
 „ timent confus que je lui avois en-
 „ voyé sur l'*Alexandre*. C'est une
 „ Femme que j'ai fort vûe en An-
 „ gleterre (2), & qui a l'esprit très-
 „ bien fait. Elle m'envoya cette
 „ Piece de Racine, avec priere de
 „ lui en écrire mon jugement: je ne
 „ me donnai pas le loisir de bien lire
 „ sa Tragedie, & je lui écrivis en
 „ hâte ce que j'en pensois; la priant,
 „ autant qu'il m'étoit possible, de
 „ ne point montrer ma Lettre. Moins
 „ religieuse que vous à se gouverner
 „ selon les sentimens de ses amis, il
 „ se trouve qu'elle l'a montrée à tout
 „ le monde, & qu'elle m'attire au-
 „ jourd'hui l'embarras que vous me
 „ mandez. Je hai extrêmement de
 „ voir

accompagné Madame de Comminges en
 Angleterre, en 1665, lorsque Mr. de Com-
 minges y alla en qualité d'Ambassadeur de
 France.

1668." voir mon nom courir par le monde
 " de presque en toutes choses, & particulièrement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine, c'est un fort bel Esprit que je voudrois servir; & ses plus grands ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, *ajoute-t-il*, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites Pièces ramassées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que mon nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous les avez, & le plus correctement qu'il est possible, que dans le desordre où elles passent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur". Il y a beaucoup d'apparence que Mr. de Lionne n'eût aucune part à l'impression que l'on fit alors de quelques Ouvrages de Mr. de St. Evremond (1). Il n'auroit pas permis qu'on les eût mutilés, comme on a fait.

Dans

(1) Ils furent imprimez à Paris chez Barbin.

Dans la *Differtation* sur l'ALEX-1668.
 ANDRE (2), Mr. de St. Evremond avoue qu'il y a dans cette Tragedie des pensées fortes & hardies, & des expressions qui égalent la force des pensées : mais il ne croit pas que Mr. Racine ait bien exprimé le Caractere de Porus & d'Alexandre. Il trouve qu'au lieu de les faire parler d'une maniere conforme au génie de leur siecle & de leur nation, il leur a donné l'humour & les manieres de France. Il l'accuse d'avoir voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réussir; & d'avoir asservi ces Heros à des Princesses purement imaginaires. Il le blâme d'occuper Porus de son seul Amour, sur le point d'un grand Combat qui alloit décider pour lui de toutes choses; & d'en faire sortir Alexandre, quand les ennemis se rallient. Il examine, ensuite, l'usage qu'on doit faire de l'Amour dans les Tragedies, & montre que Mr. Corneille n'a pas moins bien réussi à
 cet

(2) Tom. II. pag. 443.

1668. cet égard-là, que dans le Caractere de tous ses Heros. Il souhaite que Mr. Racine voulût l'imiter, & apprendre de lui l'art de bien peindre les grands hommes. Mr. Corneille fut si sensible aux loüanges que Mr. de St. Evremond lui avoit données dans cette occasion, qu'il crut devoir l'en remercier (1). La Réponse que lui fit Mr. de St. Evremond marque encore mieux l'estime qu'il avoit pour cet illustre Poëte (2).

Dans ce tems-là, Mr. le Comte de Lionne aprit à Mr. de St. Evremond, que sa Lettre avoit été lûe au Roi; mais qu'elle n'avoit pas produit l'effet qu'on en attendoit, parce que les Ministres qui s'étoient déclarés contre lui, & qui avoient beaucoup de pouvoir sur l'esprit du Roi, continuoient à s'opposer à son rappel. *Je n'avois rien su*, lui répondit Mr. de St. Evremond (3), *de tout ce que vous m'écrivez; aucun de mes amis n'ayant voulu me faire savoir, non plus*

(1) Tom. III. pag. 45.

(2) Ibid. p. 48

(3) Ibid. p. 55, 56.

que vous, une chose assez fâcheuse: 1663. mais cette discretion, toute obligeante qu'elle est, me laisse deviner qu'ils ont mauvaise opinion de ma constance. Sept années entieres de malheurs ont dû me faire une habitude à souffrir, si elles n'ont pu me former une vertu à résister. Pour finir un discours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop austere pour celui qu'on entretient, je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien souhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoisse, & quelques Amis aussi chers pour le temoignage de leur amitié, que par la consideration de leur mérite. Cependant il ne faut pas se desesperer pour vivre chez une nation où les agrémens sont rares. Je me contente de l'indolence, quand il se faut passer des plaisirs: j'avois encore cinq ou six années à aimer la comedie, la musique, la bonne-chere; & il faut se repaître de police, d'ordre, d'économie, & se faire un amusement languissant à considerer des vertus Hollandoises peu animées. Il promet dans cette même Lettre, d'envoyer à Mr. de Lionne trois petits Discours qu'il

f 7 avoit

1668. avoit faits en Angleterre, sur l'Intérêt sale & vilain; sur la Vertu toute pure; avec le sentiment d'un Homme du monde qui fait le temperament, & qui tire de l'un & de l'autre ce qui doit entrer dans le commerce (1).

1669. Quelque tems après Mr. de Lionne lui écrivit, qu'il continuoît à solliciter toutes les personnes qui s'intéressoient pour lui, & particulièrement Madame de *** & Mr. le Comte de Lausun. Mr. de St. Evremond le remercia de ses soins; & le pria, en même tems, de ne pas rendre ses sollicitations trop importunes. Je suis, dit-il, (2) infiniment obligé aux bontés de Madame ***, & à la chaleur de vos offices: mais je serai bien-aise à l'avenir que personne n'excite Mr. le Comte de Lausun à me servir. Je suis sûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra sur mon sujet sans se nuire; & je serois fâché de lui attirer le moindre désagrément. Il ne doit rien dire à son maître que d'agréable

(1) Tom. III. p. 58. & suiv.

(2) Ibid. p. 206, 207.

ble, & n'en rien entendre qui ne lui laisse de la satisfaction. Un maître qui refuse une fois, se fait aisément une habitude de ne pas accorder les autres choses qui lui sont demandées. J'ai ouï dire à un grand Courtisan, qu'il falloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut: je serois au désespoir de l'avoir attiré à une personne que j'honore autant que Mr. le Comte de Lausun. Ce n'est pas que je n'aye presque une nécessité d'aller en France pour deux mois, à moins que de me résoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre dans les pays étrangers. Je croi qu'il m'y est dû encore quarante mille livres, dont je ne puis rien tirer: cependant je crains plus que la nécessité, le secours de la nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la fortune.

Mr. de St. Evremond ne songeoit qu'à passer tranquillement le reste de ses jours en Hollande, lorsque Mr. le Chevalier Temple, lui rendit des Lettres du Comte d'Arlington, qui lui aprenoient que le Roi Charles souhaitoit qu'il retournât en Angleter-

1670. terre (1). Là-dessus, il repassa la Mer, & le Roi lui donna une Pension de trois cens livres sterling. Mais l'Angleterre n'étoit pas la patrie de Mr. de St. Evremond. Les bons traitemens qu'il recevoit de tous côtez, ne lui firent pas oublier la France. *Je suis revenu dans une Cour*, dit-il à Mr. le Comte de Lionne (2), *après avoir été quatre ans dans une République, sans plaisir ni douceur : car je croi que la Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes sentimens : mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif ; & quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres, comme un milieu entre les Courtisans François, & les Bourguemestres de Hollande. Jusques ici je pouvois demeurer dans la pesanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Messieurs les Hollandois : car je ne me trouve guere*

(1) Voyez les LETTRES du Comte d'Arington au Chevalier Temple : Lettre du 29. d'Avril 1670.

(2) Tom. III. p. 83, 84.

(3) C'é-

plus avancé vers la France que j'étois ; 1670. & l'étude de vivacité que j'ai faite, mit fort à mon repos, & me recule de l'indolence, sans m'avancer vers les plaisirs. J'entens celui que je m'imaginai, à vous voir à Paris ; ne laissant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici, parmi beaucoup d'honnêtes gens.

Mr. le Comte de Lionne écrivit à 1671. Mr. de St. Evremond en 1671, que Mr. le Marquis de Lionne étoit mort, & que Mr. le Comte de Lauzun avoit été relegué dans la Citadelle de Pignerol (3). Cette Nouvelle le toucha sensiblement. Il perdoit deux Amis illustres, qui avoient un grand credit à la Cour.

Mr. le Maréchal de Crequi lui ayant demandé en quelle situation étoit son Esprit, & ce qu'il pensoit sur toutes choses dans sa Vieillesse, il lui envoya un Discours (4), contenant des Réflexions, sur les différentes situations de l'esprit de l'homme par rapport

(3) C'étoit pour avoir voulu épouser Mademoiselle, fille unique de Gaston Duc d'Orleans. Il ne fut mis en liberté qu'en 1682.

(4) Tom. III. p. 86.

1671. port à ses differens âges ; sur la Lecture & le Choix des Livres ; sur la Poësie ; sur quelques Ouvrages Espagnols, Italiens, & François ; sur la Conversation ; sur les Belles-Lettres, & la Jurisprudence ; sur les Ingrats ; & sur la Religion. De tous les Ouvrages de Mr. St. Evremond il n'y en a point où il se soit mieux dépeint que dans celui-ci. On y découvre tout à la fois, le Courtisan, l'homme de Lettres, le Philosophe, le Théologien. On y trouve la beauté du génie, la délicatesse du goût, la justesse du discernement. Mademoiselle de Queroualle passa en Angleterre en 1671, & Mr. de St. Evremond lui adressa un PROBLEME, à l'imitation des Espagnols (1), où il demande lequel nuit le plus au bonheur de la vie des femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la passion, ou de suivre tous les sentimens de la vertu : & si leur abandonnement est suivi de plus de maux, que la contrainte ne leur ôte de plaisirs. Il remarque qu'il a vû des Voluptueuses

(1) Tom. III. pag. 152.

s'affliger du mépris où l'Amour les 1671. avoit jettées : & qu'il a connu des Prudes, qui gémissoient sous les rigueurs de leur vertu ; leur cœur gêné de leur sagesse cherchoit à se soulager par des soupirs, du secret tourment de n'oser aimer. D'où il conclut, que celle-là est heureuse, qui peut se conduire discrettement sans gêner ses inclinations : car s'il y a de la honte à aimer sans retenue, il y a bien de la peine à passer la vie sans amour. Il s'adresse ensuite à Mademoiselle de Queroualle, & lui dit que pour éviter ce dernier malheur, il fera bon qu'elle suive un avis qu'il veut lui donner sans intérêt. „ Ne rebutez pas trop „ sévèrement, ajoute-t-il, les tentations en ce Pays-ci : elles y sont „ modestes, elles ont plus de pudeur „ à s'offrir, que n'en doit avoir une „ honnête fille à les écouter. Peut-être êtes-vous assez vaine pour ne „ vous contenter que de vous-même : „ mais vous vous lasserez bien-tôt „ d'être seule à vous plaire & à vous „ aimer ; & quelque complaisance „ que fournisse l'amour-propre, vous „ aurez

1671. „ aurez besoin de celui d'un autre
 „ pour le véritable agrément de vô-
 „ tre vie. Laissez vous donc aller à
 „ la douceur des tentations, au lieu
 „ d'écouter votre fierté. Votre fier-
 „ té vous feroit bien-tôt retourner
 „ en France, & la France vous jet-
 „ teroit, selon le dessein de beaucoup
 „ d'autres, en quelque Couvent;
 „ mais quand vous choisiriez de vô-
 „ tre propre mouvement ce triste
 „ lieu de retraite, encore faudroit-il
 „ auparavant vous être renduë digne
 „ d'y entrer. Quelle figure y ferez-
 „ vous si vous n'avez pas le caracte-
 „ re d'une penitente? La vraie pe-
 „ nitente est celle qui s'afflige & se
 „ mortifie au souvenir de ses fautes:
 „ dequoi fera penitence une bonne
 „ fille qui n'aura rien fait? vous pa-
 „ roîtrez ridicule aux autres Sœurs,
 „ qui se repentent avec un juste su-
 „ jet, de vous repentir par pure gri-
 „ mace". Il lui marque encore d'au-
 „ tres inconveniens qu'elle trouvera
 „ dans un Couvent; & finit, en lui
 „ disant que soit qu'elle demeure dans
 „ le monde, comme il le souhaite; ou
 „ qu'elle

qu'elle en sorte, comme il le craint, 1671.
 son intérêt est d'accommoder deux
 choses qui paroissent incompatibles,
 & qui ne le sont pas, l'*Amour* & la
Retenue: mais que la regle de la *Re-*
tenuë, qu'il lui propose, n'a rien
 d'austere, puisqu'elle prescrit seule-
 ment de n'aimer qu'une personne à la
 fois.

Il n'y avoit guere lieu de craindre
 que Mademoiselle de Queroualle prît
 le parti de se retirer dans un Cou-
 vent. Ceux qui avoient dirigé son
 voyage étoient bien éloignez d'en
 vouloir faire une Religieuse. Elle
 avoit été fille d'honneur de la Du-
 chesse d'Orleans. Charles II. l'avoit
 vûë à Douvre, lorsque cette Prin-
 cesse y vint en 1670, & on remar-
 qua qu'il la traitoit avec beaucoup de
 distinction. Après la mort de Ma-
 dame, le Duc de Buckingham, qui
 haïssoit mortellement la Duchesse de
 Cleveland Maîtresse du Roi, résolut
 de se servir de cette Demoiselle pour
 la supplanter. Il representa à Char-
 les II, que puisqu'elle avoit eu l'hon-
 neur d'appartenir à sa sœur, il lui con-
 venoit

1671. venoit de pourvoir à sa subsistence, & de la faire venir en Angleterre. Ce projet ne manqua pas de réussir. Mademoiselle de Queroualle fut créée *Duchesse de Portsmouth*, & prit la place de la Duchesse de Cleveland. Le Roi de France entra aussi dans cette intrigue, mais par des vûes bien différentes. Il connoissoit le Caractere de Charles II, & il jugea que Mademoiselle de Queroualle l'attacheroit aux interêts de la France. L'événement fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Madame de Portsmouth fut si bien gagner l'esprit & la confiance de ce Prince, qu'il n'agissoit que par ses insinuations.

1672. L'année suivante Mr. de St. Evremond écrivit sur la *Tragédie ancienne & moderne* (1). Il dit d'abord qu'on n'a jamais vû tant de *Règles pour faire de belles Tragédies*, & que l'on en fait si peu qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il convient que la POÉTIQUE d'Aristote est un excellent ouvrage : mais, ajoute-t-il, „ il n'y a rien d'assez parfait pour „ ré-

(1) Tom. III. pag. 170.

„ régler toutes les Nations & tous 1672.
 „ les Siècles. Des Cartes & Gassen-
 „ di ont découvert des veritez qu'A-
 „ ristote ne connoissoit pas : Cor-
 „ neille a trouvé des beautés pour le
 „ Théâtre, qui ne lui étoient pas
 „ connues : nos Philosophes ont re-
 „ marqué des erreurs dans sa PHY-
 „ SIQUE : nos Poètes ont vû des
 „ défauts dans sa POÉTIQUE, pour
 „ le moins à nôtre égard, toutes
 „ choses étant aussi changées qu'el-
 „ les le sont”. Il remarque ensuite,
 que *les Dieux & les Déeses causoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'ex-*
traordinaire sur le Théâtre des Anciens,
par leurs haines, par leurs amitiés,
par leurs vengeances, par leurs protec-
tions ; & que de tant de choses surna-
turelles, rien ne paroissoit fabuleux au
Peuple, dans l'opinion qu'il avoit d'u-
ne Société entre les Dieux & les hom-
mes. Mais que toutes ces merveilles
aujourd'hui nous sont fabuleuses. Les
Dieux nous manquent, & nous leur
manquons, & si voulant imiter les
Anciens en quelque façon, un Auteur
introduisoit des Anges & des Saints
sur

1672. sur nôtre Scène, il scandaliseroit les Dévots comme profane, & paroîtroit imbecille aux Libertins. Les Prédicateurs ne souffriroient point que la Chaire & le Théâtre fussent confondus, & que l'on allât apprendre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Eglises à tous les peuples. D'ailleurs, ce seroit donner un grand avantage aux Libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comedie, les mêmes choses qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente soumission; & par le respect du lieu où elles sont dites, & par la révérence des personnes qui les disent.

C'est néanmoins ce que l'on pratiquoit dans le quinzième & dans le seizième siècle. Les Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament étoient représentées, ou pour parler le langage de ce tems-là, étoient jouées par personnages, sur des Théâtres publics. J'ai une de ces Comedies imprimée à Paris en 1541, sous ce titre: *Sensuit le mystere de la Passion de nostre Seigneur IesuChrist*
Nou-

Nouvellement revu & corrige oultre 1672. les precedentes impressions. Avec les additions faictes, par treseloquent & scientificque docteur Maistre Jehan Michel. Lequel mystere fut ioué à Angiers moult triumpamment. Et dernièrement à Paris. Avec le nombre des personnages qui sont à la fin dudit livre. Et sont en nombre cxli. Cette Piece est divisée en quatre iournées. La premiere commence par la Prédication de St. Jean Baptiste, & finit par son enterrement. Le sujet de la seconde est exprimé en ces termes: Cy commence la seconde iournée du mystere de la passion de Iesu-christ, & commencent les apostres faisant une recapitulation des faitz de Iesus traictez en la premiere iournee, neantmoins la fille de la Chananee pourra commencer la iournee, en parlant comme une demoniacle iusques à ce que bonne silence soit faicte. Cette journée finit par une Scene precedée de cette Remarque: *Icy va Iesus sur lanesse, & y a quatre des apostres qui vont devant, & Judas la meine par le licol, & les autres apostres vont*
Tom. I. g apres.

1672. apres. Voici l'Argument de la troisieme journée: *Cy commence la tierce iournee du mystere de la passion de Iesu-christ & est à entendre que Iesus vient sur lanesse iusques au parc & s'assemblient tous les Iuifz en plusieurs bandes pour aller au devant de lui avec rameaulx verds, & a l'entree du parc y aura enfans chantans melodieusement iusques a ce que bonne silence soit faicte en lieu de prologue. A la tête de la derniere Scene on trouve ces paroles: Icy sen va Anne & Maucourant mes-sagier a l'hostel de Pylate ou il trouvera Cayphe & les Pharisiens & Scribes qui meinent Iesus. La quatrieme journee a ce titre: *Cy commence la quarte iournee du mystere de la Passion, & est a noter que les tyrans de Anne & de Cayphe meinent nostre Seigneur moult rudement, & les evesques, pharisees & scribes & aultres iuifs, & les suivent les ungs devant & les aultres apres, & Iudas qui les voit de loing commence.**

François I, le restaurateur des Lettres, favorisoit ces Representations, & y assistoit même quelque-fois.

1672. fois. Personne ne s'étoit encore hazzardé de travailler pour le Théâtre, selon les regles des Anciens. On étoit réduit à ces miserables Pieces, qui s'étoient multipliées à l'infini. *Il ne feroit iamais fait, dit du Verdier dans la Bibliotheque Françoise (1), si ie vouloy inserer icy tous les escrits qui ont été publiez soubz le tiltre MYSTERES, tant le nombre en est grand. C'estoient des histoires & ieux qu'on souloit représenter & reciter publiquement sur eschafaut.*

Le succès qu'eut le *Mystere de la Passion* donna lieu à la representation des *Actes des Apostres*. Cette Comedie est divisée en deux parties. La premiere est intitulée, le premier volume des Catholiques *oeuvres & Actes des Apostres redigez en escript par Saint Luc Evangeliste & Hystoriographe depute par le Saint Esperit, Iceluy Saint Luc escripant a Theophile, Auecques plusieurs Hystoires en icelluy inserez des gestes des Cefars* Le tout

(1) Pag. 900. Voyez aussi pag. 327, 899, & 1186.

1672. tout veu & corrige bien & deuement selon la vraie verité, Et isue par personages à Paris en l'hostel de Flandres lan Mil Cinq cens xlj. Avec Priuilege du Roy. C'est l'Ouvrage que Mr. Sloane vous a communiqué. Mr. de St. Evremond eut la curiosité de le voir, & nous le parcourûmes ensemble. Le Public lira avec plaisir les extraits que vous en avez tirez pour vôtre SUPPLEMENT (1).

On se préparoit à faire jouer en 1542, le *Mystere de l'Ancien Testament*, avec la permission du Roi & du Preuost de Paris; mais le Procureur général s'y opposa. Il representa au Parlement d'une maniere très-vive & très-forte les desordres causez par ces *Jeux*. Voici quelques traits de son Discours, tirez des Regîtres du Parlement:

" Depuis trois ou quatre ans en
" ça (2) les Maistres de la Passion
" ont entrepris de faire iouier & re-
" pre-

(1) Voyez le SUPPLEMENT du DICTIONNAIRE Historique & Critique, à l'Article de CHOQUET (Louis).

(2) Ex-

" presenter le *Mystere de la Passion*, 1672.
" ce qui a esté fait; & parce qu'il
" s'est trouvé qu'ils y ont fait gros
" gain, sont venus aucuns particu-
" liers gens non lettrez, ny entendus
" en telles affaires, & gens de con-
" dition infame, comme un Menu-
" tier, un Sergeant à Verge, & un
" Tapissier, & autres, qui ont fait
" iouier les *Actes des Apostres*, en i-
" ceux commis plusieurs fautes, tant
" aux feintes qu'au ieu, & pour al-
" longer le temps ont fait composer,
" dicter & adiouster plusieurs cho-
" ses apocryphes, quoi que soient
" non contenuës es *Actes des Apo-*
" *stres*, & fait durer trois ou quatre
" iournées, afin d'exiger plus d'argent
" du peuple; & en entremettant à
" la fin ou au commencement du
" ieu farces lascives & des mocque-
" ries, en ont fait durer leur ieu
" l'espace de six ou sept mois, d'où
" sont advenus & adviennent cessa-
" tions de service divin, refroidisse-
" ment

(1) EXTRAIT des Registres du Parlement
du Vendredy 9. Decembre l'an 1541.

1672. " ment de charitez & aumosnes,
 " adulteres & fornications infinies,
 " scandales, derisions & mocque-
 " ries.

" Et pour les declarer en premier
 " lieu par le menu, dit que pendant
 " lesdits ieux, & tant qu'ils ont du-
 " ré, le commun peuple dès huit à
 " neuf heures du matin és iours de
 " Festes delaissoit sa Messe Paroissia-
 " le, Sermon & Vespres pour aller
 " esdits ieux garder sa place, & y
 " être jusqu'à cinq heures du soir:
 " ont cessé les Predications, car
 " n'eussent eu les Predicateurs qui
 " les eust escoutez. Et retournant
 " desdits ieux, se mocquoient hau-
 " tement & publiquement par les
 " rues desdits ieux & des ioueurs,
 " contrefaisant quelque langage im-
 " propre qu'ils avoient ouy desdits
 " ieux ou autre chose mal faite,
 " criant par derision que *le S. Es-*
 " *prit n'avoit point voulu descendre,*
 " & par d'autres mocqueries. Et le
 " plus souvent les Prestres des Pa-
 " roisses pour avoir leur passe-temps
 " d'aller esdits ieux, ont delaisné di-
 " re

" re Vespres les iours de Festes, ou 1672.
 " les ont dites tout seuls dès l'heure
 " de midy, heure non accoustumée:
 " & mesme les Chantres ou Chap-
 " pellains de la Sainte Chappelle de
 " ce Palais tant que lesdits ieux ont
 " duré, ont dit Vespres les jours de
 " Festes à l'heure de midy, & enco-
 " re les disoient en poste & à la le-
 " gere pour aller esdits ieux
 " Il remarque que " tant les Entre-
 " preneurs que les Ioueurs sont gens
 " ignares & non lettrez qui ne sca-
 " vent ny A. ni B. qui n'ont intelli-
 " gence non seulement de la Sainte
 " Ecriture, *immo* ny d'Ecritures
 " prophanes. Sont les ioueurs arti-
 " sans mechaniques, qui ne savent
 " lire ny escrire, & qui oncques ne
 " furent instruits ny exercez en
 " Theatres & lieux publics à faire
 " tels actes, & davantage n'ont lan-
 " gue diserte ny language propre,
 " ny les accens de prononciation de-
 " cente, ny aucune intelligence de
 " ce qu'ils dient: tellement que le
 " plus souvent advient que d'un mot
 " ils en font trois; font point ou:

1672. " pause au milieu d'une proposition,
 " sens ou oraison imparfaite ; font
 " d'un interrogant un admirant, ou
 " autre geste, prolation ou accent
 " contraires à ce qu'ils dient, dont
 " souvent advient derision & clameur
 " publique dedans le Theatre mes-
 " me, tellement qu'au lieu de tour-
 " ner à edification, leur ieu tourne
 " à scandale & derision....

Que " ce neantmoins un nommé
 " le Royer, un vendeur de poisson,
 " un Tapissier, un Menufier & quel-
 " ques autres leurs compagnons ont
 " de nouveau entrepris de faire iouer
 " l'année prochaine le *Viel Testa-*
 " *ment*, & veulent faire desormais
 " un ordinaire desdits ieux pour
 " exiger argent du peuple
 " Davantage y a plusieurs cho-
 " ses au *Viel Testament* qu'il n'est
 " expedient declarer au peuple, com-
 " me gens ignorans & imbecilles,
 " qui pourroient prendre occasion
 " de Judaïsme à faute d'intelligence.

On voit par là les inconveniens qu'il
 y auroit à représenter les veritez de
 la Religion, même dans des Pieces
 de

de Theatre régulieres, comme le 1672
 remarque Mr. de St. Evremond.
Mais posons, ajoute-t-il, que nos
Docteurs abandonnent toutes les ma-
tieres saintes à la liberté du Theatre,
faisons en sorte que les moins dévots les
écoutent avec toute la docilité que peu-
vent avoir les personnes les plus soumi-
ses: il est certain que de la doctrine la
plus sainte, des actions les plus Chré-
tiennes, & des veritez les plus utiles,
on fera les Tragedies du monde qui
plairont le moins. La raison qu'il en
donne, c'est que l'Esprit de nôtre Re-
ligion est directement opposé à celui de
la Tragédie: l'humilité & la patience
de nos Saints sont trop contraires aux
vertus des Heros que demande le Théo-
atre. Il croit que les Histoires du
 VIEUX TESTAMENT, s'accom-
 moderoient beaucoup mieux à nôtre
 Scene: mais il craint que leur repre-
 sentation ne leur fît perdre de leur
 autorité, & ne diminuât la vénéra-
 tion qu'elles nous doivent inspirer.
 Il dit ensuite, que bien que la PHAR-
 SALE ne soit pas comparable à l'E-
 NEIDE, les idées que nous donne Lu-

1672. *cain des grands hommes, sont véritablement plus belles, & nous touchent plus que celles que Virgile nous donne des Immortels. Celui-ci, ajoute-t-il, a revêtu ses Dieux de nos foiblesses, pour les ajuster à la portée des hommes: celui-là, élève ses Heros jusqu'à pouvoir souffrir la comparaison des Dieux:*

Vlatrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Heros. Dans Lucain, les Heros valent des Dieux. Mr. de St. Evremond remarque que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuse en perdant ses Dieux, avec ses Oracles, & ses Devins; que c'étoit par là, qu'on voyoit regner au Théâtre un esprit de Superstition & de Terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. En effet, la Tragédie consistant, comme elle faisoit, en des mouvemens excessifs de crainte & de pitié, c'étoit faire du Théâtre une école de frayeur & de compassion, où l'on aprenoit à s'épouvanter de tous les perils, & à se désoler de tous les maux.

malheurs. Cet esprit d'épouvante & 1672. de lamentation amolissoit le courage, & causoit même quelquefois la déroute des Armées. Il est vrai qu'Aristote ayant connu le préjudice que cela pourroit faire aux Atheniens, crut y remédier en établissant une certaine Purgation, que personne jusqu'ici n'a entendue, & qu'il semble n'avoir pas bien comprise lui-même: mais Mr. de St. Evremond trouve qu'il est ridicule de former une science qui donne sûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la guérison. Il relève, après cela, l'avantage de nos Représentations sur celles de l'Antiquité, & fait voir qu'elles n'ont pas les mêmes inconveniens: les mouvemens de pitié & de crainte y sont beaucoup mieux ménagés; l'Amour même, qu'on y a mêlé, les perfectionne, pourvu qu'on en sache faire un bon usage. Il ajoute que nôtre Tragédie a du moins cet avantage, que les Dieux n'y causent point de crimes, & qu'on a la liberté d'y inspirer de l'horreur pour le vice, & de l'amour

1672. pour la vertu. Il finit en nous marquant l'idée qu'il a de la Tragedie, & qu'il appelle un sentiment hardi & nouveau. C'est, qu'on doit rechercher à la Tragedie, devant toutes choses, une grandeur d'ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre admiration. Il y a dans cette sorte d'admiration, dit-il, quelque ravissement pour l'esprit, le courage y est élevé, l'ame y est touchée.

Il écrivit aussi dans ce tems-là des Reflexions sur les Caractères des Tragedies (1). Il les commence par une Particularité assez remarquable. J'ai eu dessein autrefois, dit-il, de faire une Tragédie, & ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un sentiment secret d'amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formois mon Caractere sans y penser, & que le Heros descendoit insensiblement au peu de mérite de SAINT-EVREMOND, au lieu que SAINT-EVREMOND devoit s'élever aux grandes vertus de son

(1) Tom. III. pag. 188.

son Heros. Il étoit de mes Passions 1672. comme de mon Caractere; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les siens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choses sur l'Amour; si je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma Pitié: je faisois dire ce que je sentoais moi-même; & pour comprendre tout en peu de mots, je me représentois sous le nom d'autrui. Il conclut de là qu'il ne faut pas blâmer quelques Heros de nos Tragédies de verser des pleurs, qui devoient couler seulement en quelques endroits: ce sont les larmes des Poëtes, qui trop sensibles de leur naturel, ne peuvent résister à la tendresse qu'ils se sont formée. Il remarque ensuite, qu'il faut également ménager l'affliction du Heros & la tendresse des Spectateurs, & exprimer la Passion d'une manière qui ne soit ni trop violente, ni trop ingénieusement recherchée. Il est surpris que dans un tems où l'on tourne toutes les Pièces de Théâtre sur l'Amour, on en ignore si fort la nature & les mouvemens. Il explique ses trois

1672. principaux mouvemens, *aimer, brâ-
ler, languir*; & fait voir que nos meil-
leurs Poètes Tragiques *employent une
passion pour une autre*; mettent de la
douleur où il ne faut que de la ten-
dresse, & du desespoir où il ne faut
que de la douleur.

Un Auteur lui ayant demandé son
sentiment sur une de ses Tragédies (1),
il lui répondit qu'elle lui plairoit as-
sez, s'il avoit *un peu ménagé les lar-
mes de son Heroïne*, mais qu'il la fait
pleurer avec excès. Il montre com-
ment il faut ménager les mouvemens
de douleur & de desespoir, & finit
en louant Mr. Corneille d'avoir si
bien entendu la nature & de l'avoir si
heureusement exprimée.

1673. Le Discours qu'il composa
sur les Historiens François (2), ne
sauroit être lû avec trop de soin, par
ceux qui s'attachent à écrire l'His-
toire. Il y remarque que nos Histo-
riens ont un *mérite si médiocre*, qu'il
avoit crû d'abord qu'on devoit attri-
buer ce défaut à notre Langue; mais
qu'il

(1) Tom. III. p. 207.

(2) Ibid. p. 208.

qu'il étoit revenu de cette pensée, en 1673.
faisant réflexion sur les Traductions,
excellentes qu'on nous a données, &
s'étoit trouvé obligé de croire que la
*médiocrité de notre génie se trouve au-
dessous de la majesté de l'Histoire*. Il
ajoute, que quand même il y auroit
parmi nous quelques génies assez éle-
vés, il leur manqueroit encore d'au-
tres choses, qui sont en trop grand
nombre pour le pouvoir rencontrer
dans une même personne. Un stile pur
& noble ne suffit pas; il faut qu'un His-
torien ait une parfaite connoissance de
la Cour & des affaires; qu'il sache à
fonds les loix, les coutumes, les dif-
ferens intérêts, l'état de la Religion,
& en particulier tout ce qui regarde
le métier de la guerre. Il prouve tout
cela par un assez long détail; & re-
marque à l'égard de ce dernier arti-
cle, que le célèbre Grotius après
avoir si bien réussi dans tout le reste
de son HISTOIRE DES PAYS-
BAS, n'a pu maintenir dans les esprits
l'admiration qu'il y avoit causée, aus-
sitôt qu'il a fallu ouvrir le champ de la
Guerre, quand il a fallu parler de

1673. mouvement des Armées, venir à la description des sieges, & au récit des combats. Il fait voir ensuite que les Historiens Latins ont su mêler admirablement les diverses connoissances dont il a parlé; & que cela vient, de ce qu'au lieu que chaque Profession fait aujourd'hui un attachement particulier, il n'y a guere eu de grands personnages à Rome, qui n'ayent passé par les dignités du Sacerdoce qui n'ayent été du Sénat, & tirés du Sénat pour commander les Armées. Il admire la beauté de leur Narration, & la véhémence de leurs Harangues. Mais il s'attache particulièrement à développer l'art infini qui se trouve dans leurs Eloges. Ils assèmbloit des qualitez, comme opposées, qu'on ne s'imagineroit pas se pouvoir trouver dans une même personne; & trouvent de la diversité dans celles qui paroissent tout à fait les mêmes. Ils ne se contentent pas de peindre les vertus & les vices; ils marquent encore de la difference entre chaque vertu & chaque vice. Si, par exemple, ils font le portrait de quelque homme ambitieux &

hardi,

hardi, ou modéré & prudent; ils décrivent quelle étoit l'espece d'ambition & de courage, ou de moderation & de prudence, qu'il a eue.

Dans les REFLEXIONS SUR NOS TRADUCTEURS (1), il fait d'abord l'éloge des Traductions de Mr. d'Ablancourt; mais non pas tant pour être exactes & fideles, qu'à cause de la force & de la justesse de son Expression. Il croit néanmoins qu'il a l'obligation de ces avantages au discours des Anciens qui régle le sien: il ne trouve pas les mêmes beautés dans ses Préfaces & dans ses Lettres, où il suit son propre génie. Il marque ensuite l'utilité des Traductions; mais il ajoûte, que le simple talent de Traducteur n'est pas fort estimable, s'il n'est soutenu par d'autres qualités. Je puis estimer beaucoup, dit-il, les Versions d'Ablancourt, de Vaugelas, de Du Ryer, de Charpentier, & de beaucoup d'autres, sans faire grand cas de leur esprit, s'il n'a paru par des Ouvrages qui viennent d'eux-mêmes. Il examine la Traduction que Bre-

beuf

(1) Tom. III. pag. 237.

1673. beuf a faite de la PHARSALE, & celle que Segrais nous a donnée de l'ENEIDE: & de là, il prend occasion de parler du peu de merite du bon Enée. Quand Virgile, dit-il, le dépeint si dévot, il doit lui attribuer une Dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le temperament des Heros, non pas un sentiment de Religion scrupuleux, qui ne subsiste jamais avec la veritable Valeur. Il ne sauroit souffrir que le fils de Venus, assuré par Jupiter de son bonheur & de sa gloire future, n'ait de pieté que pour craindre les dangers, & pour se desier du succès de toutes les entreprises. Il remarque que les Dieux abandonnent à Enée toutes les matieres de pleurs: mais si-tôt qu'il y a une grande resolution à prendre, ou une execution difficile à faire, ils ne se fient ni à sa capacité, ni à son courage; & ils font presque toujours, ce qu'ailleurs les grands hommes ont accoutumé d'entreprendre & d'exécuter. C'étoit un pauvre Héros dans le Paganisme, qui pourroit être un grand Saint chez les Chrétiens; fort propre à nous donner des Miracles,

cles, & plus digne fondateur d'un Ordre que d'un Etat. Il compare les Caracteres d'Homere avec ceux de Virgile: & finit en observant, que la Poësie de Virgile doit avoir de grandes beautez, puisque malgré la vertu des Heros d'Homere, & le peu de mérite des siens, les meilleurs Critiques ne trouvent pas qu'il lui soit inférieur.

Mr. le Comte d'Olonne, Mr. de Vineuil, l'Abbé d'Effiat, & deux ou trois autres furent exilés de la Cour en 1674, pour avoir parlé du Roi avec trop de liberté. Dès que Mr. de St. Evremond sût la disgrâce de Mr. d'Olonne, il lui témoigna combien il en étoit touché; & ayant ensuite appris qu'il avoit eû permission de quitter Orleans, où il avoit été d'abord relegué, & de se retirer dans sa Terre de Montmirel près de Villers-Cottrets, il lui écrivit une seconde Lettre (1) où il lui conseille d'être en garde contre le chagrin, dans un tems où il n'étoit pas en son pouvoir de goûter la joye. Il lui

(1) Tom. III. pag. 157.

1674. donne des Avis sur le choix des plus excellens Vins, & des Viandes les plus saines & les plus délicates, & lui dit de ne s'attacher qu'aux Livres qui peuvent détourner son esprit de toute pensée triste & sérieuse, & lui donner des sentimens de plaisir. Dans cette vûe il croit que PÉTRONE, LUCIEN, & DON QUICHOTE, doivent être préférés à SÉNÉQUE, à PLUTARQUE, & à MONTAGNE même. Il prévient, en même tems une Objection que Mr. d'Olonne auroit pû lui faire. " Vous
 „ me direz peut-être, *dit-il*, que je
 „ n'ai pas été d'une humeur si en-
 „ jouée dans mes malheurs, que je
 „ le parois dans les vôtres, & qu'il
 „ est malhonnête de donner toutes
 „ ses douleurs à ses maux, lorsqu'on
 „ garde son indifférence, & sa gaye-
 „ té même pour ceux de ses amis.
 „ J'en demeurerois d'accord avec
 „ vous, si j'en usois de la sorte : mais
 „ je puis dire avec vérité, que je ne
 „ suis guere moins sensible à votre
 „ Exil que vous-même ; & la joye
 „ que je vous conseille est à dessein
 „ de

„ de m'en attirer quand je vous au- 1674.
 „ rai vû capable d'en recevoir. Pour
 „ ce qui regarde mes malheurs, si
 „ je vous y ai paru plus triste que je
 „ n'y vous paroissais aujourd'hui, ce n'est
 „ pas que je le fusse en effet. Je cro-
 „ yois que les disgraces exigeoient
 „ de nous la bienfiance d'un air dou-
 „ loureux ; & que cette mortifica-
 „ tion apparente étoit un respect dû
 „ à la volonté des supérieurs, qui
 „ songent rarement à nous punir sans
 „ dessein de nous affliger. Mais sa-
 „ chez que sous de tristes dehors &
 „ une contenance mortifiée, je me
 „ suis donné toute la satisfaction
 „ que j'ai sù trouver en moi-mê-
 „ me, & tout le plaisir que j'ai pû
 „ prendre dans le commerce de mes
 „ amis.

Lorsque le Marquis de Croissi étoit Ambassadeur à la Cour d'Angleterre, Mr. de St. Evremond le pria d'écrire en sa faveur à Mr. Colbert son frere. Mr. Colbert répondit ingenuement, qu'*ayant contribué à la disgrâce de Mr. de St. Evremond,*
 &

1674. Et s'étant toujours opposé à son retour, il ne pouvoit pas en parler autrement au Roi : que cependant il ne seroit pas fâché qu'il revînt ; Et qu'il ne s'opposeroit point aux sollicitations que d'autres pourroient faire pour lui. Si Mr. Le Tellier avoit eû les mêmes sentimens, Mr. de St. Evremond auroit bien-tôt vû finir sa disgrâce : mais ce Ministre ne parut avoir aucune disposition favorable pour lui.

1675. Hortence Mancini, Duchesse de Mazarin, vint en Angleterre dans ce tems-là. Elle étoit niece du Cardinal Mazarin, & heritiere des biens immenses qu'il avoit laissez : Il l'avoit mariée en 1661 au Duc de la Meilleraye, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de Mazarin. C'étoit un des plus riches Seigneurs de la Cour ; & cette seule considération déterminâ le Cardinal à lui donner sa niece. Madame Mazarin avoit l'esprit vif & pénétrant, les sentimens nobles & élevez, les manieres libres & aisées, des attrait & des charmes qui touchoient les plus insensibles.

bles. Pendant les cinq premieres années de son mariage, elle se conduisit avec tant de regularité & de sagesse, qu'elle faisoit l'admiration de toute la Cour. Mais Mr. Mazarin n'étoit pas né pour une personne si accomplie. Il avoit toutes les qualitez opposées à celles de Madame Mazarin. Des sentimens bas & rempans ; l'humeur sombre, farouche, & contrariante ; l'esprit rempli de superstition & de fanatisme : toujours environné d'une troupe de Moines, de Dévots, & de Dévotes, avec qui il dissipoit ses grands biens. Madame Mazarin, dit Mr. de St. Evremond (1), a reçu de sa mauvaise fortune la contrainte de demeurer avec Monsieur Mazarin. Le supplice du vivant attaché avec le mort, n'est pas plus cruel que celui du sage lié necessairement avec son contraire ; Et c'est la cruauté que Madame Mazarin a été obligée de souffrir pendant cinq ans. Obsédée le jour, effrayée

(1) Réponse au Plaidoyé de Mr. Erard, Tom. V. pag. 223, 224.

1675. effrayée la nuit (1), fatiguée de voyages sur voyages faits mal-à-propos; assujettie à des ordres extravagans & tyranniques; ne voyant que des observateurs, ou des ennemis; & ce qui est le pire dans les conditions infortunées, malheureuse sans consolation. Toute autre se seroit défendue de l'oppression, par une résistance déclarée: Madame Mazarin voulut échapper seulement à ses malheurs, & aller chercher au lieu de sa naissance (2) avec ses parens, la sûreté & le repos qu'elle avoit perdu.

Elle passa en Italie en 1668; & après y avoir séjourné deux ans, elle fit un voyage en France, pour tâcher d'obtenir une pension de Mr. Ma-

(1) Cela se rapporte à ce qu'il avoit dit auparavant, pag. 218, 219: Elle attendoit le repos des nuits, qui ne se refuse pas aux misérables, pour suspendre le sentiment de leurs maux; mais ce soulagement n'étoit point pour elle. A peine ses beaux yeux étoient fermés, que Monsieur Mazarin, qui avoit le Diable présent à sa noire imagination; que cet aimable Epoux éveilleit sa bien-aimée pour lui faire part..... vous ne devineriez jamais, Messieurs; pour

Mazarin. Le Roi lui en fit donner 1675. une de vingt-quatre mille livres, dont elle ne jouit pas long-tems. Aussi-tôt qu'elle l'eut obtenue, elle retourna en Italie, & y demeura jusqu'en 1672 que Madame la Connétable Colonne, sa sœur, prit la résolution de s'éloigner de son Mari: Madame Mazarin l'accompagna jusqu'en France, & se retira ensuite dans les Etats du Duc de Savoye (3). Elle choisit Chambery pour le lieu de sa retraite; & il y avoit trois ans qu'elle y étoit, lorsqu'on lui proposa de venir en Angleterre. Le Duc de Savoye, qui avoit eû dessein de l'épouser (4), & qui lui avoit donné tant de marques de sa faveur, venoit de mourir. Ce Prin-

pour lui faire part de ses visions nocturnes. On allume des flambeaux, on cherche par tout; Madame Mazarin ne trouve de Phantôme que celui qui avoit été auprès d'elle dans son lit.

(2) Rome.

(3) Voyez les MEMOIRES de Madame la Duchesse Mazarin, dans le MÉLANGE curieux des meilleures Pièces attribuées à Mr. de St. Evremond, Tom. II. p. 1. & suiv.

(4) MEMOIRES de Madame la Duchesse Mazarin, pag. 11.
Tom. I. b

1675. Prince (1) avoit eu pour elle un sentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit admirée à Turin, & cette admiration avoit passé dans l'esprit de Madame de Savoye, pour un véritable amour. Une impression jalouse & chagrine, produisit un procédé peu obligeant pour celle qui l'avoit causée, & il n'en fallut pas davantage pour obliger Madame Mazarin à sortir d'un pays, où la nouvelle Regente étoit absolue. S'éloigner d'elle, & s'approcher de Madame la Duchesse d'York, ne fut qu'une même résolution.

Il est vrai que Madame Mazarin déclara qu'elle alloit en Angleterre pour voir Madame la Duchesse d'York sa parente (2): cependant vous soupçonnez, Monsieur, que ce n'étoit qu'un prétexte, & qu'on a voulu cacher le véritable motif de ce voyage. Vos soupçons sont très-

bien

(1) Mr. de St. Evremond, dans l'ORATION funèbre de Madame la Duchesse Mazarin, Tom. IV. pag. 273, 274.

(2) Marie d'Este, Duchesse d'York, étoit petite-fille de Laure-Marguerite Mazarin.

bien fondez: mais pour développer ce mystère, il faut vous rapeller la situation où se trouvoit alors la Cour d'Angleterre. 1675.

Je vous ai déjà parlé du pouvoir que la Duchesse de Portsmouth avoit sur l'esprit de Charles II. L'indolence naturelle de ce Prince, & la passion qu'il avoit pour les femmes, le livroient à ses Maitresses; & Madame de Portsmouth étoit la Maitresse favorite. Elle le gouvernoit suivant les inspirations de la Cour de France. Le Roi d'Angleterre, oubliant les véritables intérêts de son Royaume & les siens propres, devint honteusement le pensionnaire de Louis XIV. Les partisans de la Liberté, exclus des emplois & du maniement des affaires, cherchèrent plusieurs moyens d'affranchir leur Patrie de cet infame commerce; & après les avoir employés inutilement, ils reconnurent enfin

Martinozzi, sœur de Hieronime Mazarini Mancini mere de Madame la Duchesse Mazarin. Ainsi Madame Mazarin avoit le germain sur Madame la Duchesse d'York.

1675. enfin que le seul parti qu'il y avoit à prendre étoit de faire disgracier Madame de Portsmouth, & de mettre à sa place une personne dont ils pussent s'assurer. Ils jetterent les yeux sur Madame la Duchesse Mazarin. Elle surpassoit Madame de Portsmouth en esprit & en beauté; & Charles II. l'avoit faite demander en mariage, lorsqu'il étoit dans les pays étrangers.

Ce Prince étant allé à Fontarabie pendant qu'on négocioit la Paix entre la France & l'Espagne, fit prier le Cardinal Mazarin de lui accorder une entrevûe. Mais le Cardinal, qui craignoit le Parlement d'Angleterre, refusa de le voir, & consentit seulement de s'aboucher avec le Marquis d'Ormond (1). Ce Seigneur n'oublia rien pour l'engager à favoriser les intérêts de son maître; & entr'autres choses, il lui proposa le mariage

(1) Le Roi d'Angleterre fut réduit à prendre l'expédient qu'il lui parut que le Cardinal vouloit. Ce fut que le Marquis d'Ormond allant un jour vers Saint Jean de Luz. rencontra le Cardinal Mazarin sur son chemin à l'Isle.

de ce Prince avec Hortense Mancini 1675. sa niece. Mais le Cardinal qui ne voyoit aucun jour au rétablissement du Roi d'Angleterre, rejetta cette proposition. Charles II. ne se rebuta point. Ayant appris que le Cardinal étoit allé à Toulouse au devant du Roi, il y envoya Mr. Berkeley, ensuite Comte de Falmouth. Mr. Berkeley s'adressa à Mr. de St. Evremond, qui le presenta au Cardinal: ce Ministre regardant toujours Charles II. comme fugitif & dépouillé de ses Etats, lui refusa une seconde fois sa niece. Cependant lorsqu'il le vit rétabli sur le Thrône de ses Ancêtres, il tâcha de renouer cette affaire. Pour y mieux réussir, il engagea la Reine d'Angleterre à passer la mer, sous prétexte d'aller féliciter le Roi son fils sur son heureux rétablissement; mais en effet, pour l'assû-

rer
l'Isle de la Conference, & que se joignant à lui, il l'entretint des intérêts de Sa Majesté Britannique. HISTOIRE de la Paix conclûe sur la Frontiere de France & d'Espagne entre les deux Couronnes, l'An 1659, &c. pag. 66. de l'édition de Cologne 1667.

1675. rer que le Cardinal étoit disposé à lui accorder sa demande. Charles II. regarda ce changement comme un surcroît de bonheur que la fortune lui préparoit. Les charmes de Mademoiselle Mancini & une Dot de vingt millions étoient de puissants attraits. Mais ses Ministres s'opposèrent à ce Mariage, qui auroit pu prévenir tous les désastres qui arrivèrent ensuite en Angleterre. Mr. de St. Evremond n'a pas oublié une circonstance si glorieuse à Madame Mazarin. *Elle avoit des charmes, dit-il (1), qui pouvoient engager les Rois à la rechercher par amour, & des biens capables de les y obliger par intérêt. Une conjoncture favorable venant à s'unir à ces grands motifs, le Roi de la Grande Bretagne la fit demander en mariage, & le Cardinal, plus propre à gouverner des Souverains qu'à faire des Souveraines, perdit une occasion qu'il rechercha depuis inutilement. La Reine mere du Roi d'Angleterre se chargea elle-même de la négociation: mais*

(1) ORAISON funèbre de Madame la Duchesse Mazarin, Tom. IV. p. 261, 262.

un Roi rétabli se souvint du peu de considération qu'on avoit eu pour un Roi chassé, & on rejetta à Londres les propositions qui n'avoient pas été acceptées à Saint Jean de Luz. 1675.

Madame Mazarin arriva en Angleterre sur la fin de l'année 1675. La santé de Madame de Portsmouth se trouvoit alors fort dérangée, & le Roi n'avoit plus pour elle les mêmes empressements. Madame Mazarin lui plût infiniment. Il lui donna d'abord une pension de quatre mille livres sterling; & elle l'eût bien-tôt emporté sur Madame de Portsmouth, si s'élevant au dessus des foiblesses de son sexe, elle avoit su régler les mouvemens de son cœur. Mr. le Prince de Monaco vint en Angleterre dans ce tems-là. Il étoit jeune, 1676. bien fait, plein de ces empressements, de ces petits soins qui plaisent si fort aux Dames. Il conçut une violente passion pour Madame Mazarin; & Mr. de St. Evremond s'aperçut bien-tôt qu'elle n'y étoit pas insensible. Comme il savoit le secret du voyage de cette Duchesse, & qu'il

1676. y prenoit même quelque intérêt, il n'oublia rien pour prévenir une liaison si fatale. Il lui en representa vivement les conséquences. Mais comme ce qu'on lit, fait quelquefois plus d'impression qu'un entretien passager, il lui adressa un petit *DISCOURS sur l'Amitié* (1), où il s'insinuoit adroitement dans sa confiance. Il fait voir d'abord, jusqu'où va la force de l'Amitié, par l'exemple d'Agésilas Roi des Lacédémoniens, qui recommandant l'affaire d'un de ses Amis à un autre, souhaitoit qu'il le trouvât innocent à quelque prix que ce fût. Cette action lui paroît d'autant plus remarquable, qu'il croit que l'éloignement qu'il y a de l'empire à la sujétion, ne laisse pas former cette union des volontés qui est nécessaire pour bien aimer. Il observe que la liaison ordinaire qui se trouve entre les Rois & leurs Courtisans, n'est qu'une liaison d'intérêt : il marque les raisons qui obligent les Princes à se faire cette espece d'Amis & de Confidens qu'on appelle

(1) Tom. III. p. 408.

appelle *Favoris*, & montre combien 1676. est délicate & dangereuse la situation d'un Favori. Il passe de là, à des considérations plus particulières sur l'Amitié; & après avoir fait l'éloge de cette vertu, il se félicite d'avoir su gagner la confiance de ses Amis. Comme je n'ai, dit-il, aucun mérite éclatant à faire valoir, je pense qu'il me sera permis d'en dire un, qui ne fait pas la vanité ordinaire des hommes; c'est de m'être attiré pleinement la confiance de mes Amis; & l'homme le plus secret que j'aye connu en ma vie, n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien celé tant que nous avons été ensemble; & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choses lorsque nous avons été séparés. Le souvenir d'une confiance si chère m'est bien doux; la pensée de l'état où il se trouve m'est plus douloureuse. Je me suis accoutumé à mes malheurs, je ne m'accoutumerai jamais aux siens; & puis que je ne puis donner que de la douleur à son infortune, je ne passerai aucun jour sans m'en affliger, je n'en
b 5 passe-

1676. *passerai aucun sans me plaindre* (1).

Mr. de St. Evremond remarque ensuite, que la véritable amitié doit être exempte de toute dissimulation; & qu'elle n'est pas moins incompatible avec une justice rigoureuse, qu'avec une sagesse trop circonspecte. Il ne trouve pas mauvais que les Amis aient des opinions différentes : mais il voudroit que la dispute fût une conférence pour s'éclaircir, & non pas contestation qui aille à l'aigreur. Il juge néanmoins qu'on ne doit pas avoir des sentimens trop opposés sur la Religion, & que celui qui rapporte tout à la Raison, & celui qui soumet tout à l'Autorité, s'accommoderont malaisément ensemble. Il ajoute, que rien ne seroit comparable à une liaison d'Amitié avec une femme belle, spi-

(1) Il y a lieu de croire que Mr. de St. Evremond parle de Mr. Fouquet, qui étoit alors Prisonnier dans la Citadelle de Pignerol, où il mourut en 1680.

(2) Anne de Gonzague de Mantoue, fille du Duc de Nevers, & femme d'Edouard Prince Palatin; & Marie de Rohan, fille du Duc de Montbazou, qui épousa en secondes nocces Claude de Lorraine Duc de Che-

spirituelle, raisonnable, si on pouvoit 1676. s'assurer de sa durée : & il croit qu'on n'a exclu les femmes du maniement des Affaires, que par le peu de sûreté que l'on trouvoit en leur cœur, foible, incertain, trop assujéti à la fragilité de leur nature. De quoi ne seroient pas, dit-il, venues à bout Madame de Chevreuse, la Comtesse de Carlisle, la Princesse Palatine, si elles n'avoient pas gâté par leur cœur, tout ce qu'elles auroient pu faire par leur esprit (2). Il fait voir que les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que les extravagances de l'imagination : il rapporte ce que lui disoit un jour Mademoiselle de L'Enclos, qu'elle rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit, & le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur; & après

Chevreuse, eurent beaucoup de part aux cabales qui se formerent contre la Cour de France en 1650, 1652, & 1653. La Comtesse de Carlisle, fille du Duc de Northumberland, n'eut pas moins de part aux affaires d'Angleterre sous Charles I. Elle animoit les Parlementaires, & les portoit à prendre des mesures qui déconcertoient la Cour.

1676. après avoir loué Madame Mazarin sur sa beauté, & sur l'élevation de son esprit, qui lui faisoit mépriser la fausse galanterie & les discours fades & ennuyeux des autres femmes, joignez, Madame, ajoute-t-il, joignez le mérite du cœur à celui de l'ame & de l'esprit : défendez ce cœur des rendez de petits soins (1); de ces gens pressés à fermer une porte & une fenêtre, à relever un gant & un éventail. L'Amour, ne fait pas de tort à la réputation des Dames: mais le peu de mérite des Amans les deshonne. Vous m'offenseriez, Madame, continue-t-il, si vous pensiez que je fusse ennemi de la tendresse: tout vieux que je suis, il me fâcherait d'en être exempt. On aime autant de tems qu'on peut respirer. Ce que je veux dans les Amitiés, c'est que les lumières précèdent les mouvemens, & qu'une estime justement formée dans l'esprit, aille s'animer dans le cœur, & y prendre la chaleur nécessaire pour les Amitiés, comme pour l'A-

(1) Voyez la Carte de Tendre, dans le premier Tome de la CLELIE.

(2) Tom

L'Amour. Aimez donc, Madame, mais 1676.
n'aimez que des sujets dignes de vous. Si mes souhaits avoient lieu vous seriez ambitieuse, & gouverneriez ceux qui gouvernent les autres. Devenez maîtresse du monde; ou demeurez maîtresse de vous; non pas pour passer des jours ennuyeux dans cette inutilité sèche & triste, dont on a voulu faire de la vertu; mais pour disposer de vos sens avec empire, & ordonner vous-même de vos plaisirs.

Toutes ces insinuations ne produisirent aucun effet. Madame Mazarin, oubliant le rang qu'elle devoit tenir à la Cour de la Grande Bretagne, s'attacha si fortement au Prince de Monaco, que le Roi en perdit patience; & poussa même son ressentiment jusqu'à lui ôter sa Pension. Mr. de St. Evremond l'a raillée finement sur sa legereté dans les Vers suivans, qu'on auroit de la peine à entendre sans la clef que je viens de donner. Après lui avoir dit (2):

Vous

(2) Tom. IV. pag. 245.

1676. *Vous êtes adorée en cent & cent climats ;
Toutes les Nations sont vos propres Etats ,
Et de petits Esprits vous nomment vaga-
bonde (1) ,
Quand vous allez regner en tous les lieux du
monde.*

Il ajoute ,

*Il ne vous restoit plus qu'à regner sur les mers ;
Vôtre nouvel Empire embrasse l'univers ,
Et de nos isles fortunées
Vous pourriez des mortels régler les destinées :
Plus puissante aujourd'hui que n'étoient les
Romains ,
Vous seriez des sujets de tous les Souverains ,
Si vous n'a portiez pas plus de soin & d'étude ,
Pour votre liberté que pour leur servitude.*

Cependant elle obtint le rétablif-
sement de sa Pension par le credit de
ses

(1) Racine & Pradon donnerent presqu'en
même tems (en 1677) chacun une Tragé-
die sur le sujet de *Phédre & Hippolyte*. La
Piece de Pradon, quoique fort inférieure à
celle de Racine ne laissa pas d'avoir d'abord
un grand nombre de partisans ; ce qui don-
na lieu à des cabales , & à plusieurs Ecrits
Satiriques. Madame Des Houlières fit la
Critique de la *Phédre* de Racine dans un
Sonnet

ses amis , & parut à la Cour avec 1676
éclat. Sa Maison étoit le rendez-
vous ordinaire de tout ce qu'il y avoit
de personnes de considération en An-
gleterre. Les grands Seigneurs, les
Ministres étrangers, les Dames les
plus qualifiées, s'y rendoient assidû-
ment. Les Honnêtes-gens y trou-
voient un amusement agréable , &
les Savans y aprenoient à devenir po-
lis. Madame Mazarin s'étoit beau-
coup attachée à la Lecture, pendant
son séjour à Chamberi. Mr. l'Abbé
de St. Real avoit l'honneur de l'en-
retenir tous les jours , & de lui lire
les meilleurs Livres François & Ita-
liens. Cet Abbé ne fut pas insensible
à ses charmes. Pour s'insinuer dans
ses bonnes grâces , il lui suggéra de
donner l'Histoire de sa vie , & se
char-

Sonnet que l'on crût être de Mr. le Duc de
Nevers, frere de Madame Mazarin ; & on
y répondit par un autre sur les mêmes rimes,
qui contenoit une sanglante Satire contre Mr.
de Nevers, & contre Madame Mazarin. Mr.
de St. Evremond fait allusion à ce dernier
Sonnet, où Madame Mazarin est traitée de
vagabonde. On l'attribua à Despreaux & à
Racine.

1676. chargea de la composer sur les particularités qu'elle lui fourniroit. Il accompagna cet Ouvrage d'une Lettre, où il fait l'éloge de cette Duchesse. Lorsque Madame Mazarin se détermina à passer en Angleterre, elle crût qu'il lui seroit avantageux de faire publier cet Ouvrage; & Mr. de St. Real l'envoya à un de ses amis à Paris, qui le fit imprimer. Cette premiere édition est très-rare. J'ai eu l'exemplaire même de Madame Mazarin: il y avoit quelques corrections de la main de Mr. de St. Real. Vous aviez crû, Monsieur, que Madame Mazarin avoit composé elle-même ses MEMOIRES (1): mais je puis vous assurer qu'elle n'en a fourni que la matiere. Elle n'écrivoit pas assez bien pour leur donner la forme.

Mr. de St. Real accompagna Madame Mazarin en Angleterre; & grossit, pendant quelque tems, le nombre des gens de Lettres, qui se rendoient chez elle. On s'y entretenoit

(1) RE'PONSE aux Questions d'un Provincial, Tom. I. p. 182.

(2) Tom.

tenoit sur toute sorte de sujets: on 1676. disputoit sur la Philosophie, sur l'Histoire, sur la Religion; on raisonnoit sur les Ouvrages d'esprit & de galanterie, sur les Pieces de Théâtre, les Auteurs anciens & modernes, l'Usage de nôtre Langue, &c. Ces Conversations donnerent occasion à Mr. de St. Evremond, de faire plusieurs Ouvrages, comme la DEFENSE de quelques Pieces de Théâtre de Mr. Corneille (2), les REFLEXIONS sur les Tragédies, & sur les Comedies Française, Espagnole, Italienne, & Angloise: sur les Opera; la COMEDIE des Opera, la DISSERTATION sur le Mot de VASTE; & plusieurs autres Pieces, dont je parlerai dans la suite.

Dans les Réflexions sur les Tragedies (3) il fait d'abord l'éloge des Tragédies de Corneille, & en préfère quelques-unes à toutes celles de l'Antiquité. Il ajoute que les anciens Poètes Tragiques ont beaucoup mieux réussi à exprimer les qualités de leurs Heros,

(2) Tom. IV. pag. 53.

(3) Tom. III. pag. 253.

1677. *Heros*, qu'à dépeindre la magnificence des grands Rois; à former des Caractères, qu'à découvrir les secrets mouvemens du cœur, & à rechercher le principe des actions, comme a fait nôtre Corneille. Il ne prétend pas néanmoins que les *Pieces* de cet excellent Auteur soient les seules qui méritent de l'aplaudissement sur nôtre Théâtre. Il avouë qu'on a été touché de la *MARIANE* de Trifan, de la *SOPHONISBE* de Mairët; de l'*ALCYONE'E* de du Ryer; du *VENCESLAS* de Rotrou; du *STILICON* de Corneille le jeune; de l'*ANDROMAQUE* & du *BRITANNICUS* de Racine; & de plusieurs autres. Il dit après cela, que les *Tragedies des Italiens* sont si médiocres qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle; & il remarque qu'il y a de *vieilles Tragedies Angloises* (1), où il ne faudroit que retrancher certaines choses, pour les rendre tout-à-fait belles. Il desapprouve la condescendance

(1) Mr. de St. Evremond m'a dit qu'il avoit ici principalement en vûe le *CATILINA*

que les Poëtes Anglois ont pour le peuple, lorsqu'ils font ensanglanter la Scene; & il finit en observant que si les François reprochent assez justement aux Anglois de donner trop à leurs sens sur le Théâtre, ils doivent aussi souffrir le reproche que ceux-ci leur font de passer dans l'autre extrémité, quand ils admirent des *Tragedies* par de petites douceurs qui ne font pas une impression assez forte sur les esprits.

Dans les *Observations sur nos Comedies* (2), il a soin d'avertir, dès le titre, que sa Critique ne regarde pas celles de Moliere, où l'on trouve, dit-il, le vrai esprit de la Comedie. A l'égard des autres Comedies Françaises, il remarque, que quoi que la Comedie doive être la *Représentation de la vie ordinaire*, nous l'avons tournée tout-à-fait sur la *Galanterie*, à l'exemple des Espagnols. Il compare la Comedie Française avec l'Espagnole; & montre que nos Poëtes, en tirant

NA & le SE'JAN du fameux Ben. Johnson.

(2) Tom. III. pag. 260.

1677. tirant des Espagnols la plûpart de leurs sujets, les ont remplis de tendresses & de discours amoureux, pour se conformer, à l'humeur & aux manieres de leur Nation. Cela lui donne occasion de rapporter un bon Mot, qu'il avoit ouï dire à la Princesse d'Esseghien. Une Femme de qualité Espagnole, dit-il, lisoit il n'y a pas longtemps, le Roman de CLEOPATRE; & comme après un long recit d'avantures, elle eût tombé sur une conversation délicate d'un Amant & d'une Amante également passionnés; Que d'esprit mal employé, dit elle; à quoi bon tous ces beaux discours, quand ils sont ensemble? C'est, continuë Mr. de St. Evremond, la plus belle réflexion que j'aye ouï faire de ma vie; & Calprenede, quoi que François, devoit se souvenir qu'à des Amans nés sous un soleil plus chaud que celui d'Espagne, les paroles étoient assez inutiles en ces occasions. Il trouve plus de régularité & de vraisemblance dans la Galanterie des Comedies Françoises que dans celle des Pieces Espagnoles; ce qui vient encore de la difference

des mœurs & des coutumes de ces deux Nations. Enfin, il remarque que comme la Comedie va purement à plaire, il ne faut pas toujours s'y piquer d'une régularité trop exacte & trop rigoureuse.

Mr. de St. Evremond vient ensuite à la Comedie Italienne (1); & d'abord il avertit qu'il ne parlera point de l'AMINTE, du PASTOR FIDIO, & des autres Comedies de cette nature-là; mais seulement de la Comedie qui se voit ordinairement sur le Théâtre. Ce que nous voyons en France sur celui des Italiens, dit-il, n'est pas proprement Comedie, puis qu'il n'y a pas un veritable plan de l'ouvrage; que le sujet n'a rien de bien lié; qu'on n'y voit aucun caractère bien gardé, ni de composition où le beau génie soit conduit au moins selon quelques règles de l'art. Ce n'est ici qu'une espece de concert mal formé entre plusieurs Acteurs, dont chacun fournit de soi ce qu'il juge à propos pour son personnage: c'est à le bien prendre, un ramas de Concetti impertinens dans la bouche

(1) Tom. III. pag. 267.

1677. *bouche des Amoureux, & de froides Bouffonneries dans celle des Zanis.* Il avouë que les Bouffons sont inimitables; mais à la fin ils n'ennuyent pas moins que tous les autres personnages, qui sont toujours outrés à la réserve de celui du Pantalon. *Au lieu d'Amans agreables, dit-il, vous n'avez que des discoureurs d'amour affectez; au lieu de Comiques naturels, des Bouffons incomparables, mais toujours Bouffons; au lieu de Docteurs ridicules, de pauvres Savans insensés.* Il donne ensuite, en peu de mots, l'Histoire de la Tragédie & de la Comédie des Anciens Romains: il en marque l'origine, le progrès, & la décadence; & après avoir observé combien le génie des Italiens est différent de celui de leurs ancêtres, il fait l'éloge des Acteurs de la Troupe Italienne qui jouoient alors à Paris.

Après avoir parlé de la Comédie Italienne, Mr. de St. Evremond passe à la Comédie Angloise (1), & remarque qu'il n'y en a point qui se conforme plus à celle des Anciens pour

(1) Tom. III. pag. 275.

pour ce qui regarde les Mœurs. Ce 1677. *n'est point, dit-il, une pure Galanterie pleine d'avantures & de discours amoureux, comme en Espagne & en France; c'est la representation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs, & les differens caracteres des hommes.* Il remarque, qu'au sentiment des François, ces Caracteres se poussent trop loin, comme ceux qu'on voit sur nôtre Théâtre demeurent un peu languissans au goût des Anglois; & que cela vient de ce que ceux-ci creusent trop dans un sujet, au lieu que les François d'ordinaire ne l'approfondissent pas assez. *A la verité, ajoute-t-il, je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les François qui considerent les choses avec attention, & les Anglois qui peuvent se détacher de leurs trop grandes meditations, pour revenir à la facilité du discours & à certaine liberté d'esprit qu'il faut posséder toujours s'il est possible.* Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les François qui pensent & les Anglois qui parlent. Il marque ensuite la difference qui se trouve entre

1677. tre les Comedies Angloises, & les Françoises; & fait voir que celles-là n'en sont pas moins belles ni moins agréables, pour n'être pas si régulières ni si exactes que celles-ci.

Mr. de St. Evremond fit dans ce tems-là une IDYLLE (1), dont il composa lui-même la Musique. Cette Piece fut chantée chez Madame Mazarin, où il se trouva plusieurs personnes de distinction. La conversation roula ensuite sur les Comedies en Musique, & particulièrement sur les Opera, qui faisoient alors tant de bruit en France. Mr. de St. Evremond ne parla pas fort avantageusement de ces sortes de compositions; mais n'ayant pas eû le tems de dire tout ce qu'il en pensoit, il écrivit un Discours sur les Opera, & l'adressa au Duc de Buckingham, qui avoit été de cette conversation. Mais avant que donner une idée de cet Ouvrage, je ferai ici en abrégé l'Histoire

(1) Tom. III. p. 430.

(2) Voyez le Traité DES Représentations en Musique anciennes & modernes, par le Père Menestrier, pag. 195. & suiv.

(3) Le

l'Histoire de l'établissement de nos 1678. Opera.

Les OPERA, c'est à dire, les Pieces de Théâtre en Musique, accompagnées de Danses, de Machines, & de Décorations, nous sont venus d'Italie. Le Cardinal Mazarin avoit tenté de les introduire en France, & dès l'Année, 1647, il fit venir des Comédiens de delà les Monts, qui représenterent une Piece en vers Italiens intitulée ORPHEO E EURIDICE (2). Ce spectacle ne surprit pas moins par sa nouveauté, que par la beauté des voix, la variété des concerts, le changement des décorations, le jeu surprenant des machines, & la magnificence des habits (3). Le succès qu'eut cette Piece, donna lieu d'en représenter une semblable aux Nôces du Roi, sous le titre d'ERCOLE AMANTE, avec une Traduction Françoisse à côté, en faveur

(3) Le Cardinal Mazarin fit la dépense de cet Opera, qui fut prodigieuse. Voiture appelle cette Piece, la Comedie des Machines, & il en fait l'éloge dans le SONNET qui commence, *Quelle docte Circé, &c.*

1678. veur de ceux qui n'entendoient pas l'Italien. Cela fit souhaiter qu'on travaillât à des Opera François : mais on manquoit de bons Musiciens, & de belles Voix ; & on étoit d'ailleurs dans le préjugé, que les Paroles Françaises n'étoient pas susceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes ornemens que les Italiennes. Enfin, l'Abbé Perrin, qui avoit été Introduceur des Ambassadeurs auprès de Gaston Duc d'Orleans, entreprit de surmonter tous ces obstacles (1). Il composa une Pastorale, qu'il fit mettre en Musique par Cambert, Intendant de la Musique de la Reine-Mere, & Organiste de St. Honoré. Elle fut chantée à Issy en 1659, & réussit si bien, que le Cardinal Mazarin en fit donner à Vincennes plusieurs Représentations devant le Roi. *Ce fut*, dit Mr. de Saint-Evremond, (2) *comme un essai d'Opera, qui eût l'agrement de la nouveauté : mais, ajoute-t-il, ce qu'il*

(1) Voyez le Pere Menestrier, *ubi supra* pag. 206, & *suiv.*

(2) Tom.

eût de meilleur encore, c'est qu'on y 1678. entendit des Concerts de Flûtes ; ce que l'on n'avoit pas entendu sur aucun Théâtre depuis les Grecs & les Romains. Cette Piece fut suivie d'une autre en 1661, intitulée ARIADNE, dont les Vers, qui étoient de l'Abbé Perrin, ne furent pas trouvés fort bons. On en fit plusieurs Répétitions : mais la mort du Cardinal empêcha qu'elle ne fût jouée ; & suspendit, pour quelques années, le progrès des Opera naissans. Cependant l'Abbé Perrin n'oublioit rien pour venir à bout d'une entreprise dont les commencemens avoient été si heureux. Il obtint en 1669 des Lettres Patentes, pour l'établissement d'une *Academie des Opera en Langue Française* : mais ne pouvant fournir seul aux soins & à la dépense que demandoit un tel établissement, il s'associa pour la Musique avec Cambert, pour les Machines avec le Marquis de Sourdeac, & pour four-

(2) Tom. III. pag. 339. Voyez aussi le Pere Menestrier, p. 208, 209.

1678. fournir aux fraix necessaires avec le nommé Champeron. Dès que cet accord fut conclu, ils firent venir de Languedoc les plus célèbres Musiciens, qu'ils tirèrent des Eglises Cathedrales, où il y a des Musiques fondées. Cambert leur associa les meilleures voix qu'il pût trouver à Paris & ailleurs; & l'on fit représenter sur le Théâtre de Guenegaud l'Opera de POMONE en l'année 1671. Les Vers étoient de la façon de l'Abbé Perrin; & ils ne furent pas trouvés meilleurs que ceux de l'Adrienne. Cette Piece fut représentée huit mois entiers avec un applaudissement universel: mais dans ce temps-là le Marquis de Sourdeac, sous prétexte, des avances qu'il avoit faites, s'empara du Théâtre; & pour passer de l'Abbé Perrin, il eût recours à Mr Gilbert, qui composa la Piece intitulée LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR, laquelle fut aussi représentée

(1) *Cadmus & Hermione*, fut représentée en 1673; *Alceste ou le Triomphe d'Alcide*, en 1674.

tée sur le Théâtre de Guenegaud. 1678. Cependant Jean-Baptiste Lully, Florentin, Surintendant de la Musique du Roi, profitant de la division qui s'étoit mise entre les Associés de l'Opera, obtint, par le credit de la Marquise de Montespan, que l'Abbé Perrin, moyennant une somme d'argent, lui céderoit son Privilege. Ce changement obligea Cambert de passer en Angleterre, où il mourut en 1677, Surintendant de la Musique de Charles II. Lully s'associa le Sieur Vigarani, Machiniste du Roi, & plaça son Théâtre au jeu de paume de Bel-air, où il donna au public en 1672, LES FESTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS. C'étoit une Pastorale, composée des fragmens de differens Ballets, dont Lully avoit fait la Musique pour le Roi, sur les Paroles de Mr. Quinault. Cette Piece fut suivie des Opera de CADMUS, d'ALCESTE, de THESEE, d'ATYS (1), & de plusieurs autres.

1674; *Thesée*, en 1675, & *Atys*, en 1676.

1678. autres, qu'il n'est pas besoin de nommer ici.

Mr. de St. Evremond commence ses Observations sur les Opera, (1) en déclarant ingénûment, qu'il n'admire pas fort ces sortes de Représentations. J'avoue, dit-il, que leur Magnificence me plaît assez, que les Machines ont quelque chose de surprenant, que la Musique en quelques endroits est touchante, que le tout ensemble paroît merveilleux : mais il faut m'avouer aussi que ces merveilles deviennent bien-tôt ennuyeuses ; car où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Mais ce qu'il trouve de plus ridicule dans les Opera, c'est de faire chanter toute la Piece depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnes qu'on représente, s'étoient ridiculement ajustées pour traiter en Musique, & les plus communes, & les plus importan-

(1) Tom. III. pag. 282.

tes affaires de leur vie. Peut-on s'i- 1678.
maginer, ajoute-t-il, qu'un Maître appelle son Valet, ou qu'il lui donne une commission en chantant ; qu'un Ami fasse en chantant une confidence à son Ami ; qu'on délibère en chantant dans un Conseil ; qu'on exprime avec du Chant les ordres qu'on donne, & que mélodieusement on tue les hommes à coups d'épée & de javelots dans un Combat ? Ce n'est pas qu'il veuille donner l'exclusion à toute sorte de Chant sur le Théâtre. Tout ce qui regarde le service des Dieux s'est toujours chanté : la passion d'un Amant, l'irrésolution d'une ame combattue par divers mouvemens, & les autres sujets de cette nature sont assez propres pour le Chant : mais tout ce qui est de la Conversation & de la Conférence ; tout ce qui regarde les Intrigues, & les affaires ; ce qui appartient au conseil & à l'action, est propre aux Comédiens qui recitent, & ridicule dans la bouche des Musiciens qui le chantent. Les Grecs, ajoute-t-il, faisoient de belles Tragedies où ils chantoient quelque chose ; les Italiens

1678. *Et les François en font de méchantes, où ils chantent tout. Cela lui donne occasion de définir l'Opera, un travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage. Il montre comment on pourroit faire des Comedies, où l'on introduiroit des Danfes & de la Musique, qui ne nuiroient en rien à la Representation. De ces réflexions générales il passe à des considérations sur le différent génie de Lully, & de Cambert. Il compare les Opera des Italiens avec ceux des François; & croit que pour la maniere de chanter, qu'on appelle en France Exécution, aucune nation ne sauroit la disputer à la nôtre. Il examine la differente maniere de chanter des Italiens, & des Espagnols, & conclut qu'il n'y a que le François qui chante. Il appuie son sentiment de l'autorité du fameux Luigi, qui ne pouvoit souffrir que les Italiens chantassent ses Airs, après les avoir ouï chanter à Monsieur Nyert, à Hilaire, à la petite*

tite la Varenne; & qui disoit hautement à Rome, que pour rendre une Musique agréable, il falloit des Airs Italiens dans la bouche des François. Mr. de St. Evremond reconnoît, en même tems, " qu'il n'y a guere de " gens qui ayent la comprehension " plus lente, & pour le sens des " paroles, & pour entrer dans l'esprit du Compositeur, que les François; qu'il y en a peu qui entendent moins la Quantité, & qui " trouvent avec tant de peine la Prononciation: mais après qu'une longue étude leur a fait surmonter toutes ces difficultez, & qu'ils " viennent à posséder bien ce qu'ils " chantent, rien n'approche de leur " agrément ". Il vient, ensuite, aux Machines, & les condamne. Elles pourront, dit-il, satisfaire la curiosité des gens ingenieux pour des inventions de Mathematique; mais elles ne plairont guere au Théâtre à des personnes de bon goût. Plus elles surprennent, plus elles divertissent l'esprit de son attention au discours; & plus elles sont admirables, & moins

1678.
l'im-

1678. *l'impression de ce merveilleux laisse à l'ame de tendresse, & du sentiment exquis dont elle a besoin pour être touchée du charme de la Musique. Il remarque, que l'Antiquité, qui exposoit des Dieux à ses portes, & jusques à ses foyers, n'en exposa néanmoins que fort rarement sur le Théâtre. Les Italiens rétablirent en leurs Opera des Dieux éteints dans le Monde : & lorsqu'ils ont abandonné cet usage, qu'ils avoient menagé avec retenue, les François l'ont pris, & l'ont poussé jusqu'à l'excès. Nous couvrons, dit-il, la terre de Divinités, & les faisons danser par troupes, au lieu qu'ils les faisoient descendre avec quelque sorte de ménagement, aux occasions les plus importantes.*

" J'admire Lully, ajoute-t-il, aussi
 " bien pour la direction des Danses,
 " qu'en ce qui touche la Voix & les
 " Instrumens : mais la constitution
 " de nos Opera doit paroître bien
 " extravagante à ceux qui ont le
 " bon goût du Vraisemblable & du
 " Merveilleux. Cependant, pour-
 " suit-il, on court hazard de se dé-
 " crier

" crier par ce bon-goût, si on ose 1678.
 " le faire paroître ; & je conseille
 " aux autres, quand on parle de-
 " vant eux de l'Opera, de se faire
 " à eux-mêmes un secret de leurs
 " lumieres. Pour moi, qui ai passé
 " l'âge & le tems de me signaler
 " dans le monde par l'esprit des mo-
 " des, & par le mérite des fantai-
 " sies, je me résous de prendre le
 " parti du bon-sens, tout abandon-
 " né qu'il est, & de suivre la Rai-
 " son dans sa disgrâce, avec autant
 " d'attachement que si elle avoit en-
 " core sa premiere consideration.

Mr. de St. Evremond trouvoit si plaisant que tout, jusqu'aux conver-
 sations les plus familiares & aux af-
 faires les plus communes, se chantât
 dans les Opera, qu'il se divertit à
 composer une Comedie, intitulée les
 OPERA (1), où il introduit une
 jeune Fille, qui à force de lire & de
 chanter des Opera ne parle jamais
 qu'en vers & qu'en chantant. Dans
 une des Scenes de cette Piece on
 trouve

(1) Tom. III. p. 299.

1678. trouve l'Examen des Opera qui avoient déjà paru, comme *la Pastorale d'Iffy*, POMONE, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR, ARIADNE, CADMUS, ALCESTE, THESEE, ET ATHYS. C'est une Imitation de Cervantes, qui a fait entrer dans son DON QUICHOTTE une Critique fine & judicieuse des plus célèbres Romans de son tems. Mr. de St. Evremond fait, en même tems, l'Eloge de Cambert; de Lully, & de Quinault.

J'ajouterais ici, que d'habiles Musiciens d'Italie, étant venus en Angleterre quelques années après, on voulut l'obliger à rétracter ce qu'il avoit dit à l'avantage des François, dans son Discours sur les Opera; & il fit là-dessus un petit Ecrit sous le Titre d'ECLAIRCISSEMENT (1): mais c'est une ironie; il y confirme ce qu'il avoit avancé.

Voici comment il se trouva engagé à écrire sa DISSERTATION
sur

(1) Tom. IV. pag. 352.

sur le Mot de VASTE (1). Madame 1678. Mazarin ayant dit un jour, en louant le Cardinal de Richelieu, qu'il avoit l'Esprit Vaste, Mr. de St. Evremond soutint que cette Expression n'étoit pas juste: qu'ESPRIT VASTE se prenoit en bonne ou en mauvaise part, selon les choses qui s'y trouvoient jointes; qu'un *Esprit vaste*, *merveilleux*, *pénétrant*, marquoit une capacité admirable; & qu'au contraire un *Esprit vaste*, & *démensuré*, étoit un Esprit qui se perdoit en des pensées vagues, en de belles, mais vaines idées; en des desseins trop grands, & peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Après avoir longtems disputé, ils convinrent de s'en rapporter à Messieurs de L'ACADEMIE FRANÇOISE. Mr. l'Abbé de St. Réal, qui étoit alors à Paris, fut chargé de les consulter: & ces Messieurs décidèrent en faveur de Madame Mazarin. Mr. de St. Evremond s'étoit déjà condamné lui-même.

(1) Tom. IV. pag. 1.

1678. même, avant que cette Décision arrivât: mais quand il l'eût vûe, il composa une Dissertation, où il déclare que son desaveu n'étoit pas sincere; que c'étoit un pur effet de docilité, & un assujettissement volontaire de ses sentimens à ceux de Madame Mazarin. Il ajoûte qu'on peut disputer à Messieurs de l'Academie le droit de régler nôtre Langue comme il leur plait. Il ne dépend pas des Auteurs, dit-il, d'abolir de vieux Termes par dégoût, & d'en introduire de nouveaux par fantaisie: tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les rendre maitres de l'Usage, lorsque l'Usage n'est pas contraire au jugement & à la raison. Il y a des Auteurs qui ont perfectionné les Langues, il y en a qui les ont corrompues; & il faut revenir au bon sens pour en juger. Il en donne des exemples: & revenant à l'Academie Françoise, je reconnois, poursuit-il, la Jurisdiction de l'Academie: qu'elle décide si VASTE est en usage, ou s'il ne l'est pas, je me rendrai à son Jugement, mais pour connoître la force & la propriété du Terme;

me; pour savoir si c'est un blâme, ou 1678. une louange, elle me permettra de m'en rapporter à la Raison. Après cela, il entre en matiere; & quitant l'Opinion qu'il avoit d'abord soutenuë, & qui lui paroissoit, dit-il, assez modérée, il nie que VASTE puisse jamais être une louange & que rien soit capable de rectifier cette qualité. Il soutient que le Grand est une perfection dans les Esprits, le Vaste, toujours un vice; que l'étendue juste & réglée fait le Grand, & que la grandeur démesurée fait le Vaste; & il le prouve par des autorités tirées des meilleurs Ecrivains Latins. Il examine ensuite le GENIE VASTE qu'on attribué à Homere, & à Aristote; & l'ESPRIT VASTE qu'on donne à Pyrrhus, à Catilina, à Charles-Quint, au Cardinal de Richelieu; & fait voir, par une discussion exacte, que les beaux Ouvrages de ces fameux Auteurs, & les belles Actions de ces grands Hommes, doivent s'attribuer aux autres qualités de leur Esprit; & que leurs Erreurs & leurs desseins chimeriques, doi-

1678. doivent être imputés à ce qu'ils ont été de *Vaste*. C'est ainsi qu'un sujet sec & stérile, & qui ne sembloit promettre que de simples discussions grammaticales changea de nature entre les mains de Mr. de St. Evremond, & devint un excellent morceau d'Histoire, de Critique & de Literature.

Le Duc de Nevers envoyoit souvent à Madame Mazarin, sa sœur, des Pièces de Poësie de sa façon. Il avoit beaucoup de talent pour la Poësie; mais il s'abandonnoit trop à son enthousiasme, & ne châtioit pas assez ses productions. Cependant il y avoit quelque chose d'original dans ses pensées, & dans le tour qu'il leur donnoit (1). Madame Mazarin ayant envoyé à Mr. de St. Evremond une EPI TRE de Mr. de Nevers, adressée à l'Abbé Bourdelot (2), &

(1) Voici le Portrait de Mr. le Duc de Nevers par Mr. de Callieres: *Il a, dit-il, un si beau génie pour toute sorte de Poësie, que quelque élevé qu'il soit par son rang, il en a mérité encore un plus considérable sur le Parnasse, par la beauté de ses Ouvrages. Ils sont remplis de pensées & d'expressions nouvelles,*

l'ayant prié de lui en dire son sentiment; il répondit qu'il y avoit (3) dans ce petit Ouvrage des Vers aussi élevés, qu'il en eût vû depuis longtemps dans notre Langue. Ce qui me les fait estimer davantage, dit-il, c'est qu'il y a de la nouveauté & du bon-sens: ajustement difficile à faire. Car nos nouveautés ont souvent de l'extravagance; & le bon-sens qui se trouve dans nos Ecrits, est le bon-sens de l'Antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'esprit des Anciens nous en inspire; mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser; mais je n'aime pas à me servir de leurs pensées. Ce que nous voyons d'eux avoit la grace de la nouveauté, lorsqu'ils le faisoient: ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de siècle en siècle, & est tombé comme éteint dans l'entendement de

heureuses & hardies, qui les distinguent & leur font prendre l'essor par des routes inconnues avant lui. DES BONS MOTS & des bons Contes, de leur Usage &c. pag. 338 & 339 de la 2. édit. de Paris 1699.

(2) Tom. IV. pag. 94.

(3) Ibid. p. 99. & suiv.

1678. de nos Auteurs. Qu'avons-nous à faire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que de vieilles productions ; qui se pare des imaginations des Grecs, & donne au monde leurs lumières pour les siennes ? On nous apporte une infinité de Régles qui sont faites il y a trois mille ans, pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui ; & on ne considère point, que ce ne sont pas les mêmes sujets qu'il faut traiter, ni le même génie qu'il faut conduire. Si nous faisons l'amour comme Anacreon & Sapho, il n'y auroit rien de plus ridicule ; comme Terence, rien de plus bourgeois ; comme Lucien, rien de plus grossier. Tous les tems ont un caractère qui leur est propre, ils ont leur politique, leur intérêt, leurs affaires : ils ont leur morale, en quelque façon, ayant leurs défauts & leurs vertus. C'est toujours l'homme, mais la nature se varie dans l'homme ; & l'art qui n'est autre chose qu'une imitation de la nature, se doit varier comme elle. Nos sottises ne sont point les sottises dont Horace s'est moqué ; nos vices ne sont point les vices que Juvenal

a

a repris : nous devons employer un autre ridicule, & nous servir d'une autre censure. 1678.

Après la Paix de Nimegue, Mr. 1679. de St. Evremond écrivit au Roi une EPI TRE en vers (1), où il lui demande indirectement son Retour : mais cela ne produisit encore rien. Le Comte d'Olonne ayant donné beaucoup de louanges à cette Piece, je ne sais pas, lui répondit Mr. de St. Evremond (2), pourquoi vous admirez mes vers, puisque je ne les admire pas moi même, car vous devez savoir qu'au sentiment d'un grand maître en l'Art Poétique (3), le Poëte est toujours le plus touché de son ouvrage. Pour moi, je reconnois beaucoup de fautes dans le mien, que je pourrois corriger si l'exaëtitude ne faisoit trop de peine à mon humeur, & ne consommoit trop de tems à une personne de mon âge. D'ailleurs, j'ai une excuse que vous recevrez, si je ne me trompe : les coups-d'essai ne sont pas souvent des chefs-

(1) Tom. IV. p. 105.

(2) Ibid. p. 110, 111.

(3) Aristote.

1679. *chefs-d'œuvre, & les louanges que je donne au Roi, étant les premières véritables & sincères que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réussi. Les vôtres pour moi ont une ironie ingénieuse, dans laquelle je me suis vu si grand maître autrefois, que le Maréchal de Clerembaut ne trouvoit que moi capable de vous disputer le mérite de cette figure-là. Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage, & qui est autant votre serviteur que je le suis.*

1680. Il composa ensuite un petit Ouvrage (1) où il examine pourquoi les plus grands hommes de l'Antiquité, Alcibiade, Agésilas, Alexandre, Scipion, César, ont eu si peu d'attachement pour les Femmes; pendant que Salomon, ce Roi si sage & si éclairé, a été insensible à tous autres charmes que les leurs. Il justifie la conduite de ce Prince; & appuie ses raisons de l'exemple de Syphax, d'Auguste, de Mr. de Senécierre, & du Maréchal d'Estrées.

(1) Tome IV. pag. 123.

Cependant, ajoute-t-il, malgré toutes ces autorités, j'estimerois beaucoup une personne qui auroit assez de force d'esprit, pour conserver le goût de la liberté jusqu'à la fin de ses jours. Ce n'est pas qu'une pleine indépendance soit toujours louable: de ces gens si libres & si détachés, se font les indifférens & les ingrats. Evitons l'assujettissement & la liberté, pour nous contenter d'une liaison douce & honnête, aussi agréable à nos amis qu'à nous-mêmes. Si on me demande plus que de la chaleur & des soins pour les intérêts de ceux que j'aime; plus que mes petits secours, tout foibles qu'ils sont, dans les besoins; plus que la discrétion dans le commerce, & le secret dans la confiance; qu'on aille chercher ailleurs des Amitiés: la mienne ne sauroit fournir rien davantage. Il fait voir, après cela, les desordres que produit quelquefois ce qu'on appelle Amitié, & observe qu'il y a différentes espèces d'Amis, qui sont également dangereux & incommodes. Il donne le véritable caractère de l'Amitié; & montre combien elle a été recommandée

1680. mandée par les Philosophes & par les honnêtes gens de tous les tems & de tous les siècles. Enfin, il marque les inconveniens qui résultent d'un trop grand nombre d'Amis, tant par rapport à nous-mêmes, qu'à l'égard des personnes que nous faisons profession d'aimer. Madame Mazarin fit imprimer cette Piece à Londres en 1681; & l'intitula malicieusement, *L'AMITIE sans Amitié, dédiée à Monsieur le Comte de St. Albans.*

Mr. de St. Evremond passoit les étés à Windsor avec la Cour, & y voyoit souvent Mr. Vossius, que le Roi avoit fait Chanoine de Windsor en 1673. Madame Mazarin se plaisoit beaucoup à la conversation de ce savant homme: il mangeoit souvent chez elle, & elle lui faisoit des

(1) Isaac Vossius mourut le 21 de Février 1689.

(2) Le Dr. Hascard, Doyen de Windsor, l'étant allé visiter avec le Dr. Wickart un des Chanoines, ne pût jamais l'engager à communier, comme c'est l'usage de l'Eglise Anglicane, quelque fortement qu'il l'en pressât, jusqu'à lui dire que *s'il ne le vouloit pas faire pour l'amour de Dieu, qu'il le fit du moins*

des questions sur toutes sortes de sujets. 1680. Voici quelques traits du caractère de Vossius. Il entendoit presque toutes les Langues de l'Europe, & n'en parloit bien aucune. Il connoissoit à fond le génie & les coutumes des Anciens, il ignoroit les manieres de son siècle. Son impolitesse se répandoit jusques sur ses expressions. Il s'exprimoit dans la conversation, comme il auroit fait dans un Commentaire sur Juvenal, ou sur Pétrone. Il publioit des Livres pour prouver que la Version des Septante est divinement inspirée, & il rémoignoit par ses entretiens particuliers, qu'il ne croyoit point de Révélation. La maniere peu édifiante dont il est mort (1) ne nous permet pas de douter de ses sentimens (2). Et cependant,

moins pour l'honneur du Chapitre. Voici encore un trait, qui montre le caractère d'esprit & les sentimens de Vossius. Un Anglois lui ayant un jour demandé ce qu'étoit devenu un homme de Lettres qu'il avoit vu autrefois chez lui, Vossius lui répondit brusquement, *est sacrificulus in pago, & rusticos decipit.* J'ajouterai qu'un Savant, très-connu dans la République des Lettres, m'a appris qu'il avoit

1680. dant, ce qui marque bien la foiblesse de l'esprit humain, *il avoit une Crédulité imbécile pour tout ce qui étoit extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.* C'est l'idée qu'en donne Mr. de St. Evremond (1), qui l'avoit assez pratiqué, pour le bien connoître.

1681. Mr. Justel se retira en Angleterre avec sa famille, sur la fin de l'Année 1681, pour y jouir de la Liberté de Conscience. Il obtint quelque tems après la charge de Bibliothécaire du Roi. Cependant il ne laissoit pas

de
avoit entre les mains une Lettre Latine, écrite par une personne qui s'étoit trouvée chez Vossius quand il mourut, dans laquelle il dit que le Dr. Hascard l'alla voir lorsqu'il étoit aux approches de la mort, & l'exhorta à communier; mais qu'il lui dit, *prenez-moi comment je pourrai obliger mes premiers à me payer ce qu'ils me doivent. Voilà ce que je voudrois que vous fissiez.* On ajoute dans cette Lettre, que ces sortes de discours lui étoient ordinaires; & que François du Jon (qui mourut en 1677, âgé de 88 ans, dans la maison de Vossius, & qui étoit son oncle maternel) étant malade, un Chanoine voulut lui donner la communion, mais Vossius s'y opposa; *C'est, lui dit-il, un bel usage établi pour les pecheurs: mon oncle n'est rien*

moins

de regretter les douceurs qu'il avoit perdues en quittant la France, & de s'en plaindre souvent. Cela donna occasion à Mr. de St. Evremond de lui écrire une Lettre (2) où il défend la Religion Romaine en homme du monde, avec beaucoup d'esprit & de politesse, & sans entrer dans les subterfuges & les subtilités litigieuses des Controversistes. Il est vrai aussi, que ses raisonnemens sentent plus le Philosophe, que le Théologien. Voici, par exemple, une des

re-

moins que pecheur. C'est un homme sans vices.

Voici les propres termes de cette Lettre:

„ Cum Decanus Windesoriensis illum in
„ confinio mortis invisitaret, cumque ur-
„ banè invitaret ad S. Cœnam, dixit Vos-
„ sius: *doceto quomodo possim colonos meos*
„ *compellere ad solvendas suas pensiones: hoc*
„ *facito.* Quæ verba ne sinistrè interprete-
„ ris, scias hoc quotidiani sermonis genus
„ ei nativum fuisse. Simile responsum dedit
„ Canonico Windesoriensi, Francisco Junio
„ S. Cœnam offerre cupienti: *Hoc speciosum*
„ *institutum pro peccatoribus: avunculus meus*
„ *nihil minus est quam peccator. Vitiis caret.*

(1) DISCOURS à Mr. le Maréchal de Créquy, &c; Tom. III. p. 111, 112.

(2) Tom. IV. pag. 144.

Tom. I,

k

1681. reflexions qu'il fait pour prouver la
 nécessité des Images. "Chacun fait,
 " *dit-il*, que Numa défendit toute
 " sorte d'Images dans les Temples
 " des Romains, & sa Loi fut reli-
 " gieusement observée assez long-
 " tems: mais il fallut revenir à la
 " nature, qui se passe avec trop de
 " peine de la représentation des ob-
 " jets, lorsque les objets lui man-
 " quent; & les Livres de ce Legis-
 " lateur ayant été trouvés par ha-
 " zard dans son sépulchre, on ju-
 " gea plus-à-propos de les brûler,
 " que de retourner à la sécheresse
 " de ces premières institutions. Les
 " Peres n'ont rien attaqué si vive-
 " ment chez les Payens que les fi-
 " gures & les images: c'étoient des
 " *Dieux de bois & de pierre*, c'é-
 " toient des *Divinités peintes*, vains
 " *effets de la fantaisie*, travail impie
 " *de la main des hommes*. Il est vrai
 " qu'à peine le Paganisme fut-il
 " aboli, & la Religion Chrétienne
 " établie, qu'on rapella l'usage des
 " re-

(1) Le second Concile de Nicée, tenu
 l'an

" représentations tant condamnées, 1681.
 " & un grand Concile tenu peu de
 " tems après en ordonna même la
 " vénération (1).

Dans ce tems-là, Morin, homme 1681.
 d'une naissance obscure, & qui n'a-
 voit d'autre mérite que celui de grand
 Joueur, apporta la Bassète en An-
 gleterre. Il tailloit ordinairement
 chez Madame Mazarin, qui avoit
 beaucoup de passion pour ce Jeu.
 Mr. de St. Evremond fit là-dessus
 quelques Pièces en Vers, où il se
 plaint que la Bassète avoit banni la
 lecture des bons Livres, & les agré-
 mens de la Conversation. Voici quel-
 ques-uns de ces Vers, où vous trou-
 verez le Caractère des Savans, qui
 grossissoient alors la Cour de cette
 Duchesse (2).

*Qu'est devenu le tems heureux
 Où la raison d'accord avec vos plus doux vœux,
 Où les discours sensés de la Philosophie
 Partageoient les plaisirs de votre belle vie!*
 Vossius

l'an 787, par les intrigues de l'Imperatrice
 Irene.

(2) Tom. IV. pag. 160. & suiv.
 k 2

1682.
Vossius apportoit un Traité de la Chine,
Où cette Nation paroît plus que divine;
Et vous auriez vu Rome en ses derniers écrits
Quarante fois au moins plus grande que
Paris (1).
Justel, plein des Leçons de la rare CRITI-
QUE
Qui du VIEUX TESTAMENT tout le
fonds nous explique,
Etoit venu chercher au bruit de vôtre nom,
Comment sans crainte, & sans dommage
On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage
Du trop savant Pere Simon (2).
Leti, de Sixte-Quint vous présentoit l'HIS-
TOIRE,
Tout prêt à travailler pour vôtre propre gloire,
Et

(1) Mr. Vossius étoit extrêmement prévenu en faveur de la Chine. Il prétendoit qu'en ce qui regarde l'Esprit, les Arts, & les Sciences, les Chinois l'emportoient sur tous les Européens. Son entêtement sur la grandeur & sur le nombre des habitans de l'ancienne Rome n'étoit pas moins extraordinaire.

(2) Le Pere Simon, Prêtre de l'Oratoire, avoit fait imprimer à Paris en 1678, son *HISTOIRE critique du Vieux Testament*; mais elle fut supprimée. Cependant il en passa deux exemplaires en Angleterre, dont l'un fut envoyé par l'Auteur à Mr. Compton, Evêque de Londres; & l'autre à Mr. le Comte

Et vous pouviez tirer de son talent si beau 1682
Un caractère tout nouveau (3).
Que sert à ces Messieurs leur illustre Science?
A peine leur fait-on la simple révérence;
Et les pauvres Savans interdits & confus,
Regardent Mazarin qui ne les connoît plus.
Tout se change ici bas, à la fin tout se passe;
Les Livres de Bassite ont des autres la place;
Plutarque est suspendu, Don Quichotte in-
terdit,
Montagne auprès de vous a perdu son crédit;
Racine vous déplaît, Patru vous importune,
Et le bon La Fontaine a la même fortune.

Il arriva une affaire en 1683, qui 1683
 toucha beaucoup Madame Mazarin.
 Le

Comte de Clarendon. Madame Mazarin emprunta celui-ci, & le fit copier par le Sieur Milon, son Aumonier. C'est sur cette Copie qu'a été faite la première édition de Hollande de cet Ouvrage en 1680. Mr. Simon désespérant, après cela, d'obtenir un Privilege pour son *HISTOIRE critique du Nouveau Testament*, avoit dessein de l'envoyer à son bon Ami Mr. Justel, pour la faire imprimer à Londres.

(3) Mr. Leti, Auteur de la *VIE de Sixte V*, & d'un grand nombre d'autres Ouvrages historiques & politiques, étoit à Londres dans ce tems-là.

1683. Le Baron de Banier, Gentilhomme Suedois (1), devint éperduement amoureux de cette Duchesse, & il n'en étoit pas maltraité. Le Prince Philippe de Savoye, neveu de Madame Mazarin, se batit en duel contre lui, & le blessa si dangereusement qu'il en mourut. Tout cela jetta Madame Mazarin dans une extrême désolation. Elle étoit inconsolable de la perte de son Amant, & craignoit que son neveu, obligé de subir un jugement, ne fût trouvé coupable, & ne perdit les Bénéfices dont il jouissoit en France. Elle fit tendre son appartement de noir, & à peine y vouloit-elle recevoir ses meilleurs amis. Enfin elle parut si affligée que Mr. de St. Evremond ne douta point qu'elle ne se retirât en Espagne dans le Couvent où étoit Madame la Connétable sa sœur. Il avoit d'autant plus sujet de le croire, que le Duc de Mazarin avoit envoyé en Angleterre une femme de qualité de Pro-

(1) Fils du Général Banier.

(2) Voyez les MEMOIRES de Madame Ma-

de Provence nommée Madame Du 1683. Ruz, qui avoit autrefois appartenu à Madame Mazarin (2), & qui faisoit alors tout ce qu'elle pouvoit pour entretenir sa douleur, & l'obliger à quitter l'Angleterre. Mr. de St. Evremond, à qui l'éloignement de Madame Mazarin eût été insupportable, lui écrivit trois ou quatre Lettres, pour la consoler, & pour la détourner d'un dessein si contraire à son bonheur. Il lui fit une peinture vive de toutes les incommodités des Couvens; & lui déclara que dans la disposition d'esprit où elle se trouvoit, il ne lui seroit pas possible de les supporter. " Encore, lui dit-il (3), si vous étiez touchée d'une " grace particulière de Dieu, qui " vous attachât à son service, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zèle, " qui vous rendroit tout supportable : mais je ne vous trouve pas " per-

Mazarin, dans le *Mélange Curieux* &c. Tom. II. pag. 22.

(3) Tom. IV. p. 191. & suiv.

[1683.] " persuadée; & il vous faut appren-
 " dre à croire celui que vous allez
 " servir si durement. Vous trouve-
 " rez toutes les peines des Religieu-
 " ses, & ne trouverez point cet é-
 " poux qui les console. Tout époux
 " vous est odieux, & dans le Cou-
 " vent & dans le monde. Doubter un
 " jour de la félicité de l'autre Vie,
 " est assez pour desesperer la plus
 " sainte fille d'un Couvent; car la
 " Foi seule la fortifie, & la rend
 " capable de supporter les mortifi-
 " cations qu'elle se donne. Qui fait,
 " Madame, si vous croirez un quart-
 " d'heure ce qu'il faut qu'elle croie
 " toujours pour n'être pas malheu-
 " reuse? Qui fait si l'idée d'un bon-
 " heur promis, aura jamais la force
 " de vous soutenir contre le senti-
 " ment des maux présents? Il n'y a
 " rien de plus raisonnable à des gens
 " véritablement persuadés, que de
 " vivre dans l'austerité qu'ils croient
 " nécessaire pour arriver à la posses-
 " sion d'un bien éternel; & rien de
 " plus sage à ceux qui ne le font
 " pas, que de prendre ici leurs com-
 " mo-

" moditez, & de goûter avec mo- 1683.
 " deration tous les plaisirs où ils sont
 " sensibles. C'est la raison pour-
 " quoi les Philosophes qui ont crû
 " l'Immortalité de l'Ame, ont
 " compté pour rien toutes les dou-
 " ceurs de ce monde; & que ceux
 " qui n'attendoient rien après la
 " mort, ont mis le souverain bien
 " dans la Volupté. Pour vous,
 " Madame, vous avez une Philoso-
 " phie toute nouvelle. Opposée à
 " Epicure, vous cherchez les pei-
 " nes, les mortifications, les dou-
 " leurs: contraire à Socrate, vous
 " n'attendez aucune récompense de
 " la vertu. Vous vous faites Reli-
 " gieuse, sans beaucoup de Religion:
 " vous méprisez, ce monde ici, &
 " vous ne faites pas grand cas de
 " l'autre. A moins que vous n'en
 " ayez trouvé un troisième fait
 " pour vous, il n'y a pas moyen de
 " justifier votre conduite.
 " Il faut, Madame, il faut se
 " persuader avant que de se contrain-
 " dre: il ne faut pas souffrir sans
 " savoir pour qui l'on souffre. En
 " k 5 " un

1683. " un mot, il faut travailler sérieux-
 " fement à connoître Dieu avant
 " que de renoncer à soi-même. C'est
 " au milieu de l'Univers que la con-
 " templation des merveilles de la
 " nature vous fera connoître celui
 " dont elle dépend. La vûë du So-
 " leil vous fera connoître la gran-
 " deur & la magnificence de celui
 " qui l'a formé : cet Ordre si mer-
 " veilleux & si juste, qui lie & en-
 " tretient toutes choses, vous don-
 " nera la connoissance de sa Sagesse.
 " Enfin, Madame, dans ce monde
 " que vous quittez, Dieu est tout
 " ouvert & tout expliqué à nos pen-
 " sées. Il est si resserré dans les Mo-
 " nasteres, qu'il se cache au lieu de
 " se découvrir; si déguisé par les
 " basses & indignes figures qu'on
 " lui donne, que les plus éclairés
 " ont de la peine à le reconnoi-
 " tre, &c.

Mr. de St. Evremond représente
 ici Madame Mazarin comme un Es-
 prit

(1) C'est-à-dire, d'elle-même; de sa sœur,
 qui épousa ensuite le Connétable Colonne;
 & de son Frere, le Duc de Nevers.

(2) M. 3.

prit fort; & vous savez, Monsieur, 1683.
 que dans ses MEMOIRES on nous
 assure que le Cardinal Mazarin s'é-
 toit déjà aperçu du penchant qu'elle
 avoit à l'irreligion. *Une des choses,*
dit-elle, sur lesquelles il étoit plus
mécontent de nous (1), c'étoit la Dé-
votion. Vous ne sauriez croire com-
bien le peu que nous en avions le tou-
choit. Il n'est point de raisons qu'il
n'employât pour nous en inspirer. Une
fois entr'autres se plaignant de ce que
nous n'entendions pas la Messe tous les
jours, il nous reprocha que nous n'a-
vions ni piété ni honneur. „ Au moins,
 „ *disoit-il, si vous ne l'entendez pas*
 „ pour Dieu, entendez-la pour le
 „ monde (2)”. Madame Mazarin
 étoit alors fort jeune, il ne faut pas
 douter que son Indevotion ne s'ac-
 crût par la Bigoterie & le Fanatisme
 de son mari; & ne se fortifiât ensui-
 te dans ses voyages, par le commer-
 ce qu'elle avoit avec des personnes
 de beaucoup d'esprit & de savoir,
 mais

(2) MEMOIRES de Madame la Duchesse
 Mazarin, ubi supr. pag. 14.

k 6

1683. mais peu scrupuleuses sur la Religion. Ce n'étoit donc pas sans fondement que Mr. de St. Evremond lui disoit qu'elle avoit besoin d'acquiescer de nouvelles lumieres, avant que de songer à devenir Religieuse. Mais elle n'exécuta point ce dessein: son neveu fut absous; & le tems ayant modéré sa douleur, elle ne pensa plus à quitter l'Angleterre.

1684. Mr. de St. Evremond fit dans ce tems-là quelques OBSERVATIONS sur le Goût & le Discernement des François (1). Il remarque d'abord, que quoi que le génie ordinaire des François paroisse assez médiocre, il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous, sont capables de produire les plus belles choses: mais, ajoute-t-il, quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer; & si nous avons rendu justice à quelque excellent Ouvrage, notre legereté ne le laisse pas jouir long-tems de la réputation que nous lui avons donnée. Il est surpris que dans une Cour aussi polie que celle de France, le bon & le mau-

(1) Tome IV. pag. 225.

vais goût, le vrai & le faux esprit, y soient tour à tour à la mode comme les habits. Il donne quelques exemples de cette inégalité, tant à l'égard des Hommes que par rapport aux Ouvrages d'Esprit. " Ce n'est pas, ajoute-t-il, qu'il n'y ait en France des Esprits bien sains, qui ne se dégoutent jamais de ce qui doit plaire, & jamais ne se plaignent à ce qui doit donner du dégoût: mais la multitude, ou ignorante, ou préoccupée, étouffe ordinairement le petit nombre des Connoisseurs ". Il n'y a point, de pays, continue-t-il, où la Raison soit plus rare qu'elle est en France: quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers. Communément tout est fantaisie; mais une fantaisie si belle, & un caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que les Etrangers honteux de leur bon sens, comme d'une qualité grossière, cherchent à se faire valoir chez eux par l'imitation de nos Modes, & renoncent à des qualitez essentielles, pour affecter un air & des manieres qu'il

1684. ne leur est presque pas possible de se donner. Après avoir montré les avantages que la France tire de cette prévention; *heureux donc, dit-il, ce Caprice noble & galant, qui se fait recevoir de nos plus grands ennemis: mais nous devrions nous défaire de celui qui regne dans les Arts, & qui décide impérieusement des productions de l'esprit, sans consulter ni le bon goût, ni la raison.* Il fait voir ensuite, qu'il y a un défaut opposé à cette légèreté, qui n'est pas moins déraisonnable; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre tems que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. Il finit, en marquant la disposition d'esprit qu'il faut avoir, pour faire un sain jugement des Hommes & de leurs Ouvrages. Il marque les avantages considérables que la France tire de cette prévention.

Madame Mazarin étant revenue d'une grande Maladie en 1684, dit un jour en riant, qu'elle seroit bien aise de savoir ce qu'on diroit d'elle

après

après sa mort. Il n'en fallut pas davantage pour engager Mr. de St. Evremond à faire son Panegyrique, sous le titre d'ORAISON FUNEBRE (1). Il y parle de sa naissance, des personnes illustres qui l'avoient demandée en mariage; des motifs qui portèrent le Cardinal à la donner au Duc de la Meilleraye, & du jugement qu'on fit de ce choix; de la dévotion imbecile & ridicule de ce Duc; des mauvais traitemens qu'il fit à Madame Mazarin & qui la forcèrent enfin de le quitter; des voyages qu'elle fut obligée de faire, de son séjour à Chambéry, de son arrivée en Angleterre, des applaudissemens qu'elle y reçût, & des agrémens qu'on trouvoit dans sa maison. Madame Mazarin, dit-il, n'est pas plutôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une maison, qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde; on y vit avec une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soi, & plus respectueusement qu'à la Cour.

Il

(1) Tom. IV. pag. 258.

1684. Il est vrai qu'on y dispute souvent; mais c'est avec plus de lumière que de chaleur. C'est moins pour contredire les personnes, que pour éclaircir les matieres; plus pour animer les conversations, que pour aigrir les esprits. Le Jeu qu'on y joue est peu considérable, & le seul divertissement y fait jouer. Vous n'y voyez sur les visages ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu. Le desintéressement est si loin en quelques-unes, qu'on leur est proche de se réjouir de leur perte, & de s'affliger de leur gain. Le jeu est suivi des meilleurs repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de France, pour les délicats; tout ce qui vient des Indes, pour les curieux; & les mets communs deviennent rares par le goût exquis qu'on leur donne.

Il composa ensuite deux petits discours sur la Religion (1). Dans le premier, il fait voir le malheur de ceux qui vivent dans le doute; l'avantage des véritables dévots, & les divers jugemens que l'on fait de ceux qui quittent le monde pour

(1) Tom. IV. pag. 297, & 303.

mettre dans la retraite. Dans l'autre, il montre que la Religion est le dernier de nos Amours, & qu'un pécheur converti mêle ordinairement l'idée de ses passions usées, aux plus tendres sentimens de sa dévotion. Dans la Lettre qu'il écrivit alors à une Dame galante qui vouloit devenir Dévote (1), il découvre les motifs qui portent ordinairement les femmes à devenir Dévotes, & les ressorts secrets qui animent leur Dévotion. Il donne ensuite plusieurs conseils à son amie, pour la diriger dans le nouvel état qu'elle alloit embrasser.

Charles II. étant mort en 1685, 1685. Mr. de St. Evremond perdit la pension qu'il recevoit de ce Prince; & comme il ne pouvoit pas s'assurer de la faveur de Jaques II, quoi que ce Prince lui eût toujours témoigné beaucoup de bonté, il pria ses Amis de faire de nouveaux efforts pour obtenir son retour. Mr. le Maréchal de Crequi lui conseilla d'écrire au Roi, & promit de rendre sa Lettre.

(2) Tom. IV. p. 307.

1685. tre: mais elle n'eut pas plus d'effet que les précédentes. Nous n'avons pas trouvé cette Lettre dans les papiers de Mr. de St Evremond: mais voici celle qu'il écrivit en même tems à Mr. le Maréchal de Crequi:

" JE vous envoie, Monseigneur, la Lettre que vous m'avez com-
" seillé d'écrire au Roi, & que vous m'avez promis si obligeamment de lui rendre. Vous y verrez un profond respect, & un repentir sincère d'une faute qui ne m'est connue que par la punition que j'en ressens. Mon châtiment seul me persuade mon crime: si je ne savois que le Roi ne châtie per-
" sonne qui ne l'ait mérité, je serois encore à m'appercevoir que j'ai failli. Les mouvemens du cœur font perdre à l'esprit la netteté de ses lumières. Le zèle que je me sentoie pour tout ce qui regarde le Roi, ne me laissoit pas croire que je le pussé offenser. Un peu moins de confiance à mon zèle, & plus de précaution m'auroient fait demeurer en France,

" où

où j'aurois eu l'honneur de vous voir; ce qui eût fait le plus grand bonheur de ma vie. Mais il faut s'accommoder à l'état où l'on se trouve, sans chercher une vaine consolation dans le souvenir d'une condition passée. Après tout, je ne saurois me dire fort malheureux: si la fortune m'a ôté un peu de bien, elle m'a fait faire une épreuve glorieuse; c'est de votre amitié, Monseigneur, que je trouve aussi vive & aussi animée après vingt-cinq ans d'absence, qu'elle pourroit l'être si j'avois l'honneur de vous voir à tout moment.

" Pour le conseil que vous me donnez de louer SA MAJESTÉ, vous me permettrez de ne le pas suivre. Votre affection vous figure que je pourrois donner un tour à ses louanges, qui ne lui déplairoit pas: mais je sai combien il est dangereux de louer un Prince, qui a plus de goût & de discernement, que ceux qui le louent: n'ont d'esprit & de génie. La plû-
" part:

1685." part des louanges sont grossières
 " & elles dégoûtent; affectées, elles
 " les déplaisent; recherchées, elles
 " ne conviennent pas assez au sujet.
 " je ferois tombé dans quelqu'un de
 " ces inconveniens-là, & j'aime
 " mieux ne louer point, que de
 " louer mal. Il y a bien de la vani-
 " té à penser faire valoir des choses
 " qui se font valoir pleinement par
 " elles-mêmes: elles n'ont besoin
 " que d'être nommées, pour faire
 " leur impression sur les esprits.
 " Quand on en parle, je suis le pre-
 " mier à sentir les mouvemens qu'elles
 " les inspirent: mais je ne hazarde
 " point des louanges, qui peut-être
 " leur feroient tort; & je croi faire
 " plus pour elles en évitant soigneu-
 " sement de les gâter, que ne font
 " les autres en cherchant curieuse-
 " ment à les embellir.

Mr. de St. Evremond écrivit alors
 les *Réflexions sur les Poèmes des*
Anciens, & sur *le Merveilleux* qu'on
 y trouve (1). Il montre dans ce pre-
 mier Ouvrage, que quelque admirateur

(1) Tom. IV. pag. 325, & 337.

bles que soient les Poèmes d'Home- 1685.
 re, on seroit néanmoins ridicule si
 on s'avisoit d'en faire de semblables
 dans nôtre siècle, où tout est chan-
 gé, la Religion, la Politique, les
 mœurs, le goût, les manieres. Dans
 l'autre Ouvrage, il remarque que
le Merveilleux des Poèmes des An-
 ciens, considéré purement en lui-
 même, n'est guere moins étrange
 que celui de la Chevalerie: il fait
 voir que les Poètes ont remis ce qu'il
 y a de plus infâme au ministère de
 leurs Déeses & de leurs Dieux; &
 prend de là occasion de concilier
 deux choses que l'on dit commu-
 nément, & qui paroissent opposées:
 l'une, que la *Poésie est le langage*
des Dieux; & l'autre, qu'il n'y a rien
 de plus fou que les Poètes.

Mr. Bernier vint en Angleterre
 dans ce tems-là. Il voyoit souvent
 Mr. de St. Evremond; & l'estime
 qu'ils avoient l'un & l'autre pour
 Gassendi, le restaurateur de la Phi-
 losophie d'Epicure, leur faisoit sou-
 vent tourner la conversation sur les
 Dogmes de cet ancien Philosophe.
 Cela

1685. Cela donna occasion à Mr. de St. Evremond de composer un écrit (1), où il avouë que de toutes les Opinions des Philosophes touchant le Souverain-bien, il n'y en a point qui lui paroisse si raisonnable que celle d'Epicure, qui le fait consister dans la Volupté. Il ajoute néanmoins qu'il n'est pas facile de bien savoir ce qu'il entendoit par le mot de Volupté; tant les sentimens des Anciens sont differens sur les mœurs de ce Philosophe. Il rapporte le jugement qu'en ont fait ses ennemis & ses partisans; & sans les croire absolument les uns ni les autres, il examine ce qu'on peut dire là-dessus de plus raisonnable. Il ne croit pas qu'Epicure ait voulu introduire une Volupté austere & insensible, qui consistât dans la mortification des sens. Une pareille Volupté lui semble plus dure que la Vertu des Stoïques; & il ne sauroit comprendre qu'un Philosophe qui ne croyoit pas l'Immortalité de l'Ame, & ne connoissoit d'autres biens que ceux de ce monde, ait voulu

(1) Tom. IV. pag. 387.

la mortifier ses sens, & se faire un ordinaire de pain & d'eau, pour arriver au souverain bonheur de la vie. Je m'étonne, dit-il, qu'on n'établisse pas la Volupté d'un tel Epicure dans la Mort; car à considérer la misere de sa vie, son souverain bien devoit être à la fin. Mr. de St. Evremond pense qu'Epicure étoit un Philosophe fort sage, qui selon les tems & les occasions, aimoit la Volupté en repos, ou la Volupté en mouvement; & que de cette difference de Volupté, est venue celle de la réputation qu'il a eue. Il remarque les grands changemens que la réflexion & l'âge produisent, dans nos opinions, aussi bien que dans nôtre humeur; & conclut qu'on ne doit pas s'étonner, que dans une si grande diversité de vies & de mouvemens, Epicure qui a plus écrit qu'aucun autre Philosophe, ait traité différemment la même chose, selon qu'il peut l'avoir différemment pensée ou sentie. Il croit donc qu'il faut le regarder autrement dans la jeunesse & la santé, que dans la vieillesse & la maladie. Dans la vigueur de son âge, il

1685. il jouit avec économie des Plaisirs les plus vifs & les plus animés; & lors qu'il devint infirme & languissant, il ne rechercha plus que cette indolence & cette tranquillité d'esprit, qui fait le bonheur de la vieillesse.

Mr. de St. Evremond adressa cet Ouvrage à Mr. Bernier. Quelque temps après, Mademoiselle de l'Enclos ayant souhaité de savoir, s'il étoit l'Auteur des *RÉFLEXIONS sur la Doctrine d'Epicure*, qu'on avoit imprimées à Paris sous son nom, il l'assura qu'elles n'étoient point de lui. *Vous voulez savoir*, dit-il, *si j'ai fait ces* *RÉFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE*, qu'on m'a attribué. Je pourrois m'en faire honneur: mais je n'aime pas à me donner un mérite que je n'ai point; & je vous dirai ingénument qu'elles ne sont pas de moi. J'ai un grand desavantage en ces petits Traités qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas; & parmi les

(1) Voyez le *DICTIONNAIRE historique & critique*, à l'Article d'*EPICURE*, Remarque (L).

(2) Elles

1685. choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises, que je ne prens pas la peine de desavouer. A l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée, m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation. Qu'on se défait de l'Amour propre difficilement! Je le quitte comme Auteur; je le reprens comme Philosophe; sentant une volupté secrète à négliger ce qui fait le soin de tous les autres.

Ces *Reflexions sur la Doctrine d'Epicure*, que vous aviez crû être de Mr. de St. Evremond (1), sont de Mr. Sarasin: vous les trouverez dans ses *Nouvelles Oeuvres*, imprimées à Paris en 1674 (2). Mr. de St. Evremond envoya à Mademoiselle de l'Enclos son *Discours sur la Morale d'Epicure*; & comme Mr. Bernier venoit de mourir, il l'adressa à cette Dame, sous le nom de *MODERNE LEONTIUM*.

En 1686, Mr. le Comte de Sunderland, proposa au Roi de créer en 1686. fa-

(2) Elles sont au commencement du I. Tome, sous le titre de *Discours de Morale*.

1686. faveur de Mr. de St. Evremond, une Charge de *Secrétaire du Cabinet*. Elle devoit consister à écrire les Lettres particulieres du Roi aux Princes étrangers. Le Roi agréa la proposition de Mylord Sunderland; mais Mr. de St. Evremond ne crût pas qu'il lui convînt d'accepter cet emploi. Il ne laissa pas de témoigner à ce premier Ministre combien il lui étoit obligé de ses soins, & il le pria de remercier sa Majesté de l'honneur qu'elle vouloit lui faire; qu'il se feroit estimé heureux de pouvoir la servir, mais qu'à son âge il ne devoit penser qu'à bien ménager le peu de tems qui lui restoit encore à vivre, & à le passer dans le repos & dans la tranquillité.

Le Discours qu'il composa alors sur la *Retraite* (1) contient plusieurs réflexions sur les défauts ordinaires aux Vieilles-gens, & les raisons qui les doivent porter à se retirer du monde. Il croit que de toutes les Retraites il n'y en auroit point de préférable à celle des Couvens,

(1) Tome IV. pag. 405.

on y laissoit au corps les commodités nécessaires, & à l'esprit une raisonnable satisfaction. Il souhaite qu'il y eût des Sociétés établies, où les honnêtes gens pussent se retirer, après avoir rendu au public tous les services qu'ils étoient capables de lui rendre; & où ils pussent goûter la joye d'une Retraite pieuse, & le plaisir innocent d'une honnête & agréable Conversation. Il nous apprend qu'à la Prison de Mr. Fouquet, Mr. le Maréchal de Clerembaut avoit la tête remplie de ces imaginations de Retraite; & ajoute que pour lui, quoi qu'il soit " persuadé qu'il y a des tems où rien n'est si sage que de se retirer, cependant il se remet de sa Retraite à la nature beaucoup plus qu'à la raison ". C'est par ses mouvemens, dit-il, qu'au milieu du monde je me retire aujourd'hui du monde de même. J'en suis encore pour ce qui me plaît : j'en suis dehors pour ce qui m'incommode. Chaque jour, je me débats aux connoissances qui me fatiguent, & aux conversations qui m'ennuyent : chaque jour je cherche un doux commerce

1686. *merce avec mes amis, & fais mes délices les plus cheres de la délicatesse de leur entretien. De la façon que je vis, ce n'est ni une société pleine, ni une retraite entiere : c'est me réduire innocemment à ce qui m'accommode le plus. Dégouté du vice comme trop grossier, & blessé de la pratique de la vertu comme trop rude, je me fais d'innocentes douceurs qui conviennent au repos de la Vieillesse, & qui sont justement sensibles à proportion de ce que j'ai puis encore agréablement sentir.*

1687. Madame la Duchesse de Bouillon étant venue en Angleterre en 1687 pour voir Madame Mazarin sa Sœur. Mr. de la Fontaine lui écrivit une Lettre très-galante, & très-spirituelle.

(1) Tom. IV. pag. 434, 443, & 451.

(2) Elizabeth Montaigu, veuve de Mr. Chevalier Harvey, mort à Constantinople où il avoit été envoyé en Ambassade par Charles II. Cette Dame avoit de l'esprit & un génie propre à entrer dans les affaires d'Etat les plus délicates. Elle eut beaucoup de part aux divers changements de Ministère, qui arriverent sous Charles II. & contribua plus que personne à faire venir en Angleterre Madame Mazarin, avec qui elle eut ensuite une très-forte amitié. Etant allée

le. Madame de Bouillon pria Mr. de St. Evremond d'y répondre; & cela lui attira une Lettre de Remerciement, de Mr. de la Fontaine (1). On avoit tant d'estime en Angleterre pour cet illustre Auteur, que Madame Harvey (2), le Duc de Devonshire, Mylord Montaigu, & Mylord Godolphin, ayant sçu quelques années après qu'il ne vivoit pas fort commodément à Paris, résolurent de l'attirer à Londres (3), & s'engagerent à lui assurer une subsistance honorable : & il y a apparence qu'il seroit venu, si les infirmités de la vieillesse ne l'en avoient empêché.

L'An-

à Paris en 1683. Mr. de la Fontaine avoit souvent l'honneur de la voir chez Mylord Montaigu son frere, Ambassadeur d'Angleterre; & elle voulut bien lui donner le sujet de la Fable du RENARD ANGLAIS. Mr. de la Fontaine adressa cette Fable à Madame Harvey, & y fit entrer son éloge. Elle mourut en 1702.

(3) Voyez la LETTRE de Mademoiselle de l'Enclos à Mr. de St. Evremond, Tom. V. p. 144.

1688. L'Année suivante Mr. de St. Evremond écrivit une Lettre à Mr. le Fèvre, Docteur en Medecine à Londres, où il donne son JUGEMENT sur les RELATIONS de Siam du Chevalier de Chaumont, du Pere Tachard, & de l'Abbé de Choisi & sur le Livre de Confucius (1). On voit dans cette Piece qu'il n'avoit pas une idée fort avantageuse de ce Philosophe Chinois, ni de la Chine, mais il parle plus particulièrement de ce pays-là, dans la Lettre qu'il écrivit alors à Mr. Justel, au sujet de la Dispute de Mr. Limborch avec le Juif Orobio (2). " Quel Pays, dit-il, que cette Chine, à ce que j'ai appris du sincere & judicieux Pere Couplet (3)! Point de blé à Pekin, point de vin dans tout l'Empire, point d'huile d'olive, point de beurre, point d'huitres. On y trouve de la Peinture sans ombre, de la Musique sans parties, de Palais de bois sans Archi-

(1) Tom. IV. pag. 472.

(2) Ibid. p. 475.

(3) Mr.

recture; beaucoup de Sciences perdues, à ce que l'on croit; une ignorance presque de toutes choses, à ce qu'on voit; un Alphabet de soixante mille lettres; une Langue toute de monosyllabes. Il n'y auroit point de Géometrie, point d'Astronomie, si le zèle des Conversions n'y faisoit aller des Jesuites, qui doivent la Tolérance de notre Religion, après la grâce de Dieu, au Calendrier & aux Almanacs. Vous voyez qu'il manque bien des choses à ce Pays si renommé: mais en recompense la Morale y est bonne, la Politique excellente, le Peuple innombrable, les Sujets obéissans, & le plus grand des Empereurs moderé.

Vous savez, Monsieur, qu'il parut en 1685. une VIE de Mr. le Vicomte de Turenne, publiée sous le nom supposé de Mr. du Buisson premier Capitaine, & Major du Regiment

(3) Mr. de St. Evremond avoit vu le Pere Couplet en Angleterre.

1688. ment de Verdelin (1). La Maison de Mr. de Turenne en fut si mécontente, qu'elle résolut de choisir un habile Ecrivain pour composer la Vie de ce grand Capitaine (2). Le Cardinal de Bouillon persuadé que Mr. de St. Evremond qui avoit connu Mr. de Turenne, s'étoit attaché à étudier son génie le pria de lui fournir quelques Memoires dont on pût faire usage dans cette Vie. Mr. de St. Evremond lui envoya une petite Piece (3), où il parle de la maniere dont Mr. de Turenne s'étoit élevé au Commandement des Armées. Il marque l'estime particuliere que le Prince de Condé avoit pour lui, & l'application avec laquelle il l'observoit, cherchant à profiter non seulement de ses Actions, mais de ses Discours. " Il me souvient, *dit-il*, " qu'il

(1) Voyez la RE'PONSE aux Questions d'un Provincial, Tom. I. p. 224.

(2) Ce choix tomba sur Mr. l'Abbé Raguenet; mais son Ouvrage n'a point encore paru. Le Pere le Long dans sa BIBLIOTHEQUE historique de la France, n. 13657, nous apprend que cette Histoire manuscrite de Mr. de Turenne a été composée avec beaucoup

" qu'il lui demandoit un jour, *quelle* 1688.
 " conduite il voudroit tenir dans la
 " guerre de Flandres. Faire peu de
 " Sieges, répondit Mr. de Turenne,
 " & donner beaucoup de Combats.
 " Quand vous aurez rendu vôtre
 " Armée superieure à celle des en-
 " nemis, par le nombre & par la
 " bonté des troupes, (ce que vous
 " avez presque fait par la Bataille de
 " Rocroi); quand vous serez bien
 " maitre de la campagne, les villa-
 " ges vous vaudront des places: mais
 " on met son honneur à prendre
 " une ville forte, bien plus qu'aux
 " moyens de conquerir aisément
 " une province. Si le Roi d'Espa-
 " gne avoit mis en troupes ce qu'il
 " lui a coûté d'hommes & d'argent
 " à faire des sieges & à fortifier des
 " Places, il seroit aujourd'hui le plus
 " con-

de soin & d'exaëtitude sur les Memoires de sa Famille & par son ordre. Ainsi ce sera toute autre chose que la VIE de Cromwel, écrite par ce même Abbé, dans laquelle il n'y a guere moins de bevûës, & de faussetez, que de periodes.

(3) Tom. V. pag. 1.

1688." confiderable de tous les Rois ". Mr. de St. Evremond donne ensuite quelques exemples des grandes Actions de Mr. de Turenne, & montre les services importants qu'il avoit rendus à la Cour, pendant les Guerres civiles. Il fait après cela quelques réflexions sur son attachement au bien de l'Etat & à la gloire de sa Patrie, sur la réforme qu'il fit dans la Discipline militaire, sur la maniere dont il se conduisit à l'égard du Cardinal Mazarin, sur son changement de Religion, & enfin sur les marques d'estime & de reconnoissance dont le Roi l'honora, même après sa mort; ce Prince ayant voulu qu'il fut enterré à St. Denis, dans le Tombeau des Rois de France. Mr. de St. Evremond nous apprend dans cet Ouvrage une Particularité que vous serez, peut-être, bien aise de trouver ici: c'est que Mr. de Turenne ne donnoit presque rien à la fortune pour les événemens. Il croyoit

(1) Tom. V. p. 16.

(2) Ces *Memoires*, imprimez à Cologne;
ou

croyoit que la perte d'une Bataille, 1688, devoit toujours être attribuée à la mauvaise conduite des Généraux. *Quand un homme, disoit-il, se vante de n'avoir point fait de fautes à la guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas faite long-tems.* Il disoit aussi, qu'il n'avoit perdu les Combats de Mariendal & de Rhetel, que pour n'avoir pas suivi rigoureusement les Maximes de la Guerre.

Mr. de St. Evremond retoucha alors le *PARALLELE de Mr. le Prince & de Mr. de Turenne* (1), qu'il avoit composé en Hollande; & confié à quelques amis. On en inséra un fragment dans les *MEMOIRES pour servir à l'Histoire du Prince de Condé* (2), & ce morceau fut reimprimé à Paris il y a cinq ans, dans un *Recueil d'Ouvrages* publiés sous le nom de Mr. de St. Evremond.

La Revolution, qui éleva le Prince 1688 d'Orange sur le Trône de la Grande Bretagne, fut avantageuse à Mr. de

ou plutôt à Amsterdam en 1693, font de Mr. la Brune.

1689. de St. Evremond. Ce Prince lui avoit temoigné beaucoup de bonté en Hollande; & lorsqu'il fut devenu Roi d'Angleterre, il lui donna plus d'une fois des marques solides de sa faveur. Il le mettoit souvent de ses parties de plaisir. Il aimoit à s'entretenir avec lui, & à l'entendre parler des grands Capitaines qu'il avoit vûs en France, & des événemens de la guerre dont il avoit été témoin.

Mr. de St. Evremond ne songeoit plus qu'à finir tranquillement ses jours en Angleterre, lorsqu'il reçut des Lettres du Comte de Grammont, qui lui apprenoient que le Roi de France avoit dit qu'il *pouvoit revenir*, & qu'il *seroit bien reçu*. Ce Prince voyant que la guerre alloit s'allumer entre les deux Nations, craignoit qu'il n'y eût du danger pour Mr. de St. Evremond à demeurer au milieu d'un Peuple irrité contre la France. Mais son mérite lui avoit aquis l'estime & la bienveillance générale des Anglois. Mr. de Grammont le felicita des sentimens favorables que le Roi avoit pour lui, &

& le pria de hâter son retour. Plusieurs personnes de distinction lui écrivirent aussi. Mais ils furent bien surpris, quand ils virent qu'il n'avoit aucun penchant à quitter l'Angleterre. Il répondit au Comte de Grammont, qu'il avoit une profonde reconnoissance pour la grace que le Roi vouloit bien lui faire, & qu'il n'auroit pas balancé à partir, s'il eût été en état d'en profiter; mais que les infirmités presque inséparables de la Vieillesse, ne lui permettoient pas d'entreprendre ce voyage, & de quitter un pays où il trouvoit beaucoup de douceur.

Dans ce tems-là, quelques Membres de la Chambre des Communes, zelés reformateurs, firent des plaintes contre Madame Mazarin, & proposerent de la faire sortir d'Angleterre: mais on n'eut point d'égard à leurs rémontrances. Le Roi, touché du sort de cette illustre infortunée, la prit sous sa protection, & lui donna une pension de deux mille livres sterling. Il est vrai qu'elle se trouvoit reduite à de dures extremi-

1689. tez; accablée de dettes, persecutée par ses créanciers, & sans ressource. Mr. Mazarin, qui dissipoit les biens immenses qu'elle lui avoit apportez, parmi des Confreries de Moines & de Dévots, la laissoit manquer de tout. Il y avoit plus de quinze ans qu'elle n'avoit rien touché de la pension de vingt-quatre mille livres, qu'il s'étoit engagé à lui payer. La Bigoterie des Dévots leur tient lieu de toutes les vertus: ils se croient dispensés de toute sorte d'obligations civiles & naturelles. Mr. Mazarin ne se contenta pas de priver Madame Mazarin de la jouissance de ce qui lui étoit dû, il voulut lui ôter le droit d'y jamais prétendre. Il lui intenta un procès sur ce qu'elle vivoit séparée de lui, & demanda qu'en cas qu'elle refusât de revenir dans sa maison, elle fût déclarée déchuë de ses Conventions. Madame Mazarin representa, qu'elle ne pouvoit sortir d'Angleterre sans avoir acquitté les det-

(1) On trouvera ce *Plaidoyé* dans le *MÉ-
LANGE curieux des meilleures Pièces attri-
buées*

dettes qu'elle y avoit contractées, 1689. mais Mr. Mazarin n'avoit pas des sentimens de justice si délicats. Il persista dans ses demandes, & la fit condamner par un arrêt du Grand Conseil.

Le *PLAIDOYÉ* de Mr. Erard, Avocat de Mr. Mazarin, fut imprimé à Paris peu de tems après que la Cause eût été plaidée; mais il ne tomba entre les mains de Madame Mazarin qu'en 1696. (1) Elle fut si outrée de la maniere dont on la traitoit dans cet Ouvrage qu'elle voulut absolument qu'on y répondit. Elle communiqua cette Réponse à Mr. de St. Evremond, qui ne la trouvant pas à son gré se chargea d'en faire une lui-même. Il avoit dessein de n'y rien mettre de personnel contre Mr. de Mazarin; mais Madame Mazarin s'y opposa, disant qu'elle *savoit fort bien qu'une Femme ne devoit pas quitter son mari; & qu'il n'y avoit qu'une peinture vive de ses injustices & de ses folies, qui pût la* *justi-*

*buées à Mr. de St. Evremond, &c. Tom. II.
p. 113, & suiv.*

1689. *justifier devant le public.* Elle ne voulut pas même qu'on épargnât l'Avocat de Mr. de Mazarin, qui avoit, ajoûtoit-elle, également *péché contre la verité, le bon-sens, & la bienséance à son égard.* Elle s'en plaignit à Madame de Bouillon, qui en fit faire des reproches à cet Avocat par Mr. le Duc de Caderouffe. Mr. Erard tâcha de se justifier dans une Lettre qu'il écrivit à ce Duc, & qui fut envoyée à Madame Mazarin (1). La RÉPONSE de Mr. de St. Evremond au Plaidoyé de Mr. Erard fut imprimée à Londres en 1696. sous ce titre: *RÉPONSE au Plaidoyé de Monsieur Herard, Avocat au Grand Conseil, ou plutôt à l'Inveective, au Libelle que Monsieur le Duc de Mazarin a fait imprimer contre Madame la Duchesse son Epouse.* Mr. Du Bourdieu (2) y avoit fait une Preface, qui contenoit un éloge très-bien tourné de Madame Mazarin ; mais

(1) Cette Lettre est inserée dans le *Mélange Curieux* &c. ubi sup. p. 245.

(2) Ministre de l'Eglise François de

Mr. de St. Evremond la trouva trop longue, & il l'abregea.

On parloit souvent chez Madame Mazarin de la Dispute qui s'éleva en 1692. France sur la Préférence des Anciens & des Modernes. Mr. de St. Evremond prenoit ordinairement le parti des Modernes, & faisoit l'éloge de nos meilleurs Ecrivains François. Madame Mazarin souhaita d'avoir par écrit son JUGEMENT sur ces Auteurs ; & ajouta que puisqu'il étoit lui-même un des Modernes, elle ne vouloit pas qu'il s'oubliât. Il lui fit cette Réponse :

" Voici, Madame, le JUGEMENT que vous m'avez demandé sur quelques-uns de nos Auteurs.
" MALHERBE a toujours passé pour le plus excellent de nos Poëtes : mais plus par le tour & par l'expression, que par l'invention & par les pensées.

On

Savoye ; le même qui nous donna en 1705. une *Dissertation historique & critique sur le Martyre de la Legion Thebéene.*

1692. " On ne sauroit disputer à VOI-
 " TURE le premier rang, en toute
 " matiere ingenieuse & galante : c'est
 " assez à SARASIN d'avoir le se-
 " cond, pour être égal au plus esti-
 " mé des Anciens en ce genre-là.
 " BENSERADE a un caractère
 " si particulier, une maniere de di-
 " re les choses si agréable, qu'il fait
 " souffrir les pointes & les allusions
 " aux plus délicats.
 " Dans la Tragédie, CORNEIL-
 " LE ne souffre point d'égal, RA-
 " CINE de supérieur : la diversité
 " des caractères permettant la con-
 " currence, si elle ne peut établir
 " l'égalité. *Corneille* se fait admirer
 " par l'expression d'une grandeur
 " d'ame heroïque, par la force des
 " passions, par la sublimité du dis-
 " cours : *Racine* trouve son mérite
 " en des sentimens plus naturels, en
 " des pensées plus nettes, dans une
 " diction plus pure & plus facile.
 " Le premier enleve l'ame ; l'autre
 " gagne l'esprit : celui-ci, ne don-
 " ne rien à censurer au lecteur ; ce-
 " lui-là, ne laisse pas le spectateur
 " en

" en état d'examiner. Dans la con- 1692.
 " duite de l'Ouvrage, *Racine* plus
 " circonspect, ou se défiant de lui-
 " même, s'attache aux Grecs, qu'il
 " possède parfaitement ; *Corneille*
 " profitant des lumieres que le tems
 " apporte, trouve des beautés qu'A-
 " ristote ne connoissoit pas.
 " MOLIERE a pris les Anciens
 " pour modele ; inimitable à ceux
 " qu'il a imités, s'ils vivoient en-
 " core.
 " Il n'y a point d'Auteur qui fas-
 " se plus d'honneur à nôtre Siecle
 " que DESPREAUX ; en faire un
 " éloge plus étendu, ce seroit en-
 " treprendre sur ses Ouvrages, qui le
 " font eux-mêmes.
 " LA FONTAINE embellit les
 " FABLES des Anciens : les An-
 " ciens auroient gâté les CONTES
 " de la Fontaine.
 " PERRAULT a mieux trouvé
 " les défauts des Anciens, qu'il n'a
 " prouvé l'avantage des Modernes.
 " A tout prendre, son Livre (1) me
 " sem-

(1) PARALLELE des Anciens & des Mo-
 dernes.

1692." semble très-bon, curieux, utile,
 " capable de nous guerir de beau-
 " coup d'erreurs. J'aurois souhaité
 " que le *Chevalier* eût fait moins de
 " contes, que le *President* eût un
 " peu plus étendu ses raisons, l'*Ab-*
 " bé resserré les siennes.

" Vous voulez, Madame, que
 " je vous parle de moi, & je vous
 " parlerai de vous. Si quelcun de
 " ces Messieurs avoit été en ma pla-
 " ce, pour vous voir tous les jours,
 " & recevoir les lumieres que vous
 " inspirez; il auroit passé les An-
 " ciens & les Modernes. J'en ai
 " profité si peu, que je ne mérite
 " aucun rang parmi ces Illustres.

Il fait le même jugement de ces
 Auteurs, dans une petite Piece en
 Vers, écrite dans ce tems-là (1);
 où après avoir marqué le veritable
 génie de la Poësie Française, il sou-
 tient qu'en matiere de Philosophie,
 d'Esprit, & de Galanterie, les Mo-
 dernes l'emportent sur les Anciens.
 Voi-

(1) Tom. V. pag. 88.

(2) C'est dans la *Satire* XI. laquelle roule
 sur

Voici comment il y parle de Mr. 1692.
 Despreaux, qui défendoit les An-
 ciens avec beaucoup de chaleur
 contre Messieurs Perrault & Fon-
 tenelle:

*Le Partisan outré de tous les Anciens,
 Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les siens.
 Il a fait aux Grecs plus d'injure,
 Par ses Vers si rares, si beaux,
 Qu'il n'en fera par sa censure
 Aux Fontenelles, aux Perraults.
 Quand il paroît aux Modernes contraires,
 Aux Anciens il doit être odieux:
 Tout ce qu'il fait, est fait pour leur déplaire,
 Si bien écrire, est écrire contr'eux.*

Il semble qu'une préférence si avan-
 tageuse n'auroit pas dû déplaire à
 Mr. Despreaux. Cependant il s'en
 offensa. Moins zélé pour sa propre
 gloire, que pour les interêts des An-
 ciens, il ne songea qu'à les vanger;
 & lança un trait satirique contre
 Mr. de St. Evremond dans un de ses
 Ouvrages (2).

Ma-
 sur le vrai & le faux Honneur. Mr. Des-
 preaux y fait voir que le vrai Honneur con-
 siste

1693. Madame Mazarin ayant été malade en 1693, Mr. de St. Evremond composa un *DIALOGUE en Vers* (1), entre le *Vieillard*, c'est-à-dire, lui-même, & la *Mort*. C'est, comme on l'a fort bien remarqué (2), une imitation du Prologue de l'*ALCESTE* d'Euripide, qui l'emporte sur son Original pour la délicatesse du tour & la fine Satire dont la Piece est pleine. Il s'agit de savoir si quelcun voudra mourir pour Madame Mazarin: l'Auteur passe en revue tous les Amis & toutes les Amies de l'illustre Malade; c'est-à-dire, presque toute la Cour d'Angleterre. Leurs Caractères, ajoute-t-on, sont de main de maître.

Quelque-tems après Mr. l'Abbé de

siste dans l'équité & dans la justice; & après avoir donné des exemples du faux honneur, il ajoute que quoi qu'en dise Mr. de St. Evremond, il en croira Sénèque avant Pétrone: voulant censurer par là, la préférence que Mr. de St. Evremond donne à Pétrone sur Sénèque dans un de ses Ouvrages; quoi que dans cette préférence il ne s'agisse point du vrai & du faux honneur. Le Commentateur de Mr. Despreaux s'est efforcé de rencherir ici sur son Auteur. Il assure que

Mr.

de Chaulieu écrivit une Lettre en 1693. Vers à Madame Mazarin (3), où il faisoit l'éloge de Mr. de St. Evremond d'une manière très-délicate. Cet ingénieux Abbé le comparoit à Ovide: voici ce qu'il lui répondit: (4) Il n'y a point de Comparaison qui ne vous desoblige: il n'y en a point d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'Ovide ne me convient point. Ovide étoit le plus spirituel homme de son tems, & le plus malheureux: je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni par mon malheur. Il fut relegué chez des Barbares, où il faisoit de beaux Vers; mais si tristes & si douloureux,

Mr. de St. Evremond a regardé Pétrone comme son Heros en fait de Morale; & pour le prouver, il cite un Ouvrage qui n'est point de Mr. de St. Evremond, & que ce Commentateur n'a vrai-semblablement jamais lu.

(1) Tom. V. pag. 106,

(2) MEMOIRES pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts: Janvier 1706, pag. 30. & 31.

(3) Tom. V. pag. 152.

(4) Ibid. pag. 155.

1693. " reux, qu'ils ne donnent pas moi
 " de mépris pour sa foiblesse, qu
 " de compassion pour son infortun
 " Dans le Pays, où je suis, je ve
 " Madame Mazarin tous les jour
 " je vis parmi des gens sociable
 " qui ont beaucoup de merite
 " beaucoup d'esprit. Je fais d'ass
 " méchans Vers; mais si enjou
 " qu'ils font envier mon humeu
 " quand ils font mépriser ma Poë
 " J'ai trop peu d'argent, mais j'
 " me à vivre dans un pays où il
 " en a: d'ailleurs il manque avec
 " vie, & la considération d'un pl
 " grand mal est une espee de rem
 " de contre un moindre. Voila bi
 " des avantages que j'ai sur Ovid
 " Il est vrai qu'il fut plus heureu
 " à Rome avec Julie, que je ne
 " été à Londres avec Horten
 " mais les faveurs de Julie fur
 " cause de sa misere, & les rigue
 " d'Hortence n'incommovent p
 " un homme aussi âgé que je
 " suis.

1695. Mr. de St. Evremond se trouva
 compris dans la Taxe que le Par
 me

ment avoit mise sur les Hommes qui 1695.
 étoient pas mariés, cela lui donna
 occasion de composer une petite Pie-
 ce en Vers (1), qui est pleine de feu
 & d'enjouement.

Mr. le Comte de Grammont tom- 1696.
 ba dangereusement malade en 1696.

Le Roi qui savoit que ce Seigneur
 n'étoit pas fort devot, voulut bien
 lui envoyer le Marquis de Dangeau
 pour le voir de sa part, & pour lui
 dire qu'il falloit songer à Dieu. Mr.
 de Grammont se tourna alors du cô-
 té de Madame la Comtesse sa fem-
 me, qui avoit toujours été très-dé-
 vote, & lui dit: *Comtesse, si vous*
prenez garde, Dangeau vous esca-
notera ma Conversion.

Mademoiselle de L'Enclos lui
 ayant écrit quelque tems après, que
 Mr. de Grammont étoit guéri, &
 qu'il étoit devenu devot, " j'ai appris
 avec beaucoup de plaisir, *lui ré-*
pondit-il (2), que Monsieur le
 Comte de Grammont a recouvré
 " sa

(1) Tom. V. pag. 165.

(2) Ibid. p. 195, 196.

1696. " sa premiere santé, & aquis une
 " nouvelle Dévotion. Jusqu'ici je
 " me suis contenté grossierement
 " d'être homme de bien; il faut faire
 " quelque chose de plus, & je
 " n'attends que votre exemple pour
 " être Dévot. Vous vivez dans un
 " pays, où l'on a de merveilleux
 " avantages pour se sauver. Le Vicaire
 " ce n'y est guere moins opposé
 " la mode qu'à la Vertu: pécher
 " c'est ne savoir pas vivre, & cher-
 " cher la bienséance autant que
 " Religion. Il ne falloit autrefois
 " qu'être méchant, il faut être
 " plus mal-honnête homme, pour
 " se damner en France presentement.
 " Ceux qui n'ont pas assez de con-
 " sideration pour l'autre vie, sont
 " conduits au salut par les égards
 " les devoirs de celle-ci.

Il felicita bien-tôt Mr. de Gran-
 mont sur le rétablissement de sa sa-
 té; & n'oublia pas le bon Mot qu'il
 avoit dit. " Jusqu'ici, dit-il (1), vous
 " avez été mon HEROS, & maintenant
 " votre PHILOSOPHE; nous par-

(1) Tom. V. pag. 195, 196.

" tagions l'un & l'autre ces rares 1696.
 " qualités: presentement tout est
 " pour vous; vous m'avez enlevé
 " ma Philosophie. Je voudrois être
 " mort, & avoir dit en mourant ce
 " que vous avez dit dans l'agonie:
 " *Comtesse, si vous n'y prenez garde,*
 " *Dangeau vous escamotera ma Con-*
 " *version.* On parle de ce beau Dit
 " dans toutes les Cours de l'Euro-
 " pe.....

Mr. de St. Evremond composa en 1697.
 1697 une petite Piece contre Mr.
 Abbé Renaudot, au sujet du DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET
 CRITIQUE. Cet Ouvrage fut re-
 cherché en France avec tant d'em-
 pressément, que les Libraires de Pa-
 ris resolurent de le réimprimer, &
 s'adresserent à Mr. le Chancelier pour
 obtenir un Privilege. Mr. le Chan-
 celier ordonna à l'Abbé Renaudot
 de l'examiner, pour voir s'il n'y a-
 voit rien contre l'Etat, ou contre
 la Religion Catholique. Cet Ab-
 bé, au lieu de répondre précisément
 à ce qu'on lui avoit demandé, dressa
 un Memoire, où il s'érigeoit en

1697. Critique. On imprima cet Ecrit en Hollande, sous le titre de *Jugement du Public sur le Dictionnaire historique & critique*. Mais le Jugement du Public étoit bien différent de celui de Mr. l'Abbé Renaudot. Le Dictionnaire critique fut reçu en Angleterre avec un applaudissement universel. Madame Mazarin en faisoit ses delices. Mr. de St. Evremond le lût avec tant de plaisir, qu'ayant vu le *Jugement* de l'Abbé Renaudot, se divertit à y faire une RE'PONSE (1), où il raille très-finement cet Abbé. Lorsque la seconde édition de ce Dictionnaire parut, il souhaita de la lire. Je la lui envoyai. On verra par la Lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire dans ce tems-là (2) combien il goûtoit cet Ouvrage, & l'estime qu'il avoit pour l'Auteur.

J'ai déjà remarqué que dès l'année 1668, on avoit imprimé à Paris quelques Ouvrages de Mr. de St. Evremond, mais si pleins de fautes qu'il avoit de la peine à s'y recon-

(1) Tom. V. pag. 265.

(2) Tom.

noître. Ils furent néanmoins si bien reçus du Public, que le Sieur Barbin, qui les avoit imprimés, employa toute sorte de moyens pour en avoir davantage. Il y ajouta même plusieurs Ecrits, où Mr. de St. Evremond n'avoit aucune part, & dont quelques-uns étoient des Pièces de commande. Un homme de Lettres se trouvant un jour chez un Auteur qui écrivoit assez poliment, Barbin y arriva, & s'adressant à cet Auteur, *Hé Monsieur!* lui dit-il, *je vous prie, faites-moi du Saint-Evremond, je vous donnerai trente pistoles; vous m'en avez déjà bien fait, dont j'ai été content.*

Comme Mr. de St. Evremond n'avoit pas écrit pour la gloire d'Auteur, il n'en avoit pas aussi l'inquiétude & la jalousie. Il abandonnoit ses Ouvrages au hazard, & se mettoit peu en peine de leur destinée. Quelque défigurez qu'ils fussent, il ne s'est jamais donné la peine d'en

(2) Tom. V. pag. 375.

1697. d'en avertir le Public (1). Il se contentoit de dire à ses Amis dans la Conversation, qu'il auroit souhaité qu'on n'eût publié aucun de ses Ecrits. *On n'y verroit pas, disoit-il, des fautes que je reconnois bien, & que j'eusse pû éviter : mais n'ayant écrit que pour moi-même, ou pour quelques uns de mes Amis, je n'y ai pas regardé de si près. Du moins, ajoutoit-il, on devoit imprimer ces petites Pièces telles que je les avois faites, & n'y laisser d'autres fautes que les miennes, mais on les a tellement changées que je ne m'y reconnois plus.* Ces changements étoient infinis. Il y avoit même plusieurs endroits qui étoient absolument inintelligibles. Je vais vous en donner un exemple.

Dans l'Ouvrage intitulé, *L'Amitié sans Amitié*, Mr. de St. Evremond avoit dit (2). "Voilà où aboutissent les Amours, & les Amitiés fondées sur le cœur. Pour ces liaisons justes & raisonnables, dont l'esprit a su prendre la direction, il n'y a point de rupture à apprehender; car ou elles durent toute la vie, ou elles se dégagent insensiblement avec discrétion & bien-séance. Il est certain que la nature a mis en nos cœurs quelque chose d'aimant, (si on le peut dire;) quelque principe secret d'affection; quelque fond caché de tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec le tems : mais &c."

(1) Voyez ce qu'il écrit à Mademoiselle de L'Enclos, ci-dessus, p. 240.

(2) Tom.

l'esprit a su prendre la direction, 1697. il n'y a point de rupture à apprehender : car ou elles durent toute la vie, ou elles se dégagent insensiblement, avec discrétion & bien-séance. Il est certain que la nature a mis en nos cœurs quelque chose d'aimant, (si on le peut dire;) quelque principe secret d'affection; quelque fond caché de tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec le tems : mais &c."

Voici comment cela étoit imprimé dans la belle édition de Paris de 1690, in quarto (3):

Voilà où aboutissent les amours & les amitiés.

Sur le cœur, par raisons justes & raisonnables, dont l'esprit a su prendre la division, il n'y a point de rupture à apprehender; car ou elle dure toute la vie, ou elle se dégage insensiblement avec discrétion & diligence. Il est certain que la nature a mis dans

nos

(2) Tom IV. pag. 136.

(3) Tom. I. p. 423.

1697. nos cœurs quelque chose de riant, si on le peut dire, quelque principe secret d'affection qui fait cacher la tendresse qui s'explique & se rend communicable avec les amis. Mais &c (1).

A-t-on jamais vû un si effroyable galimatias? Certainement si l'on considère combien ces Ecrits de Mr. de St. Evremond étoient défigurés, on aura lieu d'être surpris qu'ils aient été si bien reçûs du Public. Il faisoit, qu'il y restât encore de grandes beautés! Ces mêmes beautés mouroient Mr. de St. Evremond à couvert de la critique des connoisseurs & le disculpoient à l'égard des fautes qui venoient de l'ignorance des imprimeurs ou des copistes. Il ne put qu'un Auteur assez obscur se s'aviser de les lui attribuer. Ce Critique ne pouvoit pas ignorer que Mr. de St. Evremond n'avoit eu aucune part à l'impression des Ouvrages publiés

(1) Dans l'édition que Barbin fit en 1697 in douze, on racommoda les sept premières lignes de cette manière; Tom. II. pag. 10. Au lieu qu'il n'y a point de rupture à attendre d'un cœur qui se laisse conduire par

1697. publiés sous son nom, & qu'on y avoit même ajouté plusieurs Pièces qui n'étoient point de lui. Pourquoi le rendre responsable des fautes qu'il n'avoit pas faites? Mais les Auteurs qui écrivent pour du pain, s'affranchissent de toute sorte d'égards. Celui-ci n'avoit d'abord en vûe que de donner des *Reflexions sur les divers styles, & sur la manière d'écrire*. C'étoit le titre de son Livre. Mais il crût qu'il trouveroit mieux son compte à le faire passer pour une Critique de Mr. de St. Evremond, & il l'ajouta à cette idée. Cet Ouvrage parut en 1698, sous le titre de *DISSERTATION sur les Oeuvres mêlées de Monsieur de Saint-Evremond. Avec l'Examen du Factum qu'il a fait pour Mad. la Duchesse Mazarin, contre Mr. le Duc Mazarin son Mary*. L'Auteur se déguisa sous le nom de *Dumont*: mais on fait que

raison; car, ou ses inclinations durent toute la vie, ou elles se dégagent insensiblement avec discrétion & prudence. On laissa le reste comme il étoit dans l'édition in quarto.

1698. que c'étoit un Provençal nommé Cotelendi, le même qui publia en 1694 un volume de fades Plaisanteries, sous le titre d'ARLEQUINIANA (1). On croit que Mr. Erard, piqué de la Réponse que Mr. de St. Evremont avoit faite à son Plaidoyé contre Madame Mazarin, a eu part à cette Critique (2).

Le Sieur Cotelendi convient dans sa Preface, que les Oeuvres de Mr. de St. Evremont étoient en possession de l'approbation du Public. *Je n'ai jamais Auteur, dit-il, n'a été si heureux; il y a cinquante ans, & peut-être plus que l'on admire ses Ouvrages, & personne ne s'est encore aperçu qu'on n'entend point la plupart des choses qu'il dit, & il y a dans le public une Tradition de respect pour luy, qui fait que ses moindres Fragmens sont regardés comme des mystères qu'on adore en silence, sans oser les approfondir.*

Il ne doute point qu'on ne se pré-

vienn

(1) Voyez l'Avertissement qui est à la tête du THEATRE ITALIEN de Ghérardi, & les NOUVELLES de la Républ-

3^e

vienn d'abord contre sa Critique: 1698. mais il espere que si on l'examine sans préjugé, on reviendra de cette prévention. " Le seul titre, *dit-il,* " va d'abord revolter contre moi " une infinité de partisans de Mr. de " Saint-Evremont; & comme en la " lisant (s'ils font tant que de la lire) " ils n'apporteront qu'un esprit de " prévention inveterée, & pres- " qu'invincible, ils trouveront dans " mes Remarques des absurditez " infinies; mais s'il est possible de " les lire jusqu'au bout, d'examiner " eux-mêmes les expressions claires " que je substitué à la place des " phrases obscures de Mr. de Saint- " Evremont, s'ils voyent manifestement qu'il se contredit en beaucoup d'endroits, qu'il n'entend point plusieurs choses dont il parle, & qu'il se trompe même sur les plus communes, je les prie " pour

que des Lettres, Février 1706, pag 208.

(2) Voyez le DICTIONNAIRE historique & critique, à l'Article d'HENAUT, Rem. B.

1698." pour leur propre honneur, de ne
 " venir de leur prévention, & d'en
 " tre en garde contre son brillant &
 " la vivacité.

Après tout, il avouë que les *Re-
 flexions* qu'il hazarde ne peuvent faire
 aucun mal à la grande réputation de
 Mr. de Saint-Evremond. Je suis
 ajoute-t-il, un homme inconnu, sans
 autre capacité que quelques lectures
 mal digérées, & ainsi mes pensées sur
 ses Ouvrages ne sont d'aucune consé-
 quence. Le Public en a jugé
 même.

Mr. de Bauval, qui avoit reçu ce
 Ouvrage, n'en voulut point parler
 dans son Journal, qu'il ne fût au-
 ravant si Mr. de St. Evremond
 le trouveroit pas mauvais. Il écrivit
 là-dessus à Mr. Silvestre; & lui ap-
 prit en même tems, qu'on faisoit
 Paris une Réponse à cette Critique.
 Mr. de St. Evremond pria Mr. Si-
 vestre de témoigner à Mr. de Bau-
 val combien il étoit sensible à sa
 honnêteté. *Je n'ai point lu encore*
 ajoute-t-il, (1) *la Critique de ce qu'il*

(1) Tom. V. pag. 269.

appelle mes Ouvrages. Il y a beau- 1698.
coup de ces petits Ecrits qui sont de
moi, beaucoup plus qui n'en sont pas;
& dans ceux qui en sont véritablement,
on ne sauroit croire combien il y a de
choses ajoutées ou retranchées. Je n'ap-
prehende point la Critique: où elle est
juste, je me corrigerai; où elle ne l'est
pas, je me contenterai que le Censeur
n'ait pas raison. Ce que je crains,
c'est l'APOLOGIE, dont vous me
parlez. Comme Monsieur de Bauval
a des amis & des intelligences par tout,
& que son mérite lui a donné un grand
crédit chez tous les gens de Lettres, il
m'obligera infiniment d'empêcher l'im-
pression de cette Apologie zélée.

Peu de tems après, Mr. Silvestre
 envoya cette Critique à Mr. de St.
 Evremond; & voici le Jugement
 qu'il en fit. " Je vous renvoye, dit-
 " il (1), la Critique de mes *Ouvra-*
 " *ges*; je l'ai lûe avec attention, &
 " après l'avoir lûe, je ne sai si je
 " me dois plaindre ou me louer de
 " son Auteur. Vouloir détromper
 " les

(1) Tom. V. p. 270.

1698. " les hommes abusés, dit-il, cin-
 " quante ans durant de mes Ecrits,
 " c'est avoir un zèle pour le Public,
 " qui n'est pas fort obligeant pour
 " moi: mais c'est me faire une es-
 " pece d'enchanteur; & peut-être
 " qu'il y a plus de mérite à savoir
 " tromper le monde tant d'années,
 " qu'à le détromper.

" Le fort de la Critique consiste
 " principalement à remarquer mes
 " Expressions embarrassées: je pour-
 " rois prendre la censure pour un
 " bon conseil; car j'ai intérêt qu'on
 " entende mes pensées. Je lui dois
 " conseil pour conseil: qu'il mette
 " moins de netteté dans les siennes;
 " on a trop de facilité à les connoî-
 " tre. Les choses communes font
 " regretter le tems qu'on met à les
 " lire: celles qui sont finement pen-
 " sées, donnent à un Lecteur déli-
 " cat le plaisir de son intelligence &
 " de son goût.

" J'avouë que je me contredis
 " quelquefois. Je louë la constance
 " à une Demoiselle dont je crois
 " être aimé; je conseille l'infidélité
 " à

" à celle qui aime un autre amant: 1698.

" je ne suis pas de même humeur,
 " de même sentiment à trente ans
 " qu'à soixante, à soixante qu'à qua-
 " tre-vingts; autre contradiction.

" Après tout, je trouve beaucoup
 " de choses dans cette Critique fort
 " bien censurées; beaucoup de di-
 " versions à propos de ce qu'il dit,
 " sur ce qu'il fait dire à Monsieur
 " de Meaux, à Monsieur de Nî-
 " mes, à Mr. Despreaux, au Pere
 " Bouhours, à d'autres Modernes.

" Je ne puis nier qu'il n'écrive bien:
 " mais son zèle pour la Religion, &
 " pour les bonnes mœurs passe tout;
 " je gagnerois moins à changer mon
 " stile contre le sien, que ma con-
 " science contre la sienne.

" J'estime fort son exactitude dans
 " la Critique. Il s'attache à censu-
 " rer des Traités même, qui ne sont
 " pas de moi; des fautes dans ceux
 " qui en sont, que je n'ai pas faites.
 " Il est vrai qu'il me donne trop de
 " louanges quelquefois, tout bien
 " compensé, la faveur passe la sé-
 " vérité du jugement, & je puis
 " dire

1698." dire avec sincérité que j'ai plus de
 " reconnoissance de la grace, que
 " de ressentiment de la rigueur. Il
 " peut avoir déjà la satisfaction de
 " voir le profit que je tire de ses le-
 " çons sur le Christianisme. Les
 " Auteurs ne pardonnent rien; pas
 " les Philosophes, pas les Saints;
 " tout ignorant, tout profane que
 " je suis, je ne pardonne pas seule-
 " ment à Monsieur Dumont;
 " lui fai bon gré de sa Critique. Je
 " ne me tiendrois pas si obligé à ce
 " lui qui feroit mon APOLOGIE
 " je hais l'indiscrétion du zèle; plus
 " prêt à desavouer le bien, que
 " mal qu'on diroit de moi.

Cette Apologie fut publiée à Pa-
 ris six mois après la Critique, sous
 ce titre: APOLOGIE des Oeuvres
 de Mr. de St. Evremont avec son E-
 loge & son Portrait, & un Discours
 sur les Critiques, &c. Mr. Boyer de
 Ruviere, Avocat, en est l'Auteur.
 Voici le Jugement qu'en fit Mr. de
 St. Evremont. *J'ai trouvé, dit-il* (1), le DISCOURS SUR LES

(1) Tom. V. pag. 272.

CRITIQUES fort bon. L'Auteur 1698;
*écrit bien: mais je ne me reconnois pas
 dans le Portrait qu'il fait de moi. A
 m'honorer moins, il m'auroit moins
 défiguré: je ne laisse pas de lui être
 fort obligé de son zèle, & de ses soins.
 Je pourrois m'exemter de la reconnois-
 sance, en disant qu'il a écrit pour une
 autre personne que pour moi.*

Madame Mazarin alloit passer la
 belle saison à Chelsey, village sur les
 bords de la Tamise, à trois milles de
 Londres. Ce lieu devenoit alors le
 rendez-vous des personnes qui com-
 posoient la Cour. Mr. de St. Evre-
 mond s'y rendoit assiduement. On
 y goûtoit les plaisirs innocens de la
 campagne. Mais tous ces plaisirs
 cessèrent en 1699. Madame Maza- 1699;
 rin tomba malade au mois de Juin
 de cette année-là, & mourut le
 deuxième de Juillet suivant, âgée
 d'environ cinquante-trois ans. Elle
 conservoit encore toute sa beauté.
 Le tems qui détruit tout, avoit res-
 pecté ses charmes. Je ne ferai point
 ici son Eloge: Mr. de St. Evremont
 l'a fait en mille endroits de ses Ou-
 vrages.

1699. vrages. Vous me demandez, Monsieur, dans quelle situation d'esprit elle est morte par rapport à la Religion: vous avez déjà vu les sentimens que Mr. de St. Evremond lui attribué dans une de ses Lettres (1); vous pouvez vous assûrer qu'elle les a conservés jusqu'à la fin.

Mr. de St. Evremond fit une perte irreparable par la mort de Madame Mazarin. Le commerce d'une personne si accomplie lui tenoit lieu de toutes choses: il lui faisoit oublier sa disgrâce, & lui fournissoit mille agrémens. La Maison de cette Duchesse étoit devenuë comme la sienne: en perdre l'usage, c'étoit être réduit à un second exil, plus insupportable que le premier. Madame Mazarin avoit toujours eu beaucoup d'estime & de considération pour lui. Elle le grondoit quelquefois; car il entroit un peu d'inconstance & de caprice dans son humeur; mais ces faillies n'avoient point de suites. Elle se pouvoit aussi peu passer de son entretien, qu'il eût pû vivre sans elle.

(1) Voyez ci-dessus p. 223. & suiv.

elle. Dans le fond, elle n'avoit point d'ami plus fidelle & plus solide: & cet attachement reciproque avoit duré vingt-cinq ans. Il fut si touché de sa mort, que pendant long-tems il ne pouvoit parler de Madame Mazarin, sans donner des marques de sa douleur. Il a exprimé ses regrets dans des STANCES (1), où il dépeint le rare merite de cette illustre personne.

Les Amis qu'il avoit en France renouvelèrent alors leurs sollicitations, pour l'engager à y retourner. Ils crurent que la mort de Madame Mazarin avoit rompu les liens qui l'attachoient si fortement à l'Angleterre; & qu'il seroit bien aise d'aller retrouver ses anciens Amis, & de quitter des lieux qui ne faisoient qu'entretenir sa douleur. Mais il les pria de considerer qu'à son âge on ne pouvoit guere changer de climat sans alterer sa santé, qu'ainsi il ne croyoit pas devoir sortir d'un pays, où il se portoit assez bien, & où il lui restoit encore beaucoup d'Amis, pour

(1) Tome V. pag. 330.

1699. pour se transplanter dans une espee de nouveau monde; & qu'après toutes affaires se trouvoient dans une situation, qui ne lui permettoit pas de quitter l'Angleterre. *Vous ne pouvez pas*, dit-il à Monsieur le Marquis de Caraples, ensuite Duc de Lesdiguières (1), *vous ne pouviez pas me donner de meilleures marques de votre Amitié, qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis & de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me seroit difficile de pourvoir à rétablir l'agrément d'un pareil commerce: à l'âge où je suis il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre Monsieur, & celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts, me seroient d'un grand secours à Paris: je ne balancerois pas à l'aller chercher, si les incommodités de la dernière Vieillesse n'y apportoit un grand obstacle. D'ailleurs que ferois-je à Paris, que me cacher, ou me pré-*

(1) Tom. V. pag. 336, 337. Voyez aussi pag. 342, 343.

senter avec différentes horreurs; souvent malade, toujours caduc, décrepit? On pourroit dire de moi ce que disoit Madame de Cornuel d'une Dame: Je voudrois bien savoir le cimetière où elle va renouveler de carcasse (2). Voilà de bonnes raisons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'est que le peu de bien que j'ai ne pourroit pas passer la mer avec moi; il me seroit comme impossible de le tirer d'ici: c'est presque rien; mais je vis de ce rien-là. Madame Mazarin m'en a dû jusqu'à huit cens Livres Sterling; elle me devoit encore quatre cens Guinées quand elle est morte. Assurément elle disposoit de ce que j'avois, plus que moi-même: les extrémités où elle s'est trouvée sont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reste, & qu'elle vécût. Vous y perdez une de vos meilleures Amies: vous ne sauriez croire combien elle a été regrettée du public & des particuliers. Elle a eu tant d'indifférence pour la vie, qu'on

(2) Cette Dame qui avoit naturellement le teint pâle & défait, paroissoit quelquefois avec un teint frais & vermeil, &c.

(2) Cette

1699. *qu'on auroit crû qu'elle n'étoit pas fa-
chée de la perdre. Les Anglois qui
surpassent toutes les nations à mourir,
la doivent regarder avec jalousie.*

Après la mort de Madame Ma-
zarin, Mr. de St. Evremond trou-
va un amusement agréable dans le
commerce de Madame la Marquise
de la Perrine, comme on le verra
par les BILLETS qu'il lui écrit.

Je vins en Angleterre dans ce tems-
là, & j'avois souvent l'honneur de voir
Mr. de St. Evremond. Je le sollici-
tai plusieurs fois de publier ses Ouv-
rages: mais il s'en défendoit tous
jours; & j'appris ensuite que ses Amis
n'avoient jamais pû l'engager à le
donner. Il me dit lui-même qu'il
avoit refusé trois cens Guinées de
Marquis de Saiffac, qui les lui de-
mandoit avec un mot de Preface où
il les reconnût pour siens. Mr. de
Barillon, Ambassadeur de France,
lui offrit cent Livres sterling, pour
la seule COMEDIE DES OPERAS.
On le tenta par d'autres endroits,
mais toujours inutilement. Le Sieur
Barbin le pria de lui envoyer son

Por-

Portrait avec ses derniers Ecrits, & 1699.
de marquer les Pieces qui étoient de
lui, dans les volumes qu'on avoit
imprimés sous son nom. Voici la
Réponse qu'il lui fit:

" Je vous suis fort obligé, dit-
" il (1), de la bonne opinion que
" vous avez des bagatelles qui me
" sont échappées, & qu'on a la bon-
" té de nommer mes OUVRAGES.
" Si j'étois d'un âge où l'imagina-
" tion m'en pût fournir de pareilles,
" telles qu'elles pourroient être, je
" ne manquerois pas de vous les en-
" voyer: la beauté de l'Impression
" les feroit valoir. Mais le peu d'es-
" prit que j'ai eu autrefois est telle-
" ment usé, que j'ai peine à en ti-
" rer aucun usage pour les choses
" même qui sont nécessaires à la
" vie. Il ne s'agit plus pour moi
" de l'agrément; mon seul intérêt,
" c'est de vivre.

" Vous me demandez que je vous
" fasse savoir les choses qui sont de
" moi dans les petites Pieces qu'on
" a imprimées sous mon nom. Il
" n'y

(1) Tom. V. p. 189. & suiv.

1699." n'y en a presque point où je n'ai
 " la meilleure part, mais je les trou-
 " ve toutes changées, ou augmen-
 " tées. Les *grosses cloches de Saint-*
 " *Germain des Prez*, que Luigi a
 " *miroit*, ne m'appartiennent sûre-
 " ment pas (1). C'est la première
 " Addition qui me vient dans l'es-
 " prit. LES CHARMES DE
 " L'AMITIE', la longue LET-
 " TRE DE CONSOLATION
 " d'une Demoiselle, les REFLE-
 " XIONS SUR LA DOCTRINE
 " D'ÉPICURE, l'ÉLOQUENCE
 " DE PÉTRONE, & quelques au-
 " tres, dont il ne me souvient plus
 " ne m'appartiennent en rien.
 " Si j'étois jeune & bien-fait,
 " ne serois pas fâché qu'on vit mon
 " Portrait à la tête d'un Livre
 " mais c'est faire un mauvais presen-
 " tement au Lecteur, que de lui de-
 " montrer la vieille & vilaine Image
 " d'un homme de quatre-vingt-cin-
 " ans.

(1) Dans les *Réflexions sur les Oeuvres*
 de Mr. de St. Evremont, on avoit fait dire à Mr. de St. Evremont.

Le Sieur Barbin ne laissa pas de 1700.
 donner en 1700, un volume intitulé
Nouvelles Oeuvres mêlées de Mon-
sieur de Saint-Evremont. L'Abbé
 Raguénét en fit la Preface, sous le
 nom de ce Libraire. Il dit que pour
 satisfaire le Public, qui demandoit
 avec plus d'empressement que jamais de
 nouveaux Ouvrages de Mr. de St.
 Evremont, il avoit ramassé toutes
 les pièces qu'il avoit pu trouver à Pa-
 ris entre les mains des personnes, à
 qui Monsieur de Saint-Evremont les
 avoit envoyées. Il ajoute, qu'il n'a-
 voit pas tenu même à lui qu'il n'en
 fût fait venir d'Angleterre; & rap-
 porte la Lettre que Mr. de St. Evre-
 mont lui avoit écrite. Il remarque
 ensuite que les belles Lettres de Mon-
 sieur de Saint-Evremont à Monsieur
 le Comte de Lionne, font la plus con-
 sidérable & la plus précieuse partie de
 ce Recueil: que ce Seigneur avoit re-
 fusé de les lui donner; mais qu'ayant
 trou-

vé, que Luigi fut ravi d'entendre la pre-
 mière fois les *grosses Cloches de Saint-Germain*
des Prez.

1700. trouvé moyen de les avoir d'ailleurs, il espere qu'il ne trouvera pas mauvais qu'on les debite. " Je me flatte aussi, ajoute-t-il, que Monsieur de Saint-Evremond ne me sçaura pas mauvais gré d'avoir fait venir d'Angleterre son Portrait, qu'il n'avoit pas jugé à propos de me voyer, & de l'avoir fait graver par le celebre Chevalier Edeline pour le mettre à la tête de ce Recueil, puisque je n'ai eu d'autre intention en cela que de satisfaire le Public, qui le demande depuis si long-tems.

Ce Recueil contenoit le Jugement de Mr. de St. Evremond sur la Critique de ses Ouvrages, l'Eloge de Mr. de Turenne, des Lettres à Mr. le Marquis de Canaples, à Mr. Comte de Lionne, à Mr. Cornet, & quelques Pièces en Vers: mais qu'il y avoit de Mr. de St. Evremond ne faisoit que le tiers du volume, le reste ne servoit qu'à le remplir. C'étoit la methode de Barthelemy. Cependant il a recouvré par là plusieurs Pièces dont Mr. de St. Evre-

mond n'avoit point de copie, & qui 1700. se feroient perduës.

Le Sieur Cotelendi publia dans ce tems-là un Livre, qu'il avoit d'abord intitulé *Dialogues des nouveaux Dieux*; mais pour le mieux vendre, il changea ce titre en celui de *SAINT-EVREMONIANA: ou Dialogues des nouveaux Dieux*. Il assure dans la Preface, que c'est un Recueil de plusieurs choses, que quelques personnes s'étoient souvenues d'avoir dit autrefois à Monsieur de St. Evremond; & que les reflexions qu'on trouve étoient, ou pouvoient être ses intimens.

Il fit imprimer à la suite de cette Preface, le Jugement de Mr. de St. Evremond sur la Critique de ses Ouvrages, avec une Réponse, où l'Auteur, c'est-à-dire, le Sieur Cotelendi, avouë que la dissertation qu'il a faite n'a point détrompé le monde: puis, comme dit Mr. de St. Evremond, elle n'est tombée que sur des choses qu'on a inserées parmi celles qu'il a faites, & sur quelques endroits, dont

1700. on a gâté celles qu'il reconnoit. L
 charme de ses écrits, ajoute-t-il, e
 trop fort pour le rompre; & il fa
 droit que le monde reconnût en moi m
 force supérieure, dont je suis bien
 loigné Pour donner aux ho
 nêtes gens un plaisir parfait, il se
 à souhaiter qu'il voulût ramasser t
 ce qu'il a fait, sans aucun mélan
 Je sçai bien qu'il est au dessus de
 te sorte de gloire: mais lui est-il
 mis de négliger une réputation
 bien établie que la sienne, & de
 frir parmi ses œuvres des pièces qu
 deshonorent?

Dans la Preface du *Saint-E*
moniana, le Sieur Cotelendi dit
 laisse le jugement de ces deux E
 au Public; que pour lui qui y p
 peu d'intérêt, il n'en dira qu'un
 " La guerre des Auteurs, ajou
 " il, n'est pas une chose nouve
 " & pourvû que l'on n'attaque
 " les sentimens & les expressi
 " sans y rien mêler d'injurieux
 " tre la personne, ces petites
 " relles ne font que divertir, &

être desabuser les honnêtes-gens, 1700.
 qui ne se font pas un point d'hon-
 neur de revenir de leur preven-
 tion. Y a-t-il un Auteur au mon-
 de, qui prétende ne s'être jamais
 trompé? Et au contraire les ou-
 vrages, quelques excellens qu'ils
 soient, ne portent-ils pas toujours
 le caractère de la foiblesse de l'esprit
 humain? Monsieur de St. Evre-
 mont a écrit plusieurs bonnes
 choses, & il s'est trompé dans
 d'autres: Mais en quoi il a grand
 tort, c'est d'avoir si fort abandon-
 né ses œuvres à l'avidité des Li-
 braires, qu'il ait souffert que des
 pièces indignes, après avoir cou-
 ru le monde sans honneur, se
 soient venu réfugier dans ses Li-
 vres, comme dans un asyle pour
 usurper des applaudissemens. Je
 sçai bien que la gloire d'Auteur
 ne le touche pas: Cependant les
 œuvres de ces Messieurs-là restent
 après leur mort, & souvent elles
 soutiennent mal leur réputation.
 On a beau dire, *ces pièces ne m'a-*
partiennent en rien, ces endroits ne

1700. " *sont point de moi* (1) ; est-on obligé de vous croire ? Elles portent votre nom, le Public ne demande point d'autre preuve ".

Le Public n'a jamais fait un jugement si déraisonnable. Un Auteur en a toujours été crû, lorsqu'il a défavoué des Ouvrages d'esprit qu'on lui attribuoit mal à propos. Mais le Sieur Cotelendi vouloit établir cette maxime ridicule, pour justifier son procédé à l'égard de Mr. de St. Evremond.

Le Sieur Cotelendi n'est pas le seul qui ait fait passer les productions sous le nom de Mr. de St. Evremond.

1701. L'Abbé Pic publia en 1701, un Livre intitulé *RECUEIL d'Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond*, qui n'ont point encore été publiez (2). Mais dans tout ce volume, il n'y avoit de Mr. de St. Evremond, que

(1) Voyez la *Lettre* de Mr. de St. Evremond au Sieur Barbin.

(2) Imprimé à Paris chez Anisson. Voyez le *Recueil de Pièces fugitives d'Histoire & de Littérature*, publié à Paris en 1702. II. Partie, p. 314, & suiv.

(3) Voyez

le commencement du *Parallele* de 1701. Mr. le Prince & de Mr. de Turenne ; & encore étoit-il tout changé (3). Il avoit aussi paru en 1696, un Roman très-bien écrit, intitulé *MEMOIRES de la Vie du Comte de..... avant sa retraite. Contenant diverses Aventures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde. Rédigé par Monsieur de Saint-Evremond*. Ces *Memoires* sont de Mr. l'Abbé de Villiers, si connu par son *Art de prêcher*, & par plusieurs autres Ouvrages, qui ont eu l'approbation du public (4).

C'est ainsi que des Auteurs de louage, ou qui ne vouloient pas être connus, faisoient passer leurs Ecrits sous le nom de Mr. de St. Evremond. Ils se prévalaient de la repugnance qu'il avoit à publier ses véritables Ouvrages. Ses Amis, comme je l'ai

(3) Voyez le *Billet* de Mr. de St. Evremond, Tom. V. p. 359.

(4) Voyez les *PIECES fugitives*, &c. I. partie, p. 114.

1701. l'ai déjà dit, n'avoient jamais pû l'engager. Cependant il ne faisoit pas difficulté de leur marquer les Pièces qu'on lui avoit faussement attribuées. Il voulut bien m'accorder la même grace; mais il ne se contenta pas de distinguer dans mon exemplaire les Ouvrages qu'on lui avoit supposés, il prit encore la peine de faire plusieurs Corrections dans ceux qui étoient de lui. Il en corrigea aussi quelques-uns, que j'avois en manuscrit. Il me donna même l'explication de quelques endroits qui se rapportoient à des circonstances qui m'étoient pas connues. Ayant trouvé, par exemple, qu'il se donnoit le nom de *Côteau* (1), je le priai de m'apprendre l'origine de ce mot, qui a été si différemment rapporté, & il me dit que le Comte d'Olonne, le Marquis de Bois-dauphin, & lui étoient les trois Côteaux dont il avoit tant parlé, & ajouta les particularités que vous avez déjà vues (2).

(1) Tom. V. pag. 138. & 186.

(2) Voyez ci dessus pag. 39, 40.

(3) Tom.

La Conversation que nous eûmes sur 1701. les Côteaux, lui donna occasion de les faire entrer dans la LETTRE qu'il écrivit alors à Mylord Gallway, pour le féliciter du Regiment des Gardes Hollandoises à cheval, que le Roi lui avoit donné. " Je trouve, dit-il parlant de Mr. le Marquis de Puizieux (3) qu'il agit fort prudemment de suivre le méchant goût des Vins de Champagne d'aujourd'hui, pour vendre les siens. Je n'aurois jamais cru que les Vins de Reims fussent devenus des Vins d'Anjou, par la couleur & par la verdeur. Il faut du vert aux Vins de Reims; mais un vert avec de la couleur, qui se tourne en sève quand il est mûr. La sève en est amoureuse, & on ne le boit qu'à la fin de Juillet. Vous avez été Amant autrefois, ajoute-t-il, & peut-être croyez-vous que le terme d'*amoureux* est profané. Cependant c'est le terme des grands Connoisseurs, des d'Olonnes, des Bois-dauphins, &c. des

(3) Tom. V. pag. 361.

1701." de votre Serviteur ; Côteaux
" autrefois fort renommez.

Dans ce tems-là, Mr. de la Motte, en qui l'amour des Sciences se trouve réuni avec un zèle obligeant & officieux pour les gens de Lettres (1) m'écrivit d'Amsterdam, que le Libraire (2) qui avoit imprimé plusieurs fois les *Oeuvres mêlées de Mr. de Saint-Evremond*, se dispoisoit à en faire une nouvelle Edition, sur un Exemplaire où l'on avoit marqué les Pièces que Mr. de St. Evremond défavouoit. J'y répondis à Mr. de la Motte que j'étois en état de lui fournir un beaucoup plus exact que celui-là. Le Libraire me pria de le lui communiquer, & je le lui envoyai peu de tems après. J'avois mis ensemble & dans une espèce d'ordre, tous les Ouvrages publiés sous le nom de Mr. de St. Evremond, qui étoient effectivement de lui. J'y avois fait entrer ses Corrections, & ajouté quelques Pièces qui n'avoient pas encore vu le jour.

(1) Voyez l'Épître dédicatoire que M. Coste a mise au devant de la troisième édition de sa Traduction du *Traité de l'Éducation*.

Enfin, j'avois profité des Eclaircissements qu'il m'avoit donnés. 1702.

Voilà, Monsieur, ce que contenoit cet Exemplaire, puisque vous souhaitez de le savoir. Je me proposois par là deux choses : l'une, de recueillir en un corps les Pièces qui étoient véritablement de Mr. de St. Evremond ; & l'autre, de le porter à donner lui-même une Edition de ses Ouvrages. En effet, je lui dis ce que j'avois pris la liberté de faire à son insû, & comme on n'avoit pas encore commencé d'imprimer en Hollande, je lui représentai qu'il seroit bien plus convenable de publier tous ses Écrits, tels qu'il les avoit composés, que de souffrir qu'on en réimprimât une partie, aussi défectueuse qu'elle le seroit encore dans la nouvelle Impression de Hollande. Il parut d'abord assez éloigné de ce dessein : mais quelque-tems après il 1703. se rendit, & voulut bien me confier

la *Version des Enfans* de Mr. Locke, imprimée à Amsterdam en 1721.

(2) Le Sieur Pierre Mortier, Libraire à Amsterdam.

1703. fier le soin de cette Edition. Il me dit aussi qu'il me marqueroit ce qui devoit être imprimé, & ce qui ne devoit pas l'être: car il y avoit plusieurs Pièces qui ne lui paroissoient pas assez importantes pour être mises au jour. J'écrivis d'abord au Libraire d'Amsterdam de ne plus songer à son Edition: qu'à la vérité elle seroit infiniment meilleure que celles qu'on avoit faites jusqu'alors; mais que Mr. de St. Evremond s'étant enfin déterminé à publier ses Ouvrages, il valoit mieux attendre que cette Edition parût (1). Cependant je transcrivois ses Manuscrits, & lui communiquois les copies que j'en faisois. Je le priai de revoir encore une fois les Pièces imprimées, dont il avoit perdu les originaux. Lorsque nous les lisions ensemble j'avois soin de rétablir les noms propres que l'on avoit supprimés, ou désignés par une seule lettre. Je m'instruisois aussi du tems où chaque Pièce avoit été composée.

(1) Voyez les NOUVELLES de la République des Lettres, Août 1704. pag. 163.

1703. sée, de ce qui lui avoit donné occasion de l'écrire, des allusions qu'il pouvoit y avoir à des faits peu connus, à des circonstances particulières, &c. Son grand âge & ses infirmités me donnant lieu de craindre qu'il ne vecût pas long-tems, je faisois toute la diligence possible; & notre Revision étoit presque finie, lorsque je fus obligé d'aller passer quelques mois à la campagne.

Pendant ce tems-là, Mr. de St. Evremond, qui étoit incommodé d'une strangurie, se trouva tout à coup fort affoibli par les fréquentes insomnies qu'elle lui causoit; & l'appetit lui manqua. Alors il témoigna plusieurs fois le desir qu'il avoit de me voir. Il pria même Mr. le Fèvre de m'écrire de venir au plutôt: mais sa Lettre ne m'ayant pas été envoyée en droiture, me fut rendue trop tard. J'en reçus en même tems une seconde, qui m'apprenoit que Mr. de St. Evremond étoit mort le vingtième de Septembre, après avoir fait un Testament où il avoit disposé de son bien en faveur de ses Do-

1703. mestiques, des Pauvres (1), & de quelques-uns de ses Amis, parmi lesquels il m'avoit fait l'honneur de me mettre. Il ne parla point de ses Manuscrits, dans son Testament: mais quelques heures avant sa mort, Mr. le Fèvre lui ayant demandé comment il souhaitoit qu'on en disposât, il nomma Mr. Silvestre; & ils lui furent remis par ordre de Mylord Gallway, qui étoit Exécuteur testamentaire. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, cinq mois & vingt jours. Il avoit ordonné par son Testament qu'il fût enterré *sans pompe*, & on se conforma à sa volonté. Mais on choisit pour le lieu de sa sépulture, l'Abbaye ou Eglise Collegiale de West-minster, célèbre par les Tombeaux des Rois d'Angleterre,

(1) Ce Testament est daté du 24. d'Août 1703. En voici le commencement: *Je soussigné CHARLES DE SAINT DENIS LE GUAST, Seigneur de SAINT-EVREMOND, demeurant dans la paroisse de St. Jacques, Westminster, étant dans mon bon sens, mémoire, & entendement, & voulant disposer de ce qui me reste de mes biens après ma mort. Premièrement, j'implore la miséricorde de Dieu*



gleterre, & par ceux d'un grand 1703.
nombre de personnes distinguées par
leur naissance, ou par leur savoir &
par leur Esprit. Il est enterré dans
la Nef proche du Cloitre, auprès
des illustres Casaubon, Camden,
Barrow; & des célèbres Poètes An-
glois, Chaucer, Spencer, Cowley,
&c. Son Buste est posé au dessus de
son Epitaphe gravée sur un marbre
blanc placé vis à vis du lieu où il
est enterré. Je vous en envoie le
Dessin.

Il conserva jusqu'à la fin une ima-
gination vive, un jugement solide,
& une memoire heureuse. Les dou-
leurs sensibles & cuisantes qu'il souf-
froit dans sa maladie, ne troublerent
jamais sa tranquillité. Il les suppor-
ta avec une fermeté & une constan-
ce,

*Je remets mon ame entre ses mains. Je laisse
à mon Exécuteur testamentaire le soin de faire
enterrer mon corps, sans pompe, en la manie-
re qu'il trouvera le plus convenable. Je donne
aux Pauvres François Refugiez, la somme de
vingt livres sterling. Je donne aux Pauvres
Catholiques, ou d'autre Religion telle que ce
sera, la somme de vingt livres sterling, &c.*

1703. ce, qui doit être enviée des Philosophes du premier rang.

Voici le Portrait de Mr. de St. Evremond.

Monfieur de SAINT-EVREMOND avoit les yeux bleus, vifs & pleins de feu, le front large, les sourcils épais, la bouche bien faite & le fôûris malin, la phyfionomie agréable & fpirituelle. Vingt ans avant fa mort, il lui vint entre les deux sourcils une loupe qui groffit beaucoup. Il avoit eu deffein de la faire couper mais comme elle ne l'incommodoit point, & que cette efpece de difformité ne lui faisoit aucune peine, Mr. le Fèvre lui confeilla de la laiffer, de peur que cette operation n'eût de fâcheufes fuites dans une perfonne de fon âge. Il fe railloit fouvent fur fa loupe, auffi bien que fur fa grande calotte, & fur fes cheveux blancs qu'il avoit mieux aimé garder que de prendre la perruque.

Ses manieres étoient gracieufes & engageantes, fa converfation vive & enjouée, fes reparties promptes & heureufes.

On voit très-peu de perfonnes qui 1703. fâchent bien lire. Mr. de St. Evremond me difoit un jour qu'il n'en avoit pas connu trois en fa vie. Il poffédoit cet art parfaitement : & ce qui n'eft guere moins rare, il faisoit très-agréablement un Conte.

Il avoit beaucoup de penchant à la Satire. Le Ridicule qu'il remarquoit dans les hommes le rejouïffoit : il fe plaifoit à le faire fentir par une raillerie fine & piquante, ou par une ironie ingénieufe. Il ne faut pas toujours prendre à la lettre les louanges qu'il donne dans fes Ouvrages. Ce font quelquefois des traits fatiriques. Madame Mazarin ne s'y trompoit pas ; & elle l'appelloit en plaifantant *le vieux Satire*. Mais il étoit devenu plus indulgent, ou plus réfervé fur la fin de fa vie ; préférant, comme il le dit lui-même, le fecret de dire des vérités obligeantes, à l'art de donner des louanges malignes (1).

Il a toujours parlé de fa Difgrace avec cette fermeté & cette affûrance, qui fiéent fi bien à un honnête homme.

(1) Voyez le Sonnet, Tom. IV. p. 355.

1703. homme. Quelque passion qu'il eût de revoir sa patrie, il n'a jamais demandé son retour d'une manière basse & rampante.

Il avoit un fond de joie & de bonne humeur, qui au lieu de diminuer dans sa vieillesse, sembloit prendre de nouvelles forces. On en trouvera des marques dans les Ouvrages qu'il a écrits dans ce tems-là. Il aimoit la compagnie des jeunes gens; il se plaisoit au récit de leurs aventures: l'idée des divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, occupoit agréablement son esprit.

Il ne se piquoit point d'une Morale trop rigide: cependant il avoit toutes les qualitez d'un homme d'honneur. Il étoit équitable, généreux, reconnoissant, plein de douceur & d'humanité.

Vous me demandez, Monsieur, ce qu'il pensoit sur la Religion: je vous dirai qu'il a toujours fait profession de la Religion Romaine où il étoit né. Cependant vous m'assurez qu'on vous l'a représenté comme un Esprit fort, & qu'on se fonde

doit sur ce que dans sa dernière maladie il avoit refusé de voir des Prêtres: 1703.

Vous me chargez, en même tems, de ne vous rien dire sur un sujet si important, que je ne sache par moi-même. Je vous ai donc répondu par avance, Monsieur, en vous apprenant que j'étois à la campagne. Pour ce qui regarde ses Conversations ordinaires, je puis vous assurer qu'il ne lui échappoit jamais rien de licencieux contre la Religion. Il ne pouvoit souffrir que l'on en fît un sujet de plaisanterie. La seule bienséance, disoit-il, & le respect que l'on doit à ses concitoyens, ne le permettent pas.

On voit par ses Ecrits qu'il avoit de l'Erudition: mais c'étoit une Erudition polie, & convenable à un homme de sa profession & de sa qualité. L'histoire des gens de Lettres & de leurs Ouvrages lui plaisoit beaucoup. Il en faisoit quelquefois le sujet de ses conversations. Un jour qu'on parloit chez lui du ROMAN DE LA ROSE, une personne de la Compagnie soutint qu'Abelard

1703. belard en étoit l'Auteur. Elle avoit lû cela dans les *Essais de Litterature* de l'Abbé de Belmont, qui pour avoir l'honneur de vous critiquer, s'est hazardé de dire que *Fauchet* l'a toujours attribué à *Abelard*, & que c'est aussi le sentiment de la *Croix du Maine* (1). Je remarquai qu'on l'avoit toujours donné à Guillaume de Lorris, & à Jean Clopinel surnommé de Meun. Quelques jours après Mr. de St. Evremond souhaita de voir plus au long les preuves de ce que j'avois avancé (2), & je lui envoyai des extraits de Bouchet, de la *Croix du Maine*, de *Fauchet*, & de *Pasquier*. J'ai pris la liberté de faire imprimer cette LETTRE parmi les Ouvrages de Mr. de St. Evremond (3): elle servira à détromper ceux qui attribuent ce Roman à *Abelard*; & l'on y verra la différence qu'il y a entre les exemplaires imprimés de cet Ouvrage, & les anciens Manuscrits.

(1) *ESSAIS de Litterature* de l'Abbé Trigaut de Belmont, Mai 1703, p. 30. edit. de Holl.

(2) Tom.

Mr. de St. Evremond aimoit passionnément la Musique, & n'ignoroit pas la Composition. Il notoit lui-même les IDYLLES, les PROLOGUES, & les autres Pièces qu'on chantoit chez Madame Mazarin (4). Pour la Symphonie, il en chargeoit le Sieur Paisible, ou quelque autre habile Musicien.

La plupart des Auteurs, contents d'eux-mêmes & amoureux de leurs productions, ne consultent personne, ou ne souffrent qu'impatiemment la critique de leurs amis. Mr. de St. Evremond écoutoit avec plaisir les difficultés qu'on lui faisoit sur ses Ouvrages: il souhaitoit qu'on lui fournît quelque chose de meilleur que ce que l'on reprenoit; & il se corrigeoit, lorsqu'il croyoit qu'on avoit mieux rencontré que lui.

Pour finir le Portrait de Mr. de St. Evremond, j'ajouterai ici celui qu'il fit lui-même en 1696.

” Après

(2) Tom. V. pag. 379.

(3) *Ibid.* pag. 380.

(4) Tom. III. pag. 430. Tom. IV. p. 463. Tom. V. p. 56, 74, 124, 249.

1703. " Après avoir lû, *dit-il* (1), l'E-
 " pitaphe du Comte de Grammont,
 " si tu as la curiosité de connoître
 " celui qui l'a faite, je t'en donne-
 " rai le Caractère.
 " C'est un Philosophe également
 " éloigné du superstitieux & de
 " l'impie: un Voluptueux qui n'a
 " pas moins d'aversion pour la dé-
 " bauche, que d'inclination pour
 " les plaisirs; un homme qui n'a ja-
 " mais senti la nécessité, qui n'a ja-
 " mais connu l'abondance. Il vit
 " dans une condition méprisée de
 " ceux qui ont tout, enviée de ceux
 " qui n'ont rien, goûtée de ceux
 " qui font consister leur bonheur
 " dans leur raison. Jeune, il a haï
 " la dissipation; persuadé qu'il fal-
 " loit du bien pour les commodités
 " d'une longue vie: vieux, il a de
 " la peine à souffrir l'économie;
 " croyant que la nécessité est peu à
 " craindre, quand on a peu de tems
 " à pouvoir être misérable. Il se
 " loue de la nature; il ne se plaint
 " point de la fortune. Il hait le
 " crime;

(1) Tome V. pag. 192. & suiv.

" crime; il souffre les fautes, il 1703.
 " plaint le malheur.
 " Il ne cherche point dans les
 " hommes ce qu'ils ont de mauvais
 " pour les décrier, il trouve ce qu'ils
 " ont de ridicule pour s'en rejouir;
 " il se fait un plaisir secret de le
 " connoître, il s'en feroit un plus
 " grand de le découvrir aux autres,
 " si la discretion ne l'en empêchoit.
 " La vie est trop courte, à son
 " avis, pour lire toute sorte de Li-
 " vres, & charger sa mémoire d'u-
 " ne infinité de choses aux dépens de
 " son jugement: il ne s'attache point
 " aux Ecrits les plus savans pour a-
 " querir la Science; mais aux plus
 " sensés pour fortifier sa Raison:
 " tantôt il cherche les plus délicats,
 " pour donner de la délicatesse à
 " son goût; tantôt les plus agréa-
 " bles, pour donner de l'agrément
 " à son génie.
 " Il me reste à vous le dépeindre
 " tel qu'il est dans l'Amitié, & dans
 " la Religion. En Amitié, plus
 " constant qu'un Philosophe; plus
 " sincère qu'un jeune homme de
 " bon

1703. " bon naturel fans experience :
" l'égard de la Religion,

- „ De justice & de charité,
- „ Beaucoup plus que de penitence,
- „ Il compose sa Pieté :
- „ Mettant en Dieu sa confiance,
- „ Esperant tout de sa bonté ;
- „ Dans le sein de la Providence
- „ Il trouve son bonheur & sa felicité.

Après vous avoir donné le Portrait de Mr. de St. Evremond, vous vous attendez, fans doute, Monsieur, que je vous parle de ses Ouvrages. Mais il ne me conviendrait point de vous en faire l'éloge. Personne ne connoit le merite mieux que vous. Je n'ai pas besoin d'en faire l'apologie. Il y a quarante ans qu'ils sont en possession de l'estime & de l'approbation du Public : c'est deformedes au Public à justifier son goût & son jugement.

On lui a reproché que ses expressions étoient obscures & embarrassées ; & on se fondeoit sur les premières impressions de ses Ouvrages,

il y avoit, en effet plusieurs endroits obscurs & même inintelligibles. Mais ce n'étoient point là ses Ouvrages. On peut dire néanmoins qu'ils ne sont pas à la portée de toute sorte d'esprits. Il faut avoir de la pénétration & du goût pour les bien entendre.

On trouve que son style ne coule pas assez naturellement, qu'il est trop étudié & trop recherché, & qu'il y a trop d'antitheses. Il est vrai qu'il auroit pû donner à quelques endroits un tour plus aisé & plus facile. Il en convenoit lui-même. Mais il ne vouloit point s'assujettir aux regles scrupuleuses des Grammairiens. Il étoit persuadé qu'un langage trop poli & trop lié énerve le discours, & le rend trop sec & trop uniforme. Il renfermoit beaucoup de choses en peu de paroles ; & ce style mâle & pressé auroit toujours plus dur & plus compassé qu'un style plus diffus & moins contenu. Cependant il est certain que son style est pur & châtié, & qu'il connoissoit bien toutes les finesses

1703. neffes de la Langue. Il pensoit noblement & s'exprimoit de même. Il approfondissoit son sujet; il en dé mêloit tous les rapports, & les envisageoit avec les qualités opposées ce qui a produit naturellement les Antitheses qu'on lui reproche. Mais ces sortes d'oppositions ne conviennent pas à toute sorte de sujets: c'est le sujet même qui les doit faire naître. Mr. de St. Evremond en favorisoit bien l'usage, & il n'affectoit point de s'en servir.

Les Connoisseurs ne trouvent point que sa Versification égale la beauté de sa Prose. Ses Vers, disent-ils, n'ont pas assez de tour & d'harmonie, ni assez de feu & de vivacité. Cependant il y a plusieurs Pièces parmi ses Poësies qui ne cedent rien à celles de nos meilleurs Auteurs & où le feu poëtique donne un nouvel éclat à la beauté des pensées. Du reste, il ne jugeoit pas toujours de sa Poësie comme le Public. Mais il croyoit qu'on avoit poussé trop loin la sévérité des regles de la Versification. Il ne pouvoit souffrir qu'on

qu'on sacrifiât la pensée à la rime, & la force de l'expression à la cadence des mots. " J'avoue, dit un Critique savant & judicieux (1), qu'il y a dans les Vers de Mr. de St. Evremond, des expressions qui ressemblent la Prose: mais je ne vois pas pourquoi il ne nous seroit pas permis de nous en servir, en France, dans cette espece de Vers irreguliers; puisqu'il l'a bien été à Horace, en Latin, dans ses Satires; qu'il a intitulées SERMONES, ou Conversations, pour marquer qu'il vouloit se servir du stile de la Conversation; & même dans ses EPIQUES. Il n'y a que les pensées fades, ou mauvaises, ou le stile froid, à quoi il ne faut point faire de grace". On trouvera dans les Vers de Mr. de St. Evremond la même délicatesse dans les pensées, & la même force dans les expressions, que l'on admire dans sa Prose. On y découvrira mille traits

(1) BIBLIOTHEQUE choisie, Tom. IX. pag. 332, 333.

1703. traits ingénieux de satire & de plaisanterie, si on avoit connu les personnes qui en font l'objet.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce sujet, & je passerai à l'Edition de ses OUVRES.

Les Manuscrits de Mr. de St. Evremond ayant été remis entre les mains de Mr. Silvestre, il crût que cela l'engageoit à les publier, avec les Pièces qui avoient déjà été imprimées. Mais comme il n'ignoroit pas que j'avois déjà travaillé dans cette vue; & qu'il lui manquoit plusieurs Ouvrages que j'avois, aussi bien que les corrections & les éclaircissements qui m'avoient été donnés par Mr. de St. Evremond lui-même, il me fit prier par Mylord Gallway de m'associer avec lui, pour donner une Edition complète des Oeuvres

(1) Peu de tems après la première Impression des OUVRES de Mr. de St. Evremond, je fis prier le fils de Mr. Waller, de voir si parmi ses Papiers, il n'y auroit point d'ouvrage de Mr. de St. Evremond. Il trouva quelques Pièces qui avoient déjà été imprimées, & un Cahier des REFLEXIONS

de Mr. de St. Evremond. J'y consentis d'autant plus volontiers, que j'avois l'avantage de connoître Mr. Silvestre.

Mr. de St. Evremond avoit perdu un grand nombre de ses Ecrits. Il m'a dit qu'avant que de sortir de France, il avoit laissé à Mr. de Turenne deux volumes de Pièces manuscrites, qu'il n'avoit jamais pû ravoïr. Lorsqu'il passa en Hollande en 1665, il donna ses Papiers en garde à son bon ami Mr. Waller: mais à son retour, il trouva que la plupart s'étoient perdus durant la peste de Londres; & entre autres, plus de sept Chapitres des REFLEXIONS *sur les divers Génies du Peuple Romain*. On n'a jamais pû les recouvrer (1). Il regardoit plusieurs

Pic-

sur les divers génies du Peuple Romain, contenant le Chapitre VIII, qui précède immédiatement ceux qui se sont perdus, & où il y a même quelques réflexions qu'on trouvera dans cette Edition, renfermées entre des crochets, Tom. II. pag. 73 & 77. Ce Cahier est écrit de la propre main de Mr. de St. Evremond.

1703. Pièces comme perduës, qui se sont trouvées après la mort entre les mains de quelques-uns de ses amis.

Mr. le Duc de St. Albans nous a communiqué deux Volumes manuscrits qu'il avoit eu de Madame Mazarin. Mylord Godolphin nous a prêté un Volume manuscrit, que Mr. de St. Evremond lui avoit donné. Mr. le Pèvre a fourni plusieurs Pièces qui s'étoient trouvées parmi les papiers de Madame Mazarin: & nous avons acheté trois Volumes manuscrits de la Veuve du Copiste de Mr. de St. Evremond. Par là, nous avons eu quelques Ouvrages qu'il n'avoit pas lui-même, & quelquefois jusqu'à quatre copies de la même Piece. Nous les avons comparées ensemble, & toujours préféré celles qu'il avoit revûës aux autres, & ses dernières corrections aux premières. Cependant nous n'avons pas jugé à propos de publier tous les Ecrits que nous avons entre les mains. Nous en aurions supprimé un plus grand nombre, sans les considérations dont je parlerai dans la suite.

Nous

Nous avons placé chaque Piece 1703, selon l'ordre du tems qu'elle a été écrite. Cette methode a tant d'avantages, qu'il est surprenant qu'elle ait été si negligée. Les Pièces composées dans le même tems, se trouvant ainsi près les unes des autres, se servent, pour ainsi dire, de commentaire. D'ailleurs, comme il peut y avoir des allusions à certaines choses qui ne subsistent plus, le Lecteur se trouveroit embarrassé, s'il ignoroit le tems où cela a été écrit. Enfin, cet ordre chronologique nous donne une espee d'Histoire de la vie d'un Auteur, & des changemens qui sont arrivés dans son humeur, dans ses sentimens, & dans son style. Il est vrai que cet arrangement n'est pas facile, lorsque les Pièces n'ont point de date; & je me suis aperçu, en écrivant ces Mémoires, que nous nous y étions trompés quelquefois. Aussi trouverez-vous que je donne ici à quelques Pièces un autre rang que celui où elles ont été publiées.

Nous avons expliqué par des No-

1703. tes une infinité d'endroits qu'on n'auroit pas entendus. Personne ne fait mieux que vous, Monsieur, la nécessité qu'il y a de commenter les Ouvrages d'esprit où il entre de la raillerie, ou des traits de satire. Ils sont pleins d'allusions & de caractères qu'il faut se représenter, pour les lire avec plaisir, & pour en sentir la beauté. Ceux, par exemple, qui n'ont pas connu l'humeur & le génie de Morin, ce fameux Joueur, & qui ne l'ont pas vû tailler chez Madame Mazarin, ne sauroient être touchés de ce que Mr. de St. Evremond en a dit. Ce qu'il y a de plus fin & de plus délicat leur échape, ou leur paroît froid & insipide. Mais les personnes qui l'ont connu, sont charmées du portrait naïf qu'il en a fait, & de la manière ingénieuse dont il le tourne en ridicule. On a tâché de mettre le Lecteur au fait dans les Notes (1).

Ces éclaircissmens étoient quelquefois absolument nécessaires, pour entrer dans la pensée de Mr. de St.

Evre-

(1) Tom. IV. p. 171, 367, &c.

Evremond. En voici un exemple. 1703.

Il commence une de ses Lettres à Mademoiselle de L'Enclos de cette manière (1) : *Votre vie, ma très-chère, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même manière jusqu'à la fin. Que l'Enfer de Monsieur de la Rochefoucault ne vous épouvante pas; c'étoit un Enfer médité, dont il vouloit faire une Maxime: prononcez donc le mot d'Amour hardiment, & que celui de Vieille ne sorte jamais de votre bouche.* Il n'est pas aisé de comprendre ce qu'il entend par l'Enfer de Monsieur de la Rochefoucault, & cela m'obligea à lui en demander l'explication. Il m'aprit que le Duc de la Rochefoucault s'entretenant un jour avec Mademoiselle de L'Enclos, lui dit en riant, que *l'Enfer des Femmes, c'étoit la Vieillesse.* Cet éclaircissement ne laisse plus de difficulté. Mais on prenoit ce trait bien autrement, avant qu'on eût vû cette explication. Voici le sens qu'on

y

(1) Tom. IV. pag. 142.

1703. y a donné dans une espee de Journal, imprimé à Paris il y a deux ans L'Auteur, après avoir parlé de la mort de Mr. de St. Evremond, & fait l'éloge de ses Ouvrages, parle de sa Religion. " Les reproches, " dit-il (1), qu'on lui a fait du costé " de ses sentimens sur la religion ne " paroissent pas tout à fait sans fon- " dement; si l'on tombe malheu- " reusement sur quelques endroits " de ses ouvrages, ou sur quelqu'un " de ses lettres, on trouvera " que sa foy sur les points fondamen- " taux varie quelquefois, mais en- " fin ce sont des lettres d'enjoué- " ment; ce qu'on a imprimé de lui, " où il paroît opposé à l'immortalité " de l'ame lui avoit échappé dans " le cours des passions, & dans l'usage " des plaisirs; alors on parle " des choses comme l'on voudroit " qu'elles fussent en effet: c'est dans " cet esprit qu'il faut expliquer la " lettre qu'il écrivoit à Mademoi-

(1) PIÉCES fugitives d'Histoire & de Littérature anciennes & modernes, &c. I. Partie, pag. 115, 116.

1703. " selle de L'Enclos, & qui com- " mençoit par ces paroles, qui ont " tant fait parler le monde: *Que " l'enfer de Mr. de la Rochefoucauld " ne vous fasse pas peur, Mademoi- " selle, c'estoit un enfer medité*; dans " le tems qu'il écrivoit cette let- " tre, il estoit encore dans un âge " & dans une certaine route des " plaisirs, où ce Langage devoit " estre expliqué, comme une viva- " cité & un enjouement d'un hom- " me un peu trop attaché au mon- " de; plutôt que comme le senti- " ment d'un cœur corrompu: Ce " qu'il y a de seur, c'est que s'il y " a un endroit dans ses Ouvrages, " qui fasse douter de la pureté de ses " sentimens: on en trouve mille au- " tres, qui nous convainquent que son " cœur estoit tres-sain & tres-soumis " aux maximes du Christianisme.

Pour n'avoir pas sù le bon Mot de Mr. de la Rochefoucauld, on per- doit toute la beauté de cet endroit, & on faisoit dire à Mr. de St. Evremond ce qu'il n'avoit jamais pensé. On trouve dans ses Ecrits plusieurs

1703. traits semblables, qui avoient besoin de commentaire. Je n'oubliois rien pour m'en faire donner l'explication, mais sa mort imprevûe a laissé dans l'obscurité bien des choses qu'on n'entendra jamais. Mr. le Fèvre, qui avoit été en commerce d'amitié avec lui pendant quarante ans, a fourni l'explication de plusieurs endroits. Mr. Silvestre y a aussi contribué. Le but de ces Notes est d'expliquer les Ouvrages de Mr. de St. Evremond. Cependant j'ai pris occasion d'y faire entrer quelques particularités assez curieuses, & qu'on ne trouvera pas ailleurs. Il m'eût été facile de les grossir, si j'eusse voulu faire un pompeux étalage de Literature. Mais je me suis rapellé la critique judicieuse de Cervantes (1); & il seroit à souhaiter que ceux qui nous donnent des Commentaires voulussent en profiter.

Voilà, Monsieur, le plan que nous avons suivi dans l'Edition des OUVRES de Mr. de St. Evremond. Il ne

(1) Voyez le *Prologue* qu'il a mis au devant de DON QUIXOTTE. On l'a retranché

ne me reste plus qu'à répondre à une objection qu'on nous a faite, au sujet de quelques Pièces que nous avons publiées. Mr. de St. Evremond a composé, dit-on, plusieurs petits Ouvrages qui ne devoient durer qu'autant que la joie ou l'occasion qui les avoient fait naître. Ces Pièces ne peuvent point soutenir l'impression. Pourquoi ne pas faire un choix de celles qui intéressent réellement le Public, & qui sont dignes de l'immortalité?

Mais il me semble que ceux qui font cette objection, n'entrent pas assez dans l'esprit de ces sortes d'Ouvrages, & ne considèrent pas l'utilité qu'on en peut tirer. Ces petites Pièces de Mr. de St. Evremond, nous le montrent dans son naturel, sans étude & sans préparation. Elles nous font connoître ses Amis & ses Amies, & nous offrent une peinture naïve des amusemens qu'il se donnoit pour égayer la tristesse & l'ennui inséparables de la vieillesse. C'est une représentation de ce qui se passe dans

0 7 le
né assez mal à propos dans la nouvelle
traduction Française.

1703. le commerce du monde. Si les Anciens nous avoient laissé de pareils Ouvrages, avec quel plaisir ne les leroit-on pas?

J'avouerai néanmoins, qu'indépendamment de toutes ces considérations, nous nous sommes trouvés engagés à les publier. Les Oeuvres de Mr. de St. Evremond ayant été imprimées ici par Soucriptions, plusieurs personnes distinguées par leur qualité & par leur mérite, ont souhaité que l'on y mît ces Pièces qui regardent Madame Mazarin, & quelques autres personnes qui leur étoient connues; & nous n'avons pas pu leur refuser cette satisfaction. On a même trouvé mauvais que nous n'ayons pas fait imprimer davantage, tant il est difficile de contenter tout le monde!

J'aurai lieu de me féliciter, Monsieur, si la révision que j'ai faite de ces Mémoires, peut satisfaire votre curiosité. Je vous prie de la regarder comme une marque de ma déférence, & de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Votre &c.

A Londres le 15 de Novemb. 1706.

PR



P R E F A C E,

PAR MR. SILVESTRE.

L y a si long-tems qu'on demande une Edition correcte des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, que je ne doute point que le Public ne reçoive favorablement celle qu'on lui donne. Elle peut passer en effet pour la première; toutes les Editions qui ont paru, soit en France

France ou en *Hollande* étant extrêmement défectueuses. Ceux qui n'ont pas connu Monsieur de *Saint-Evremond*, doivent savoir qu'il n'a jamais rien fait imprimer & que les Livres qu'on a publiés sous son Nom, ont été imprimés sur des Copies qui couroient dans le Monde; Copies souvent tronquées, & d'ordinaire très peu exactes. Les deux premiers Volumes qu'on a vus de lui eurent un si prompt débit, que le Libraire de *Paris* voulant donner une Edition plus ample, n'épargna rien pour ramasser de nouvelles Pièces; cela fit que sans beaucoup de choix, on ajouta aux véritables Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond* diverses Pièces qui n'étoient pas de lui. Ce desordre a augmenté dans toutes les Editions suivantes & il est allé enfin si loin, qu'on a imprimé des Volumes entiers où il n'y a rien de Monsieur de *Saint-Evremond*. Tel est le SAINT-EVREMONIANA: tel est le RECUEIL d'Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond*, imprimé chez *Amoy* en 1701. Je ne parle point des MEMOIRES de la Vie du Comte D... avant sa retraite, rédigés par Monsieur de *Saint-Evremond*, à *Paris*. 2. Vol. 12. Ce

ne fait tort au discernement du Public, que de croire qu'il eût pû se laisser surprendre au Titre de ce Roman. Il faut encore remarquer que dans les Editions de *Paris* on a supprimé, ou du moins défiguré tous les Noms, & qu'on retranche bien des endroits qui paroissent trop libres. Bien loin de corriger les Fautes, on les a multipliées dans les Editions de *Hollande*: au lieu de rétablir les Omissions, on y a encore ajouté de mauvaises Pièces; & l'on a fait un si étrange alliage de bonnes & de méchantes choses, que Monsieur de *Saint-Evremond* s'y reconnoissoit plus. On l'avoit sollicité de *France* à revoir ses Ouvrages: les Amis qu'il avoit à *London* le pressoient tous les jours d'en donner une Edition qu'il pût avouer; mais on s'en étoit toujours défendu. Depuis la dernière Paix, les Libraires de *Paris* lui ont fait des offres assez avantageuses, pour tenter un Homme moins desintéressé que lui: rien ne pût l'ébranler. "J'ai un grand desavantage, mandoit-il à Mademoiselle de l'Enclos, en ces petits Traités qu'on imprime sous mon Nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point,

" point, parce qu'ils ne m'appartiennent
 " pas; & parmi les choses que j'ai faites
 " on a mêlé beaucoup de sottises, &
 " je ne prens pas la peine de desavouer.
 " A l'âge où je suis une heure de
 " bien ménagée m'est plus considérable
 " que l'intérêt d'une médiocre Réputation.
 " Qu'on se défait de l'Amour-propre
 " difficilement! Je le quitte comme
 " Auteur, je le reprens comme Philosophe;
 " sentant une Volupté secrète de
 " négliger ce qui fait le soin des autres.
 Il me souvient que parlant un jour
 lui sur ce sujet, & lui ayant dit que
 qu'il ne vouloit pas prendre la peine
 revoir ses Ouvrages, il devoit du moins
 donner cette satisfaction à beaucoup
 d'Honnêtes gens, de marquer les passages
 qu'il desavouoit; il me répondit, *Je
 mêle, peut-être, un peu de vanité dans
 conduite. Il y a telle Pièce imprimée
 mes Oeuvres que j'avoüerois de tout
 cœur, & qui vaut mieux que ce que
 fait.*

Mais quoi que Monsieur de Saint-Evremond
 eût toujours refusé de publier ses
 Ecrits, il changea de sentiment quelque
 tems avant sa Mort, & jeta les yeux

Monsieur *Des Maizeaux*, pour le charge
 de ce soin. Il relût avec lui ses Ouv
 ges: il marqua sur un Exemplaire ce
 étoit de sa façon, & ce qui n'en étoit
 : il corrigea beaucoup de choses, &
 donna des Eclaircissemens sur les en
 ts qui avoient besoin de Commentaire.
 Enfin il lui communiqua ses Manusc
 s, & revit avec lui les Copies qu'il
 faisoit. Son grand âge & ses Infirmités
 ne laissant pas espérer qu'il pût vivre
 long-tems, Monsieur *Des Maizeaux* se
 vit de tirer tous les secours, & toutes
 lumieres nécessaires, & il ne lui man
 quoit plus que quelques Pièces, lors qu'il
 obligé d'aller à la Campagne. Ce
 pendant Monsieur de *Saint-Evremond* se
 sentoit plus foible qu'à l'ordinaire, té
 moigna plusieurs fois l'envie qu'il avoit
 de le voir; il pria même Monsieur *Le
 Breton* de lui écrire de venir au plutôt.
 Mais ayant cessé de vivre avant que Mon
 sieur *Des Maizeaux* pût être de retour,
 ses Manuscrits, qu'il m'avoit souvent pro
 mis de me laisser, me furent remis par
 son ordre après sa mort; par-là je me
 trouvai en quelque maniere engagé à tra
 vailler de concert avec Monsieur *Des
 Maizeaux*.

Maizeaux à l'Édition de ses Ouvrages. Voici la méthode que nous avons suivie.

Nous avons retranché tout ce que de *Saint-Evremond* désavouoit : bon ou mauvais, tout a été également supprimé. Notre scrupule a été si grand, qu'il ne nous a réservé d'une seule Pièce (1), sur laquelle nous sommes encore en doute, on ne peut être assuré que tout ce qu'on verra dans cette Édition, sans être expressément marqué comme fait par un autre, est véritablement de Monsieur de *Saint-Evremond*. Nous avons revû avec beaucoup de soin sur les Manuscrits, tout ce qui avoit été imprimé. Comme j'avois plusieurs Copies, on a choisi parmi diverses Lectures celle qui paroissoit la plus naturelle : si elle étoit rétabli par un Manuscrit, ce qui n'arrivoit dans l'autre : enfin pour la Ponctuation, la chose du monde que Monsieur de *Saint-Evremond* négligeoit le plus, nous avons suivi celle qui donnoit un plus beau & un meilleur tour ; & par-là on a

(1) Une Ode à Mr. le Duc de Nevers. On l'a trouvée parmi les Papiers de Mr. de St. Evremond, mais on ne veut pas garantir qu'elle soit de lui. Cette Ode n'étant certainement point de Mr. de

à diverses Périodes la clarté & la netteté qui y manquoient. On y a ajouté beaucoup de Pièces qui n'ont pas encore paru, & dans ce nombre-là, si je ne me trompe, on en trouvera qui ne cedent pas aux premières. On a sur tout publié tant de Lettres & de Billets qu'on en pouvoit ramasser. Si on n'y trouve rien de très important, on y verra du moins le tour d'esprit de Monsieur de *Saint-Evremond*. Ce n'est pas par un Ouvrage limé & fini, qu'on doit toujours juger d'un Auteur : on est bien-aisé de le connoître dans son naturel ; & rien n'est plus propre à nous le représenter tel qu'il est, que ce qu'il écrit familièrement & sans préméditation. Au reste, ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on a ramassé tout ce qu'il y a bien des Pièces que Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas lui-même, qu'il a fallu chercher de côté & d'autre. Monsieur *Le Fèvre*, Médecin à Londres, nous en a fourni un bon nombre. D'ailleurs, comme il avoit connu particulièrement

Saint-Evremond, on l'a retranchée dans cette édition. On la trouvera dans le second Tome du *Mélanges curieux des meilleures Pièces attribuées à Mr. de St. Evremond*, &c. pag. 390. & suiv.]

lièrement Monsieur de *Saint-Evremond* & que depuis quarante ans il le voit avec beaucoup de familiarité, il nous a donné des Eclaircissèmens sur beaucoup de Faits, & nous a appris plusieurs Particularités que nous ignorions.

On a pris grand soin dans tout l'Ouvrage de remplir les Lacunes, & de nommer les gens dont les Noms avoient été effacés, ou défigurés. On a aussi ajouté des Notes. Tantôt c'est un Passage de l'Auteur cité en François, ou bien à l'occasion d'un Fait; ou bien on indique les Personnes dont il s'agit, & s'il est nécessaire pour l'intelligence du Texte, on dit un mot de leur Caractère. Ceux qui savent tout trouveront qu'on y a mis des choses communes; mais pour un Lecteur qui se plaindra, il y en aura vingt qui auront souhaité qu'on eût grossi considérablement les Notes, & qu'on leur eût expliqué qu'à la moindre bagatelle: en cela on tâché de garder un juste milieu.

Quoi qu'il semble qu'il n'importât guère en quel ordre on plaçât les Pièces détachées qui composent ce Recueil, on crût pourtant devoir les ranger à peu

suivant l'ordre des tems où elles ont été écrites. Je dis à peu près, car il n'a pas toujours été possible de le découvrir, & souvent il a fallu deviner. Cet ordre est sans doute le plus naturel, & pour le dire ici en passant, il seroit à souhaiter qu'en rassemblant en un Corps les Ouvrages d'un Auteur, on les publiât dans le même ordre qu'il les a faits. On jugeroit par-là de ses progrès; on marqueroit le tems où il a mieux écrit; de même que dans les Ouvrages de certains Peintres fameux, on distingue ce qu'ils ont fait dans le commencement, dans le fort, ou dans la décadence de leur réputation: & le même plaisir qu'on prend à remarquer les différentes manières qu'un Peintre s'est souvent faites, on l'auroit à voir le changement qui paroît quelquefois dans le style dans le tour d'esprit d'un Auteur.

On avoit d'abord résolu de désigner par quelque marque particulière, les Pièces qui n'avoient pas encore paru: mais on a changé de sentiment, parce que parmi les Ecrits qui avoient déjà été imprimés, il y en a qui ont été entièrement refondus, & qui peuvent passer pour nouveaux. Ceux-là on n'auroit dû en quelle classe les

ran-

ranger. Il faut encore remarquer que l'Auteur ayant revû en differens tems ses Ouvrages, y ajoûtoit après coup de nouvelles choses: ainsi à prendre tout à la rigueur, on pourroit le condamner à quelques Anachronismes. On a fait cette remarque particulièrement dans la Comédie des ACADEMICIENS; mais on a eu le devoir de faire encore ici, parce qu'il peut avoir lieu pour quelques autres Pièces.

Après avoir rendu compte de cette Edition, je ne m'arrêterai point à faire l'éloge des Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond. Il est en possession il y a long tems de l'Approbation du Public; en sorte que désormais c'est au Public à justifier sur cela son Goût, & son Jugement. Il y a cinquante ans qu'on lit, & qu'on estime les Ecrits de Monsieur de Saint-Evremond. Si une longue Prescription peut établir le Mérite, & répondre de la durée des Ouvrages, nous en avons une d'un demi Siècle. C'est déjà un Préjugé assez favorable pour les premières Pièces: celles qu'il a faites dans la suite ont été encore plus estimées. Ajoûtons que si avec tous les desavantages dont on a parlé, les Oeuvres

de Monsieur de Saint-Evremond n'ont pas laissé d'avoir un si grand nombre d'Approbateurs; il n'y a pas lieu de douter que paroissant dans un meilleur état, elles ne soient reçues beaucoup plus favorablement.

On n'est pas au reste assez prévenu en sa faveur, pour croire que tout ce qu'il a écrit soit de la même force. Il y a entre autres des Pièces de Poësie, qui sont au dessous du médiocre. On a été tenté d'en supprimer quelques-unes qu'il avoit composées dans sa Jeunesse; mais comme elles avoient déjà été imprimées, on n'a pas crû le devoir retrancher; de peur que le Public ne s'imaginât qu'on l'étoit érigé en Juge, & qu'on vouloit décider du prix & du mérite de chaque chose. Pour celles qui n'avoient pas encore paru, on en a usé plus librement. On n'a pas voulu publier toutes les Brouillons qu'il faisoit assez à la hâte, & qu'il ne se donnoit pas la peine de corriger: on a fait seulement le meilleur choix qu'on a pû. Je prévoi que tous les Lecteurs n'en seront pas également touchés. Il y a dans telle Pièce une Pensée fine, une Raillerie délicate, qui écha-

pera à la plûpart des Gens. Pour être capable de la sentir, il faudroit être exactement instruit du Caractère des Personnes avec qui l'on est en commerce; il faudroit savoir certains Faits, certaines Circonstances qui donnent lieu à un Jeu à une Plaisanterie, & qui hors de-là paroissent très-insipides. Cela est inévitable dans les Ouvrages purement d'esprit. Le seul moyen de remédier à cet inconvénient, seroit d'éclaircir tout par de bonnes Notes: mais outre que ce seroit un travail infini, il n'est pas toujours permis de nommer les personnes, sur tout si elles sont vivantes; & d'ailleurs il y a bien des choses qu'on ne peut pas dire. On a fait seulement un Essai sur deux ou trois Pièces, qui regardent *Morin* (1): ceux qui les ont lûs autrefois, & qui n'ont rien trouvé, les relisent; je suis sûr qu'ils y trouveront tout un autre sel. Ils pourront par-là juger du reste; & s'ils trouvent quelques endroits qu'ils n'entendent point, ils suspendront leur Jugement, & rendront du moins cette justice à l'Auteur, qu'il peut avoir eu en vûe un autre sens que celui qui se présente d'abord.

(1) *Fameux Joueur.*

Puis que je me suis insensiblement engagé à défendre Monsieur de *Saint-Evremond*, je répondrai en peu de mots à deux Objections qu'on peut faire contre les Ouvrages. La première regarde ce mélange bizarre de Sérieux & de Comique; de choses graves, & de bagatelles. Que ne s'est on contenté, disent certains gens austères & difficiles, de ramasser tout ce qu'il y a de bon & de solide? Pourquoi n'avoir pas retranché tout ce qu'il y a non seulement d'inutile, mais aussi de badin? Ces gens, qui voudroient qu'on ne s'attachât qu'à des études utiles, doivent considérer que ce n'est point ici un Docteur qui écrit pour instruire & pour dogmatiser; que ce n'est point un Homme engagé par sa Profession à rendre compte au Public de ses Occupations & de ses Veilles. C'est un Homme du monde, qui dans une grande oisiveté cherche à passer agréablement le tems; qui écrit tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, uniquement pour s'amuser: c'est un Bel-Esprit qui pense à se divertir, & à divertir un certain nombre d'Honnêtes-gens avec qui il est en commerce. Il n'auroit assurément de l'injustice à juger

de lui avec trop de severité ; & l'injustice seroit encore plus grande, de vouloir obliger ceux qui publient ses Ouvrages, à supprimer tous ceux qui sont purement vertueux.

L'autre Objection roule sur le stile de Mr. de *Saint-Evremond*. On dit qu'il n'est pas toujours clair ; qu'il y a quelquefois de l'obscurité, & souvent de l'affectation. On y voit, dit-on, une mesure trop exacte & trop recherchée ; que sont des Antitheses trop fréquentes. Je ne prétens pas justifier sur tout Monsieur de *Saint-Evremond* ; mais on peut dire qu'il pensoit avec justesse, & s'exprimoit noblement. Son tour est délicat ; sa diction est pure, hardie & soutenue. Il passera toujours pour un de nos meilleurs Ecrivains. Ses négligences même sont heureuses. Il les connoissoit aussi bien que personne, mais il ne vouloit pas s'assujettir scrupuleusement aux regles introduites par nos *Puristes* modernes. Il se plaignoit de la trop grande exactitude de nos Critiques, qui à force de polir la Langue

(1) Celui qui nous a donné des *Mélanges* d'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

françoise, l'ont rendue sans nerfs & sans force. Il ne pouvoit souffrir ceux qui écrivent d'une manière toujours exacte, mais trop uniforme ; aussi un des Conseils qu'il donnoit pour bien écrire, étoit de varier autant qu'il étoit possible la construction & le tour de la Phrase. Mais il est assez parlé des Ouvrages ; il est temps de parler de l'Auteur.

CHARLES DE SAINT-DENIS, Seigneur de SAINT-EVREMOND, étoit d'une noble & ancienne Maison de Normandie. Le véritable Nom de sa Famille étoit *Marcquetel* (1) ; mais depuis assez long-tems ses Ancêtres ont pris celui de *Saint-Denis*, de la Terre de *Saint-Denis du Guesst* dans le Cotentin, entre *Saint-Lo* & *Coutance*.

Le Baron de *Saint-Denis* son Pere commandoit la Compagnie des Gendarmes de *Henri de Bourbon*, dernier Duc de *Montpensier*, Gouverneur de *Normandie*. Il épousa N. de *Rouville*, Sœur du Marquis de *Rouville*, qui avoit été nommé Surintendant des Finances, & de ce Mariage

Nom de *Vigneul-Marville*, dit que c'étoit De *Argotelle*.

ge il eut six Garçons, tous bien faits & Gens d'esprit. Monsieur de *Saint-Ecremond*, qui étoit un des Cadets, a survécu à tous ses Freres, & de cette nombreuse Famille il ne reste plus d'Enfans mâles que ceux qui sont descendus de l'Aîné. Le Marquis de *Saint-Denis* fait aujourd'hui une figure considerable en *Normandie*.

Monsieur de *Saint-Ecremond* fut envoyé fort jeune à *Paris* au Collège de *Clermont*, il y fit ses premieres Etudes, & après sa Philosophie vint à *Caën*, où il étudia en Droit. Mais son Génie n'étant pas tourné de ce côté-là, on le mit à l'Académie. Il n'y demeura que peu de mois, car à peine avoit-il seize ans qu'il entra dans le service: il eut bien-tôt une Compagnie d'Infanterie, & se trouva au premier Siège d'*Arras*. Il servit ensuite dans la Cavalerie, & entra dans la Compagnie des Gardes de Monsieur le Duc d'*Anguien* (1). Il se trouva au Combat de *Fribourg*, & l'année suivante à la Bataille de *Nortlinguen*: il étoit alors Lieutenant des Gardes de Monsieur le Prince, & ayant été

(1) Louis II. dernier Prince de Condé, qu'on appelloit Duc d'Anguien du vivant de son Pere.

été commandé avec deux Escadrons pour occuper une hauteur, il eût un si grand feu des Ennemis, que presque toute sa Troupe fut défaite. Il fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de Fusil conneau. On demeura près de six semaines dans l'incertitude si on lui couperoit la Cuisse; les Chirurgiens voyant qu'il y avoit quelque esperance de guerison, différèrent d'en venir à cette dure extrémité, & le tirèrent heureusement d'affaire, mais ce ne fut qu'après avoir souffert plusieurs mois. Sa Blessure se rouvrit à *Londres* plus de trente ans après, & guerit si bien qu'il ne lui en restoit d'autre incommodité qu'un peu de foiblesse dans cette Jambe.

Il continua de servir en *Allemagne* & en *Flandre* sous Monsieur le Prince de *Condé*, & s'aquit l'Estime & l'Amitié de la plupart des Généraux. Sa Capacité fut connue dans les differens Emplois par où il passa; & sa Valeur parut plus d'une fois dans les Occasions, aussi bien que dans les Combats singuliers, dont il se tira avec beaucoup d'honneur. D'ailleurs il se distinguoit du commun des Officiers, par une maniere de penser fine & délicate,

par une expression juste & polie. Ces endroits le firent connoître & estimer de Monsieur de *Turenne*, du vieux Maréchal d'*Etrées*, du Maréchal de *Grammont*, du Maréchal d'*Albret*, & de plusieurs autres Personnes du premier rang. Mais ses plus grandes liaisons furent avec le Comte de *Grammont*, le Comte d'*Olonne*, le Duc de *Candale*, le Maréchal de *Clerembaut*, & le Maréchal de *Crequi*. Ce dernier tout le tems qu'il a vécu l'a honoré de son Amitié, & lui en a donné des marques essentielles dans un tems & dans des circonstances où il est rare de trouver de vrais Amis.

Les premières Années que Monsieur de *Saint-Evremond* fut auprès de Monsieur le Prince, il eut beaucoup de part à sa Bienveillance. Il étoit de ceux avec qui Son Altesse aimoit à se retirer, & à s'entretenir familièrement : on le mettoit même assez souvent des Parties de plaisir. Mr. le Prince le dépêcha plus d'une fois à la Cour pour des Affaires importantes & je ne dois pas oublier qu'en l'envoyant en 1646. porter à la Reine-Mere la nouvelle de la prise de *Furnes*, Son Altesse le chargea de voir le Cardinal *Mazarin*.

de lui faire la première ouverture du Siége de *Dunkerque*, & de regler avec ce Ministre tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si grand Dessein. Quelque relief que cela lui donnât dans l'Armée, il ne pût résister au penchant naturel qu'il se sentoît à découvrir & à marquer le foible des Hommes; talent qu'il a bien fait valoir depuis. De concert avec le Maréchal de *Clerembaut*, il s'attacha à observer les Sentimens & les moindres Actions de Monsieur le Prince, & faisant profession l'un & l'autre d'admirer les grandes Qualités, ils ne le ménagerent pas assez dans leurs Railleries, & ne garderent peut-être pas toujours le respect qu'ils lui devoient. Cela dura plusieurs mois; mais ils ne purent jouer leur jeu si finement que Monsieur le Prince ne s'en appercût. De l'humour dont il étoit, on peut juger qu'il n'en eut pas un médiocre ressentiment, particulièrement contre Monsieur de *Saint-Evremond*. La Prison des Princes, & la Guerre Civile survinrent peu de tems après, & Monsieur le Prince fut obligé de se retirer dans les Pays-Bas. Mais la Paix étant faite son Altesse eut la générosité de lui par-

donner, & lui témoigna beaucoup de bonté quand il le revit à *Paris*. Depuis cela en plusieurs occasions ce Prince lui fit donner des assurances de son Affection & de son Estime.

Après la prise de *Dunkerque* il alla servir en *Catalogne*. Les Troubles étant survenus les Années suivantes, il demeura toujours attaché au Parti du Roi, & obtint un Brevet de Maréchal de Camp, avec une Pension de mille Ecus (1). Il eut pendant la Guerre Civile divers Commandemens dans la *Guienne*, & personne n'eut plus de crédit que lui auprès du Duc de *Candale*, qui commandoit une petite Armée dans cette Province. On payoit alors peu régulièrement les Troupes: on donnoit simplement aux Officiers des Assignations sur les Villes & sur les Communautés, & chacun en tiroit ce qu'il pouvoit. Habile à profiter des Conjonctures, & soutenu par Monsieur *Fouquet*, de qui il étoit particulièrement connu, Monsieur de *Saint-Evremond* ne fit pas mal ses affaires dans la *Guienne*. Il

avouoit

(1) On a les Originaux des deux Brevets datés de Compiègne le 16. & le 17. de Septembre 1652.

avouoit lui-même, & en plaisantoit souvent, qu'en deux ans & demi il en avoit rapporté cinquante mille francs tous fraix faits: *précaution*, ajoûtoit-il, *qui m'a été d'un grand secours tout le reste de ma vie.*

Il lui arriva peu de tems après une fâcheuse Affaire. Le Duc de *Candale* étoit très-bien dans l'esprit du Cardinal *Mazarin*: on peut même dire que le Ministre avoit fait toutes les avances, & qu'il n'avoit rien oublié pour l'attacher à ses Interêts. Cependant dans l'Accommodement que fit la Province de *Guienne*, le Duc prit un Parti qui déplût au Cardinal, & celui-ci n'osant pas attaquer directement Monsieur de *Candale*, crût devoir mortifier Monsieur de *Saint-Evremond*, qu'on accusoit d'avoir eu part à ces Conseils. Sur un prétexte assez léger, c'est-à-dire, pour quelques Plaisanteries dites à Table, à quoi Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas plus de part que le reste de la Compagnie, le Cardinal le fit mettre à la Bastille. Après y avoir resté un peu plus de trois mois, il fut mis en liberté; mais l'idée effrayante de la Bastille lui demeura toujours dans l'esprit, & cette crainte fut la principale

raison qui l'obligea à sortir de *France*, comme on le dira dans la suite.

On commençoit à traiter de la Paix, & les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'étant rendus à la Conference, Monsieur de *Saint-Evremond* y alla avec plusieurs Personnes de Qualité. Il étoit trop habile & trop délié pour ne pas voir le manège du Cardinal *Mazarin*, & de Don *Luis de Haro*, ces deux premiers Ministres jouoient au plus fin; mais dans le fonds ils vouloient également la Paix, quoi que par des motifs differens. En partant de *Paris* Monsieur de *Saint-Evremond* s'étoit engagé d'écrire à quelques uns de ses Amis, & de leur rendre compte de ce qui se passoit à la Conference. Entre ceux-là il y en avoit un assez grand nombre qui souhaitoient la continuation de la Guerre: le Maréchal de *Crequi* étoit un des premiers, & Monsieur de *Saint-Evremond* crût lui faire plaisir en traitant de ridicule le fameux Traité des *Pyrénées*, qu'on regardoit alors comme devant être avantageux à la *France*. Il s'expliqua sans doute trop librement, ou pour mieux dire il railla trop fortement le Ministre dans la Lettre qui fut la cause de sa disgrâce.

grace. C'est ce qu'il avouoit lui-même; mais il ne pouvoit pas prévoir que cette Lettre deviendrait publique. On verra bien-tôt comment cela arriva.

Le Roi *Charles II.* revint en *Angleterre* peu de tems après la Paix, & fut complimenté sur son heureux Rétablissement par tous les Princes & Etats de l'*Europe*. Le Roi de *France* se distingua sur tous en envoyant Monsieur le Comte de *Soissons*. Cette Ambassade fut des plus magnifiques, soit par le rang de l'Ambassadeur, ou par le grand Cortège des Gens de Qualité qui l'accompagnerent. Monsieur de *Saint-Evremond* fut de ce nombre-là. Pendant près de six mois qu'il resta à *Londres*, outre qu'il eut l'honneur d'être connu particulièrement du Roi, & du Duc d'*York*, il vit beaucoup de Seigneurs *Anglois* qu'il avoit connus en *France*, & fit de nouvelles habitudes: ce fut ce qui le détermina dans la suite à fixer son séjour en *Angleterre*.

Quelque tems après son retour en *France*, le Cardinal *Mazarin* mourut, & la perte de Monsieur *Fouquet* fut résolue. On auroit bien de la peine à deviner comment la Disgrace de Monsieur *Fou-*

quet causa celle de Monsieur de *Saint-Evremond*. Qu'on me permette de développer ce Fait, dont peu de gens sont exactement instruits. Pour mieux cacher le dessein qu'elle avoit, la Cour alla faire un tour en *Anjou*, & de-là en *Bretagne*. Monsieur de *Saint-Evremond* fit le Voyage avec le Maréchal de *Clerembaut*, & laissa en partant à Madame *Dupleffis Beliere* une Cassette où il avoit quelque Argent comptant, des Billets, & tous ses Papiers. Lors que Monsieur *Fouquet* fut arrêté, on ne se contenta pas de saisir tous les Papiers qu'on trouva chez lui; on fit mettre le Scellé chez ses Amis, & chez les Gens avec qui il avoit eu le plus de liaison. Madame *Dupleffis* étant Amie de Monsieur *Fouquet*, on mit aussi le Scellé chez elle, & avec les Papiers, qu'on croyoit appartenir au Surintendant, on emporta la Cassette de Monsieur de *Saint-Evremond*. On y trouva la *Lettre sur la Paix des Pyrénées*, qui jusqu'alors n'avoit été vûë que des Maréchaux de *Crequi* & de *Clerembaut*: on la montra au Roi, & on n'oublia rien pour aigrir l'Esprit de ce Prince. Comme il n'est pas ordinaire dans les Cours de s'intéresser à la Répu-

tation

tation d'un Ministre mort, on s'étonnera sans doute qu'il se soit trouvé des Gens qui aient pris assez à cœur la Memoire du Cardinal, pour faire un Crime capital de quelques Railleries. Mais il faut savoir que Messieurs *Le Tellier* & *Colbert*, qui s'élevoient sur les ruines de Monsieur *Fouquet*, étoient Créatures de Son Eminence, & qu'affectant l'un & l'autre une pieuse reconnoissance pour leur Maître & leur Bienfacteur, ils représenterent au Roi que déchirer si cruellement un Ministre, qui avoit gouverné l'Etat pendant sa Minorité, c'étoit attaquer la Régence de la Reine sa Mere, & tourner en ridicule les commencemens de son Regne. Ces insinuations firent leur effet, & Monsieur de *Saint-Evremond* averti de bonne heure des mauvaises impressions qu'on avoit données de lui, s'absenta par le conseil de ses Amis. Il se retira d'abord en *Normandie* chez un de ses Parens; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il fut obligé de changer souvent de retraite. Il alla d'une Province dans une autre, voyageant toujours de nuit, & ne logeant que chez les gens dont il étoit connu. Enfin ennuyé de cette vie errante, & voyant que les

les tentatives que ses Amis avoient fait en sa faveur étoient inutiles, & plus que tout cela appréhendant la *Bastille*, où il avoit fait quelques Années auparavant un assez rude Noviciat, il prit le parti de sortir de *France* vers la fin de l'Année 1661. Il vint d'abord dans les Pays-Bas *Espagnols*, & de-là en *Hollande*: il n'y fit pas un long séjour, mais passa en *Angleterre*, où il salua le Roi *Charles II.* qui le reçut très-favorablement. Il y vécut d'abord avec beaucoup de familiarité avec les Ducs de *Buckingham* & d'*Ormond*, les Comtes de *Saint-Albans* & d'*Arlington*, avec *M. lord Crofts*, & quelques autres Seigneurs. Il vécut sur tout dans une grande liaison avec Monsieur d'*Aubigny*. Il s'attacha à la Lecture, & ne négligea pas la Conversation des Gens de Lettres. Il fit connoissance avec Monsieur *Waller*, un des plus beaux Esprits d'*Angleterre*, avec le fameux *Hobbes*, avec Monsieur *Cowley*, Monsieur *Isaac Vossius*, & divers autres Savans.

Quelque agréablement qu'il passât ces jours en *Angleterre*, il pensoit souvent revoir sa Patrie, & à rentrer dans ses Emplois. Dans cette vûe il écrivoit à ces

de ses Amis qui avoient le plus de crédit à la Cour de *France*, & ne négligeoit rien pour obtenir son Retour. Mais trouvant inflexible l'Esprit des Ministres, il tomba dans une profonde mélancolie, & dans une espece de langueur. On lui conseilla, pour divertir ses ennuis, de passer la Mer, & il eut d'autant moins de peine à s'y résoudre, que la Peste commençoit à régner dans *Londres*, & que la Cour pensoit déjà à se retirer. Il partit en 1665. & passa en *Hollande*, où au bout de quelques mois il recouvra sa santé. Il y connut particulièrement le Pensionnaire *De Wit*, & les Personnes les plus considérables de l'Etat. Il eut beaucoup d'habitude avec le Marquis d'*Estrades*, le Baron de *Lifola*, & la plupart des Ministres Etrangers qui étoient à la *Haye*. Mais sur tout il vit alors le Prince d'*Orange*, qui bien que dépouillé des Charges de ses Ancêtres, & réduit en quelque maniere à une condition privée, ne laissoit pas de donner dans un Age peu avancé, des marques d'un Génie extraordinaire, de cette humeur Guerrière, & de cette noble Ambition qu'il a fait paroître dans toute la suite de sa Vie.

Le

Le Traité de *Breda* commença peu après: Monsieur de *Saint-Evremond* y alla passer quelques mois, & y connut presque tous les Plenipotentiaires. De-la il fit un tour à *Bruxelles*, & revint à la *Haye*. Le Prince de *Tuscane* (1), qui voyageoit *incognito*, y passa allant en *Angleterre*. On avoit retenu pour lui une Maison, qui étoit précisément celle où Monsieur de *Saint-Evremond* étoit logé. Il se préparoit à en sortir, de même que les autres qui y avoient des Appartemens; mais le Prince lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il demeurât. Tout le tems que Son Altesse fut à la *Haye*, Monsieur de *Saint-Evremond* lui fit régulièrement sa Cour, & eut l'honneur de manger ordinairement à sa Table. Depuis ce tems-là le Grand Duc a toujours conservé beaucoup d'estime & de bienveillance pour lui, & lui en a donné des assurances par des Lettres très-obligeantes, & par des *Regales* que Son Altesse Royale lui envoyoit de tems en tems.

Il y avoit plus de quatre ans que Monsieur de *Saint-Evremond* étoit en *Hollande*, lors que le Chevalier *Temple* lui fit

(1) Le Grand Duc d'à présent.

dire de la part du Roi *Charles II.* que Sa Majesté souhaitoit qu'il retournât en *Angleterre*. Il se rendit au plutôt à *Londres*, où le Roi le reçût avec une extrême bonté, & lui donna une Pension de trois cens Livres Sterling, qui fut toujours régulièrement payée. Il avoit fait une grande perte à la mort de Monsieur d'*Aubigny*, mais il retrouva un grand nombre d'anciens Amis, & se fit bien-tôt connoître des jeunes Courtisans. La Lecture & la Société des Honnêtes-gens faisoient toute son occupation, & on peut dire qu'il vivoit aussi agréablement, qu'un Étranger & un Exilé pouvoit le souhaiter. Mais ce qui contribua le plus à la douceur de sa vie, fut l'arrivée de Madame la Duchesse *Mazarin* en *Angleterre*. Alors tous ses soins auparavant partagés se réunirent; toute son assiduité fut pour une Personne si extraordinaire. Il devint un de ses plus zélés, & de ses plus constans Admirateurs. Elle a servi de sujet à ce qu'il a fait de plus délicat dans tous les genres d'écrire: en mille endroits de ses Ouvrages il a célébré sa Beauté incomparable, les agrémens de son Esprit, les charmes de sa Conversation; mais quelques éloges qu'il

qu'il lui ait donnez, ils sont encore beaucoup au-dessous de ceux qu'elle méritoit. Et à dire le vrai, on ne fait qui des deux avoit le plus d'obligation, ou Madame *Mazarin* à son Panegyriste, d'avoir fait connoître à tout le monde ses rares & admirables qualités; ou Monsieur de *Saint-Evremond* à Madame *Mazarin*, de lui avoir fourni les occasions d'écrire mille choses qui lui feront toujours beaucoup d'honneur, dans l'esprit des Personnes qui ont de la délicatesse & du bon-goût. Il trouvoit chez elle ce que l'*Angleterre* avoit de plus qualifié & de plus poli, ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Ministres Etrangers: il trouvoit ceux que les Charmes de Madame *Mazarin*, ceux que la liberté de sa Maison y attiroient ordinairement: mais ce qu'il estimoit plus que tout le reste, il voyoit tous les jours Madame *Mazarin*, c'étoit sa principale occupation. Si le tems, qui détruit ce qu'il y a de plus grand & de plus beau; qui efface jusqu'aux Noms & aux Titres, pouvoit faire oublier la Beauté, le Rang, la Fortune d'*Hortence Mancini*, les Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond* lui assureroient l'Immortalité. Son Nom

& ses Titres sont plus en sûreté, que si on les avoit gravés sur le Marbre & sur le Bronze. Le Lecteur me pardonnera ce que je viens de dire de Madame *Mazarin*. Elle a eu tant de part aux Ecrits, que Monsieur de *Saint-Evremond* a fait en *Angleterre*, que je ne pouvois me dispenser de m'étendre sur son sujet; & on ne sauroit se souvenir d'une Personne si accomplie, sans être également touché de son mérite & de sa perte.

Du tems que Monsieur *Colbert de Croissy* étoit Ambassadeur en *Angleterre*, il s'employa pour obtenir le rappel de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il écrivit plusieurs fois à Monsieur *Colbert* son Frere, & le pressa de s'expliquer. Monsieur *Colbert* promit de ne faire point d'opposition, si quelqu'un vouloit prendre sur soi d'en parler au Roi; mais il ajoûta qu'il ne pouvoit pas agir directement dans une Affaire, où en quelque maniere il avoit été Partie. Ainsi cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes.

Après la mort du Roi *Charles II.* le Comte de *Sunderland*, qui étoit Secrétaire d'Etat, & Président du Conseil, proposa au Roi *Jaques II.* de créer une nouvelle

velle Charge pour Monsieur de *Saint-Evremond*: c'étoit en quelque maniere une Charge de Secretaire du Cabinet, car on vouloit qu'il fit les Lettres particulieres du Roi aux Princes Etrangers. Monsieur de *Saint-Evremond* s'excusa d'accepter un tel Emploi, ne croyant pas qu'il convint à un Homme de son âge. Il pria Mylord *Sunderland* de remercier très-humblement le Roi, & de dire à Sa Majesté qu'après soixante & dix ans il falloit jouir du peu qui restoit à vivre, & renoncer entièrement aux Affaires.

La Révolution, qui arriva sur la fin de l'année 1688. & qui donna une nouvelle face à l'*Angleterre*, loin de nuire à Monsieur de *Saint-Evremond*, lui fut plutôt avantageuse. Il alla saluer le Prince d'*Orange*, dès qu'il fut arrivé à *Londres*, & fut reçu de lui avec beaucoup de distinction. Ce Prince ayant été élevé sur le Trône, lui donna en toutes sortes d'occasions des marques de bonté, & les accompagna souvent de Graces & de Bienfaits solides. Lors que Sa Majesté mangeoit chez quelque Seigneur, elle le nommoit assez souvent pour un des Convives, & se plaisoit fort à sa Conversation. Af-

fûré

fûré de la Protection & de la Bienveillance du nouveau Roi, il ne songeoit qu'à finir tranquillement ses jours en *Angleterre*, lors qu'on lui fit dire qu'il pouvoit retourner en *France*. Ce fut avant la Déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de *Grammont* le lui fit savoir de la part des Ministres. Plusieurs de ses Amis le sollicitèrent en même tems de se rendre à *Paris*, & lui firent des offres très-obligeantes. Mais soit que l'extrême passion qu'il avoit eue fut rallentie par l'âge, ou qu'il fut content du genre de vie, & de la société qu'il avoit choisie, il répondit au Comte de *Grammont*, qu'il étoit trop vieux pour se transplanter; que d'ailleurs il aimoit mieux rester par choix à *Londres*, où il étoit connu de ce qu'il y avoit d'Honnêtes-gens; où l'on étoit accoutumé à sa Loupe & à ses Cheveux blancs, à ses manieres & à son tour d'esprit, que de retourner en *France*, où il avoit perdu toutes ses habitudes; où il seroit comme Etranger, & où à peine connoitroit-il un autre Courtisan que le Comte de *Grammont* lui-même.

Le reste de la Vie de Monsieur de *Saint-Evremond* a été trop uni & trop égal, pour nous

nous arrêter long-tems. Il suffit de dire qu'il vivoit à *Londres* en Philosophe. La Lecture & la Conversation étoient plus que jamais sa principale affaire: le reste du tems il l'employoit à composer de petites Pièces pour son amusement, & pour celui d'un certain nombre d'Honnêtes-gens, qui s'assembloient tous les jours chez Madame *Mazarin*. La mort de cette Dame le toucha vivement: il ne pouvoit quelquefois la nommer sans répandre des larmes. Quelques-uns de ses Amis lui firent sur cela de nouvelles instances, & le sollicitèrent de quitter l'*Angleterre*, mais il demeura ferme dans sa première résolution.

Il a conservé jusqu'à la fin un Jugement sain, une Mémoire heureuse, & une Santé aussi parfaite qu'on pouvoit la souhaiter à son âge. Il commença à se plaindre huit ou dix mois avant sa Mort, d'une difficulté d'uriner, causée par un Ulcère dans la Vessie. Ce Mal augmenta insensiblement, & lui causa des douleurs vives & des insomnies qui l'affoiblirent, & lui ôtèrent enfin l'appetit, qu'il avoit toujours eu fort bon. Se sentant accablé, il fit un Testament, & disposa du peu qui lui restoit en faveur de ses Domestiques,

& de quelques-uns de ses Amis. Il mourut le 3 de Septembre 1703. ayant toujours eu les sens libres, & parla autant qu'il pût se faire entendre. On n'a jamais su exactement son âge; mais par la plus juste supputation qu'on ait faite, il ne pouvoit pas avoir moins de 92. ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de *Westminster*, auprès des Savans *Casaubon*, *Camden*, *Barrow*, & des Poètes *Chaucer*, *Spencer*, *Cowley*, &c. On a pris soin de faire faire par un habile Sculpteur son Buste, qui est très-ressemblant, il est placé au dessus de l'Inscription qu'on a gravée sur un Marbre blanc, & qu'on trouvera à la fin de cette Préface.

Finissons en disant un mot de sa Personne & de son Caractère. Monsieur de *Saint-Evremond* étoit d'une taille avantageuse & bien prise: comme il avoit bien fait dans sa Jeunesse tous ses Exercices, il lui en restoit dans un âge très-avancé une démarche naturelle & aisée. Il avoit les Yeux bleus, vifs, & pleins de feu, une physionomie spirituelle, un sourcil malin. Il avoit eu de beaux Cheveux noirs: quoi qu'ils fussent devenus

tous blancs, & qu'il lui en restât même fort peu, il ne voulut jamais prendre la Perruque, & se contenta d'une Calotte. Plus de vingt ans avant sa mort il lui vint à la racine du nez une Loupe, qui grossit considérablement, mais cela ne le défiguroit pas beaucoup; du moins ceux qui étoient accoutumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.

Sa Conversation étoit enjouée & facile, ses reparties vives & piquantes, ses manières honnêtes & polies: en un mot on peut dire qu'il sentoît en tout son Homme de Qualité. Rigide observateur des règles de la Civilité, il ne manquoit point à rendre une visite: mais c'étoit sans cette affectation de Cérémonie, qui gâte la douceur & l'agrément du Commerce.

Il n'avoit pas un grand savoir; mais qu'il avoit lû il le savoit bien. En lisant il s'attachoit plus à étudier le Génie & le Caractère d'un Auteur, qu'à charger sa mémoire d'une érudition fastueuse & souvent inutile.

Il écrivoit avec facilité. Quoi que

Stile sente le travail & l'étude, il s'étoit fait une si grande habitude d'écrire, que cela ne lui coûtoit rien. Ce n'est pas qu'il ne corrigéât ses Ouvrages. Il les reprenoit au bout d'un certain tems; il ajoutoit, quelquefois il retranchoit: mais assez souvent du premier coup il réussissoit mieux que dans ses Corrections.

Quoi qu'au jugement de tout le monde la Poësie soit fort au dessous de la Prose, il n'en jugeoit pas toujours comme le Public. On peut même dire qu'il avoit souvent un peu trop de prévention pour les Vers. D'ailleurs il les faisoit avec beaucoup de facilité. Il aimoit passionnément la Musique, & l'entendoit assez bien pour composer des Airs. Il nota le CONCERT DE CHELSEY, un PROLOGUE EN MUSIQUE, & diverses autres Pièces qu'on verra dans cette Edition. Il est vrai que pour les Ouvertures, les Basses continues, les Chœurs, & toute la Symphonie, il les donnoit à faire à quelque Musicien habile. Grand admirateur d'une belle Voix, & encore plus des Instrumens bien touchés, il ne manquoit aucun Concert, ni au-

cun Divertissement de cette nature-là.

Tout le tems qu'il resta dans le Service, il fut très-appliqué à remplir les Devoirs d'un bon Officier : hors de-là aimant le Plaisir, Homme de Commerce, de Bonne-chère. Le Comte d'Olonne, le Marquis de Boisdauphin & lui, furent nommés les CÔTEAUX, pour avoir voulu raffiner sur le goût, & sur la délicatesse de la Table. Dans les Pays étrangers il a toujours aimé la Bonne-chère & lors même que les autres Passions l'ont quitté, celle-ci l'a accompagné jusqu'à Tombeau.

Quoi que naturellement il eût du penchant à la Satire, ou plutôt à une Raillerie fine, à une Ironie ingénieuse, à la Politesse & le grand Monde, dans lequel il avoit vécu, l'avoient rendu fort circospect & fort réservé. Sur ses vieux jours il affectoit de louer tout, & même d'applaudir un peu trop aux Faveurs & aux Personnes en place. C'étoit plutôt un effet de crainte & de défiance, compagnes ordinaires de la Vieillesse, qu'un changement dans son humeur & dans son tour d'esprit. Il a exprimé

dans ces quatre Vers la disposition où il se trouvoit.

*Je pers le goût de la Satire,
L'Art de louer malignement
Cede au secret de pouvoir dire
Des Verités obligeamment (a).*

Non seulement il a vécu très-long-tems, mais pendant tout le cours de sa vie il a joui d'une santé forte & vigoureuse. Il a conservé jusqu'à la fin une humeur gaye, un enjouement qui ne tenoit rien de l'austerité, ni du chagrin de la Vieillesse. Il aimoit la compagnie des Jeunes-gens, il étoit sensible à tous leurs Plaisirs. Les Divertissemens qu'il étoit plus en état de goûter, faisoient sur son Esprit une impression vive & agréable : il se plaisoit à en entendre parler.

Il étoit naturellement mal-propre, & qui y contribuoit le plus, c'est qu'il étoit toujours chez lui des Chiens, des chats, de toutes sortes d'Animaux. Il disoit

(a) Voyez le SONNET entier Tom. IV. pag. 355.

disoit que pour divertir les ennuis inséparables de la Vieillesse, il falloit toujours avoir devant les yeux quelque chose de vif & d'animé.

Il emporta de France tout l'Argent qu'il pût retirer, laissant quelques Billets au Maréchal de *Crequi*, qui lui en fit une Rente viagere de deux cens Ecus. Quand il passa la seconde fois de *Hollande* en *Angleterre*, il donna cinq cens Livres Sterling à Mylord Duc de *Montaigu*, qui lui en a fait près de trente années & jusqu'à sa Mort, une Rente viagere de cent Livres Sterling par an. Cela joint à ce qu'il retiroit de Normandie, & aux Gratifications qu'il a eues des Rois *Charles II.* & *Guillaume III.* lui suffisoit pour le nécessaire, & pour les commodités de la vie.

En voila assez pour faire connoître Monsieur de Saint-Evremond. S'il manquoit quelques traits à son Portrait, on peut voir celui qu'il a fait lui-même (1) il le finit par ces Vers, qui nous apprennent en quoi il faisoit consister sa Religion.

[(1) Voyez le Tom. V. pag. 192.]

*De Justice & de Charité
Beaucoup plus que de Penitence;
Il compose sa Pieté:
Mettant en Dieu sa confiance,
Esperant tout de sa Bonté,
Dans le sein de la Providence
Il trouve son repos & sa félicité.*

A Londres le 1. d'Avril 1705.



E P I T A P H E
DE MR. DE
SAINT-EVREMOND.

Carolus de Saint Denis Dñs de Saint-Evremond
Nobili genere in Normannia ortus
A prima Juventute
Militiæ nomen dedit
Et per Varia Munera
Ad Castrorum Mareſcalli gradum evectus
Conſædo Turenno
Aliiſque Claris Belli Ducibus
Fidem ſuam & Fortitudinem
Non ſemel probavit
Relicta Patria Hollandiam
Deinde à Carolo II. accitus Angliam
Venit
Philosophiam & humaniores Litteras
Feliciter excoluit
Gallicam Linguam
Cum ſoluta tum numeris aſtriſta Oratione
Expolivit Adornavit Locupletavit
Apud potentiſſ. Angliæ Reges benevolentiam & favorem
Apud Regni Proceres Gratiam & Familiaritatem
Apud omnes Laudem & Applauſum
Meruit
Nonaginta Annis Major Obiit
Die IX. Septembris MDCCIII.

Viro Clarifſimo
Inter Præſtantioreſ
Ævi ſui Scriptoreſ
Amici Mœrentes
P. P.



T A B L E
D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE

P R E M I E R T O M E.

Les Academiciens, Comedie.	Page 1
Retraite de Mr. le Duc de Longueville en ſon Gouvernement de Normandie.	41
Lettre à Madame ***. <i>Je me ſouviens qu'al- lant à l'Armée &c.</i>	60
Lettre à la même. <i>Je penſois que vous m'a- viez oublié &c.</i>	61
Lettre à Madame ***. <i>Vous êtes ſur le point, &c.</i>	63
Madrigal. <i>Qu'avez-vous fait de mon amour, &c.</i>	66
A Mad ***. Elegie. <i>Aimable Iris, &c.</i>	ibid.
A la même. Elegie. <i>Iris, ſi vous ſavez les peines que j'endure, &c.</i>	69
A la même. Stances. <i>Iris, je vous aime tou- jours, &c.</i>	71
A la même. Stances. <i>Puiſqu'il faut vous qui- ter, &c.</i>	72

TA

T A B L E

A la même. Stances. <i>Je n'entends plus parler de vous, &c.</i>	72
A la même. Stances. <i>Si vous savez que je vous aime, &c.</i>	75
A la même. Stances. <i>Mes yeux, mes inutilités yeux, &c.</i>	76
A la même. Chançon. <i>Vous avez trompé mes desirs, &c.</i>	77
Caractere de Madame la Comtesse d'Olonne.	78
Lettre à Madame la Comtesse d'Olonne, en lui envoyant son Car. Écr.	80
A Madame ***. Sonnet. <i>Que vous faites languir un pauvre malheureux.</i>	88
Dixain. <i>Vous faites la spirituelle, &c.</i>	ibid.
A Mad***. Stances. <i>Laissez-là nos jeunes desirs, &c.</i>	89
A Madame ***. Stances. <i>Bienheureux qui n'ont sans chimere, &c.</i>	91
A la même. Stances. <i>Je ne viens point devant vos charmes, &c.</i>	93
Épigramme. <i>Etre sans vertu précieuse, &c.</i>	94
Épigramme. <i>Très-difficile, & fort peu délicat &c.</i>	95
Stances. <i>Philis en tournant ses beaux yeux &c.</i>	ibid.

D E S P I E C E S.

Lettre à Madame ***. <i>Quelque violente que soit mon amitié, &c.</i>	100
A Mr. le Marquis de ***. Stances. <i>Marquis, on dit par tout que vous êtes aimable, &c.</i>	102
A Mad***. Sonnet. <i>Vous m'ordonnez de vous voir rarement, &c.</i>	105
A Madame ***. Stances irregulieres. <i>Ménagez mieux le repos de ma vie, &c.</i>	106
Lettre à Madame ***. <i>Il n'y a rien de si bon-nête, &c.</i>	107
L'Homme qui veut connoître toutes choses, ne se connoit pas lui-même.	109
Observations sur la Maxime, <i>Qu'il faut mépriser la Fortune, & ne se point soucier de la Cour.</i>	116
Lettre à Mr. le Comte d'Olonne. <i>Vous me laissâtes hier, &c.</i>	124
Le Cercle. A Monsieur ***. <i>On parle depuis peu de certaine ruelle, &c.</i>	130
Mademoiselle de l'Enclos. Elegie. <i>Chere Philis, qu'êtes-vous devenue, &c.</i>	135
Lettre à Monsieur ***. <i>Vous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante, &c.</i>	141
Sur les Plaisirs. A Monsieur le Comte d'Olonne.	144
Le Sonnet. <i>Nature, enseigne-moi, &c.</i>	154

TABLE DES PIÈCES.

A Monsieur le Comte d'Olonne. Stances. <i>Tircis, que l'avenir trouble moins tes beaux jours, &c.</i>	155
Epitaphe. <i>A brouiller les humains Boudet fut sans seconde, &c.</i>	156
Dixain. <i>Qu'une passion délicate, &c.</i>	157
Chanson. <i>Il faut pour vôte honneur, Silvie, &c.</i>	158
Elegie sur la Mort du Duc de Candale. <i>ibid.</i>	
Lettre à Mr. le Marquis de Crequi sur la Paix des Pirenées.	161
Jugement sur les Sciences où peut s'appliquer un honnête homme. <i>ibid.</i>	



ILE

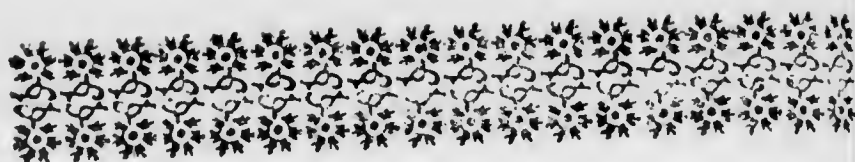
Tom. 2.

A

LES

ACADEMICIENS :

COMEDIE.

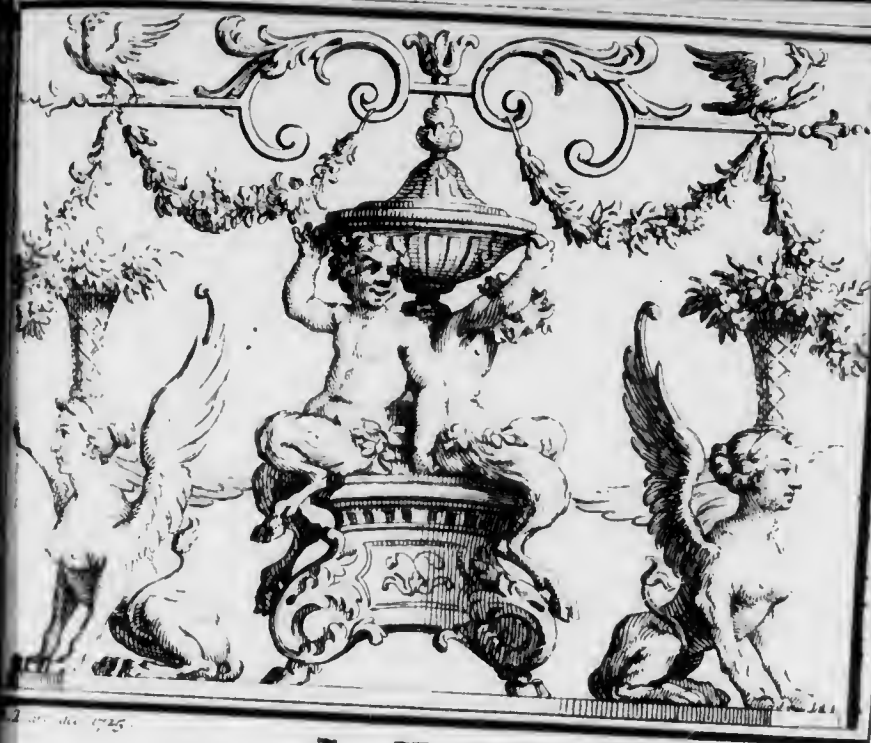


ACTEURS.

MONSIEUR LE CHANCELIER (1), *Prote-*
teur de l'ACADEMIE FRANÇOISE.
 SERISAY, *Directeur de l'ACADEMIE.*
 DES MARETS, *Chancelier de l'ACADEMIE.*
 GODEAU, *Evêque de Grasse, & de Vence.*
 GOMBAULD.
 CHAPELAIN.
 HABERT.
 FARET.
 BOIS-ROBERT.
 SILHON.
 COLLETET.
 GOMBERVILLE.
 SAINT-AMANT.
 COLOMEY.
 BAUDOIN.
 L'ESTOILE.
 PORCHERES-d'ARBAUD.
Mademoiselle de GOURNAI.

*La SCENE est à Paris dans la Maison où
 s'assembloit l'ACADEMIE.*

(1) SEGUIER.



LES ACADEMICIENS: COMEDIE (1).

ACTE I.

SCENE I.

SAINT-AMANT, FARET.
 SAINT-AMANT.

Faret, qui ne riroit de nôtre ACADEMIE?
 A-t-on vu de nos jours une telle infamie?

Faf-

(1) Cette Piece avoit d'abord pour titre, LA COME-
 DIE DES ACADEMISTES, POUR LA REFOR-
 MATION DE LA LANGUE FRANÇOISE. Voyez
 VIE de M. de St. Evremond, sur l'année 1643.

A 2

Passer huit ou dix ans à reformer fix Mots!

Par-dieu, mon cher Faret, nous sommes de grands fots.

F A R E T.

Tant fots qu'il vous plaira: mais les premiers de France,

Sont les admirateurs de nôtre suffisance.

Quoi! trouvez-vous mauvais que de pauvres Auteurs

Devant les ignorans s'érigent en Docteurs?

S'ils peuvent se donner du credit, de l'estime;

L'erreur des abusés n'est pas pour eux un crime.

Après tout, où trouver de ces rares Savans,

Dont le Nom immortel percera tous les ans?

Si pour l'ACADEMIE il faut tant de Science,

Vous, & moi, pourrions bien à leurs prendre séance.

S A I N T - A M A N T.

Oui: mais je n'aime pas que Monsieur de Godeau

Excepté ce qu'il fait, ne trouve rien de beau:

Qu'un fat de Chapelain aille en chaque Ruelle,

(1) Chapelain a fait un Poëme intitulé, LA PUCELLE. Il en recitoit alors des lambeaux dans les compagnies où il se trouvoit.

(2) Comédie de Boisrobert.

(3) Je tombe d'accord, dit Mr. de Maucroix dans sa Lettre à Mr. Despreaux, que Mr. Godeau écrivoit avec beaucoup de facilité. Mais pour vous dire la vérité, notre jeunesse même nous nous sommes aperçus que Mr. Godeau ne varie point assez. La plupart de ses Ouvrages sont composés de Logogryphes, car il commence toujours par exprimer les constances d'une chose, & puis il y joint le mot. On ne voit point d'autre figure dans son Benedicite, dans son Laudate, & dans ses Cantiques. OEUVRES POSTHUMES de Mr. de Maucroix, pag. 361. Cette Lettre se trouve aussi dans les OEUVRES de Mr. Despreaux. Tom. IV. pag. 11. Ed. in 12. de la Haye. 1722.

(4) L'Estoile, Colletet, & Boisrobert étoient du nombre des cinq Auteurs qui travailloient à des Pièces de Theatre.

D'un ridicule ton reciter sa PUCELLE (1)?

Ou que dur & contraint en ses Vers amoureux;

Il fasse un sot Portrait de l'Objet de ses vœux;

Que son esprit stérile, & sa veine forcée,

Produisent de grands mots, qui n'ont sens, ni pensée.

Je voudrois que Gombault, l'Estoile, & Colletet;

En prose comme en vers eussent un peu mieux fait.

Que des AMIS RIVAUX (2) Boisrobert ayant honte,

Revint à son talent de faire bien un Conte.

Enfin.....

F A R E T.

Vous avez tort de mépriser Godeau.

Il a l'esprit fertile, & le tour assez beau.

Tout le défaut qu'il a, soit en vers, soit en prose,

C'est qu'en trop de façons il dit la même chose (3).

L'Estoile fait des Vers avec le Cardinal (4):

Colletet est bon homme, & n'écrit pas trop mal:

Boisrobert est plaisant autant qu'on sauroit l'être:

Il s'est assez bien mis dans l'esprit de son Maître (5):

A l'ordre du Cardinal de Richelieu: & souvent même avec lui. Voyez l'HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANCOISE par Mr. Pellisson pag. 114. & 115. de l'édition de Paris 1672. qui a été retouchée.

(3) Boisrobert, dit Mr. Pellisson, étoit alors en sa plus grande faveur auprès du Cardinal de Richelieu, & son plus grand soin étoit de délasser l'esprit de son Maître après le bruit & l'embarras des affaires, tantôt par ces agréables contes, tantôt en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la Cour & de la Ville; & ce divertissement étoit si utile au Cardinal, que son premier Ministre Monsieur Citois avoit accoutumé de lui dire: Monsieur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé, mais toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez une drachme de Boisrobert. HIST. DE L'ACAD. FRANÇ. pag. 9. 10.

A 3

A tous ses Madrigaux il donne un joli tour,
Et feroit des leçons aux Grecs de leur amour (1).
Baudoin fait des vers au dessous des Images,
Mais Davila traduit est un de ses Ouvrages (2).
Gombault pour un châtré ne manque pas de feu....
J'entens quelqu'un qui monte; arrêtons-nous un

peu:

Je commence à le voir, c'est l'Evêque de Grasse.

S A I N T - A M A N T.

Il faut se retirer, & lui quitter la place;
Nous reviendrons tantôt: allons, mon cher Faret,
Trouver proche d'ici quelque bon Cabaret (3).

SCENE II.

G O D E A U, C O L L E T E T.

G O D E A U.

EH quoi! chers nourrissons des Filles de Mémoire,

Qui sur les temps futurs obtiendrez la victoire:
Beaux mignons de Pallas, vrais favoris des Dieux;
Vous n'êtes pas encore arrivés en ces lieux!
Seriez-vous bien si tard assis encore à table?

Non;

(1) Boisrobert étoit accusé du vice de Non-conformité;
témoin ces deux Vers de Ménage, dans sa *REQUÊTE*
DES DICTIONNAIRES:

Cet admirable Patelin

Aimant le genre Masculin.

(2) Davila a écrit en Italien l'*HISTOIRE DES GUERRES CIVILES DE FRANCE*, depuis la mort de Henri II. jusqu'à la Paix de Vervins; Baudoin l'a traduite en François, & c'est le plus supportable de ses Ouvrages.

(3) *Mr. de Saint Amant*, remarque Mr. Pellisson, a

Non: les plus grans festins n'ont pour vous rien d'aimable....

Mais voici Colletet, qui hâte un peu le pas:
Je l'ai toujours connu sobre dans ses repas (4).
Bon-jour, cher Colletet.

C O L L E T E T *se jette à genoux.*

Grand Evêque de Grasse;

Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse:
Ne dois-je pas baiser votre sacré talon?

G O D E A U.

Nous sommes tous égaux, étant Fils d'Apollon:
Levez-vous, Colletet.

C O L L E T E T.

Votre Magnificence

Ne permet, Monseigneur, une telle licence.

G O D E A U.

Rien ne sauroit changer le Commerce entre nous:
Je suis *Evêque* ailleurs, ici *Godeau* pour vous.

C O L L E T E T.

Très révérend Seigneur, je vais donc vous com-
plaire.

G O D E A U.

Attendant nos Messieurs que nous faudra-t-il faire?

C O L-

libré Faret dans ses Vers comme un illustre débauché. Cependant il ne l'étoit pas à beaucoup près, autant qu'on le jugeroit par-là, bien qu'il ne haït pas la bonne chère & le divertissement; & il dit lui-même en quelque endroit de ses Oeuvres que la commodité de son nom qui rimoit à Cabaret étoit en partie cause de ce bruit que Monsieur de S. Amant lui avoit donné. HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE. p. 273.

(4) Guillaume Colletet, peu accommodé des biens de la fortune.

COLLETET.

Je suis prêt d'obéir à votre volonté.

GODEAU.

Parlons comme autrefois avecque liberté.

Vous savez, Colletet, à quel point je vous aime.

COLLETET.

Seigneur, votre amitié m'est un honneur extrême.

GODEAU.

Oh bien! seul avec vous, ainsi que je me voi,

Je vais prendre le tems de vous parler de moi.

Avez-vous vu mes Vers?

COLLETET.

Vos Vers! je les adore:

Je les ai lûs cent fois, & je les lis encore.

Tout en est excellent; tout est beau, tout est net,

Exact & regulier, châtié tout à fait.

GODEAU.

Manquai je en quelque endroit à garder la Césure?

Y peut-on remarquer une seu'e *Hiature*?

Suis-je pas scrupuleux à bien choisir les mots?

Ne fais-je pas parler chacun fort à propos?

Le *Decorum* Latin, en François *Bienfiance*,

N'est si bien observé nulle part que je pense.

Colletet, je me loue; il le faut avouer:

Mais c'est fort justement que je me puis louer.

COLLETET.

Vous êtes de ceux-là qui peuvent dans la vie

Mépriser tous les traits de la plus noire envie.

Vous n'aviez pas besoin de vôtre Dignité,

Pour vous mettre à couvert de la malignité.

GODEAU.

On se flate souvent: mais si je ne m'abuse,

S'attaquer à Godeau, c'est se prendre à la Muse;

Et le plus envieux se verroit transporté,

S'il lisoit une fois mon *BENEDICITE'* (1).

O l'Ouvrage excellent!

COLLETET.

O la Piece admirable!

GODEAU.

Chef-d'œuvre précieux!

COLLETET.

Merveille incomparable!

GODEAU.

Que peut-on desirer après un tel effort?

COLLETET.

Qui n'en fera content, aura, ma foi, grand tort.

Mais sans parler de moi trop à mon avantage,

Suis-je pas, Monseigneur, assez grand personnage?

GODEAU.

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi! je prétens traiter tout le monde d'égal,

En matiere d'Ecrits: le Bien est autre chose:

De richesse & de rang la fortune dispose.

Que pourriez-vous encor reprendre dans mes Vers?

GODEAU.

Colletet, vos discours sont obscurs & couverts.

COL-

(1) Godeau a paraphrasé en Vers le Cantique des trois
 Enfans; *BENEDICITE*, *omnia opera Domini*, &c.
 C'est une de ses meilleures Pieces.

COLLETET.

Il est certain que j'ai le stile magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique.

COLLETET.

Ah! le respect m'échape: & mieux que vous aussi.

GODEAU.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

COLLETET.

C'est vous, Monsieur Godeau, qui me faites outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à louer votre Ouvrage?

COLLETET.

J'ai tant loué le vôtre!

GODEAU.

Il le meritoit bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat, pour ne vous celer rien.

GODEAU.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colere.

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'étoit pour vous complaire.

GODEAU.

Colletet, je vous trouve un gentil Violon.

COLLETET.

Nous sommes tous égaux, étant Fils d'Apollon.

GODEAU.

Vous, *Enfant d'Apollon*? vous n'êtes qu'une bête.

COLLETET.

Et vous, Monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

SC

SCENE III.

SERISAY, GODEAU, COLLETET.

SERISAY à Godeau.

QU'avez-vous, Monseigneur? je vous vois tout ému?

GODEAU.

Colletet m'insulter! qui l'auroit jamais crû?

COLLETET.

Traiter un vieil Auteur avec cette infamie!
C'est affronter en moi toute l'ACADEMIE.

SERISAY.

Mais quelle est cette injure, & d'où vient tant de mal?

COLLETET.

*Colletet mon ami, vous ne faites pas mal:**Vous parlez un peu mieux qu'un homme de boutique.*

Et mieux que vous, Godeau! Car enfin, je m'explique;

Et notre DIRECTEUR le saura comme vous.

SERISAY.

Moderez, Colletet, moderez ce courroux.

Offenser un Prelat à qui l'on doit hommage,

C'est d'un homme insensé faire le personnage.

COLLETET.

Je fais bien respecter Godeau comme *Prelat*;Mais Godeau comme *Auteur*, je le trouve fort plat.

A 6

Go-

G O D E A U.

Ma colere se passe, & je veux sans murmure,
En Prelat patient, endurer cette injure.

C O L L E T E T.

Moi, jé veux recevoir la satisfaction.
Du tort qu'a pu souffrir ma reputation.
O d'un humble Prélat patience parfaite!
Il parle d'endurer l'injure qu'il a faite.
Pardonner à des gens que l'on a maltraités,
Ce font du bon Godeau les générosités.

G O D E A U.

Eh bien, cher Colletet, je ferai davantage;
Vous serez reconnu pour un grand personnage.
Soyons, je vous conjure, amis de bonne foi;
Et vous saurez écrire & parler mieux que moi.

C O L L E T E T.

Ordonnez, Monseigneur, ce qu'il faut que je fasse,
J'ai plus failli que vous, & je demande grace.

Que par tout on exalte, & par tout soit chanté,
De ce divin Prelat le B E N E D I C I T E'.

O l'Ouvrage excellent! O la Piece admirable!

Chef-d'Oeuvre precieux! Merveille incomparable!

Que

(1) Mr. Pellisson nous apprend que Colletet ayant porté au
Cardinal le MONOLOGUE DES TUILLERIES, le
Prelat s'arrêta particulièrement sur deux vers de la Description
du Quarré d'eau en cet endroit.

La cane s'humecter de la boubbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un batement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle:

& qu'après avoir écouté tout le reste, il lui donna de sa propre
main cinquante pistoles avec ces paroles obligeantes, Que c'é-
toit seulement pour ces deux (derniers) vers, qu'il avoit
trouvés si beaux, & que le Roi n'étoit pas assez

Que par tout on exalte, & par tout soit chanté,
De ce divin Prelat le B E N E D I C I T E'.

G O D E A U.

Qu'en tous lieux on exalte, & qu'en tous lieux on
chante

De nôtre Colletet la C A N E B A R B O T A N T E (1);
Ces beaux Vers, que le tems ne sauroit effacer,
Et qu'un grand Cardinal voulut recompenser.
C'est là que Colletet si vivement explique,
Du Canard amoureux la Venus aquatique,
Qu'au sens de Richelieu, le Roi ne pourroit pas
De tout l'Or du Royaume en payer les appas.

S E R I S A Y.

Nous sommes tous contents; la discorde est finie,
Et la paix regnera dans nôtre Compagnie.
Au reste, l'heure approche, où se doit terminer
La Reforme des mots que nous al'ons donner;
Et par qui nous aurons la gloire sans seconde,
D'établir le François en tous les lieux du Monde.

C O L L E T E T.

Monsieur le CHANCELIER ne doit venir que tard.

S E-

riche pour payer tout le reste.

Au lieu de la cane s'humecter de la boubbe de l'eau; le
Cardinal voulut lui persuader de mettre B A R B O T T E R
dans la boubbe de l'eau, &c. Voyez l'HISTOIRE DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE p. 115. 116.

Pour donner plus de ridicule à Colletet, Mr. de St.
Evremond employe ici le terme de Cane barbotante.

Au reste, le Monologue des Tuilleries, qui est une assez
mauvaise Piece, est imprimé devant la Comedie des
TUILLERIES: c'est une Description du Palais & du
Jardin des Tuilleries, tels qu'ils étoient dans ce tems-là.

S E R I S A Y.

Donc pour un peu de tems , allons quelque autre part.

S C E N E IV.

PORCHERES-D'ARBAUD,
COLOMBY.

P O R C H E R E S.

ILLustre Colomby (1), vrai cousin de Malherbe,
De ton merite seul glorieux & superbe;
Parmi tous les Auteurs en voit-on aujourd'hui,
Qui puissent approcher ou de vous, ou de lui?

C O L O M B Y.

Malherbe ne vit plus; Bertaut n'est plus au monde;
D'ignorance & d'Erreur toute la Terre abonde (2).

P O R C H E R E S.

Desportes a subi nôtre commun destin?
Passerat a vécu, j'ai vu mourir Rapin:
Et c'étoient les Auteurs dont l'illustre génie

Au-

(1) François de Cauvigny, Sieur de Colomby, étoit, dit Mr. Pellisson, de Caën en Normandie, & parent de Malherbe, dont il fut disciple & sectateur Il avoit une charge à la Cour, qui n'avoit point été avant lui, & n'a point été depuis; car il se qualifioit, Orateur du Roi pour les Affaires d'Etat, & c'étoit en cette qualité qu'il recevoit douze cens écus tous les ans. HIST. DE L'ACADEMIE, pag. 308. 309.

(2) Vers de Bertaut Evêque de Sécz, qui se fit estimer en son tems par ses Poësies. Il mourut en 1611.

(3) François de Porcheres-d'Arbaud avoit été Intendant des Plaisirs Nocturnes; charge, dont il ne restoit plus qu'un nom ridicule,

Auroit pû faire honneur à nôtre Compagnie.

C O L O M B Y.

Vous savez que j'avois auprès du Potentat
La charge d'Orateur des Affaires d'Etat.

P O R C H E R E S.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Regence;
Des Nocturnes Plaisirs la suprême Intendance (3).

C O L O M B Y.

Or n'étant point payé de mes appointemens;

P O R C H E R E S.

Détrompé que je suis de tous amusemens;

C O L O M B Y.

Je vais faire leçon aux gens de nos Provinces
Du peu de gain qu'on fait au service des Princes.

P O R C H E R E S.

J'abandonne la Cour (4), & vais dans chaque lieu
Louer la Reine-mere, & blâmer Richelieu.

C O L O M B Y.

Aux Auteurs assemblés prenez le soin de dire,
Que las de mes emplois, enfin je me retire (5).

P O R -

(4) Porcheres se retira en Bourgogne où il s'étoit marié. HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE pag. 265.

(5) Saurait-on mêler, dit Balzac écrivant à Chapelain, la raillerie, & le Tout de bon, avec plus d'adresse sur le sujet de l'Adieu de Monsieur de Colomby à l'Academie; de la malédiction qu'il a donnée à son siècle, & du peu d'intelligence qui étoit entre lui & Tacite, au tems même de leur plus grande familiarité? LETTRES DE MR. DE BALZAC à MR. CHAPELAIN Livre XXI. Lettre XXI. du 1. Août 1640. Tom. I. p. 826. de l'Edition in fol.

Pour bien entendre ces dernières paroles de Balzac, il faut remarquer que Colomby a traduit une partie du premier Livre

P O R C H E R E S.

C'est la forme ordinaire: & quiconque a quitté,
Leur a fait en quittant cette civilité.

C O L O M B Y.

Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de reformer les Mots, je me reforme.

P O R C H E R E S.

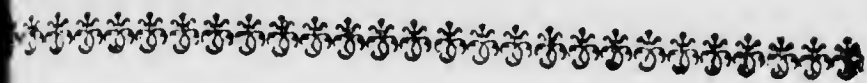
Je traiterai la chose un peu moins durement,
Et leur ferai pour moi le même compliment.

*ivre de Tacite en François, avec des Observations, qu'il fit
imprimer en l'an 1613. HISTOIRE DE L'ACADE-
MIE FRANÇOISE, P. 310.*

Fin du premier Aête.



ACT



A C T E II.

S C E N E I.

CHAPELAIN *seul, faisant des Vers avec un
soin ridicule, & peu de génie.*

T Andis que je suis seul, il faut que je compose
Quelque Ouvrage excellent, soit en vers, soit
en prose.

La Prose est trop facile; & son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un Auteur immortel:
Mais d'un sens figuré la noble Allégorie,
Des sublimes esprits sera toujours chérie.
Par son divin pouvoir, nos Ecrits triomphans
Passent de siècle en siècle, & bravent tous les ans,
Je quitte donc la Prose & la simple nature,
Pour composer des Vers, où regne la figure.

Qui vit jamais rien de si beau,

(Il me faudra choisir pour la rime, Flambeau.)

Que les beaux Yeux de la Comtesse (1),

Je voudrois bien aussi mettre en rime, Déesse:)

Qui vit jamais rien de si beau,

Que les beaux Yeux de la Comtesse?

Je ne croi point qu'une Déesse

Nous

(1) Il est fort ordinaire aux Poètes de choisir quelque Dame distinguée par sa beauté, ou par son mérite, pour l'aimer, & en faire l'objet de leurs Amours Poétiques. Chapelain avoit choisi la Comtesse de Vermeil. Touchant cette coutume des Poètes, voyez le DICTIONNAIRE de Mr. LAROUSSE, Article MALHERBE.

Nous éclairât d'un tel flambeau.

*Aussi, peut-on trouver une ame
Qui ne sente la vive flâme
Qu'allume cet œil radieux?*

Radieux me plaît fort : un œil plein de lumière,
Et qui fait sur nos cœurs l'impression première,
D'où se forment enfin les tendresses d'amour.
Radieux ! j'en veux faire un terme de la Cour.

*Sa clarté qu'on voit sans seconde,
Eclairant peu à peu le monde,
Laira même un jour pour les Dieux.*

Je ne suis pas assez maître de mon génie ;
J'ai fait, sans y penser, une Cacophonie :
Qui me soupçonneroit d'avoir mis peu-à-peu ?
Ce desordre me vient pour avoir trop de feu.

*Qui vit jamais rien de si beau,
Que les beaux Yeux de la Comtesse ?
Je ne croi point qu'une Déesse
Nous éclairât d'un tel flambeau*

*Aussi, peut-on trouver une ame,
Qui ne sente la vive flâme
Qu'allume cet œil radieux ?
Sa clarté qu'on voit sans seconde,
S'épand déjà sur tout le monde,
Et lura bien tôt pour les Dieux.*

Voilà ce qui s'appelle écrire avec justesse !

Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans rudesse :
Car tout ouvrage fort a de la dureté,
Si par un art soigneux il n'est pas ajusté.

*Chacun admire en ce visage,
La lumière de deux Soleils :
Si la Nature eût été sage,
Le Ciel en auroit deux pareils.*

Que voilà de beaux Vers ! l'auguste Poësie !
Phœbus, éclaire encore un peu ma fantaisie :
Divin Pere du Jour, qui maintiens l'Univers ;
Donne-moi cette ardeur, qui fait faire des Vers :
Ranime mes esprits, & dans mon sang rappelle
La seconde chaleur, qui forma la PUCELLE.
Par l'Epithete alors je me rendis fameux :
Alors le Mont Olympe à son pied sablonneux ;
Alors, hideux, terrible, affreux, épouvantable ;
Firent dans mes Ecrits un effet admirable.
Divin Pere du Jour, qui maintiens l'Univers,
Redonne-moi l'ardeur, qui fit faire ces Vers.

*Le Teint qui paroît sur sa face,
Est plus uni que n'est la glace,
Plus clair que le Ciel cristalin :
Où trouver un pinceau, qui touche
Les charmes de sa belle Bouche,
Et l'honneur du Nez aquilin ?*

Cette Comparaison me semble assez bien prise :
N'est rien plus uni qu'un Cristal de Venise ;

Et

Et les Cieux, qui ne sont formés d'aucun métal,
Pourroient, à mon avis, être faits de *cristal*.
Aquilin, ne vient pas fort souvent en usage,
Mais il convient au Nez du plus parfait visage:
Tous les Peintres fameux veulent qu'un Nez soit tel
Oublier *aquilin*, est un péché mortel.

*Chacun admire en ce visage,
La lumière de deux Soleils:
Si la Nature eût été sage,
Le Ciel en auroit deux pareils.*

*Le Teint qui paroît sur sa face,
Est plus uni que n'est la glace,
Plus clair que le Ciel cristalin:
Où trouver un pinceau, qui touche
Les charmes de sa belle Bouche,
Et l'honneur du Nez aquilin?*

Ainsi peignoient les Grecs des Beautés achevées,
De l'injure des ans par leurs Ecrits sauvées.
Je n'ai fait que vingt vers, mais tous vers raisonnés,

Magnifiques, pompeux, justes, & bien-tournés.
Par un secret de l'art, d'une grande Déesse
J'oppose les appas à ceux de ma COMTESSE;
Et des charmes divins dans l'opposition,
Je fais voir la confusion.

Quant à l'autre Couplet, j'y reprends la Nature
Qui des corps azurés a formé la structure,

DE SAINT-EVREMOND. 21

de n'avoir su placer à ce haut firmament
Qu'un *Soleil* seulement.
La COMTESSE en a deux: c'est au *Ciel* une honte,
Qu'un *Visage* ici bas en *Soleils* le surmonte.
J'acheve heureusement: il me falloit finir;
Aussi bien nos Auteurs commencent à venir.

SCENE II.

SERISAY, CHAPELAIN, SILHON,
BOIS-ROBERT.

SERISAY à Chapelain.

Vous attendiez ici cette heure fortunée.
Où la Reforme enfin doit être terminée.

CHAPELAIN.

Depuis plus de huit ans nous attendons ce jour,
Où doit être réglé tout Langage de Cour.
Mais que les ignorans vont nous dire d'injures!

SERISAY.

Nous saurons mépriser de sots & vains murmures.

BOIS-ROBERT.

Nous allons bien-tôt voir un de nos mécontents,
Résolu de se plaindre & de nous, & du tems.

CHAPELAIN.

C'est Silhon irrité contre l'ACADEMIE,
Prêt à la traiter de mortelle ennemie.

SERISAY.

de sa haine encor quel est le fondement?

CHA-

CHAPELAIN.

Nous reformons un mot propre au Raisonnement
Il laissera sans or, tous Discours politiques,
Et n'écrira jamais des affaires publiques.
Silhon est violent: s'il parle contre nous.....

SERISAY.

Monsieur le CHANCELIER calmera son courroux.

BOIS-ROBERT.

Faut-il un CHANCELIER pour calmer sa colère?
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire:
Il doit attaquer or, que Silhon aime tant,
Aussi bien que PARFOIS, POURCE-QUE,
D'AUTANT.

SILHON *entre*.

A dire vrai, Messieurs, c'est une chose étrange:
On a beau meriter honneur, gloire, louange;
Affermir tant qu'on peut l'autorité des Loix,
Faire service à Dieu, travailler pour les Rois;
Prescrire le devoir & du Peuple, & des Princes;
Instruire un Potentat à régler ses Provinces: (1)
Il faut avoir l'affront de voir des esprits doux
Gagner chez nos Auteurs plus de credit que nous.

SERISAY.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette injustice.

BOIS-ROBERT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vu du caprice.

(1) Silhon a fait un TRAITE' DE L'IMMORTALITE' DE L'AME, un Livre de Politique intitulé MINISTRE D'ETAT; & quelques autres Ouvrages.

SILHON.

Les siècles, Bois-Robert, sont assez differens:
On blâmoit autrefois les hommes ignorans:
La Science aujourd'hui donne fort peu d'estime.
En faveur plus que vous, n'est pas un petit crime.

BOIS-ROBERT.

J'aime les Ignorans d'avoir tant de bonheur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'acquiescer cet honneur.

SERISAY.

Eh! pour l'amour de moi, finissez la querelle:
Soyons, soyons unis d'une amitié fidelle.

Encor, Monsieur Silhon, de quoi vous plaignez-vous?

BOIS-ROBERT.

Un Mot qu'on veut changer, lui donne ce courroux.

SILHON.

C'est un Mot, il est vrai; mais de grande importance.

BOIS-ROBERT.

On pourroit s'en passer bien mieux que de finance.

SILHON.

Il est pourtant utile, & le sera toujours.

Or, trouve bien sa place en de graves discours.

En Affaire, au Barreau, dans la Théologie,

Or, est fort positif, & de grande énergie.

SERISAY.

Se voient venir à nous la Sibylle Gournai.

Quel supplice, bon Dieu! m'avez-vous ordonné!

SIL-

SILHON.

Elle merite bien que vous fassiez cas d'elle.

BOIS-ROBERT.

A soixante-&-dix ans elle est encor Pucelle.

SCENE III.

MADemoiselle DE GOURNai
SERISAY, BOIS-ROBERT,
SILHON.

MADemoiselle DE GOURNai.

J'E vous ai bien cherché, Monsieur le Président
SERISAY.

Baïffez-vous, Bois-Robert, & ramassez sa Dent.

BOIS-ROBERT.

C'est une grosse Dent, qui vous étoit tombée,
Et qu'un autre que moi vous auroit dérobée.

SILHON.

Montagne en perdit une âgé de soixante ans.

MADemoiselle DE GOURNai.

J'aime à lui ressembler, même à perdre les Dents (1).

Mais apprenez de lui que par toute la Grece

C'étoit comme un devoir d'honorer la Vieillesse.

Et le *vieil* âge en vous fera peu respecté,

(1) Mademoiselle de Gournai se disoit *Fille d'alliance* Montagne, dont elle a publié en 1635, les *Essais* corrigés & augmentés. Dans une *Préface* curieuse, qu'elle mit à tête de cette Edition, & dans quelques autres Ouvrages,

Si vous en usez mal dans la Virilité.

Montagne s'employoit à corriger le vice,

Et bien connoître l'Homme étoit son *exercice*.Il n'auroit pas *cuidé* pouvoir tirer grand *los*Du stérile *labeur* de réformer des Mots.

BOIS-ROBERT.

Vous fûtes ennemie en tout tems du Langage.

MADemoiselle DE GOURNai.

Le *Sens*, à mon avis, vous eût rendu plus sage.

Avec tous mes vieux Mots, encore ma Raïson

Parmi les gens sensés se trouve de saison.

BOIS-ROBERT.

Je l'avoue aisément; & vôtre experience,

Nymphé des premiers ans, vaut mieux que la Science.

MADemoiselle DE GOURNai.

On méprisoit un Fourbe au tems que je vous dis.

Bois-Robert le plaisant eût été gueux *jadis*:

Et Montagne & Charron, avoient l'âme trop forte,

Pour demeurer toûjours au *recoin* d'une porte,
Aucuper jour & nuit leurs plus grands Ennemis,

Et des Grands de la Cour être valets soumis.

BOIS-ROBERT.

Ce sont là des raisons, que le Demon vous dicte.

Comment, vieille Gournai, vous aimez la *vindicté*?Qui vous fait *détraçler*? qui vous met en *courroux*?

MA-

Je déclara hautement pour les vieux Mots, & les Phrases
surannées. Voyez le *DICTIONNAIRE* de Mr. Bayle,
Article GOURNai, Rem. (H)

Tom. I.

B

MADemoiselle DE GOURNAI.

Montagne haïssoit les menteurs & les fous.

Poursuivez, *Sçavanteaux*, à réformer la Langue.

SERISAY.

Allez-vous en ailleurs faire vôte Harangue.

MADemoiselle DE GOURNAI.

Otez MOULT & JAÇOIT, bien que mal à propos.

Mais laissez pour le moins, BLANDICE, ANGOISSE
& LOS.

SERISAY.

Tout ainsi que l'Esprit est vague & *contournable*,

De même le discours doit être variable:

Les termes ont le fort qu'on voit au genre humain,

Un mot vit aujourd'hui, qui perira demain.

L'Usage parmi nous est fort *ambulateur*.

MADemoiselle DE GOURNAI.

Vous raillez sottement la verité *notoire*.

Il mourra, *TOUT AINSI*, que je voi méprisé:

Mais devant lui mourront les Vers de Serisay.

Fin du II. Acte.



A C T E III.

S C E N E I.

MONSIEUR LE CHANCELIER, GODEAU, CHAPELAIN, BOIS-ROBERT, SERISAY, PORCHERES, &c.

MR. LE CHANCELIER.

C'est aujourd'hui, Messieurs, qu'on révèle à la France,

les mystères secrets de la vraie Eloquence:

les Muses, qui du ciel ont descendu chez nous,

vous rendent par ma bouche un oracle si doux:

est à tort, grands Auteurs, que la Grece se vante;

à Rome des Latins n'est plus la triomphante:

l'Italie aujourd'hui tombe dans le mépris,

les Muses n'ont plus de séjour qu'à Paris.

GODEAU.

Qui croiroit, Monseigneur, que ces enchanteresses,

que les neuf belles Sœurs, nos divines maîtresses,

viennent ici flater nos esprits & nos sens,

vous n'aviez aimé leurs charmes innocens?

CHAPELAIN.

Vous voyez les choses futures,

Malgré les nuits les plus obscures,

Qui couvrent le bien de l'Etat:

Vous voyez tout ce qu'il faut faire,

B 2

Au

Au rebours du sens populaire,
Pour maintenir le Potentat.

B O I S-R O B E R T.

Superbes Filles de memoire,
Venez accroître mon ardeur;
Je vais travailler à la gloire
D'une incomparable Grandeur.....

Que le stile élevé me paroît incommode!
Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une Ode.

M R. L E C H A N C E L I E R.

Que chacun se reduise au merite d'Auteur:
J'estime le Savant & je hais le Flateur.
Mes loüanges, Messieurs, ne sont pas nécessaires,
Et vous avez ici de plus grandes affaires.

S E R I S A Y.

Porcheres semble avoir dessein de nous parler.

P O R C H E R E S.

Quatre mots seulement, Messieurs; puis m'en aller.
Monsieur de Colomby m'a chargé de vous dire,
Que las de ses emplois, enfin il se retire:
Et vous faurez aussi, qu'ennuyé de la Cour,
Je vais chercher ailleurs un tranquille séjour.

S E R I S A Y.

Vous nous voyez pensifs, mornes, & taciturnes,

(1) L'ACADEMIE n'avoit point au commencement de lien fixe, pour tenir ses Assemblées. On les tenoit tantôt chez un des Academiciens, & tantôt chez un autre: mais enfin, dit Mr. Pellisson, en l'année 1643, le 16. Fevrier, apres la mort du Cardinal de Richelieu, Mr. le Chancelier fit dire à la Compagnie, qu'il desiroit qu'

De perdre l'*Intendant* de nos *Plaisirs Nocturnes*:
Et vous ferez savoir au muet *Orateur*
Des affaires d'Etat, le fond de nôtre cœur.
Nous regretons beaucoup un si grand personnage;
Et ne suivrons pas moins nôtre important ouvrage.

D E S M A R E T S.

Je ne voi point ici Saint-Amant, ni Faret,
Que sont-ils devenus?

G O D E A U.

Ils sont au Cabaret.

D E S M A R E T S.

Ils sont au Cabaret! Messieurs, quelle impudence!
Vous voyez parmi nous un *CHANCELIER de France*,
Qui vient de son logis en ce méchant quartier (1),
Sachant bien le respect que l'on doit au métier;
Et ces vieux débauchés, au mépris de la gloire,
Lors que nous travaillons, font leur plaisir de boire.

G O D E A U.

Je vois entrer Faret suivi de Saint-Amant.

C H A P E L A I N.

Et si je ne me trompe, ils ont bû largement;

qu'à l'avenir elle s'assemblât chez lui. Mr. le Chancelier n'étoit pas encore Protecteur de l'Academie. Il ne commença de l'être qu'au Mois de Decembre de la même année. Voyez l'HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE. p. 92, 93, & 191. Cependant Mr. de St. Evremond a trouvé à propos de supposer le contraire: supposition qui lui fournit plusieurs traits fort plaisans & fort comiques.

SCENE II.

SAINT-AMANT, FARET, CHAPELAIN, GOMBAULD, SERISAY, MONSIEUR LE CHANCELIER, &c.

SAINT-AMANT.

Pour tout emploi chez vous, Seigneurs Académiques,
Nous ferons vos Buveurs & Poètes Bachiques.

FARET.

Nous perdons le respect; mais, ô Grand CHANCELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

CHAPELAIN.

Il ne vous reste plus qu'à parler de la guerre,
Qui dans le Cabaret se fait à coups de verre.

GOMBAULD.

Qu'à dire des Chançons, qui vantent la liqueur,
Dont le Pere Bacchus réjouit votre cœur.

SAINT-AMANT.

Prenez soin de notre Langage,
Auteurs polis & curieux;
Et nous laissez le doux usage
D'un vin frais & délicieux.

Que d'Apollon la docte troupe,
Viellisse à réformer les Mots;
Celle de Bacchus, dans la Coupe
Ira chercher sa joie, & trouver son repos.

FARET.

Si l'esprit & la suffisance,
Si l'avantage de Raïson,
Ne paroissent point dans l'enfance;
Et demeurent comme en prison;

C'est qu'on succe le lait d'une pauvre nourrice;
Et Dieu qui conduit tout sagement à sa fin,
De nos divins talens réserve l'exercice
Pour le tems précieux que nous buvons du vin.

SERISAY.

Nous sommes satisfaits de vos Stances Bachiques,
Et vous êtes reçus Buveurs Académiques.
Mais de peur de vieillir à réformer les Mots,
Nous allons travailler; laissez-nous en repos;
La chose qui se traite est assez d'importance.

FARET.

Nous nous tairons.

MR. LE CHANCELIER.

Sortez; c'est le mieux que je pense.

FARET.

Si nous vous offensois, Monsieur le CHANCELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.



SCENE III.

MONSIEUR LE CHANCELIER, SERISAY, GODEAU, DES MARETS, SILHON, CHAPELAIN, GOMBAULD, BOIS-ROBERT, L'ESTOILE, GOMBERVILLE, BAUDOIN, &c.

SERISAY.

ENfin, ils sont fortis. Sans tarder davantage, Réformons les défauts que l'on trouve au Language.

Et d'un stile trop vieux faisons en un nouveau. Vous, parlez le premier, docte & sage Godeau.

GODEAU.

C'est m'obliger beaucoup : & cette déference Seroit due à quelqu'autre avec plus d'apparence.

SERISAY.

Vous êtes trop modeste ; & votre Dignité.....

GODEAU.

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité. Je le dois purement à votre courtoisie.

SERISAY.

On n'en fauroit avoir aucune jalousie.

GODEAU.

Je dirai donc, Messieurs, qu'il est très-important D'ôter de nôtre Langue, OR, POURCE-QUE D'AUTANT.

C'est

C'est là mon sentiment : vous me voyez attendre Que quelqu'émulateur s'apprête à les défendre.

DES MARETS.

Silhon s'oppose enfin.

SERISAY.

Parlez distinctement

Vous, Monsieur de Godeau.

GODEAU.

Je dis premierement ;

Que ces Mots sont usés, qu'ils tombent de vieillesse ; Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudesse.

SILHON.

Inapte sentiment ! absurde vision !

Ces Mots mènent enfin à la Conclusion :

L'un sert à resumer, comme à la conséquence ; Les autres, à prouver les choses d'importance.

GODEAU.

Le premier sent l'Ecole, & tient trop du Pédant ; Et tous ont trop vécu.

LA TROUPE.

Nous en disons autant.

SILHON.

Qu'ils soient bannis des Vers, & conservés en Prose.

DES MARETS.

Aujourd'hui Prose & Vers, sont une même chose.

CHAPELAIN.

Il est bien échauffé : qu'on lui tâte le pous.

SERISAY.

C'est assez disputé, Messieurs ; asseyez-vous :

B 5.

Que

Que quelque autre succède à l'Evêque de Grasse,
Parlez, vous, Chapelain, sans user de préface.

CHAPELAIN.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes
de Barreau,

Que leur antiquité doit porter au tombeau.

SILHON.

J'estime en Chapelain la bonté de nature,
Qui veut donner aux Mots même la sépulture.

CHAPELAIN.

Horace les fait naître, & puis les fait mourir (1).
Sans quelque Metaphore on ne peut discourir.

SILHON.

Les Mots peuvent mourir; mais jamais Métaphores
N'avoit dressé Tombeaux pour de tels Morts encore.

LA TROUPE.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, doivent être abolis,
Mais on ne les voit pas encore ensevelis.

GOMBAULD.

Je dis que la Coutume assez souvent trop forte,
Fait dire improprement que l'on FERME LA PORTE.
L'Usage tous les jours autorise des Mots,
Dont on se sert pourtant assez mal à propos.

Pour avoir moins de froid à la fin de Decembre,

ON VA POUSSER SA PORTE, & l'on FERME SA

CHAMBRE.

(1) *Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos.*

Primi cadunt: ita verborum vetus interit ætas,

Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.

NOTES de Arte Poët. §. 60.

(2) „ Monsieur de Gomberville, dit Mr. Pellisson, n'a
meille

SERISAY.

En matière d'Etat, vous savez que les Rois
N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes Loix:
De même dans les Mots, ce n'est pas être sage,
Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'Usage.

LA TROUPE.

Digne Raisonnement! Noble Comparaison!

Gombauld n'a pas de tort, & vous avez raison.

BOIS-ROBERT.

Messieurs, je veux ôter un terme de Coquette:
C'est le mot d'A'RAVIR.

L'ESTOILE.

Il est bon en Fleurette;

Cent & cent faux Galans en leur fade entretien,
De ce mot d'A'RAVIR se servent assez bien:

Et principalement dans les Amours de ville,

A'RAVIR se rendra chaque jour plus utile.

LA TROUPE.

Nous n'avons parmi nous que des Auteurs de Cour;
Et partant ennemis de ce dernier Amour.

Les Dames de Quartier auront leur COTTIERIE;

A qui nous laisserons le droit de Bourgeoisie.

GOMBERVILLE.

Que ferons-nous, Messieurs, de CAR (2), & de
POURQUOI?

DES

Je ne puis pas à se servir du mot, CAR, qui, à la vérité
est ennuyeux, s'il est souvent repeté, & qui est bien
plus nécessaire dans les discours de raisonnement que
dans les Romans & dans les Poësies. Il se vanta un
jour de n'avoir jamais employé ce mot dans les cinq

DES MARETS.

Que deviendrait sans CAR, l'Autorité du Roi?

GOMBERVILLE.

Le Roi sera toujours ce que le Roi doit être,
Et ce n'est pas un Mot qui le rend nôtre maître.

GOMBAULD.

Beau titre que le CAR, au suprême Pouvoir,
Pour prescrire aux Sujets la règle & le devoir!

DES MARETS.

Je vous connois, Gombauld : vous êtes Hérétique (1),

Et partisan secret de toute République.

GOMBAULD.

Je suis fort bon Sujet, & le serai toujours;
Prêt de mourir pour CAR, après un tel discours.

DES MARETS.

Du CAR viennent les Loix: sans CAR, point d'Ordonnance;

Et ce ne seroit plus que désordre & licence.

GOMBAULD.

Je demande pardon, si trop mal à propos,
J'ai parlé contre un Mot qui maintient le repos.

GOM-

„ Volumes de POLEXANDRE, où l'on m'a dit
„ néanmoins, qu'il se trouve trois fois; on conclut
„ aussi-tôt de son discours, que l'Académie vouloit bannir
„ le CAR; & bien qu'elle n'en ait jamais eu la moindre
„ pensée, on en fit mille railleries; & ce fut le sujet
„ de cette agréable Lettre de Voiture qui commence
„ Mademoiselle, CAR, étant d'une si grande considération
„ en nôtre Langue, &c. " HISTOIRE DE L'ACADE-
„ MIE FRANÇOISE, p. 74. 75.

GOMBERVILLE à Des Marets.

L'effort de vôtre Esprit en chose imaginaire,
Vous rendra, Des Marets, un grand Visionnaire;
Le POETE, le VAILLANT, le RICHE, l'AMOU-
REUX,

Feront de leur Auteur un aussi grand fou qu'eux (2);

DES MARETS.

Un faiseur de Romans, pere de POLEXANDRE;
A corriger les foux n'a pas droit de prétendre.

MR. LE CHANCELIER.

Ni vous autres, Messieurs, droit de vous quereller;
Laissez le CAR en paix: il n'en faut plus parler.

GOMBERVILLE.

Et ie POURQUOI, Messieurs?

LA TROUPE.

*Sans cesse il questionne:**Qu'il soit moins importun, ou bien on l'abandonne.*

L'ESTOILE.

Je ne saurois souffrir le vieux AUPARAVANT;
Qui se trouve cent fois à la place d'AVANT.

BAUDOIN.

Pour mes Traductions c'est un Mot nécessaire;
Et si l'on s'en sert mal, je n'y saurois que faire.

L'E

(1) Gombauld étoit Protestant.

(2) Des Marets a fait une Comédie, intitulée LES VISIONNAIRES, qui est son chef-d'œuvre; & dont les quatre principaux Personnages sont un Capitaine, un Poète extravagant, un Amoureux en idée, & un Riche imaginaire. Sur la fin de sa vie, il donna dans le Fanatisme, & se remplit la tête de Visions Prophétiques. Voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle, Article, MARETS (Jean des)

L'ESTOILE.

Peut-être voudrez-vous garder encor JADIS?

BAUDOIN.

Sans lui comment rimer si bien à *Paradis*?

L'ESTOILE.

Paradis, est un Mot ignoré du Parnasse,Et les *Cieux* dans nos Vers auront meilleure grace.

SERISAY.

Que dira Colletet?

COLLETET.

Le plus grand de mes soins,
Est d'ôter NONCESTANT, & casser NE'ANMOINS.

HABERT.

Condamner NE'ANMOINS! d'où vient cette pensée
Colletet, avez-vous la cervelle blessée?

NE'ANMOINS! qui remplit & coule doucement;

Qui met dans le discours un certain ornement...

Pour casser NONOBSTANT, c'est un méchant
office,

Que nous nous rendrions dans les Cours de Justice.

DES MARETS.

Puisque CAR est sauvé, laissons le reste en paix,
Et faisons une Loi, qui demeure à jamais.

„ Les Auteurs assemblés pour régler le Langage,

„ Ont enfin décidé dans leur Aréopage:

„ Voici les Mots soufferts, voici les Mots cassés.

(1) Deux célèbres Jurisconsultes.

(2) Mr. le Brun, Procureur Général au Parlement de
Dôle, s'en servoit toujours. Touchant Mr. le Brun, voyez

Monsieur de Serisay, c'est à vous: Prononcez.

SERISAY.

Grace à Dieu, Compagnons, la divine Assemblée
A si bien travaillé, que la Langue est réglée.

Nous avons retranché ces durs & rudes Mots;

Qui sembloient introduits par les barbares Gots:

Et s'il en reste aucun en faveur de l'Usage,

Il fera désormais un méchant personnage.

Or, qui fit l'important, déchu de tous honneurs;

Ne pourra plus servir qu'à de vieux Raisonneurs.

COMBIEN-QUE, POURCE-QUE sont un son in-
commode,Et D'AUTANT & PARFOIS, ne sont plus à la
mode.IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes
de Barreau;

Mais le Plaideur François aime un air plus nouveau.

IL APPERT, étoit bon pour Cujas & Barthole (1).

IL CONSTE, ira trouver le Parlement de Dôle,

Où malgré sa vieillesse, il se rendra commun,

Par les graves Discours de l'Orateur le Brun (2).

Du pieux Chapelain la bonté paternelle,

Peut garder son Tombeau pour sa propre PUCELLE;

Aux stériles esprits dans leur fade entretien,

On permet A'RAVIR, lequel n'exprime rien.

JADIS est conservé par respect pour Malherbe.

Dans l'Ode il a marché, JADIS, grave & superbe;
EtDICTIONNAIRE de Mr. Bayle, Article BRUN
(Antoine le)

*Et de là s'abaissant en faveur de Scarron.
 Il a pris l'air burlesque & le comique ton;
 Mais il demeure exclus du discours ordinaire:
 Vieux JADIS, c'est pour vous tout ce que l'on peut faire.
 Il faudra moderer cet indiscret POURQUOI,
 Et révéler le CAR, pour l'intérêt du Roi.
 En toutes nations la Coûtume est bien forte;
 On dira cependant que l'on POUSSE LA PORTE.
 Nous souffrons NE'ANMOINS; & craignant le Palais
 Nous laissons NONOBTANT en repos pour jamais.
 Qu'au milieu des Cités la vaine COTTERIE,
 Au prodigue CADEAU soit toujours assortie:
 Et que dans le repas, ainsi que dans l'amour,
 Ils demeurent bourgeois, éloignés de la Cour.*

Auteurs, mes Compagnons, qui réglez le Langage,

Avons-nous assez fait; en faut-il davantage?

LA TROUPE.

Voilà ce qu'à peu près nous pensions réformer.

Anathème sur ceux qui voudront le blâmer;

Et soit traité chez nous plus mal qu'un Hérétique.

Qui ne reconnoitra la Troupe Académique.

DES MARETS.

A ce divin Arrêt, des Ariêts le plus beau,

Je m'en vais tout à l'heure apposer le grand Sceau

Fin du troisième & dernier Acte.



R E T R A I T E

D E

MONSIEUR LE DUC

DE LONGUEVILLE.

En son Gouvernement de Normandie. (1).

MONSIEUR de Longueville entrant dans le Vieux-Palais, rencontra d'abord Mr. de Saint-Luc, qu'on avoit envoyé de Saint-Germain au Marquis d'Hectot, pour tâcher de le remettre dans les intérêts de la Cour (2). Il lui dit

(1) Mr. de Saint-Evremond écrivit cette ingénieuse Satire, pour tourner en ridicule la plupart des Gentilshommes de Normandie, qui s'étoient déclarés contre la Cour en 1649. Voyez la VIE de Mr. de St. Evremond sur l'année 1649.

(2) La Reine, dit Madame de Motteville dans ses MEMOIRES, aussi-tôt qu'elle vit le Duc de Longueville du Parti de Paris, envoya St. Luc trouver le Marquis d'Hectot fils du Marquis de Beuvron, qui étoit au vieux Palais, pour lui porter la survivance de son Pere de Lieutenant du Roi. St. Luc.

dit avec un visage plein de joie : *Saint-Luc* il n'y a pas long-tems que je vous haïssois bien. Et moi, Monsieur, repartit Sain-Luc, ne vous hais pas moins présentement, que vous me haïssiez en ce tems-là. Si l'on m'avoit trompé, vous ne seriez pas ici; si l'on ne vous eût trompé le premier, on m'y eût pas souffert.

Ce petit discours fini, Monsieur Longueville voulut aller au Parlement qui s'assembloit pour délibérer si on devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposèrent, alléguant qu'en se compromettant, il alloit commettre toute la fortune du Parti. On fit monter des gens sur une Tour fort élevée, pour observer la contenance du Peuple; & comme lui eut rapporté qu'on entendoit de toutes parts des cris de joie, il sortit aussitôt accompagné de ceux qui l'avoient suivi & se rendit au Palais, après avoir reçu par tout mille acclamations.

Il surprit Messieurs du Parlement, qui n'attendoient pas une aventure si inopinée.

„ Luc qui étoit son Oncle, le frere de sa mere,
„ lui donnant cette survivance l'engagea au Parti
„ Roi, & à lui conserver cette place selon qu'il en
„ obligé de le faire. MEMOIRES pour servir

& après avoir pris sa place, il parla de cette sorte : *Vous ayant toujours beaucoup honorés & chéris, je suis venu avec tout le péril, où un homme de ma qualité se peut exposer, vous offrir mon bien & ma vie pour votre conservation. Je sais que la plupart des Gouverneurs n'en usent pas ainsi; & que tirant de vous tout le service qu'ils en peuvent tirer dans un tems paisible, ils vous abandonnent aussi-tôt qu'ils vous voyent dans le danger. Pour moi, qui vous ai mille obligations, je prétens ici les reconnoître : & en qualité de Gouverneur, & comme une Personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourrai dans une conjoncture si périlleuse.*

Le Premier Président (1) ne répondant rien à cette Harangue, & témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du Duc l'affligeoit; tous les Messieurs lui donnèrent des témoignages de joie, qui furent animés par la bouche d'un Conseiller de la Grand' Chambre, appelé du Mesnil-côté, qui lui fit ce beau Discours : *La même difference, qu'il*

Histoire d'Anne d'Autriche Epouse de Louis XIII. Par Madame de Motteville une de ses Favorites. Tom. II. p. 495, 496; sur l'année 1640.

(1) Mr. Faucon de Ris, de Famille Italienne.

qui se rencontre entre le Loup & le Berger, Prince debonnaire, la même se trouve entre le Comte d'Harcourt & votre Altesse en cette occasion. Le Comte d'Harcourt est venu soit comme Loup, soit comme Lion; mais toujours en bête ravissante, pour nous dévorer : nous n'avons pas voulu lui ouvrir nos portes, de peur de recevoir l'ennemi dans nos entrailles; pour toute grace, nous lui avons laissé faire le tour de nos murs (1); ce qu'il a fait, en jettant sur nous des yeux tout étincelans de colère, tanquam Leo rugiens. Pour vous, Grand Prince, vous êtes venu en véritable Berger, pour mettre à couvert toute votre Bergerie; bonus pastor ponit animam pro ovibus suis. Il est trop vrai que vous en userez de même; atque idcò, Monseigneur, nous vous commettons la garde de cette Ville, & le salut de toute la Province : c'est à vous à veiller à notre conservation; & à nous d'aider vos soins de toutes les assistances qui sont en notre pouvoir.

La Harangue finie, Monsieur de Longueville

(1) La Reine envoya aussi le Comte d'Harcourt, avec les Provisions du Gouvernement de Normandie pour se saisir de la Ville de Rouen. Ce Prince s'arrêta au conseil du premier

gueville se leva; & après avoir salué chaque particulier avec son affabilité ordinaire, il sortit du Palais, accompagné de ses amis, & suivi du peuple, qui le conduisoit avec de nouvelles acclamations.

Messieurs du Parlement faisant réflexion sur la joie qu'avoient eu les Bourgeois de recevoir leur Gouverneur, commencèrent de craindre une servitude entière; & pour empêcher ce malheur-là, ils firent d'assés d'assurer leurs conditions avec lui. Mais soit que Monsieur de Longueville eût pénétré leur intention; soit pour établir une entière confiance; il les voulut prévenir, & les assurer qu'ils auroient toujours la disposition de toutes choses. Il leur dit que les affaires dont il s'agissoit, étoient proprement celles des Parlemens, & non pas les siennes; qu'il ne vouloit, ni ne devoit avoir autre emploi que celui de conduire une Armée, pour le bien de l'Etat, & pour leur service particulier; que toutes les levées se feroient par leurs ordres; qu'ils établiroient eux-mêmes des Commissaires de leur compagnie pour la

re-

Président qui le fit demeurer au Faux-bourg, &c.
M E M O I R E S de Madame de Motteville. Tom. II.

recette & pour la distribution des deniers ; & enfin, que comme ils avoient le principal intérêt au succès des affaires, il étoit raisonnable qu'ils eussent une entière participation de tous les Conseils.

Ces Messieurs lui rendirent grâces de l'honneur qu'il leur faisoit, l'assurèrent qu'ils donneroient autant d'Arrêts qu'il voudroit, sans rien examiner : qu'étant tuteurs des Rois, ils disposeroient à son gré du bien du pupille : qu'ils hazarderoient toutes choses pour son service, à condition qu'il feroit supprimer le Semestre, & remettroit la Compagnie dans son ancien état (1). Le Premier Président & l'Avocat Général se croyant inutiles au service du Roi, allèrent à Saint-Germain rendre compte de leur impuissance.

Cependant Monsieur de Longueville, qui se voyoit assuré du Peuple & du Parlement, ne songea plus qu'à faire des Troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de fonds, il voulut toujours distribuer les Charges, pour entretenir tout le

(1) „ Le Parlement de Normandie, *remarque* M^{rs} „ *dame de Motteville*, demandoit la revocation du „ Semestre, qu'ils prétendoient avoir été injustement „ établi, du tems du feu Roi, & du Cardinal de

monde ; & on commença à travailler à l'état d'une Armée, qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus considérables étant assemblés, „ il leur rendit grâces de la cherté de leur qu'ils témoignoit à son service : que pour lui, il reconnoîtroit toute sa vie l'affection de ceux qui s'attachoient à sa fortune ; & qu'en attendant qu'il les pût obliger par des grâces essentielles, il étoit prêt de leur commettre les plus importants Emplois.

A ces douces paroles, tant d'illustres personnes firent de profondes révérences. Un moment après, ce ne furent que commissions, qui allèrent insensiblement aux assurances de fidélité, & aux protestations de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il se fit ensuite plusieurs Discours sur l'état présent des affaires ; & quelques-uns, possédés du zèle qu'ils avoient pour le parti, ouvrirent un avis considérable. *Pourquoi*, dirent-ils, *ne pas battre le fer tandis qu'il est chaud ?* „ *vous avez, Monseigneur, quantité de jeu-* „ *mes gens dans la Ville ; vous pouvez faire*

un

Richelieu, qui ne leur laissoit pas lever la tête si haut. MEMOIRES, &c. Tom. II. p. 174, sur l'année 1648.

„ R

un gros de Gentilhommes, un gros de leurs Valets de chambre, auxquels vous joindrez la Cinquantaine (1), & les Archers; deux gros Bataillons des meilleurs Bourgeois; avec ces Troupes, aller surprendre le Roi dans Saint-Germain. Oui, répondit Monsieur de Longueville, il sera bon; mais comme c'est notre principale entreprise, faut penser à la bien conduire: nous en parlerons au premier Conseil. Cependant, pour éviter la confusion, qui ruine d'ordinaire tous les partis, il faut distribuer les Charges, afin que chacun soit assuré de son emploi.

Varicarville, si considéré des Esprits Forts, ne voulut prendre aucun emploi; ayant appris de son Rabbi, que pour bien entendre le Vieux Testament, il y faisoit avoir une application entière, & même se réduire à ne manger que des herbes (2) pour se dégager de toute vapeur grossière. Néanmoins l'averfion qu'il avoit pour les Favoris, ne lui permettant pas d'être in-

(1) La Cinquantaine est une espece de Compagnie d'Archers, qui conduit le Prisonnier qu'on lâche tous les Ans le jour de l'Ascension, lorsqu'on a levé la Fierté, c'est-à-dire, la Chasse de St. Germain, où l'on porte la Gargonille.

utile dans ces occasions, il voulut prendre soin de la Police, & régler toutes choses selon les Mémoires du Prince d'Orange: mais comme il arrive toujours cent malheurs, il avoit oublié à Paris un Manuscrit du Comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'Artillerie & pour les Vivres; ce qui fut cause véritablement qu'il n'y eut ni munitions ni pain dans cette Armée-là.

Saint-Ibal demandoit l'honneur de faire entrer les Ennemis en France; & on lui répondit que Messieurs les Généraux de Paris se le réservoient (2). Il demanda un plein pouvoir de traiter avec les Polonois, les Tartares, les Moscovites, & l'entière disposition des Affaires chimeriques; ce qui lui fut accordé.

Le Comte de Fiesque, fertile en visions militaires, outre la charge de Lieutenant Général, qu'il avoit eue dès Paris, obtint une commission particulière pour les Evénemens de Quartier, & autres exploits brusques & soudains, dont la résolution se

(1) Varicarville avoit auprès de lui un Rabbin; qui ne lui laissoit manger que des herbes.

(2) Voyez les MEMOIRES DU CARDINAL DE RETZ, Tom. I. Liv. 2. sur l'année 1649.
Tom. I. C

se peut prendre, en chantant un Air de la Barre (1), & dansant un pas de Balet.

Le Marquis de Beuvron fut fait Lieutenant Général, à condition qu'il demeurerait au Vieux-Palais; la place & le gouvernement étant tous deux de si grande importance, qu'on ne pouvoit les conserver avec trop de soin.

Le Marquis de Matignon, toujours illustre par sa suffisance, & présentement fameux par le mémorable Siège de Vallogne, commandoit les Troupes du Cotentin; disant, qu'il vouloit avoir sa petite Armée, & être aussi indépendant de Monsieur de Longueville, que le Walstein l'étoit de l'Empereur.

Le Marquis d'Hectot demanda le commandement de la Cavalerie; ce qui lui fut accordé, parce qu'il étoit mieux monté que les autres; qu'il étoit environ de l'âge de Monsieur de Nemours, lors qu'il la commandoit en Flandre, & qu'il avoit une casaque en broderie toute pareille à la sienne.

On choisit Aufonville pour Gouverneur

(1) Fameux Musicien de ce tems-là.

(2) *Questa Pratica*, è vero questa particolare gniti-

neur de Roüen, comme un homme entendant civilement bien la guerre, & aussi propre à haranguer militairement les Peuples, que le Plessis-Besançon. Le Gouverneur fut fait Maréchal de Camp pour ne pas obéir aux autres; & le Maréchal de Camp Gouverneur, pour ne pas quitter la ville: car c'étoit une de ses Maximes, *Qu'il ne devoit sortir pour quoi que ce fût*; & il alléguoit plusieurs villes considérables, qui s'étoient perduës par l'absence des Gouverneurs.

Hanerie & Caumenil demanderent qu'on les fît Maréchaux de Camp: Hanerie, fondé sur ce qu'il avoit pensé être Enseigne des Gendarmes du Roi: Caumenil, sur ce qu'il s'en étoit peu falu qu'il n'eût été Maître de Camp du Régiment de Monsieur.

Boucaule ne pouvoit pas dire qu'il eût jamais vu d'armée; mais il alléguoit qu'il avoit été Chasseur toute sa vie, & que *la chasse étant une image de la guerre*, selon *Machiavel* (2); quarante ans de chasse valoient bien pour le moins vingt campagnes.

gnitione (de' siti & de' Paesi) s'acquista più mediana le Caccie, che per verun' altro esercizio. Però gli

pagnes. Il voulut être Maréchal de Camp; & le fut.

Flavacourt disoit que pour être bon Capitaine; il falloit avoir vu des déroutes, aussi-bien qu'avoir gagné des combats, suivant ce que Barriere (1) avoit lu dans le Livre de Monsieur de Rohan (2): cela étant, il prétendoit que personne ne lui pouvoit disputer l'avantage de sa propre expérience; tout le monde se souvenant assez du désordre où il se trouva, quand d'Estauges fut fait prisonnier (3).

On voulut donner le Commandement de l'Artillerie à Saint-Evremond; & à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour Saint Germain, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une charge considérable, où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse; tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normans, qui avoient

Antichi Scrittori dicono che quelli Heroi, che governarono nel loro tempo il Mondo, si nutrirono nelle Selve & nelle Caccie: Perche la Caccia, oltre à questa cognitione, li insegna infinite cose che sono nella Guerra necessarie. Questo si dice per mostrare, come le Caccie, secondo che Senophonte approva

avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grands emplois: il demanda seulement d'être Maréchal de Bataille, pour apprendre le métier, avouant ingénûment qu'il ne le savoit pas; mais se faisant fort de savoir le Pais, jusqu'aux petits Ruisseaux, & aux moindres passages; laquelle science il avoit apprise à la chasse avec Monsieur de Vendôme.

Sevigny se contenta du même emploi; mais il fut la dupe de sa modération, quand il vit que pour être Maréchal de Camp, il ne falloit pas être habile homme: il s'écria de plus en goguenard, & eut l'honneur de faire rire son Altesse.

Rucqueville, cet ancien serviteur, ne voulut rien faire; & sa longue expérience à la guerre demeura inutile, sous prétexte

sono una Imagine della Guerra. NICOLÒ MACHIAVELLI, DISCORSI sopra la prima Deca di T. Livio, Lib. III. cap. 39. p. m. 269.

(1) Son Beau-frere.

(2) LE PARFAIT CAPITaine, ou l'Abregé des Guerres des Commentaires de César, &c.

(3) A la Guerre de Paris.

texte de ses vapeurs. Monsieur de Longueville, pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas Gouverneur de Caen, augmenta ses pensions : mais ce fut en vain, Rucqueville disant hautement qu'il prendroit assez l'argent de son Maître ; mais que pour s'empêcher d'en dire du mal, il ne le feroit jamais.

Franquetot-Barberousse demeura longtemps sans prendre parti; Boncœur (1), entretenant son incertitude par l'amitié du Maréchal de Gramont. Durant ses longues délibérations, il ne laissoit pas de s'ériger insensiblement en rendeur de bons offices ; se flatant avec joie de la vanité d'un faux crédit. Depuis, étant informé par les Lettres de ses amis, qu'on travailloit sérieusement à la Paix, il fit dessein de quitter le personnage neutre : il lût les Mémoires de César, pour fortifier son esprit,

(1) On nommoit ainsi la Femme.

(2) *Consecutusque* (Cæsar) *cohortes ad Rubiconem flumen, qui provincie ejus finis erat, paululum constitit. ac reputans quantum moliretur, conversus ad proximos, Etiam nunc, inquit, regredi possumus : quod si ponticulum transierimus, omnia armis agenda erunt.*

Cunctanti ostentum tale factum est. Quidam eximie magnitudine et forma, in proximo sedens.

esprit, qui n'étoit pas encore bien résolu : quand il vint au passage du Rubicon, il s'arrêta tout court, comme avoit fait ce grand Capitaine ; & après avoir un peu rêvé, il s'écria comme lui : *Le Rubicon est passé ; à tout perdre, il n'y a qu'un coup périlleux.* (2) Il sort là-dessus avec une émotion extrême, sans regarder Boncœur, sans regarder le petit Henri (3) ; sachant bien que la vue des femmes & des enfans peut amolir les plus fiers courages ; sans rien dire à pas un de ses amis, il va trouver le Duc de Longueville, & lui tenir ce discours : *J'ai toujours été votre Serviteur, mais non pas avec un attachement si particulier, que cela m'obligeât de vous servir en cette rencontre ; aujourd'hui je veux entrer dans vos intérêts, & viens assurer Votre Altesse que je me donne entièrement à Elle.*

La

repente apparuit, arundine canens : ad quem accedendum, cum præter pastores, plurimi etiam ex stationibus milites concurrissent, interque eos et æneatores, rapta ab uno tuba prosiluit ad flumen ; & ingenti spiritu classicum exorsus, pertendit ad alteram ripam. Tunc Cæsar, eatur, inquit, quo deorum ostenta, & inimicorum iniquitas vocat : Jac-ta alea est. SÆTONIUS in Julio Cæsare, cap. 31, 32.

(3) Fils de Franquetot.

La joie de ce Duc fut grande, & de celles, qui ne pouvant être renfermée dans le cœur, font d'ordinaire quelque impression sur le visage; mais elle fut modérée, lors que Barberouffe se fut expliqué de cette sorte: *La déclaration que je fais n'est pas si générale, que je n'y mette encore une condition: je prétens demeurer ici, quand vous irez à la guerre; ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage, mais à une malheureuse rétention d'urine, qui m'empêche de monter à cheval. Ce n'est pas que j'euille être inutile dans le Parti: je négocierai avec Madame de Matignon, pour laquelle j'ai toujours conservé quelque espece de galanterie; & de plus, comme vous n'avez ici personne qui sache faire de Relations, j'en prendrai le soin de publier vos Exploits.* Ces dernières paroles remirent entièrement l'esprit du Prince; car, à dire vrai, la nécessité du *Gazetier* étoit grande, & il fut bien aisé d'en trouver un si entendu dans la Narration.

Fontrailles arriva tout à propos pour voir

(1) La Bouille est un Bourg à trois lieues de Rouën. Mr. de St. Evremond donne ici plaisamment le nom d'occasion à la retraite précipitée de

voir la grande occasion de la Bouille (1). Durant son séjour en Normandie, le Duc de Longueville lui communiqua toutes choses, aussi-bien qu'à Varicarville, & au Comte de Fiesque: mais Fontrailles ne pouvoit goûter cette confiance; ayant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du Prince, & de devenir le confident d'une seconde entreprise sur Pontoise. Une si juste appréhension l'obligea de quitter, & d'emmener avec lui le Comte de Fiesque, auquel il représenta, qu'au point qu'ils gouvernoient leur Général, on leur imputerait tous les desordres qui arriveroient, s'ils portoient les choses à l'extrémité.

Le Duc de Retz, dont on avoit attendu de si grands secours, vint accompagné seulement du Page, qui portoit ses armes, & de ses deux fideles Ecuyers (2). Quelques-uns trouvèrent à dire de le voir arriver sans troupes; mais ils furent bien-tôt satisfaits, quand il leur montra une longue liste des Barons qui demandoient de l'emploi.

Duc de Longueville, dont j'ai parlé dans la Vie de Mr. de St. Evremond sur l'année 1649.

(2) En Flandre, il avoit toujours deux Ecuyers à ses côtés & un Page qui portoit ses armes.

ploi. Il ne tint qu'à deux cens mille écus qu'il ne mît les Bretons en campagne, & manque de ce peu d'argent, le crédit d'un si grand Seigneur ne servit de rien. Il est vrai qu'il promit de payer de sa personne, & de servir de Duc & Pair dans l'armée de Rouën, avec la même assiduité qu'il avoit fait dans celle de Flandre. Il assura de plus que Montplaisir viendrait bien tôt; & donna même quelque esperance du Tapinois (1). Au reste Belle-Ile étoit en fort bon état; il y avoit garnison dans Machecoul; & l'on faisoit bonne garde à Montmirail. Sa façon de vivre avec les Officiers fut tout-à-fait obligeante; & qui conque étoit assez heureux pour avoir un Buffe, ou une Hongreline de velours noir, pouvoit s'assurer de son amitié.

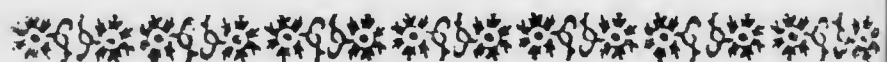
Vous voyez les différens emplois des plus considérables personnes du parti. Si quelqu'un s'étonne que je ne dise rien de leurs Actions, c'est que je suis exactement véridique; & comme je n'ai vu autre chose

je n'ai rien dit davantage. Cependant, je me tiens heureux d'avoir aquis la haine de ces mouvemens-là, plus par observation, que par ma propre expérience. C'est un métier pour les fots & pour les malheureux, dont les honnêtes gens, & ceux qui se trouvent bien, ne se doivent point mêler.

Les dupes viennent-là tous les jours en foule: les pros crits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde: jamais tant d'entretiens de générosité sans honneur: jamais tant de beaux discours, & si peu de bon-sens: jamais tant de desseins sans actions; tant d'entreprises sans effets; toutes imaginations, toutes chimères; rien de véritable, rien d'essentiel, que la nécessité & la misère. De là vient que les particuliers se plaignent des Grands, qui les trompent; & les Grands des particuliers, qui les abandonnent. Les fots se desabusent par l'expérience, & se retirent: les malheureux, qui ne voyent aucun changement dans leur condition, vont cher-

(1) Aubeterre étant à l'Armée, se déroboit quelquefois de table, ou d'ailleurs, pour aller essuyer quelques coups de mousquet à la Tranchée; ses amis, qui s'attendoient à toute autre chose, étoient surpris de le voir revenir blessé. Cela lui fit donner le nom de Tapinois.

chercher ailleurs quelque autre méchante affaire ; aussi mécontents du Chef de parti, que des Favoris.



L E T T R E

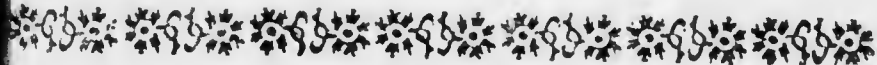
A M A D A M E ***.

JE me souviens qu'allant à l'Armée, je vous priai d'aimer le Chevalier de Grammont, si j'étois assez malheureux pour y mourir, en quoi je suis si bien obéi, que vous ne le haïssez pas durant ma vie, pour apprendre à le bien aimer après ma mort. Vous êtes ponctuelle à garder mes ordres ; & si je continue à vous donner la même commission, il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec un grand soin.

Vous croyez que je veux cacher sous un faux ridicule une véritable douleur ; & dans la connoissance que vous avez de ma passion, vous aurez de la peine à vous persuader que je souffre un Rival sans jalousie. Mais peut-être ne savez-vous pas que si je n'ose me plaindre de vous, pour vous aimer trop ; je n'oserois me plaindre

de lui, pour ne l'aimer gueres moins : & s'il faut de nécessité me mettre en colère, apprenez-moi contre qui je me dois fâcher davantage ; ou contre lui, qui m'enleve une maîtresse ; ou contre vous, qui me volez un ami.

Quoi qu'il en soit, ne vous mettez pas en peine de m'appaiser. J'ai trop de passion, pour donner rien au ressentiment ; ma tendresse l'emportera toujours sur vos outrages. J'aime la perfide, j'aime l'infidèle ; & crains seulement qu'un ami sincere ne soit mal avec tous les deux. Adieu. Faisons, je vous prie, une manière de liaison inconnue ; & par un mystere assez nouveau, que mon amitié, la vôtre, & la mienne ne soient plus qu'une même chose.



A L A M E M E.

JE pensois que vous m'aviez oublié ; mais par une conduite plus fine, & plus ingénieuse, vous me traitez comme si vous commenciez à me connoître.

A vous dire le vrai, je n'ai jamais

vu Lettre si civile, qui oblige si peu que la vôtre : vous avez trouvé un indifférence si délicate, que je ne puis me plaindre de vous sans chagrin, ni m'en louer sans sottise. *Générosité, gratitude, obligation*, sont les moindres mots de votre Lettre. Vous avez appris pour moi tous les termes qui entrent dans les complimens, & oublié tous ceux qui expriment quelque sentiment d'amour.

Il faut avouer que vous imitez parfaitement le stile de Madame votre mere. Je pensois d'abord recevoir une marque de son souvenir. Outre cela, Madame, ce jargon pitoyable de *l'accablement de vos malheurs* ne vous convient point ; il sent tout-à-fait le genie d'une personne mystérieusement désolée.

Pour vous, qui n'avez jamais fait la comédienne d'affliction, d'où vient que vous me choisissiez, pour me donner les apparences d'une si belle misère ? Ne suis-je plus au monde, que pour être le confident de vos chagrins concertés, & de vos douleurs étudiées ?

Comme vous ne me ferez jamais indifférente, j'ai demandé de vos nouvelles M***. qui m'a dit que vous dansiez depuis le matin jusqu'au soir, & qu'on

pour

pouvoit pas se divertir plus agréablement que vous faisiez.

Adieu, *miserable* personne ; *accablée d'une longue suite de malheurs* ; pleine de *gratitude* pour ceux qui prennent quelque part à vos *misères*. Adieu, plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas assez de civilité pour me rebutter ; & que je serai plutôt toute ma vie le confident de vos malheurs, que de ne vous être rien du tout.



L E T T R E

A M A D A M E ***.

Vous êtes sur le point de faire un méchant galant d'un fort bon ami ; & je m'apperçois que ce que je nommois satisfaction avec vous, devient insensiblement quelque charme. Je ne parle plus de *tourner en ridicule* ; & la même personne, qui faisoit tant de cas de vos imaginations malicieuses, trouve en vous des qualités plus touchantes, qui la dégoûtent de ces premiers agrémens.

Vous

Vous m'aviez toujours paru fort aimable ; mais je commence de sentir avec émotion ce que je voyois avec plaisir. Pour vous parler nettement, j'ai bien peur que je ne vous aime, si vous souffrez que j'aye de l'amour : car je suis encore en état de n'en point avoir, si vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moi ni les beaux sentimens, ni les belles passions. J'en suis tout-à-fait incapable, & les laisse volontiers aux amoureux de Mademoiselle C***. Que les ruelles en fassent leur profit. Permettez à Madame de*** de définir l'*A-mour* à sa fantaisie ; & n'enviez point les imaginations à ces misérables, qui dans les ruines de leur beauté, font valoir l'esprit qui leur reste, aux dépens du visage qu'elles n'ont plus.

Peut-être croyez-vous, me voyant si brutal à mépriser les beaux sentimens, que pour les exercices du corps, je suis un des plus déterminés hommes du monde ; écoutez ce qui en est : je suis médiocre en toutes choses, & la nature ni la fortune n'ont rien fait pour moi que de fort commun.

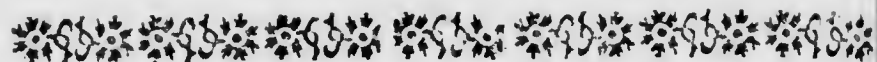
Comme je ne puis voir sans envie les gens somptueux & magnifiques dans leurs
dés

dépenses, je ne puis souffrir qu'avec chagrin ceux qui sont trop adonnés à leurs plaisirs ; & si j'ose le dire, je hais en quelque sorte les Vivonnes & les Saucours, pour ne leur pouvoir ressembler.

Mes affaires vont toujours un même train. Jamais le dérèglement ne m'est permis ; & il me faut un peu d'économie pour arriver au bout de l'année, & passer une nuit d'hiver. Ce n'est pas que je sois réduit à la nécessité, ou à la foiblesse ; mais si je veux dire les choses nettement, ma dépense est petite, & mes efforts médiocres.

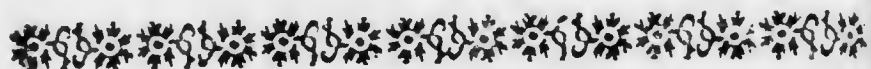
Dites-moi si avec ces qualitez-là je puis devenir votre amant, ou si je dois demeurer votre ami. Pour moi, je suis résolu de prendre le parti qu'il vous plaira. Et si je passe de l'amitié à l'amour sans emportement, je puis revenir de l'amour à l'amitié avec aussi peu de violence.





M A D R I G A L.

QU'avez-vous fait de mon amour,
 Bonheur fatal, funeste jouissance ?
 Etoit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour !
 Que je vous attendois avec impatience ?
 Rendez, trompeur, rendez-moi mes desirs,
 Et je vous rendrai vos plaisirs.



A M A D ***.

E L E G I E.

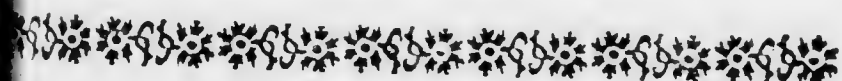
AIMABLE Iris, si vous voulez apprendre
 Les maux secrets, dont ne se peut défendre
 Le plus fidèle & le plus triste Amant,
 Lisez ces Vers, pour savoir mon tourment ;
 Et s'il restoit encore dans vôtre ame
 Un sentiment favorable à ma flâme ;
 S'il vous restoit encor quelque amitié,
 Ne voyez pas ma douleur sans pitié.
 Depuis le jour que mon malheur extrême
 Me contraignit de me laisser moi même,
 Quand la rigueur d'un injuste courroux
 Me contraignit de m'éloigner de vous ;

Depuis le jour que j'ai quitté vos charmes,
 J'ai tout quitté, sinon mes tristes larmes :
 J'ai tout quitté, mon repos, mes plaisirs ;
 Quitté l'espoir, & gardé les desirs.
 Soit dans la foule, ou dans la solitude,
 Je m'entretiens en mon inquiétude :
 Le souvenir de vos beaux yeux absens
 Fait mon dégoût pour les objets présens.
 Je croirois être infidèle à ma flâme,
 Si je voyois sans horreur quelque femme :
 Je trahirois mon innocent amour,
 Si je passois sans ennui quelque jour.
 Les grands repas, & toutes leurs délices,
 Sont devenus comme autant de supplices,
 Et la douceur de cette volupté
 Cede au chagrin dont je suis tourmenté.
 Triste, rêveur, sans goût, & sans parole,
 J'y représente un mort, ou quelque idole ;
 Mes yeux ouverts sans aucun mouvement,
 Ma bouche ouverte aux soupirs seulement,
 Le pâle teint d'un languissant visage,
 Sont de ma mort un assuré présage ;
 Et si mon cœur montre par un soupir
 Qu'il vit encore, il est prêt de mourir.
 Dans les plaisirs que donne l'harmonie,
 Je m'abandonne à mon triste génie,
 Et la douceur des plus tendres accens,
 Si délicate autrefois à mes sens,

Ne

Ne fait plus rien qu'exciter ma foiblesse,
 Au souvenir de l'objet qui me blesse:
 Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
 Les mouvemens secrets de ma langueur.
 Ces chers amis, dont l'esprit agréable,
 Dont l'entretien me fut toujours aimable,
 Ne sauroient voir le chagrin où je suis,
 Sans demander ce qui fait mes ennuis:
 Ce qui me donne une mélancolie,
 Où mon humeur est comme ensevelie:
 Ce que j'ai fait de cette liberté,
 Dont si long-tems on me vit enchanté.
 „ Mes chers amis, n'en soyez plus en peine,
 „ Depuis qu'Iris me retient dans sa chaîne,
 „ Depuis qu'Iris a voulu me charmer,
 „ Pour mon malheur je ne fai plus qu'aimer:
 „ Mon pauvre cœur dans sa douce molesse,
 „ N'est rien qu'amour, que langueur, que tristesse
 „ Et quand il a de plus vifs sentimens,
 „ C'est lors qu'Iris excite ses tourmens;
 „ Que sa rigueur, ou son ingratitude
 „ Lui vient donner une peine plus rude.
 . Triste sujet de mon ressouvenir,
 Dernier malheur, qui viens m'entretenir,
 Ordre fâcheux de quitter tant de charmes,
 Combien de fois, m'as-tu coûté des larmes!
 Combien de fois aux lieux les plus secrets
 En ai-je fait ma plainte & mes regrets!
 O! vous que j'aime! ô vous pour qui j'endure!
 Vous qui causez ma funeste aventure,

au lieu de prendre un si cruel dessein,
 Vous deviez mettre un poignard dans mon sein;
 Et par la mort que vous m'eussiez donnée,
 Mettre en repos mon ame infortunée.
 Mais c'en est fait, je cède au desespoir:
 Je n'ai plus rien que j'eus en mon pouvoir,
 Et n'ai plus rien pour flater mon envie,
 Que le dessein de terminer ma vie.
 Tous mes regrets ont été superflus.
 J'obéirai, je ne vous verrai plus.
 La perte, Iris, est une perte entière;
 En vous perdant, je perdrai la lumière,
 Et j'aime mieux avancer mon trépas,
 Que d'être en vie, & de ne vous voir pas.



A L A M E M E.

E L E G I E.

Ris, si vous savez les peines que j'endure
 Depuis le jour fatal de ma triste aventure;
 Si vous avez appris tous les maux que je sens
 Depuis que j'ai perdu vos charmes innocens;
 Apprenez aujourd'hui qu'en cet état funeste,
 L'entretenir de vous est tout ce qui me reste;
 Et qu'un cher souvenir de mon bonheur passé,
 Est l'unique plaisir que vous m'avez laissé.
 Ce tems bienheureux, où sans peine & sans crainte,
 Je

Je vous parlois du mal dont mon ame est atteinte;
 En ce tems bienheureux, j'aimois, j'étois aimé,
 Je flattois votre esprit, le mien étoit charmé.
 Touchés également, nous sentions en nos ames
 Comme un secret rapport de nos communes flâmes
 Un soupir vous disoit l'excès de mon tourment,
 Vous m'en disiez autant d'un regard seulement;
 Et nos yeux concertés dans un si doux silence,
 Exprimoient de nos feux l'aimable violence.
 Mais si je suis encore en l'état où j'étois,
 Si je soupire encor soumis aux mêmes loix,
 Vous forcez aujourd'hui votre amoureux génie,
 Et travaillez vous-même à votre tyrannie;
 Vous prenez malgré vous l'infidèle dessein
 D'étouffer l'amitié qui reste en votre sein;
 Et votre esprit confus s'entendant mal soi-même,
 Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime.
 Pour moi, de qui l'amour ne doit jamais finir,
 Je veux jusqu'à la mort aimer un souvenir;
 Je veux jusqu'à la mort conserver une idée,
 Que mon ame fidele a cherement gardée:
 Mon cœur entretiendra d'inutiles desirs,
 Touché du sentiment de quelques vieux plaisirs;
 Et jamais sa langueur, & jamais son envie,
 Ne trouveront de fin qu'en celle de ma vie.
 Qu'on ne me parle point de votre cruauté,
 J'aimerai vos rigueurs, aimant votre beauté;
 Et vous n'aurez jamais assez d'ingratitude,
 Pour pouvoir dégager ma longue servitude.
 Endurer votre orgueil, souffrir votre courroux,

C'est

C'est par quelque moyen tenir encore à vous;
 Et j'aime mieux, Iris, ressentir votre haine,
 Que d'être sans amour, & de vivre sans peine.



A L A M E M E.
 S T A N C E S.

I R I S, je vous aime toujours:
 Soyez ou trompeuse ou fidelle,
 Rien ne peut finir mes amours,
 Si vous ne cessez d'être belle.

Ce n'est pas votre fermeté,
 Qui fera ma perseverance;
 Ayez toujours de la beauté,
 J'aurai toujours de la constance.

Et quand vous n'auriez plus la foi,
 Que vous m'avez cent fois promise.
 Ce charme, qui peut tout sur moi,
 Ne consent pas à ma franchise.

Les avis me sont odieux:
 Qui me conseille d'être sage,
 Devroit, ou m'arracher les yeux,
 Ou gâter votre beau visage.

Encore, Iris, ne sai-je pas
 Quand vos beautés seroient passées,
 Si je ne verrois point d'appas

Par;

Parmi leurs traces effacées.

Peut-être ces mêmes desirs,
De qui j'ai l'ame possédée,
S'amuseroient aux faux plaisirs,
Que leur offriroit une idée.

Je pourrois m'en entretenir,
Et trouverois mille artifices,
Pour tirer de mon souvenir
Le sujet de quelques délices.

Mon esprit toujours enchanté
Auroit chez lui sa complaisance;
Et j'aimerois votre beauté,
Comme on vous aime en votre absence.

Mais je suis trop ingénieux
A me faire une amour nouvelle:
Je n'ai besoin que de mes yeux,
Iris, vous ferez toujours belle.

A LA MEME.

S T A N C E S.

Puis qu'il vous faut quitter en ces funestes lieux
Afin que mon départ ait moins de violence
J'emporte avecque moi les traits de vos beaux yeux
Et vous laisse mon cœur dans cette longue absence

Votre

Votre image fera mon plaisir le plus doux;
A toute heure, en tous lieux, j'aurai sa compagnie,
Et mon fidele esprit, qui demeure avec vous,
Entretiendra souvent votre aimable génie.

Foibles amusemens d'un esprit amoureux!
Je trompe ainsi les maux dont mon ame est blessé;
Mais ah! qu'on est à plaindre, & qu'on est mal-
heureux,

Quand on se fait des biens par la seule pensée.

Adieu, charme secret, dont vous touchez les cœurs;
Adieu, chers entretiens, adorable visage;
Adieu, je laisse tout, excepté mes langueurs,
Qui me suivront toujours en ce fâcheux voyage.

Helas! je vais quitter l'objet de mon amour;
Je me quitte moi-même, & si ma triste envie
Ne se flattoit encor de l'espoir du retour,
En vous laissant, Iris, je laisserois la vie.

A LA MEME.

S T A N C E S.

JE n'entens plus parler de vous;
Vous cachez à mes yeux votre aimable visage;
Votre esprit même est en courroux,

Tom. I.

D

Que

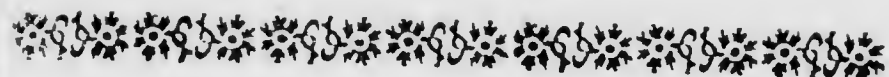
Que le mien garde encor les traits de vôtre image :
 Vous haïssez en moi jusqu'à mon souvenir ,
 Dont jamais vos beautés ne seront effacées ;
 Pour achever de me punir ,
 Il ne vous reste plus qu'à m'ôter les pensées.

Mais donnons à nos sentimens
 L'agréable douceur qu'apporte la vangeance :
 Pensons à tous momens
 A l'ingrate beauté qui m'en fait la défense :
 Tirons d'Iris un bien qu'elle ne fache pas ;
 N'appellons point ses yeux à faire nos délices ,
 Et jouïssons de ses appas ,
 Bien loin des cruautés qui causent nos supplices.

Ah ! que d'inutiles desirs ,
 Que de vains mouvemens excitent ma colere !
 N'ai-je pas perdu mes plaisirs ,
 Depuis que ma langueur commence à lui déplaire ?
 Iris, contentez-vous aux depens de mon sort ,
 Je veux vous satisfaire une fois en ma vie ;
 Je vous garde encore ma mort ,
 C'est là le dernier charme à toucher vôtre envie



A L



A L A M E M E.
 S T A N C E S.

Si vous savez que je vous aime ,
 Sachez aussi le mal extrême
 Que je sens loin de vos appas :
 Iris , la douleur de l'absence
 Est un mal qu'on ne connoît pas ,
 Si l'on n'en fait l'expérience.

Mon tourment ne se peut dépeindre ;
 J'ai beau soupirer & me plaindre ,
 Beau pousser de tristes accens :
 Helas ! j'ai des langueurs secretes ,
 Qui ne s'expliquent pas aux sens
 Par de si foibles interpretes.

Il faut souffrir ce que j'endure ,
 Pour savoir la peine si dure :
 Dont je suis sans cesse agité ,
 Une ame contente & paisible
 Ne conçoit pas la vérité
 Des maux où je me voi sensible.

Je n'ai pas l'humeur assez vaine ,
 Pour croire qu'une même peine

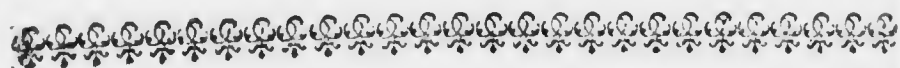
D 2

Soit

Soit commune à nos sentimens ;
J'en souffre seul la violence ,
Et connois bien que mes tourmens
Troublent peu vôtre indifférence.

Tandis que la mélancolie ,
Où mon ame est ensevelie ,
M'ôte l'usage des plaisirs ;
Tandis que parmi les délices ,
Pour qui j'avois tant de desirs ,
J'entretiens mes secrets supplices :

Vous n'avez rien qui vous tourmente ;
Toujours tranquille , indifférente ,
Vous possédez le bien présent ;
Et ces délicates tristesses ,
Que l'on conçoit pour un absent ,
Vous semblent de sottes tendresses.



A L A M E M E.

S T A N C E S.

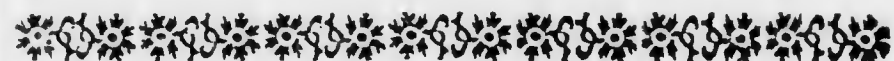
M^Es yeux, mes inutiles yeux !
Vous savez bien que dans ces lieux
Iris fait toujours sa demeure ;
Et si proche de ses appas ,

In.

Ingrats ! vous souffrez que je meure
Du chagrin de ne la voir pas.

Vous avez donc mis en mon cœur
La triste & secrète langueur ,
Qui consume aujourd'hui ma vie ,
Pour servir si mal mes desirs ,
Et refuser à mon envie ,
Vôtre secours , & mes plaisirs.

Mes yeux, cause de mes ennuis ,
Puis que dans ces lieux où je suis ,
Pour vous seuls Iris est absente ;
Mon esprit plus ingénieux ,
Qui toujours me la représente ,
Fera votre office, mes yeux.



A L A M E M E.

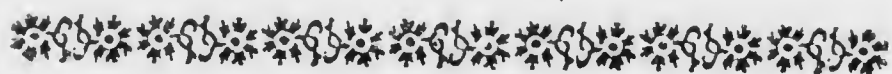
C H A N S O N.

V^Ous avez trompé mes desirs
Par des esperances bien vaines ;
Et sans goûter de vos plaisirs ,
J'ai ressenti toutes vos peines :
Amour , c'est trop long-tems souffrir ,
Je veux me plaindre , & puis mourir.

D 3

Ecou.

Ecoutez mes derniers accens,
Soyez un moment favorable;
Iris, laissez toucher vos sens
A la douleur d'un misérable:
Un mot, une larme, un soupir,
Et je suis tout prêt de mourir.



C A R A C T E R E

D E M A D A M E

L A C O M T E S S E
D'OLONNE (1).

JE ne pense pas être plus heureux à votre Caractere, que nos Peintres à votre Portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur réputation. Jusqu'ici nous n'avons point vu de beautés si achevées, qui ne soient allées chez eux, pour y chercher de certaines graces; ou pour s'y défaire de quelques dé-

(1) Catherine Henriette d'Angennes, Comtesse d'Olonne, fille de Charles d'Angennes, Seigneur de la

défauts. Vous seule, Madame, êtes au dessus des Arts qui savent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement; jamais, sans vous avoir beaucoup intéressée, & fait perdre autant d'avantages à une personne accomplie, qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le sont pas.

Si vous n'êtes guere obligée à la peinture, vous l'êtes encore moins à la curiosité des ajustemens. Vous ne devez rien ni à la science d'autrui, ni à votre propre industrie; & pouvez en repos vous remettre à la nature des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de negligences heureuses, je ne conseilerois pas aux autres de s'y fier.

En effet, la plupart des femmes ne sont agréables que par les agrémens qu'elles se font. Tout ce qu'elles mettent pour se parer, cache des défauts. Tout ce que l'on vous ôte de votre parure, vous rend quelque grace; & vous avez autant d'intérêt à revenir purement au

la Loupe, Baron d'Amberville; & de Marie du Raynier.

au naturel, qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserai point à des loüanges générales, aussi vieilles que les siècles. Le *Soleil* ne me fournira point de comparaison pour vos yeux, ni les *Fleurs* pour votre teint. Je pourrois parler de la régularité du visage, de la délicatesse des traits, des agrémens de la bouche, de ce cou si poli & si bien tourné, de cette gorge si bien formée. Mais au delà des plus curieuses observations, il y a mille choses en vous à penser, qu'on ne peut bien dire; & mille choses, qu'on sent mieux qu'on ne le pense.

Croyez-moi, Madame, ne confiez le soin de votre gloire à personne: car assurément vous n'êtes jamais si bien qu'en vous-même. Paroissez au milieu des Portraits & des Caractères, & vous défezrez toutes les images qu'on sauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée, ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est que vous ayiez comme ramassé en vous les charmes divers des différentes beautés; ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui touche.

Vô-

Votre Caractère proprement n'est point un Caractère particulier; c'est celui de toutes les belles personnes. Tel a résisté à des beautés fières, qui s'est laissé gagner à des beautés délicates. La délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la fierté.

Vous seule êtes le foible de tout le monde. Les emportés y trouvent le sujet de leurs transports: les ames passionnées reprennent leur tendresse & leur langueur. Esprits differens, diverses humeurs, tempéramens contraires; tout est sujet à votre empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donner, ni pour recevoir de l'amour, conservent la premiere de ces qualités, & perdent malheureusement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque ressemblance entre la chaleur de vos amis, & la passion de vos amans; qu'on ne sauroit vous admirer sans intérêt; que le jugement des simples spectateurs n'est pas libre. De là vient enfin que tout aime où vous êtes, excepté vous, qui demeurez seule insensible.

Jusqu'ici j'ai rendu une partie de ce que je devois à votre beauté, & ce n'est

D 5

pas

pas une de vos moindres loüanges, que j'aye pû vous louer si long-tems. Présentement il est juste que je me donne quelque chose, & qu'en parlant de votre esprit & de votre humeur, je me laisse aller à la mienne.

Je ne dirai que des veritez; & de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes défavantageuses, je commencerai par les charmes de votre Conversation, qui ne cedent en rien à ceux de votre visage.

Oui, Madame, on n'est pas moins touché de vous entendre, que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, & faire voir en France, comme on a vu en Espagne, quelque aventure de *la belle invisible*.

On n'a jamais remarqué tant de politesse qu'en vos discours: ce qui est surprenant; rien de si vif & de si juste; des choses si heureuses & si bien pensées.

Mais finissons des loüanges, dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelque veritables qu'elles soient, & préparez-vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à la découvrir. Il m'a fallu faire des

re-

recherches profondes; & après une étude fort difficile, voici les défauts que j'ai remarqués.

Je vous ai vû souvent estimer trop des gens médiocres; & dans certaines docilités, soumettre votre jugement à celui de beaucoup de personnes qui n'en avoient point.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier fort sagement, vous paroît à la fin délicat sans raison; & quand vous venez à guérir de ces erreurs, c'est plutôt par un retour de votre humeur, que par les reflexions de votre esprit.

Quelquefois, Madame, par un mouvement contraire, pour penser trop, vous passez la verité du sujet; & les opinions que vous formez, sont des choses plus fortement imaginées, que solidement connues.

Pour vos actions, elles sont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites formalités, qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'opinion des fots, & le chagrin de ceux que votre mérite fait vos ennemis.

D 6

Les

Les femmes, vos ennemies déclarées, sont contraintes de nous avouer mille avantages que vous avez reçûs de la nature. Il y a des occasions, où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourroit les ménager mieux, & que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en feroient faire.

Je finirai par vos inégalités, dont vous faites vous-même une agréable peinture. Elles sont fâcheuses à ceux qui les souffrent. Pour moi, j'y trouve quelque chose de piquant; & je voi, quand on se plaint le plus de l'humeur, que c'est alors qu'on s'intéresse le plus pour la personne.

Quoiqu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on n'y sauroit prendre de mesure. On vous défoblige aisément, sans y penser; & même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplu. Croyez-moi, Madame, il faudroit être bien heureux pour trouver de bons momens avec vous, & bien juste pour les prendre. Ce qu'on peut dire véritablement, après vous avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien de si malheureux, que de
VOUS

vous aimer; mais rien de si difficile, que de ne vous aimer pas.

Voilà, Madame, les observations d'un spectateur, qui pour juger de vous plus sagement, a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir, a été de vous éviter autant qu'il a pu: encore n'est-ce pas assez de ne vous voir point, quand on vous a vûe; & ce remède ailleurs infailible, n'apporte pas une sûreté entière sur votre sujet.

Peut-être, me direz-vous, qu'un homme qui a des sentimens un peu tendres, n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît, je n'en aurai point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas être avantageux, ne sauroit subsister qu'en votre absence: car, pour répéter ce que j'ai déjà dit; *paraissez, Madame, au milieu des Portraits & des Caractères, & vous déferez toutes les images qu'on sauroit donner de vous.*





L E T T R E

A M A D A M E

LA COMTESSE D'OLONNE,

en lui envoyant son Caractère.

JE vous envoie votre *Caractère*, qui vous explique le sentiment général ; & vous apprend, qu'il n'y a rien en France de beau que vous. Ne soyez pas assez rigoureuse à vous-même, pour vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plupart des Dames se laissent persuader aisément, & reçoivent avec plaisir de douces erreurs. Il seroit bien étrange que vous ne voulussiez pas croire une vérité agréable.

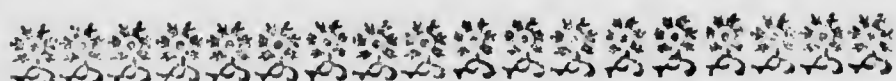
Outre l'opinion publique, le jugement de Madame de Longueville est pour vous. Rendez-vous y sans scrupule, & vous croyez hardiment, puisqu'elle le croit, la plus belle chose qu'on ait vûë.

De votre beauté, Madame, je passe aux maux qu'elle cause ; je passe aux ma-

malades, aux mourans, qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à dessein de vous rendre pitoyable : au contraire, si vous suivez mon conseil, il en coûtera la vie à quelque malheureux. Il y a trop long-tems que les Poëtes, & les faiseurs de Romans nous entretiennent de fausses morts. Je vous en demande une véritable ; & ce vous fera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puisse douter. De cinq ou six malades que je connois, choisissez celui que vous voudrez honorer de vos dernières rigueurs ; vous n'aurez pas beaucoup à faire, pour le conduire de la maladie à la mort. Faites-le mourir promptement pour votre satisfaction, & celle de Votre, &c.



A MA-



A M A D A M E ***.

S O N N E T.

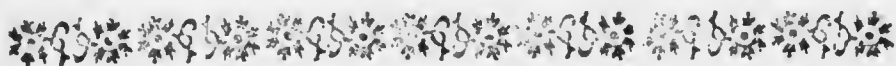
QUE vous faites languir un pauvre malheureux !
Je ne trouve avec vous ni douceur, ni colère,
Et votre esprit adroit ménage un amoureux,
Evitant de fâcher, aussi-bien que de plaire.

Si vous voulez m'aimer, je serai trop heureux ;
Et si vous voulez prendre un sentiment contraire,
Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux,
Les reproches au moins pourront me satisfaire.

J'ai beau par ma tendresse exciter vos soupirs ;
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs,
Vous ne répondez rien à ce pressant langage.

Puisqu'il ne vous plaît pas que mon sort soit plus
doux ,

Eh ! de grace , Philis , faites - moi quelque outrage ,
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.



D I X A I N.

Vous faites la spirituelle,
Nous laissant tout à deviner,

Ainsi

Ainsi que vous faites la belle
Avec votre art de façonner.
Il ne sort rien de votre bouche,
Vieille Caliste, qui nous touche ;
Tout votre esprit dépend de nous ;
Et quiconque auroit la malice
De penser aussi peu que vous,
Vous rendroit un méchant office.



A M A D ***.

S T A N C E S.

LAISSEZ-LA nos jeunes desirs
Où votre vertu s'intéresse ;
Cette rigueur pour les plaisirs
Sent le chagrin de la vieillesse.

Autrefois vous avez été
De ces belles que l'on renomme,
Et jamais votre cruauté
N'a fait mourir un honnête homme.

Vous fûtes jeune comme nous ;
Pour consoler votre tristesse,
Nous aurons enfin comme vous
Tous les dégouts de la vieillesse.

He

Helas! nous y viendrons un jour;
 Nous verrons ce triste passage,
 Et laisserons là nôtre amour
 Comme vous vôtre beau visage.

Nos traits devenus odieux,
 Nos beautés toutes effacées,
 Seront la honte de nos yeux,
 Et la douleur de nos pensées.

Mais aujourd'hui que nos appas
 Respirant l'amour & la joye,
 Pourquoi ne jouïrons-nous pas
 Des biens que le Ciel nous envoie?

Lorsque vos esprits languissans
 Perdent des douceurs légitimes,
 Des moindres plaisirs de nos sens
 Vôtre chagrin se fait des crimes.

Toujours vôtre sévérité
 S'oppose à nôtre jeune envie,
 Et d'une sotte antiquité
 Tire une règle à nôtre vie.

Ou laissez-nous vivre en ces lieux
 Comme il plaît à nos destinées;
 Ou veuille la bonté des Cieux
 Borner le cours de vos années.

A MA



A M A D A M E ***

S T A N C E S.

B IEN-HEUREUX qui vit sans chimère,
 Qui pour un bien imaginaire
 N'a point d'inutiles desirs;
 Heureux, dont l'esprit se contente
 De vrais & solides plaisirs,
 Sans languir d'une vaine attente.

Oh! qu'une femme est aveuglée,
 Quand sa passion déréglée
 Trouble le repos de ses jours;
 Qui se met un heros en tête,
 Et fait l'objet de ses amours
 De quelque faiseur de conquête.

Philis, en vain une maîtresse
 Par quelque obligeante caresse
 Flate leurs inclinations;
 La violence du génie,
 Qui fait le joug des nations,
 Fait aussi vôtre tyrannie.

Ja-

Jamais nos soupirs & nos larmes ,
Ces tendres effets de vos charmes ,
Qui font nos plaisirs les plus doux ;
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos coups ,
N'ont troublé leur indifférence.

Un orgueil chagrin & sévère
Aux soins de servir & de plaire
Ne peut soumettre leurs desirs ,
Et ces fiers tyrans de la vie
Vous regardent dans leurs plaisirs
Comme esclave de leur envie.

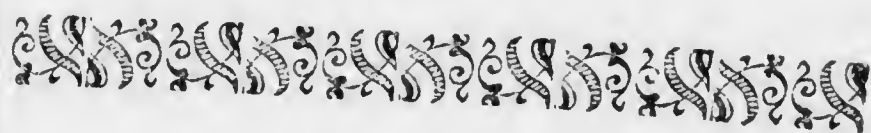
Je perds d'inutiles paroles ;
Mes raisons sont raisons frivoles ,
Pour guerir un esprit gâté ;
Philis, la grandeur & la pompe
Ont surpris votre vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

Si les Dieux venoient sur la terre
Avec leur foudre, leur tonnerre ,
Et tout l'équipage des Cieux ;
Vos heros quitteroient la place ,
Et d'un esprit si glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

Après

Après une telle aventure ,
Je pense qu'une créature
N'oseroit pas vous approcher ;
Et les amours de race humaine
Pourroient bien alors se cacher
Auprès d'une femme si vaine.

Philis, je serois téméraire ,
Si j'espérois de pouvoir plaire
A vos desirs ambitieux :
Un pauvre mortel se retire ;
Parmi les heros ou les Dieux
Cherchez un amant qui soupire.



A L A M E M E.

S T A N C E S.

JE ne viens point devant vos charmes
Avec des soupirs & des larmes ,
Pour adoucir votre fierté ;
Je viens irriter votre haine ,
Et chercher dans sa cruauté
Votre dernier outrage, & ma dernière peine.

Soyez, foyez impitoyable,
Le desespoir d'un misérable
N'a besoin que de vos rigueurs :

La

La plus aimable complaisance
Flateroit en vain mes langueurs,
Aujourd'hui le trépas fait ma seule esperance.

O Dieux, vous écoutez ma plainte,
Et déjà je ressens l'atteinte
Qui va finir mon triste sort!
Adieu, trop ingrate maîtresse:
Adieu; le soupir de la mort
Est l'unique soupir qu'un malheureux vous laisse.



EPIGRAMME.

ÊTRE sans vertu précieuse,
Faire la belle sans beauté,
Par une adresse ingénieuse
Qui soutient votre vanité;
Ne rien devoir à la nature,
Mais par une heureuse imposture,
Abuser l'esprit & les yeux;
Mettre la laideur en usage;
N'est-ce pas vous vanger des Dieux;
Qui formerent votre visage,
Pour être un objet odieux?

EPI-

(1) Mr. Tambonneau, Président au Parlement de Paris, étoit un homme sans goût, qui vouloit faire le difficile



EPIGRAMME.

TRÈS-difficile, & fort peu délicat,
Le Président (1) condamne chaque plat,
Quand à dîner un ami le convie:
Les mets d'un autre il blâme sans raison,
Et sans raison, il passeroit sa vie
A louer tout en sa propre maison.



STANCES.

PHILIS en tournant ses beaux yeux,
Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux,
Et n'en veut qu'à la créature:
Je voi dans sa triste langueur,
Que le Ciel moins que la nature,
Fait le mouvement de son cœur.

Les

ficile sur la bonne chere. Mr. de St. Evremond se trouvant avec lui à un grand repas, que donnoit le Commandeur de Souvré, fit cette EPIGRAMME.

Les plus dévots, les plus grands Saints,
Tiennent pour miracles certains
Des langueurs toutes naturelles;
Et l'excès de sa passion
Fait ces extases infideles,
Qu'on donne à sa dévotion.

Mais, grands Dieux! y pensez vous bien?
Un cœur brûlant comme le sien,
Vit-il d'encens & de fumée?
Et croïez-vous avec raison
Contenter une ame enflammée
Par le jeûne & par l'oraison?

Dûssai-je vous mettre en courroux,
Je connois Philis mieux que vous,
Je connois ce qui la contente,
Philis cherche dans les saints lieux
Une amour bien plus succulente
Que celle de vous autres Dieux.

Philis fait se mettre à genoux,
Philis levant les yeux vers vous,
Vous fait sa petite requête;
Et l'on peut dire sans mentir,
Que parfois il entre en sa tête
Quelque sorte de repentir.

Si

Si Philis perdoit un amant,
Je croi qu'au fort de son tourment,
Elle auroit recours à vous autres;
Mais au premier objet d'amour,
Ma foi, bons Dieux, elle est des nôtres,
Et vous fait une fausse cour.

Sensible à de nouveaux desseins,
Dans les entretiens les plus saints
Vous croyez Philis occupée;
Et la grimace de ses vœux,
Dont vôtre sagesse est dupée,
Cache ses veritables feux.

Pour conserver nôtre repos,
Il seroit assez à propos
Que nous fissions quelque partage;
Prenez ses craintes & ses pleurs,
Et n'esperez rien davantage,
Que de jouir de ses douleurs.

Par tout où la rage du fort,
De l'effroi que donne la mort,
Trouble les plaisirs de la terre;
Et par tout où vôtre courroux
S'arme d'éclairs & de tonnerre,
Que Philis se mette à genoux:

Tom. I

E

Que

Que dans la tristesse & le deuil
Qu'apporte l'horreur du cercueil,
Philis se couvre de tenebres ;
Et que ses esprits languissans
Se flatent dans vos chants funébres
De leurs pitoyables accens.

Mais aussi pour l'amour de vous,
Que son cœur ne soit pas moins doux.
Quand nous la tiendrons en ruëlle ;
Et que d'un langage odieux
Faisant sottement la pucelle ,
Philis n'allegue pas les Cieux.

Par tout où l'on se divertit,
Par tout où l'on chante, où l'on rit,
Vous n'entrerez point avec elle ;
Et son Ange avec le suivant
Entretiendra sa demoiselle
Derrière quelque paravant.

Nous retenons tous ses desirs ,
Nous retenons ses vrais soupirs ,
Témoins du pouvoir de nos charmes,
Et nôtre empire le plus doux
Est de voir répandre des larmes ,
Qu'amour fait couler devant nous.

Ph

Philis dans nôtre éloignement
Cache son amoureux tourment
Sous une feinte pénitence ;
Et les pauvres Dieux sont touchés
De la douleur de nôtre absence ,
Et du désir de ses péchés.

Ce n'est pas qu'en des voluptés
Où les sens sont plus emportés,
Elle ne soit inquiétée :
Parmi des mouvemens divers ,
Les retours d'une ame agitée
M'ont été souvent découverts.

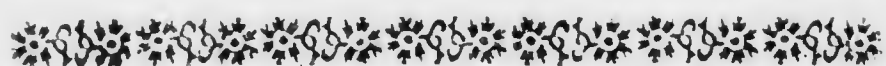
O vous ! qui regnez dans les Cieux ,
Goûtez en repos de ces lieux
Les felicités éternelles ;
Laisant à nos yeux, à nos mains,
Chercher ces douceurs naturelles,
Qui se trouvent chez les humains.

Vous avez chez vous vos attraits ;
Et comme vous êtes parfaits ,
Tout vôtre bien est en vous-mêmes :
Helas ! nous n'avons rien de nous !
T'aimer, Philis, que tu nous aimes,
C'est nôtre plaisir le plus doux.

E 2

Jouiss.

Jouïssons de nôtre printems ;
 Il faut au plus beau de nos ans
 Cueillir les fleurs de la jeunesse :
 C'est le partage des mortels ;
 Et ce qu'un autre âge nous laisse,
 Doit suffire pour les Autels.



L E T T R E

A M A D A M E ***.

QUELQUE violente que soit mon amitié, elle me laisse assez d'esprit pour vous écrire avec moins d'emportement que de coutume. Et à vous dire vrai, j'ai quasi honte de vous envoyer des soupîrs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la délicatesse de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils sont, il faut de nécessité que je les hazarde ; & que je vous fasse souvenir de moi dans un tems, où tout le monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûë de vôtre sainte mere, & de toute vôtre pieuse famille n'ait été accompagnée de beaucoup de pleurs. Vous aurez donné aux

lar

larmes de cette mere des larmes civiles & respectueuses, comme une fille bien née : mais vous savez trop le monde, pour donner de véritables tendresses aux chagrins des prudes, dont la vertu n'est qu'un artifice pour vous priver des plaisirs qu'elles regrettent.

C'est assez d'avoir obéi une fois, & sacrifié vôtre repos à une complaisance, que peut-être vous ne lui deviez pas. Elle est injuste après avoir exigé de vous une si dure obéissance, de vouloir régler vos inclinations, & de contraindre la seule chose qu'elle vous a laissée.

On aime ce qui plaît, & non point ce qui est permis : & si pour aimer, il faut demander congé à vos parens ; de l'humeur que je les connois, vos amours seront rares dans vôtre vie.

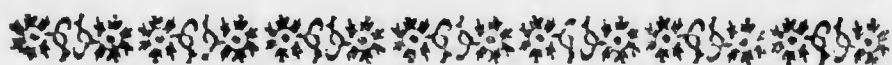
Mais peut-être que je vous fais un discours fort inutile, & qu'en l'état où vous êtes, je dois plus craindre ceux qui vous conseillent d'aimer, que ceux qui vous le défendent. Peut-être que vous suivez les avis que je vous donne, en vous moquant des réprimandes d'une mere. Mais que fai-je si la pauvre mere, à qui je veux tant de mal, n'est pas dans mes intérêts ;

E 3

& si

& si pour empêcher une amitié naissante,
elle ne vous laisse pas la liberté d'aimer
une personne éloignée?

J'ai sujet de me louer de votre fermeté
jusqu'ici : je doute néanmoins qu'une idée
le puisse disputer long-tems contre un vi-
sage, & un souvenir contre des conversa-
tions. J'ai trop d'inquiétude, pour lais-
ser plus long-tems l'avantage de la présen-
ce à ceux qui vous voyent. Il n'y a point
d'affaires qui m'empêchent de me rendre
bientôt auprès de vous. En attendant
que je vous entretienne de ma passion.
souvenez-vous des sermens que vous
m'avez faits, de m'aimer toute votre
vie.



A MR. LE MARQUIS DE***.

S T A N C E S.

MARQUIS, on dit par tout que vous êtes aimable;
Mais votre serviteur ne vous déguise rien :
Vôtre entretien galant, votre esprit agréable,
Ne sauroit contenter que des femmes de bien.

Vous

(1) Il couroit dans ce tems-là des Vaudevilles sur l'a-
venture d'une Dame, que son mari avoit fait mettre au
con-

Vous êtes en horreur à nos voluptueuses;
Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment,
Laisent très-volontiers jouir les vertueuses
Des steriles discours d'un inutile amant.

Vous demandez toujours lorsque l'on vous refuse;
Mais si le prude objet long-tems sollicité,
Ne vous oppose plus qu'une legere excuse,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

Celle qui vainement le plaisir se propose,
Qui pour vous contenter, n'ose rien à demi;
En vous accordant tout, que fait-elle autre chose
Que chasser un galant, & faire un ennemi?

Tant que vous gouvernez les belles créatures,
Vous ne souhaitez rien que d'innocens plaisirs;
Et jamais entre vous on ne voit de rupture,
Si ces belles n'ont eu quelques vilains desirs.

Vous pouvez rétablir la vertu d'une Dame :
Je connus autrefois un soupçonneux mari,
Qui se tint assuré de l'honneur de sa femme;
Dès lors que l'on vous crut être son favori.

Si vous aviez aimé cette humeur libertine,
Sur qui toute la France a fait tant de chansons;
Nous n'aurions eu jamais la moindre Feuillantine (1)
A réjouir le peuple & les jeunes garçons.

Ja-

convent des Feuillantines; ce qui fit qu'on appella *Feuil-*
lantines les Chansons galantes, qui furent faites sur le
même air.

E 4

Jaloux, il ne faudroit ni de murs, ni de grilles,
Si vous n'aviez à craindre autre amour que le sien :
Vous auriez de l'honneur, Cocus, dans vos familles,
Si vous aviez à faire à d'aussi gens de bien.

Bons Dieux ! que de bonheur en des maisons hon-
nêtes,

De trouver un amant & si sage & si doux !
Un amant, qui ne sert qu'à troubler les conquêtes
De quelqu'autre galant moins retenu que vous !

Si l'on faisoit raison à vòtre continence,
Vous seriez le sujet de mille beaux discours,
Et Monsieur du Bellay feroit voir à la France
Quelque pieux Roman de vos chastes amours (1).

Quand le Pere Caussin nous donna la COUR SAIN-
TE (2),

Vous pouviez y prétendre une assez bonne part ;
Et vous avez de lui juste sujet de plainte
D'y voir plutôt que vous le Chevalier Bayart (3) :

Je sai bien que d'ailleurs vous avez quelque vice,
Que vous avez encor de mauvais sentimens ;

Et

(1) Jean Pierre Camus, Evêque du Bellay, a composé quelques Romans pleins d'onction & de piété.

(2) Le Pere Caussin, Jesuite, a fait un Livre de dévotion, intitulé : LA COUR SAINTE. Voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle, Article, CAUSSIN (Nicolas).

(3) C'étoit un si brave, & si galant homme, qu'il mérita d'être appelé le Chevalier sans reproche.

On

Et s'il est vrai qu'un jour le grand Dieu nous punisse
Vous devez redouter ses justes châtimens.

Vous vous laissez souvent emporter au blasphême :
Vous ne sauriez souffrir l'affront d'un démenti ;
Vous ne faites jamais Vendredi, ni Carême,
Mais vous baisiez bien moins que Monsieur de Ren-
ti (4).



A M A D ***.

S O N N E T.

VOUS m'ordonnez de vous voir rarement ;
Et pour souffrir l'extrême violence
Que peut donner un amoureux tourment,
Vous m'ordonnez de garder le silence.

Parler à vous le plus innocemment,
Seroit aller contre vòtre défense ;
Vous vous fâchez d'un regard seulement ;

Et

On trouvera une liste des Auteurs qui ont écrit la VIE du Chevalier Bayard dans la BIBLIOTHEQUE Historique de France du Pere LE LONG, numero 13763. * & suiv.

(4) Le Marquis de Renti mourut à l'âge de 37 ans, pour avoir, dit-on, gardé une chasteté trop rigide. Voyez sa VIE écrite par ELISABETH BAILLOU, son élève, Religieuse de l'Enfant Jesus, & publiée par le Pere de St. JURE Jesuite.

E 5

Et les soupirs font la dernière offense.

Arrêtez là vos injustes rigueurs ;
N'ordonnez rien à mes tristes langueurs ,
N'ordonnez rien à ma secrète flamme :

Vous pouvez tout sur ma bouche & mes yeux ,
Mais je serai le maître de mon ame ,
Et j'aimerai, malgré vous & les Dieux.



A M A D A M E ***.

S T A N C E S I R R E G U L I E R E S.

MENAGEZ mieux le repos de ma vie :
Auprès de vous je n'ai pas une envie,
Que je ne craigne une faveur.
Lorsque je vous trouvai si belle,
Je m'attendois que vous seriez cruelle ;
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable ;
Vôtre bonté fera sans doute un misérable ;
Et sans la grace des refus,
Beaux yeux, je ne vous verrai plus,

S

Si le noble orgueil de vos charmes
Se payoit de mes humbles larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs :
Tant que vous serez inhumaine,
Je ne refuse aucune peine ;
Mais je meurs de frayeur au danger des plaisirs.



L E T T R E

A M A D A M E ***.

IL n'y a rien de si honnête qu'une ancienne amitié, & rien de si honteux qu'une vieille passion. Détrompez-vous du faux mérite d'être fidèle, & croyez que la constance est la chose du monde qui fait le plus de tort à la réputation d'une beauté. Qui sait si vous n'avez voulu aimer qu'une seule personne, ou si vous n'avez pu avoir qu'un seul amant ? Vous pensez pratiquer une vertu, & vous nous faites soupçonner plusieurs défauts.

Mais que d'ennuis accompagnent toujours cette misérable vertu : Quelle différence des dégoûts de votre attachement à la délicatesse d'une passion naissante !

E 6

Dans

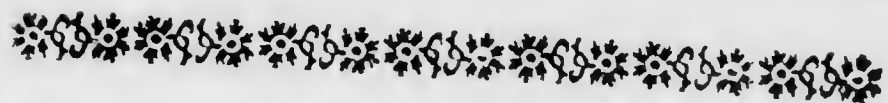
Dans une passion nouvelle, vous trouverez toutes les heures délicieuses : les jours se passent à sentir de moment en moment qu'on aime mieux. Dans une vieille habitude, le tems se consume ennuyeusement à aimer moins. On peut vivre avec des indifferens, ou par bienséance, ou par la nécessité du commerce : mais comment passer sa vie avec ceux qu'on a aimés, & qu'on n'aime plus ?

Il ne me reste que quatre mots à vous dire, & je vous prie d'y faire réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire, c'est méchant goût : si vous n'avez pas la résolution de quitter ce qui vous déplaît, c'est foiblesse. Mais faites ce qu'il vous plaira, vous serez aisément justifiée auprès de moi. Il n'y a point de foible que je ne vous pardonne, sans me croire fort indulgent.

Quand le sexe fragile a commis une offence,
Il n'a pas besoin de clémence;
Toute sorte d'impunité
N'est que justice dûe à son infirmité.



L'hom-



L'homme qui veut connoître toutes choses, ne se connoît pas lui-même.

A M O N S I E U R ***.

VOUS n'êtes plus si sociable que vous l'étiez. L'étude a je ne sai quoi de sombre, qui gâte vos agrémens naturels; qui vous ôte la facilité du génie, la liberté d'esprit que demande la conversation des honnêtes-gens. La méditation produit encore de plus méchans effets pour le commerce; & il est à craindre que vous ne perdiez avec vos amis, en méditant, ce que vous pensez gagner avec vous-même.

Je sai que votre occupation est importante & sérieuse. Vous voulez savoir ce que vous êtes, & ce que vous ferez un jour, quand vous cesserez d'être ici. Mais dites-moi, je vous prie, vous peut-il tomber dans l'esprit que ces Philosophes, dont vous lisez les écrits avec tant de soin, ayent trouvé ce que vous cherchez? Ils l'ont cherché comme vous,

E 7

Mon-

Monsieur, & ils l'ont cherché vainement. Votre curiosité a été de tous les siècles, aussi-bien que vos réflexions, & l'incertitude de vos connoissances. Le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus impie de ne croire jamais; & c'est un des malheurs de notre vie, de ne pouvoir naturellement nous assurer, s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a point.

L'auteur de la nature n'a pas voulu que nous pussions bien connoître ce que nous sommes; & parmi des desirs trop curieux de savoir tout, il nous a réduits à la nécessité de nous ignorer nous-mêmes. Il anime les ressorts de notre ame; mais il nous cache le secret admirable qui les fait mouvoir, & ce savant ouvrier se réserve à lui seul l'intelligence de son ouvrage. Il nous a mis au milieu d'une infinité d'objets avec des sens capables d'en être touchés: il nous a donné un esprit qui fait des efforts continuels pour les connoître. Les cieux, le soleil, les astres, les élémens, toute la nature, ce-lui même dont elle dépend; tout est assujetti à sa spéculation, s'il ne l'est pas à sa connoissance. Mais avons-nous les

moins

moindres douleurs? nos belles spéculations s'évanouissent. Sommes-nous en danger de mourir? il y a peu de gens qui ne donnassent les avantages & les prétentions de l'esprit, pour conserver cette partie basse & grossière; ce corps terrestre, dont les spéculatifs font si peu de cas.

Je reviens à l'opinion que vous n'approuverez point, & que je croi pourtant assez véritable: c'est que *jamais homme n'a été bien persuadé par sa Raison, ou que l'ame fût certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le corps.*

On ne doute point que Socrate n'ait cru l'immortalité de l'ame: son histoire le dit, & les sentimens que Platon lui attribue, semblent nous en assurer. Mais Socrate ne nous en assure pas lui-même; car quand il est devant ses Juges, il en parle comme un homme qui la souhaite, & traite l'anéantissement comme un Philosophe qui ne le craint point.

Voilà, Monsieur, la belle assurance que nous donne Socrate de l'éternité de nos esprits; voyons quelle certitude nous donnera Epicure de leur anéantissement.

Tout

Tout est corps pour Epicure, ame, esprit, intelligence; tout est matiere, tout se corrompt, tout finit. Mais ne dément-il pas à sa mort les maximes qu'il a enseignées durant sa vie? La posterité le touche; sa mémoire lui devient chere; il se flatte de la réputation de ses écrits, qu'il recommande à son disciple Hermachus: son esprit qui s'étoit si fort engagé dans l'opinion de l'anéantissement, est touché de quelque tendresse pour lui-même, se réservant des honneurs & des plaisirs pour un autre état que pour celui qu'il va quitter.

D'où pensez-vous que viennent les contradictions d'Aristote & de Senèque sur ce sujet, que de l'incertitude d'une opinion qu'ils ne pouvoient fixer dans la matiere la plus importante pour l'intérêt, & la plus obscure pour la connoissance? D'où vient cette variation ordinaire? C'est qu'ils sont troublés par les différentes idées de la mort présente, & de la vie future. Leur ame incertaine d'elle-même, établit ou renverse ses opinions, à mesure qu'elle est séduite par les diverses apparences de la vérité.

Salomon, qui fut le plus grand des
Rois,

Rois, & le plus sage des hommes, fournit aux impies de quoi soutenir leurs erreurs, & instruit les gens-de-bien à demeurer fermes dans l'amour de la vérité. Si quelqu'un a dû être exempt d'erreur, de doute, de changement, c'a été Salomon: cependant nous voyons dans l'inégalité de sa conduite, qu'il s'est lassé de sa sagesse, qu'il s'est lassé de la folie; que ses vertus & ses vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégouts; qu'il a pensé quelquefois que toutes choses alloient à l'avanture; qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philosophes, que les Savans s'étudient, ils trouveront non seulement de l'altération, mais de la contrariété même dans leurs sentimens. A moins que la Foi n'assujettisse nôtre Raison, nous passons la vie à croire & à ne croire point; à nous vouloir persuader, & à ne pouvoir nous convaincre.

Je sai bien qu'on peut apporter des exemples, qui paroissent contraires à ce que je dis. Un discours de l'immortalité de l'ame a poussé des hommes à chercher la mort, pour jouir plutôt des félicités

licités dont on leur parloit (1). Mais quand on en vient à ces termes, ce n'est plus la raison qui nous conduit, c'est la passion qui nous entraîne; ce n'est plus le discours qui agit en nous, c'est la vanité d'une belle mort, qu'on aime forttement plus que la vie; c'est la lassitude des maux présens; c'est l'esperance des biens futurs; c'est une amour aveugle de la gloire; une maladie; enfin, une fureur qui violente l'instinct naturel, & qui nous transporte hors de nous-mêmes.

Cro-

(1) Le Philosophe Cleombrotus, homme d'une probité reconnue, se précipita dans la Mer, après la lecture du PHÉDON de Platon: ce qui a fourni à Callimaque le sujet d'une EPIGRAMME, (c'est la XXIV.) dont je rapporterai seulement la Version Latine, qui n'est pas fort exacte:

*Phæbe vale, dicens, de rupe Cleombrotus alta
Ambraciota, Stygis vivus adivit aquas.
Funere nil dignum passus: solumque Platonis
De vita mentis perpetuæ legit opus.*

Et Cicéron nous apprend que le Roi Ptolémée défendit à Hegesias de traiter cette matière dans ses leçons publiques, parce que ce Philosophe y faisoit une peinture si vive des misères de cette Vie, qu'il avoit porté plusieurs personnes à se donner volontairement la mort. *A, malis igitur*, dit-il, dans

Croyez-moi, Monsieur, une ame qui est bien tranquillement dans son assiette, n'en sort guere par la lecture de Platon.

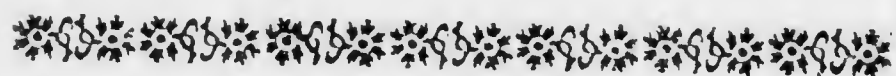
Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Martyrs, & de nous obliger sur sa parole à quitter la vie dont nous jouissons, pour en trouver une que nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'ame par la Raison, c'est entrer en défiance de la parole que Dieu nous en a donnée, & renoncer en quelque façon à la seule chose, par qui nous pouvons en être assurés.

Qu'a

ses *Tusculanes*, Livre I. chap. 34, *mors abducit; non à bonis, verum si querimus. Hoc quidem à Cyrenæico Hegesia sic copiose disputatur, ut is à rege Ptolemæo prohibitus esse dicatur illa in Scholis dicere, quod multi, his auditis, mortem sibi ipsi consciscerent.* Il parle ensuite de Cleombrotus. *Callimachi quidem epigramma in Ambraciota Cleombrotum est: quem ait, cum nihil ei accidisset adversi, à muro se in mare abjecisse lecto Platonis libro.* Valère Maxime rapporte l'histoire d'Hegesias, comme une preuve de la force de l'éloquence. *Quantum, dit-il, eloquentia valuisse Hegesiam Cyrenæicum Philosophum arbitramur? qui sic mala vitæ representabat; ut eorum miseranda imagine audientium pectoribus inserta, multis voluntaria mortis optetenda cupiditatem ingeneraret? Ideoque à Rege Ptolemæo ulterius hac de re differere prohibitus est.* MEMORAB. Lib. VIII. cap. 2. §. 4.

Qu'a fait Descartes par sa démonstration prétendue d'une substance purement spirituelle; d'une substance qui doit penser éternellement? Qu'a-t-il fait par des spéculations si épurées? Il a fait croire que la Religion ne le persuadoit pas, sans pouvoir persuader ni lui, ni les autres par ses raisons.

Lisez, Monsieur, pensez, méditez; vous trouverez au bout de votre lecture, de vos pensées, de vos méditations, que c'est à la Religion d'en décider, & à la Raison de se soumettre.



OBSERVATIONS

Sur la MAXIME

Qu'il faut mépriser la Fortune, & ne se point soucier de la Cour.

IL est plus difficile de persuader cette Maxime-ci, que les autres (1). Ceux qui

(1) C'est à dire, la Maxime qui fait le sujet du discours précédent; & celle-ci, *Qu'il ne faut jamais*
man.

qui reçoivent des graces; ceux même qui n'ont que de simples prétentions, se moquent d'un sentiment si contraire au leur.

J'avouë qu'il y a de la peine à se persuader que des gens raisonnables aient voulu rendre cette opinion-là universelle: je pense qu'ils n'ont eu d'autre dessein que de parler aux malheureux, pour guerir des esprits malades d'une inquiétude qui ne sert de rien. En ce cas-là, je ne saurois les condamner. S'il est permis d'appeller une Maîtresse ingrate & cruelle, quand on l'a servie sans aucun fruit; à plus forte raison, ceux qui croient avoir reçu des outrages de la fortune, ont droit de la quitter, & de chercher loin d'elle un repos qui leur tienne lieu des biens qu'elle leur refuse. Quel tort lui fait-on de lui rendre mépris pour mépris? Je ne trouve donc pas étrange qu'un honnête-homme méprise la Cour; mais je trouve ridicule qu'il veuille se faire honneur de la mépriser.

Il y en a d'autres qui ne me déplaisent

manquer à ses Amis, sur laquelle Mr. de St. Evremond avoit aussi fait des Observations. Voyez la VIE sur l'année 1647.

sont pas moins : des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe ; qui s'intéressent dans la disgrâce des personnes les plus indifférentes, & qui trouvent à redire à l'élevation de leurs propres amis. Ils regardent comme une injustice tout le bien & le mal qu'on fait aux autres : la grâce la mieux méritée, la punition la plus juste, les irritent également. Cependant si vous les écoutez, ils ne vous parleront que de *constance*, que de *générosité*, que d'*honneur* : dans tout ce qu'ils vous diront, il y aura toujours un air lugubre, qui vous attriste, au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les plaintes, qui fait qu'on ne leur est jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le monde composé de deux sortes de gens : les uns pensent à leurs affaires ; les autres songent à leurs plaisirs.

Les premiers fuient l'abord des misérables, craignant de devenir malheureux par contagion. Pour entrer dans leur commerce, il faut cacher son malheur,

heur, & tâcher de leur être bon à quelque chose.

Les autres, pour se donner tout entiers à leur divertissement, ont je ne sais quoi de plus humain ; ils sont accessibles par plus d'endroits. Leurs maîtresses, leurs confidens profitent des folies qui les occupent. Leur ame est plus ouverte ; mais leur conduite est plus incertaine. La passion l'emporte toujours sur l'amitié : ils regardent les devoirs de la vie comme des gênes. Ainsi pour vivre avec eux, il faut suivre le cours de leurs plaisirs, leur confier peu de chose, & en tirer ce qu'on peut.

La grande habileté consiste à bien connaître ces deux sortes de gens. Tant qu'on est engagé dans le monde, il faut s'assujettir à ses maximes ; parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la sagesse de ces gens : qui s'érigent d'eux-mêmes en Réformateurs. C'est un personnage qu'on ne peut soutenir long-tems, sans offenser ses amis, & se rendre ridicule.

Cependant la plupart de ces Réformateurs ont leurs vûes, leurs intérêts, leurs cabales. On a beau les décrier ; tout ce qu'on en dit à la Cour & sur le théâtre,

tre, ne les rebute point. Ecoutez leurs remontrances, vous les aurez! bientôt pour maîtres; ne les écoutez pas, vous les aurez pour ennemis. Tant que la fortune leur a été favorable, ils ont joui de ses faveurs: font-ils tombés dans quelque disgrâce, ils cherchent à s'en relever, & à se faire valoir par une réputation d'intégrité. A quoi bon haïr en autrui la fortune, qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes? Leur aversion s'attache à ceux qui prétendent des grâces; leur envie à ceux qui les obtiennent; leur animosité aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur estime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins misérable.

Je sai qu'un honnête-homme est à plaindre dans le malheur; & qu'un fat est à mépriser, quelque fortune qu'il ait: mais haïr les favoris par la seule haine de la faveur, & aimer les malheureux par la seule considération de la disgrâce; c'est une conduite, à mon avis, fort bizarre, incommode à soi-même, & insupportable à ses maîtres. Néanmoins la diversité des esprits fait voir tous ces différens effets dans la vie des Courtisans.

Nous

Nous avons dit qu'il se trouve assez de gens à la Cour, qui rompent avec leurs amis, du moment qu'il leur arrive quelque désordre; qui n'ont ni amitié, ni aversion, qui ne soit mesurée par l'intérêt. Quiconque leur est inutile, ne manque jamais de défauts; & qui est en état de les servir, a toutes les perfections. Il s'en trouve d'autres, qui ne se contentent pas d'abandonner les malheureux; ils les insultent même dans le malheur. Plus ils témoignent de bassesse à flatter les favoris, plus ils montrent de chaleur à outrager ceux qui sont tombés dans l'infortune.

A dire vrai, si le chagrin de ceux qui pestent toujours contre la Cour, est extravagant; la prostitution de ceux qui lui sacrifient jusqu'à leurs amis, est infâme. Il y a une juste situation entre la bassesse & la fausse générosité: il y a un véritable honneur, qui règle la conduite des personnes raisonnables. Il n'est pas défendu à un honnête-homme d'avoir son ambition & son intérêt; mais il ne lui est permis de les suivre que par des voies légitimes. Il peut avoir de l'habileté, sans finesse; de la dextérité, sans four-

Tom. I.

F

four-

fourbe; & de la complaisance sans flatterie.

Quand il se trouve ami des favoris, il entre agréablement dans leurs plaisirs, & fidèlement dans leurs secrets: s'ils viennent à tomber, il prend part à leur malheur, selon qu'il en a pris à leur fortune. Le même esprit qui savoit leur plaire, fait les consoler: il rend leurs maux moins fâcheux, comme il rendoit leurs plaisirs plus agréables: il ménage les offices avec adresse, sans blesser sa fidélité, ni nuire à sa fortune: il sert plus commodément pour lui, & plus utilement pour ses amis. Bien souvent il se rebute moins que ceux qui cherchent leur propre gloire en secourant les autres; qui ne songent qu'à se rendre recommandables par des marques de fermeté, & qui préfèrent l'éclat d'une belle action au bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux sortes de gens, les uns font semblant de s'éloigner des malheureux, afin de les mieux servir: les autres courent après, pour les gouverner. Tandis que ceux-là se cachent, & ne pensent qu'à soulager les affligés; ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une gé-

né.

nérosité farouche & impérieuse, qu'à gourmander les misérables qui ont besoin de leur crédit.

C'est trop pousser ce Discours: je vais le finir par le sentiment qu'on doit avoir pour les favoris.

Il me semble que leur grandeur ne doit jamais éblouir; qu'en son ame on peut juger d'eux comme du reste des hommes; les estimer ou les mépriser selon leur mérite ou leurs défauts; les aimer ou les haïr selon le bien ou le mal qu'ils nous font; ne manquer en aucun tems à la reconnaissance qu'on leur doit; cacher soigneusement les déplaisirs qu'ils nous donnent; & quand l'honneur ou l'intérêt nous veulent porter à la vengeance, respecter l'inclination du maître dans la personne de l'ennemi; ne confondre pas le bien public avec le nôtre; & ne faire jamais une guerre civile d'une querelle particulière.

Qu'on les méprise, qu'on les haïsse; ce sont des mouvemens libres, tant qu'ils sont secrets: mais du moment qu'ils nous portent à des choses où l'Etat se trouve intéressé, nous lui devons compte de nos actions, & sa justice a ses droits

droits sur des entreprises si criminelles.



L E T T R E
A M O N S I E U R
L E C O M T E
D'OLONNE (1).

Vous me laissâtes hier dans une conversation, qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'avantage des Lettres. Vous devinez les acteurs, & savez qu'ils étoient tous deux fort intéressés à maintenir leur parti : Bautru (2) ayant peu d'obligation à la nature, de son génie ; & le Commandeur (3) pouvant dire sans être ingrat, qu'il

(1) Le Comte d'Olonne étoit de la maison de la Tremoille.

(2) Guillaume Bautru, Comte de Serrant. Voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle, Article BAUTRU (Guillaume.)

(3) Le

qu'il ne doit son talent ni aux Arts ni aux Sciences.

La dispute vint sur le sujet de la Reine de Suede (4), qu'on louoit de la connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva ; & ôtant son chapeau d'un air tout particulier : *Messieurs*, dit-il, *si la Reine de Suede n'avoit su que les coutumes de son païs, elle y seroit encore : pour avoir appris nôtre langue & nos manieres ; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son Royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science, & ses belles lumieres, que vous nous vantez.*

Bautru voyant choquer la Reine de Suede, qu'il estime tant, & les bonnes Lettres, qui lui sont si cheres, perdit toute consideration ; & commençant par un serment : " Il faut être bien injuste, reprit-il, d'imputer à la Reine de Suede comme un crime, la plus belle action de sa vie. Pour vôtre a-
,, ver-

(3) Le Commandeur de Jars, de la maison de Rochechoüart.

(4) La Reine Christine étoit alors (1656.) en France.

„ version aux Sciences, je ne m'en éton-
 „ ne point : ce n'est pas d'aujourd'hui
 „ que vous les avez méprisées. Si vous
 „ aviez lu les histoires les plus commu-
 „ nes, vous sauriez que sa conduite n'est
 „ pas sans exemple. Charles-Quint n'a
 „ pas été moins admirable par la renon-
 „ ciation de ses Etats, que par ses con-
 „ quêtes. Diocletien n'a-t-il pas quit-
 „ té l'Empire, & Sylla le pouvoir
 „ souverain ? Mais toutes ces choses
 „ vous sont inconnues, & c'est fo-
 „ lie de disputer avec un ignorant. Au
 „ reste, où me trouverez-vous un hom-
 „ me extraordinaire, qui n'ait eu des
 „ lumières, & des connoissances acqui-
 „ ses ?

A commencer par Monsieur le Prin-
 ce, il alla jusqu'à César; de César, au
 Grand Alexandre : & l'affaire eût été
 plus loin, si le Commandeur ne l'eût
 interrompu avec tant d'impetuosité, qu'il
 fut contraint de se taire. *Vous nous en-
 tendez bien, dit-il, avec votre César & vo-
 tre Alexandre. Je ne sai s'ils étoient sa-
 vans*

(1) Paul de la Barthe, Maréchal de Thermes.

(2) Le Duc de Bellegarde, grand Ecuyer. Voyez

*vans ou ignorans; il ne m'importe gueres :
 mais je sai que de mon tems on ne faisoit é-
 tudier les Gentilshommes, que pour être d'E-
 glise; encore se contentoient-ils le plus sou-
 vent du Latin de leur Bréviaire. Ceux
 qu'on destinoit à la Cour ou à l'Armée,
 alloient honnêtement à l'Académie. Ils
 apprenoient à monter à cheval, à danser,
 à faire des armes, à jouer du luth, à
 voltiger, un peu de mathématique; & c'é-
 toit tout. Vous aviez en France mille
 beaux gens-d'armes, galans hommes. C'est
 ainsi que se formoient les Thermes (1) &
 les Bellegardes (2). Du Latin ! de mon
 tems, du Latin ! un Gentilhomme en eût
 été deshonoré. Je connois les grandes qua-
 lités de Monsieur le Prince, & suis son
 serviteur : mais je vous dirai que le der-
 nier Connétable de Montmorency a su main-
 tenir son crédit dans les Provinces, & sa
 considération à la Cour, sans savoir lire.
 Peu de Latin, vous dis-je, & de bon Fran-
 çois.*

Il fut avantageux au Commandeur que
 le bon-homme eût la goutte ; autrement
 il

yez les MEMOIRES des hommes illustres, de Bran-
 tome, Tom. III.

il eût vangé le Latin par quelque chose de plus pressant que la colere & les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau : celui-ci résolu, comme Sidas (1), de mourir sur son opinion; celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la dispute, quand un Prélat charitable (2) voulut accommoder le différent; ravi de trouver une si belle occasion de faire paroître son savoir & son esprit. Il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur; trois fois il soupira en homme du monde à notre agréable ignorant : & lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem* (3), il parla de cette sorte :

„ Je vous dirai, Messieurs, je vous
„ dirai, que la Science fortifie la beau-
„ té du naturel; & que l'agrément & la
„ fa-

(1) Le Heros d'un petit ouvrage de Theophile, où un Pedant est fort bien caractérisé. Cet écrit de Theophile est à la tête de la seconde partie de ses O E U V R E S de l'édition de Lyon en 1677.

(2) Mr. de Lavardin, Evêque du Mans.

(3) Ex-

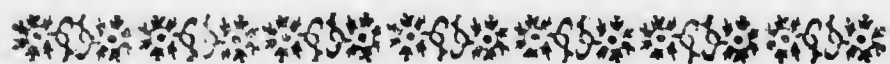
„ facilité de l'esprit, donnent des gra-
„ ces à l'érudition. Ce génie seul, sans
„ art, est comme un torrent, qui se pré-
„ cipite avec impetuosité. La Science
„ sans naturel, ressemble à ces campa-
„ gnes sèches & arides, qui sont désagréa-
„ bles à la vue. Or, Messieurs, il est
„ question de concilier ce que vous avez
„ divisé mal-à-propos; de rétablir l'u-
„ nion où vous avez jetté le divorce. La
„ Science n'est autre chose qu'une parfai-
„ te connoissance: l'Art n'est rien qu'u-
„ ne règle qui conduit le naturel. Est-
„ ce, Monsieur, (*s'adressant au Com-
„ mandeur*) que vous voulez ignorer les
„ choses dont vous parlez; & faire va-
„ nité d'un naturel qui se dérègle, qui
„ s'éloigne de la perfection? Et vous,
„ Monsieur de Bautru, renoncez-vous à
„ la beauté naturelle de l'esprit, pour
„ vous rendre esclave de préceptes im-
„ portuns, & de connoissances emprun-
„ tées.

II

(3) Expression de PETRONE, parlant de Cirée; chap. 127. Suetone remarque que Tibere parloit avec des gestes moûs & effeminés : *nec sine mollâ quadam digitorum gesticulatione*. In Tiberio, cap. 68.

Il faut finir la conversation, reprit brusquement le Commandeur : *j'aime encore mieux sa Science & son Latin, que le grand discours que vous nous faites.*

Le bon-homme, qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit aussi-tôt : & pour rendre la pareille au Commandeur, il préfera son ignorance agréable aux paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux, & une grande satisfaction de lui-même.



L E C E R C L E.

A MONSIEUR ***.

ON parle depuis peu de certaine ruelle,
Où la laide se rend, aussi bien que la belle;
Où tout âge, tout sexe; où la ville & la Cour,
Viennent prendre séance en l'école d'Amour.
A la Prude, soumise au devoir légitime,
On inspire l'amour sous le beau nom d'estime;
Et son esprit sévère enseigne la vertu,
Quand son cœur tout facile au charme qu'elle a vu,
Reçoit un feu secret, qui n'oseroit paroître,

Et

Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir connoître.
L'autre toute occupée à discourir des Cieux,
Sur un simple mortel daigne abaisser les yeux;
Et trouve le moyen de partager son ame
Entre des feux humains, & la divine flâme.
Celles que la nature abandonne à leur art,
Y viennent apporter l'étude d'un regard,
Et chercher vainement leur premier avantage
Dans les traits composés de leur nouveau visage;
Telle qui fut jadis le plaisir de nos yeux,
Et qui n'est aujourd'hui qu'un objet odieux,
S'expose comme elle est, pour flatter sa mémoire
D'un mot, qu'on lui dira de cette vieille gloire.
Ton visage, Cloris, du monde respecté,
Laisse au bruit de ton nom l'effet de la beauté;
Il change, il déperit, & longtems le plus sage
Séduit par ce grand nom, révere ce visage.
Son éclat tout terni, ses traits tout languissans;
Trouvent chez nous encor le respect de nos sens;
Et l'œil assujetti n'oseroit reconnoître
Le tems où ta beauté commence à disparoître.
L'orgueilleuse Caliste, où se portent ses pas,
Triomphe également des cœurs, & des appas;
Elle confond son sexe, où le nôtre soupire,
Et dispense à son gré la honte, & le martyre.
Une jeune Coquette avec peu d'intérêt,
Va chercher à qui plaire, & non pas qui lui plaît;
Elle a mille galans, sans être bien aimée,
Contente de l'éclat que fait la renommée.

F 6

La

La Solide, opposée à tous ces vains dehors;
 Se veut instruire à fond des intérêts du corps.
 L'Intrigueuse vient là par un esprit d'affaire;
 Ecoute avec dessein, propose avec mystère,
 Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'amour,
 Ramasse quelque chose à porter à la Cour.
 Dans un lieu plus secret, on tient la Précieuse,
 Occupée aux leçons de morale amoureuse.
 Là, se font distinguer les fiertés des rigueurs;
 Les dédains des mépris, les tourmens des langueurs;
 On y fait démêler la crainte, & les allarmes;
 Discerner les attrait, les appas, & les charmes:
 On y parle du tems qu'on forme le desir;
 (Mouvement incertain de peine, ou de plaisir:)
 Des premiers maux d'amour on connoît la naissance,
 On a de leur progrès une entière science,
 Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs,
 Et le tems de la plainte, & la saison des pleurs.
 Par un arrêt du ciel toute chose a son terme,
 Et c'est ici le tems où l'Ecole se ferme:
 Mais avant que sortir, on déclare le jour,
 Où l'on viendra traiter un autre point d'Amour.
 Là, Philis affectée en graves bien-séances,
 Dédaigneuse & civile, y fait ses réverences;
 Composant un maintien de douce autorité,
 Qui serve à la grandeur, sans nuire à la beauté:
 On voit à l'autre bout une Dame engageante

En

(1) Une Chère, c'est une Précieuse.

Employer tout son art à paroître obligeante:
 Caresses, complimens, civilités, honneurs,
 Sont les moyens adroits, qui lui gagnent les cœurs;
 Loin de ces vanités, ainsi parle une Chère (1):
 Pourquoi finir si-tôt? mon Dieu! quelle misère!
 J'avois à proposer un nouveau sentiment
 Du mérite parfait que se donne un amant.
 Mais, dit l'autre, ma sœur, n'êtes-vous point
 troublée
 Du tumulte confus d'une grande assemblée?
 Sauroit-on rien sentir de tendre, délicat,
 En des lieux où se fait tant de bruit & d'éclat?
 Cherchons, cherchons, ma sœur, de tranquilles
 retraites,
 Propres aux mouvemens des passions secretes.
 Le monde fait bien peu ce que c'est que d'aimer;
 Et l'on voit peu de gens qu'il nous faille estimer.

Après la lecture de mes Vers, vous me
 demanderez avec raison ce que c'est qu'une
Précieuse, & je vais tâcher autant qu'il
 m'est possible, de vous l'expliquer. On
 dit (2) un jour à la Reine de Suede que
les Précieuses étoient les Jansenistes de l'A-
mour; & la définition ne lui déplut pas.
 L'Amour est encore un dieu pour les Pré-
 cieuses. Il n'excite pas de passion en leurs
 ames;

(2) Mademoiselle de l'Enclos,
F 7

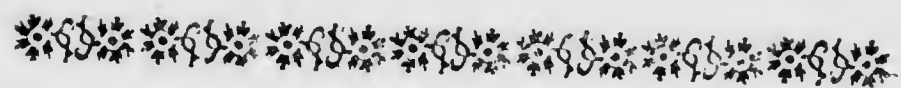
ames ; il y forme une espee de religion. Mais à parler moins mystérieusement , le corps des Précieuses n'est autre chose , que l'union d'un petit nombre de personnes , où quelques-unes véritablement délicates ont jetté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses délicates ont ôté à l'Amour ce qu'il a de plus naturel , pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit , & converti des mouvemens en idées. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité ; mais elles ne le sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'amour que les plus Voluptueux ; car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement , que de la brutalité de l'appetit. Si vous voulez favoir en quoi les Précieuses font consister leur plus grand mérite , je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amans sans jouissance , & à jouir solidement de leurs maris avec aversion.

A MA-

(1) Le Marquis de Villarceaux l'avoit menée à sa maison de campagne.

(2) Le



A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

E L E G I E.

C HERE Philis , qu'êtes-vous devenue ?
Cet enchanteur qui vous a retenuë
Depuis trois ans , par un charme nouveau ,
Vous retient-il en quelque vieux château (1) ?
S'il est ainsi , je cherche une aventure ,
En Chevalier de la triste figure ;
Et dût Roland ici ressusciter ,
Contre Roland j'oserai tout tenter.
Mais non , Philis , délivrez-vous vous-même ,
Vous en avez souvent usé de même.
Ces enchanteurs cent fois plus renommés ,
Malgré leur art , se trouverent charmés ;
Et vôtre esprit dégagé de leurs charmes ,
Ne leur laissa que la plainte & les larmes.
Pour relever un courage abaissé ;
Songez , Philis , songez au tems passé.
Ce beau garçon , dont vous futes éprise (2) ;
Mit en vos mains son aimable franchise.
Il étoit jeune , il n'avoit point senti
Ce que ressent un cœur assujetti ;

Et

(2) Le Duc de Chatillon ;

Et jeune encor, vous ignoriez l'usage
 Des mouvemens qu'excite un beau visage;
 Vous ignoriez la peine & le plaisir,
 Qu'ont su donner l'amour & le désir.
 Dans les transports d'une première flamme,
 Vous vous nommiez & *mon cœur & mon ame*;
 Noms vains & chers, que les jeunes amans
 Savent mêler dans leurs contentemens!
 Jamais les nœuds d'une chaîne si sainte
 N'eurent pour vous ni force ni contrainte;
 Une si douce & si tendre amitié
 Ne vit jamais un tourment sans pitié.
 Les seuls soupirs que l'Amour nous envoie,
 Furent mêlés à l'excès de la joie;
 Et des plaisirs sans cesse renaissans,
 Remplirent l'ame, & comblèrent les sens:
 Doux fruits d'amour, cueillis en abondance.
 Ah! qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence!
 Loin des appas de toute volupté,
 Philis languit dans l'inutilité;
 Et pour flater sa languissante vie;
 Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
 • Philis à peine oseroit désirer,
 Que sa raison lui défend d'espérer.
 Vous, qui trouviez autrefois favorable
 Ce même Dieu qui vous rend misérable,
 Pour relever un courage abaissé,
 Songez, hélas! songez au temps passé.

(1) Le Maréchal d'Albret.

Un Maréchal, l'ornement de la France (1),
 Rare en esprit, magnifique en dépense,
 Devint sensible à tous vos agrémens,
 Et fit son bien d'être de vos amans.

Ce jeune Duc, qui gaignoit des batailles (2);
 Qui fut couvrir de tant de funeraillles
 Les champs fameux de Norlingue & Rocroi;
 Qui fut remplir nos ennemis d'effroi;
 Las de fournir les sujets de l'histoire,
 Voulant jouir quelquefois de sa gloire,
 De fier & grand, rendu civil & doux,
 Ce même Duc alloit souper chez vous.
 Comme un héros jamais ne se repose,
 Après souper il faisoit autre chose;
 Et sans savoir s'il pouvoit des soupirs;
 Je fais au moins qu'il aimoit ses plaisirs.

L'air délicat d'une exquise peinture,
 Cette fraîcheur qu'inspire la nature,
 Ce teint uni qui paroît sur les fleurs,
 Le vif éclat des plus riches couleurs,
 N'ont rien d'égal à ces belles jeunesse,
 Qui vous donnoient leurs plus molles caresses;
 N'ont rien d'égal à de tendres beautés,
 Charmans sujets de mille voluptés,
 Que leur Amour, aux dépens de leurs larmes;
 Assujettit autrefois à vos charmes;

Que

(2) Le Duc d'Enguien.

Que leur amour , par des désirs pressans,
 Assujettit au pouvoir de vos sens.
 Dis-je bien vrai, n'est-ce point un mensonge?
 Las! il fut vrai: mais ce n'est plus qu'un songe.
 Quand un plaisir une fois est goûté,
 Ce n'est plus rien que songe & vanité.

Des vieux amans si la gloire passée
 Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
 Le souvenir de leurs traits les plus beaux
 Donne un désir pour des objets nouveaux;
 Et rappelant cette première image,
 Touche le cœur pour un autre visage.
 Les bien-aimés, les heureux Successeurs
 Doivent jouir, & perdre leurs douceurs:
 Une paisible & longue jouissance
 Fait les dégoûts & détruit la constance:
 Car s'attacher toujours au même bien,
 C'est posséder, & ne sentir plus rien.
 Ainsi, Philis, il faut être inconstante.
 Vous passerez pour une vieille Amante
 En prévenant cette triste saison,
 Où la constance est jointe à la raison.
 Moins de chagrin en de si longs ménages,
 A fait souvent rompre des mariages:
 Et votre esprit mille fois dégoûté,
 Se pique encor de sa fidélité?
 Avoir toujours son ame accoutumée
 Aux vieux plaisirs dont elle fut charmée;

Avoit

Avoir toujours les mêmes sentimens;
 Toujours sentir les mêmes mouvemens;
 Vivre toujours sans dessein, sans envie;
 C'est être morte au milieu de la vie.
 Laissez toucher votre inclination,
 Cherchez ailleurs quelque autre passion.
 Quoi! vous parlez, en Corisque (1) savante,
 Et vous aimez en bergere innocente!
 Si vous aimiez comme une Amarillis,
 D'un jeune amant les roses & les lys,
 J'approuverois que votre ame blessée
 Gardât toujours cette chère pensée;
 Mais vous n'aimez que certaine langueur,
 Qui ne vient pas des mouvemens du cœur.
 Corisque, hélas! agréable infidèle,
 Vous, que j'ai vûë & perfide & si belle;
 Laissez-vous périr votre beauté,
 Pour démentir votre légèreté?
 Dans vos plaisirs l'une & l'autre enchaînées,
 Ont toujours eu les mêmes destinées;
 Et la rigueur d'un semblable destin
 Leur va donner une pareille fin.
 Vos yeux mourans reprochent à votre ame
 Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flâme;
 Et que l'amour de quelque objet nouveau
 Rendrait leur feu plus brillant & plus beau.

Tous

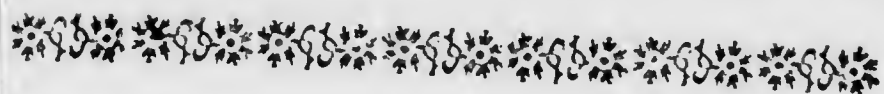
(1) Voyez le PASTOR FIDO de Guarini, *Acte III,*
Sc. 5.

Tous vos attraits s'adressent à la bouche,
 Pour vous parler de l'ennui qui les touche :
 Mais elle-même aujourd'hui sans couleur,
 N'ose parler de sa propre douleur.
 Ses doux appas exposés au pillage,
 Endurent seuls une impuissante rage.
 Taut de beautés qui regnoient autrefois,
 Pour leur salut ont recours à ma voix.
 Leur mal est grand, sensible à qui vous aime :
 En les plaignant, c'est vous plaindre vous-même ;
 Et si je cherche un remède à ce mal,
 Au vôtre, au leur, le remède est égal.

Ecoutez donc un avis salutaire ;
 Sachez de moi ce que vous devez faire :
 Un Dieu chagrin s'irrite contre vous ;
 Tâchez, Philis, d'appaîser son courroux.
 Vous reprendrez votre premier visage,
 En reprenant votre premier usage ;
 Et le retour de vos légeretés
 Nous fera voir celui de vos beautés.
 Il faut brûler d'une flâme légère,
 Vive, brillante, & toujours passagère ;
 Etre inconstante aussi longtems qu'on peut ;
 Car un tems vient que ne l'est pas qui veut.



LET



L E T T R E

A MONSIEUR ***.

VOUS m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante, & que sans la différence de Religion, vous pourriez vous résoudre à l'épouser. Si vous êtes d'humeur à ne pouvoir souffrir l'imagination d'être séparés en l'autre monde votre femme & vous, je vous conseille d'épouser une Catholique : mais si j'avois à me marier, j'épouserois volontiers une personne d'une autre Religion que la mienne. Je craindrois qu'une Catholique se croyant sûre de posséder son mari en l'autre vie, ne s'avisât de vouloir jouir d'un galant en celle-ci.

D'ailleurs, j'ai une opinion, qui n'est pas commune, & que je croi pourtant véritable ; c'est que la Religion Réformée est aussi avantageuse aux maris, que la Catholique est favorable aux amans.

Cette liberté chrétienne, dont on voit la Protestante se vanter, forme un certain esprit

esprit de résistance, qui défend mieux les femmes des insinuations de ceux qui les aiment. La soumission qu'exige la Catholicité, les dispose en quelque façon à se laisser vaincre ; & en effet une ame, qui peut se soumettre à ce qu'on lui ordonne de fâcheux, ne doit pas être fort difficile à se laisser persuader ce qui lui plaît.

La Religion Réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la vie ; & de la régularité, il se fait sans peine de la vertu. La Catholique rend les femmes beaucoup plus dévotés, & la dévotion se convertit facilement en amour.

L'une va seulement à s'abstenir de ce qui est défendu : l'autre, qui admet le mérite des bonnes œuvres, se permet de faire un peu de mal qu'on lui défend, sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas.

Dans celle-là, les Temples sont la sûreté des maris : dans celle-ci, leur plus grand danger est aux Eglises. En effet, les objets de mortification en nos Eglises, inspirent assez souvent de l'amour. Dans un Tableau de la Madeleine, l'expression de sa pénitence fera pour les vieilles une image

image de l'austerité de sa vie ; les jeunes la prendront pour une langueur de passion ; & tandis qu'une bonne mere veut imiter la Sainte dans ses souffrances, la douce fille songe à la pécheresse, & médite amoureusement sur le sujet de son repentir.

Ces Pénitentes, qui pleurent dans le couvent les péchés qu'elles ont fait dans le monde, servent d'exemple pour la joye, aussi-bien que pour les larmes : peut-être même qu'elles donnent la confiance de pécher, pour laisser en vûe la ressource de la pénitence. Une femme ne regarde point séparément quelque partie de leurs jours ; elle s'attache à l'imitation de la vie entière, & se donnant à l'amour quand elle est jeune, elle se réserve à pleurer pour la consolation de sa vieillesse. Dans cet âge triste, & si sujet aux douleurs, c'est un plaisir de pleurer ses péchés ; ou pour le moins une diversion des larmes, que l'on donneroit à ses maux.

Je suis donc à couvert de tout, me direz-vous, avec une Protestante. Je vous répondrai ce que dit le bon Pere Hippothadée à Panurge : *Oui, si Dieu plaît* (1). Le plus sage s'en remet à la Providence : il

(1) Voyez RABELAIS, Livre III. chap. 30.

il attend d'elle sa sûreté, & de lui-même le repos de son esprit.



SUR LES PLAISIRS.

A MONSIEUR

LE COMTE D'OLONNE.

VOUS me demandez ce que je fais à la campagne ? je parle à toutes sortes de gens, je pense sur toutes sortes de sujets, je ne médite sur aucun. Les vérités que je cherche n'ont pas besoin d'être approfondies ; d'ailleurs je ne veux avoir sur rien un commerce trop long & trop sérieux avec moi-même. La solitude nous imprime je ne sai quoi de funeste, par la pensée ordinaire de notre condition, où elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi, & parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres maux. Les *Divertissemens* ont tiré leur
nom

nom de la *diversion* qu'ils font faire des objets fâcheux & tristes, sur les choses plaisantes & agréables : ce qui montre assez, qu'il est difficile de venir à bout de la dureté de notre condition par aucune force d'esprit ; mais que par adresse on peut ingénieusement s'en détourner.

Il n'appartient qu'à DIEU de se considérer, & de trouver en lui-même sa félicité & son repos. A peine saurions-nous jeter les yeux sur nous, sans rencontrer mille défauts, qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

La gloire, les fortunes, les amours, les voluptés bien entendues & bien ménagées, sont de grands secours contre les rigueurs de la nature, contre les misères attachées à notre vie. Aussi la sagesse nous a été donnée principalement pour ménager nos plaisirs. Toute considérable qu'est la sagesse, on la trouve d'un foible usage parmi les douleurs, & dans les approches de la mort.

La Philosophie de Possidonius lui fit dire au fort de sa goutte, que la goutte n'étoit pas un mal ; mais il n'en souffroit pas moins. La sagesse de Socrate le fit raisonner beaucoup à sa mort ; mais
Tom. I. G ses

ses raisonnemens incertains ne persuaderent ni ses amis, ni lui-même, de ce qu'il disoit.

Je connois des gens, qui troublent la joye de leurs plus beaux jours par la méditation d'une mort concertée ; & comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au monde, ils ne songent qu'à la manière d'en sortir. Cependant il arrive que la douleur renverse leurs belles résolutions au besoin ; qu'une fièvre les jette dans l'extravagance ; ou que faisant toutes choses hors de saison, ils ont des tendresses pour la lumière, quand il faut se résoudre à la quitter :

*Oculisque errantibus, alto
Quæsitæ cælo lucem, ingemuitque repertâ (1).*

Pour moi, qui ai toujours vécu à l'avanture, il me suffira de mourir de même. Puis que la prudence a eu si peu de part aux actions de ma vie, il me fâcherait qu'elle se mêlât d'en régler la fin.

A par-

(1) VIRGILE au IV. Livre de l'ENEIDE, vers 601, & 692, parlant de Didon expirante sur le bucher.

A parler de bon sens, toutes les circonstances de la mort ne regardent que ceux qui restent. La foiblesse, la résolution ; tout est égal au dernier moment ; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien qui puisse effacer l'horreur du passage, que la persuasion d'une autre vie attenduë avec confiance, dans une assiette à tout espérer & à ne rien craindre. Du reste, il faut aller insensiblement où tant d'honnêtes-gens sont allés devant nous, & où nous serons suivis de tant d'autres.

Si je fais un long discours sur la Mort, après avoir dit que la méditation en étoit fâcheuse, c'est qu'il est comme impossible de ne faire pas quelque reflexion sur une chose si naturelle : il y auroit même de la molesse à n'oser jamais y penser. Mais quoi qu'on dise, je ne puis en approuver l'étude particulière ; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la vie. Il en est ainsi de la tristesse, & de toutes sortes de chagrins ; on ne sauroit s'en détacher absolument ; d'ailleurs ils sont quel-

quefois légitimes. Je trouve raisonnable qu'on s'y laisse aller en certaines occasions : l'indifférence est honteuse en quelques disgraces ; la douleur sied bien dans les malheurs de nos vrais amis. Mais l'affliction doit être rare, & bien-tôt finie ; la joye fréquente, & curieusement entretenue.

On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager ses plaisirs : encore les plus entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation, en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif. Si nous n'en avons aucun soin, nous le prendrons mal-à-propos, dans un désordre ennemi de la politesse, ennemi des goûts véritablement délicats.

Une jouissance imparfaite laisse du regret : quand elle est trop poussée, elle apporte le dégoût. Il y a un certain tems à prendre, une justesse à garder, qui n'est pas connue de tout le monde. Il faut jouir des plaisirs présents, sans intéresser les voluptés à venir (1).

Il ne faut pas aussi que l'imagination des biens souhaités fasse tort à l'usage de ceux qu'on

(1) Voyez les Reflexions SUR LA MORALE D'EPICURE, dans le IV. Tome.

qu'on possède. C'est ce qui obligeoit les plus honnêtes-gens de l'antiquité à faire tant de cas d'une modération, qu'on pouvoit nommer économie, dans les choses désirées ou obtenues.

Comme vous n'exigez pas de vos amis une régularité qui les contraigne, je vous dis les réflexions que j'ai faites sans aucun ordre, selon qu'elles viennent dans mon esprit.

La nature porte tous les hommes à rechercher leurs plaisirs ; mais ils les recherchent différemment selon la différence des humeurs & des génies. Les Sensuels s'abandonnent grossièrement à leurs appétits, ne se refusant rien de ce que les animaux demandent à la nature.

Les Voluptueux reçoivent une impression sur les sens, qui va jusqu'à l'ame. Je ne parle pas de cette ame purement intelligente, d'où viennent les lumières les plus exquis de la Raison ; je parle d'une ame plus mêlée avec le corps, qui entre dans toutes les choses sensibles ; qui connoît & goûte les voluptés.

L'esprit a plus de part au goût des Délicats qu'à celui des autres : sans les délicats, la galanterie seroit inconnue, la musique

fique rude, les repas mal-propres & grossiers. C'est à eux qu'on doit l'*erudito luxu* de Petrone, & tout ce que le raffinement de nôtre siècle a trouvé de plus curieux dans les plaisirs.

J'ai fait d'autres observations sur les objets qui nous plaisent, & il me semble avoir remarqué des différences assez particulières dans les impressions qu'ils font sur nous.

Il y a des impressions légères, qui ne font qu'effleurer l'ame, pour le dire ainsi, éveiller son sentiment, la tenir présente aux objets agréables, où elle s'arrête avec complaisance, sans soin, sans beaucoup d'attention.

Il y en a de molles & voluptueuses, qui viennent comme à se fondre, & à se répandre délicieusement sur l'ame; d'où naît cette douce & dangereuse nonchalance, qui fait perdre à l'esprit sa vivacité & sa vigueur.

Il y a des objets touchans, qui font leur impression sur le cœur, & y remuent ce qu'il a de sensible. Il y en a qui par un charme secret, difficile à exprimer, tiennent l'ame dans une espee d'enchantement. Il y en a de piquants, dont elle

le reçoit une atteinte qui lui plaît, une blessure qui lui est chère. Au delà, ce sont les transports & les défaillances, qui arrivent manque de proportion entre le sentiment de l'ame, & l'impression de l'objet. Aux premiers, l'ame est enlevée par une espee de ravissement: aux autres, elle succombe sous le poids de son plaisir, si on peut parler de la sorte.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les plaisirs: il me reste à toucher quelque chose de l'esprit revenu chez soi, & remis, comme on dit, dans son assiette.

Comme il n'y a que les personnes légères & dissipées, qui ne le possèdent jamais, il n'y a que les rêveurs, les esprits sombres, qui demeurent toujours avec eux-mêmes; & il est à craindre qu'au lieu de goûter la douceur d'un véritable repos, l'inutilité de ce grand attachement ne les jette dans l'ennui. Cependant, le tems qu'on se rend ennuyeux par son chagrin, ne se compte pas moins que le plus doux de la vie. Ces heures tristes, que nous voudrions passer avec précipitation, contribuent autant à remplir le nombre de nos jours, que celles qui nous échappent à regret. Je ne suis point de ceux qui

s'amusent à se plaindre de leur condition ;
au lieu de songer à l'adoucir :

Fâcheux entendement , tu nous fais toujours crain-
dre ,

Malheureux sentiment , tu nous fait toujours plain-
dre ;

Funeste souvenir , dont je me sens blessé ,

Pourquoi rappelles-tu le mal déjà passé ?

Faut-il rendre aux malheurs ce pitoyable hommage ,

De sentir leur atteinte , ou garder leur image ;

De nourrir ses douleurs , & toujours se punir

D'une peine passée , ou d'un mal à venir ?

Je laisse volontiers ces Messieurs dans
leurs murmures , & tâche à tirer quelque
douceur des mêmes choses dont ils se plai-
gnent. Je cherche dans le passé des souve-
nirs agréables , & des idées plaisantes dans
l'avenir.

Si je suis obligé de regretter quelque cho-
se , mes regrets sont plutôt des sentimens de
tendresse , que de douleur. Si pour éviter le
mal , il faut le prévoir , ma prévoyance ne va
point jusqu'à la crainte. Je veux que la con-
noissance de ne rien sentir qui m'import-
tune ; que la réflexion de me voir libre
& maître de moi , me donne la volupté spi-

rituelle du bon Epicure : j'entens cet-
te agreable indolence : qui n'est pas un
état sans douleur & sans plaisir ; c'est le
sentiment délicat d'une joye pure , qui vient
du repos de la conscience , & de la tran-
quillité de l'esprit.

Après tout , quelque douceur que nous
trouvions chez nous-mêmes , prenons
garde d'y demeurer trop longtemps. Nous
passons aisément de ces joyes secretes à des
chagrins intérieurs ; ce qui fait que nous
avons besoin d'œconomie dans la jouissan-
ce de nos propres biens , comme dans l'u-
sage des étrangers.

Qui ne fait que l'ame s'ennuye d'être
toujours dans la même assiette , & qu'elle
perdroit à la fin toute sa force , si elle n'é-
toit réveillée par les passions ?

Pour vivre heureux , il faut faire peu
de reflexions sur la vie , mais sortir souvent
comme hors de soi ; & parmi les plaisirs
que fournissent les choses étrangères , se
dérober la connoissance de ses propres
maux.

Voilà ce que la Philosophie d'Epicure ,
& celle d'Aristippe peuvent donner à leurs
sectateurs : Mais

Les vrais Chrétiens, plus-heureux mille fois,
 Dans la pureté de leurs loix :
 Goûteront les douceurs d'une innocente vie,
 Qu'il d'une plus heureuse encor sera suivie.



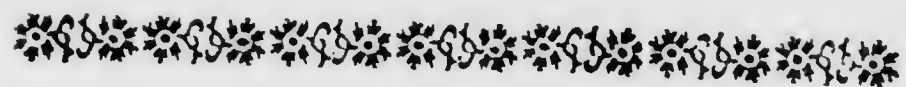
S O N N E T.

NATURE, enseigne-moi par quel bizarre effort
 Notre ame hors de nous est quelquefois ravie?
 Di-nous comme à nos corps elle-même asservie,
 S'agite, s'assoupit, se reveille, s'endort.

Les moindres animaux, plus heureux dans leur sort,
 Vivent innocemment sans crainte & sans envie;
 Exemts de mille soins qui traversent la vie;
 Et de mille frayeurs que nous donne la mort.

Un mélange incertain d'esprit & de matiere,
 Nous fait vivre avec trop, ou trop peu de lumière,
 Pour savoir justement & nos biens & nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
 Nature, élève-nous à la clarté des Anges,
 Ou nous abaisse au sens des simples animaux.



A MONSIEUR
 LE COMTE D'OLONNE.
 STANCES.

TIRÉS, que l'avenir trouble moins tes beaux
 jours;

Qui fait vivre ici bas, qui suit ses destinées;
 Se laisse aller au tems insensible en son cours,
 Et compte ses plaisirs, plutôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les biens qu'il ressent;
 Un malheur éloigné fait rarement ses craintes;
 Et son esprit charmé d'un repos innocent,
 Connoît peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir,
 Il se fait du présent un agreable usage,
 Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
 Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante image.

Il fait quand il lui plaît moderer ses desirs,
 Tenir ses passions sous la loi la plus dure;
 Et tantôt la Raison facile à ses plaisirs,
 Seconde le penchant qu'inspire la nature;

La faveur est un bien qui lui semble assez doux :
La gloire a des appas, qui touchent son envie :
Cependant il les voit sans en être jaloux ,
Et les assujettit au repos de sa vie.

Il vit loin du scrupule & de l'impiété ,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre :
Il mêle l'innocence avec la volupté ,
Et regarde les cieus sans dédaigner la terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du fort ,
Il ne murmure point contre une loi si rude ;
Mais de ces vains discours qui combattent la mort ,
Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.



E P I T A P H E.

A Brouiller les humains, Boudet fut sans seconde ;
A les vouloir servir rien ne lui fut égal :
Elle auroit fait du bien , Boudet , à tout le monde ,
Pourvu qu'on lui permît d'en dire un peu de mal.

Je crains , pauvre Boudet , je crains de vous déplaire ,
Vous souhaitant au Ciel une éternelle paix :
Disputer contre nous seroit mieux vôtre affaire ,
Que jouir de la gloire , & ne parler jamais.

N'est-ce pas là , Boudet , un étrange martyre
De trouver malgré vous tout parfait dans les Cieus ?

He-

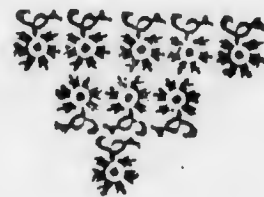
Helas ! quelle pitié de n'avoir rien à dire
Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux.

Etre toujours en muettes louanges ,
Admirer éternellement ;
C'est acheter le commerce des Anges
A la Boudet bien cherement.



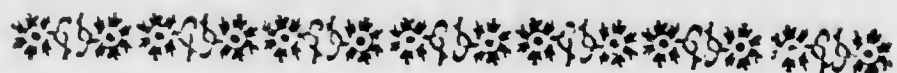
D I X A I N.

QU'UNE Passion délicate .
Pleine d'amour & de langueur ,
Dans la mollesse qui nous flatte ,
Consomme doucement un cœur !
Mais lors qu'une si chère flâme
A passé le tems des soupirs ;
Ah ! que le corps d'une belle ame
Instruit seulement aux desirs ,
Dégoute bien la bonne Dame ,
Qui s'étoit attenduë aux solides plaisirs.



G 7

CHAN-



CHANSON.

IL faut pour vôte honneur, Silvie,
Mettre fin à tant de langueurs :
Défendre si longtems ma vie,
Est une honte à vos rigueurs.
Je vais mourir, & dans le mal extrême
Où je ne veux, & ne puis résister ;
J'ai moins de peine à me quitter,
Qu'à quitter l'ingrate que j'aime.



E L E G I E

SUR LA MORT

DU DUC DE CANDALE (1)

On fait parler la Comtesse

D'OLONNE.

SILENCE, cher Damon : laisse une misérable
En l'état où l'a mise un sort si déplorable.

Eh !

(1) Mr. le Duc de Candale mourut à Lion en 1658
âgé

Eh ! quel plaisir prens-tu, cruel, à me troubler,
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler ?
Cherche pour me combattre encore d'autres armes ;
Je ferai disputer mes soupirs & mes larmes :
Je veux, mon cher Damon confondre tes discours
Avec des pleurs secrets que je répans toujours.
Que s'il faut malgré moi pousser quelque parole,
Et répondre à celui dont le soin me console ;
Pour te faire sentir combien tu me fais tort,
Je dirai seulement : Damon, *Lisis est mort.*
Lisis ne fera plus les douceurs de ma vie :
Lisis est dans le Ciel, & toute son envie,
Au milieu des plaisirs qui regnent en ces lieux,
N'est que de me revoir, à la honte des Dieux.
Là, toutes leurs grandeurs, là toutes leurs délices
Ne lui sont loin de moi qu'horreur, gênes, supplices.
Astres toujours brillans, éternelle clarté,
Séjour plein de repos & de félicité,
Helas ! n'est-il pas vrai que Lisis à toute heure
Vous déteste, ou se plaint qu'après lui je demeure ?
Oui, Lisis ne voit rien des merveilles des Cieux,
En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux.
Cher esprit, cher Lisis, qu'en vain ici j'appelle,
Tu connois bien aussi que je te suis fidèle :
Tu connois mes ennuis ; tu connois la pitié
Que me fournit sans cesse une triste amitié.

La

âgé de 27 ans. Voyez la VIE de M. de St. Evremond
sur l'année 1658.

La voix ne me sert plus qu'à former une plainte,
Dont les cœurs les plus durs pourroient sentir l'at-
teinte;

Et cessant de parler, je remets à mes pleurs
Le soin de faire voir l'excès de mes douleurs.
Dans un lieu fréquenté, dans un lieu solitaire,
Le plus aimable objet ne fait que me déplaire;
Insensible toujours aux clartés du Soleil,
Plus insensible encore aux douceurs du sommeil.
Destins, dont la rigueur m'est toujours si fatale,
Rompez-vous pour moi seule une loi générale?
Cruels, permettez-vous qu'à la faveur des nuits,
Toute chose s'endorme, excepté mes ennuis?
C'est alors que je sens de plus vives allarmes:
Mes yeux y sont ouverts pour répandre des larmes:
Ma bouche, qui s'entend avec mes déplaisirs,
Laisse toujours passage à de tristes soupirs:
Mon esprit embrouillé se forme à son dommage
De confuses vapeurs une effroyable image,
Qui troublant mon repos avec beaucoup d'effort,
M'éveille, & me fait dire, *Helas! Lisi s'est mort.*
O vous, qui m'affligez, triste & fidèle idée,
Vous serez dans mon cœur bien chèrement gardée!
Venez avec les traits d'un si parfait Amant;
Venez avec l'horreur du pâle monument;
Venez à moi funeste, ou venez agréable,
Représentant Lisi, vous me ferez aimable;
Et puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules douleurs,
J'au-

J'aurai, j'aurai pour lui des soupirs & des pleurs:
Mon cœur, qui fut toujours si sensible à ses charmes,
Gardera pour jamais le sujet de mes larmes.

AVERTISSEMENT.

*La LETTRE A MR. LE MAR-
QUIS DE CREQUI SUR LA PAIX
DES PIRENEES, qui étoit placée ici,
se trouve toute entière dans la VIE de
Mr. de St. Evremond, sur l'année 1649.*



JUGEMENT

SUR LES

SCIENCES,

*Où peut s'appliquer un honnête-hom-
me.*

VOUS me demandez mon opinion sur
les Sciences où peut s'appliquer un
honnête-homme: je vous le dirai de bon-
ne

ne foi, fans que personne y doive assujettir son jugement. Je n'ai jamais eu de grands attachemens à la lecture. Si j'y employe quelques heures, ce sont les plus inutiles; fans dessein, fans ordre, quand je ne puis avoir la conversation des honnêtes-gens, & que je me trouve éloigné du commerce des plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément des choses que je n'ai étudiées qu'en passant, & sur lesquelles j'ai fait seulement de legeres reflexions.

La *Théologie* me semble fort considérable, comme une Science qui regarde le salut: mais à mon avis, elle devient trop commune; & il est ridicule que les femmes mêmes osent agiter des questions, qu'on devroit traiter avec beaucoup de mystère & de secret. Ce seroit assez pour nous d'avoir de la docilité & de la soumission. Laissons cette doctrine toute entiere à nos superieurs, & suivons avec respect ceux qui ont le soin de nous conduire. Ce n'est pas que nos Docteurs ne soient les premiers à ruiner cette déférence; & qu'ils ne contribuent à donner des curiosités, qui menent insensiblement à

l'erreur. Il n'y a rien de si bien établi chez les nations, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du raisonnement. On brûle un homme assez malheureux pour ne croire pas un DIEU, & cependant on demande publiquement dans les Ecoles, *s'il y en a un*. Par-là vous ébranlez les esprits foibles; vous jetez le soupçon dans les défians: par-là vous armez les furieux, & leur permettez de chercher des raisons pernicieuses, dont ils combattent leurs propres sentimens, & les veritables impressions de la nature.

Hobbes, le plus grand génie d'Angleterre (1) depuis Bacon, ne sauroit souffrir qu'Aristote ait tant de crédit dans la *Théologie*: il se prend à ses subtilités de la division de l'Eglise.

C'est peut-être par ces sortes de raisonnemens, que les *Théologiens* ne sont pas quelquefois les plus dociles: d'où est venu le proverbe; que *le Medecin & le Théologal croient rarement aux Remedes & à la Religion*. Je n'en dirai pas davantage. Je souhaiterois seulement que nos

Doc-

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle, l'Article de HOBBS (Thomas). Mr. de St. Evremond le voyoit souvent.

Docteurs traitassent les matieres de Religion avec plus de retenue, & que ceux qui doivent y être assujettis, eussent moins de curiosité.

Comme la *Philosophie* laisse plus de liberté à l'esprit, je l'ai cultivée un peu plus. Dans ce tems, où l'entendement s'ouvre aux connoissances, j'eus un desir curieux de comprendre la nature des choses; & la présomption me persuada bientôt que je l'avois connue: la moindre preuve me sembloit une certitude, une vraisemblance m'étoit une vérité; & je ne vous saurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je pensois bien savoir. A la fin, quand l'âge, & l'expérience, qui malheureusement ne vient qu'avec lui, m'eurent fait faire de sérieuses reflexions, je commençai à me défaire d'une science toujours contestée, & sur laquelle les plus grands hommes avoient eu de differens sentimens. Je savois par le consentement universel des nations, que Platon, Aristote, Zenon, Epicure, avoient été les lumieres de leurs siècles; cependant on ne voyoit rien de si contraire que leurs opinions. Trois mille ans

après,

après, je les trouvois également disputées; des partisans de tous les côtés; de certitude & de sûreté nulle-part. Au milieu de ces méditations, qui me désabusoient insensiblement, j'eus la curiosité de voir Gassendi, le plus éclairé des Philosophes, & le moins présomptueux. Après de longs entretiens, où il me fit voir tout ce que peut inspirer la Raison, il se plaignit "que la nature eût donné
 „ tant d'étendue à la curiosité, & des bornes
 „ si étroites à la connoissance: qu'il ne
 „ le disoit point pour mortifier la pré-
 „ somption des autres, ou par une fausse
 „ humilité de soi-même, qui sent tout-
 „ à-fait l'hypocrisie: que peut-être il n'i-
 „ gnoroit pas ce que l'on pouvoit penser
 „ sur beaucoup de choses; mais de bien
 „ connoître les moindres, qu'il n'osoit
 „ s'en assurer". Alors une Science, qui m'étoit déjà suspecte, me parut trop vaine, pour m'y assujettir plus longtems: je rompis tout commerce avec elle, & commençai d'admirer comme il étoit possible à un homme sage de passer sa vie à des recherches inutiles.

Les *Mathématiques*, à la vérité, ont beaucoup plus de certitude: mais quand je songe aux profondes méditations qu'el-

les exigent, comme elles vous tirent de l'action & des plaisirs, pour vous occuper tout entier; ses démonstrations me semblent bien chères, & il faut être fort amoureux d'une vérité, pour la chercher à ce prix-là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la vie; peu d'embellissemens, dont nous ne leur soyions obligés. Je vous l'avouerai ingénument. il n'y a point de loüanges que je ne donne aux grands Mathématiciens, pourvu que je ne le sois pas. J'admire leurs inventions, & les ouvrages qu'ils produisent: mais je pense que c'est assez aux personnes de bon-sens de les savoir bien employer; car à parler sagement, nous avons plus d'intérêt à jouir du monde, qu'à le connoître.

Je ne trouve point de Sciences qui touchent particulièrement les honnêtes-gens, que *la Morale*, *la Politique*; & la connoissance des *Belles-Lettres*.

La première regarde la Raison. La seconde, la Société. La troisième, la Conversation. L'une vous apprend à gouverner vos passions: par l'autre, vous vous instruisez des affaires de l'Etat, & reglez votre conduite dans la fortune: la

der-

dernière polit l'esprit, inspire la délicatesse & l'agrément.

Les gens de qualité chez les anciens, avoient un soin particulier de s'instruire de toutes ces choses. Chacun sait que la Grece a donné au monde les plus grands Philosophes & les plus grands Législateurs; & on ne sauroit nier que les autres nations n'aient tiré d'elle toute la politesse qu'elles ont eüe.

Rome a eu des commencemens rudes & sauvages; & cette vertu farouche, qui ne pardonnoit pas à ses enfans, fut avantageuse à la République, pour se former. Comme les esprits se rendirent plus raisonnables, ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la nature, avec l'amour de la patrie. A la fin, ils joignirent les grâces & l'ornement à la justice & à la raison. On a donc vu dans les derniers tems qu'il n'y avoit personne de considération, qui ne fût attaché à quelque Secte de Philosophie; non pas à dessein de comprendre les principes & la nature des choses; mais pour se fortifier l'esprit par l'étude de la sagesse.

Touchant la politique, il n'est pas croyable combien les Romains s'instruisoient de

de bonne heure de tous les intérêts de l'Etat, comme ils s'appliquoient à la connoissance de la police & des loix, jusqu'à se rendre capables des affaires de la paix & de la guerre, sans expérience.

Les moins curieux savent de quelle sorte ils étoient touchés des Belles-Lettres. Il est certain qu'on voyoit peu de Grands à Rome, qui n'eussent chez eux quelques Grecs spirituels, pour s'entretenir des choses qui regardent l'agrément. Parmi cent exemples que je pourrois apporter, je me contenterai de celui de César; & ce fera assez faire pour mon opinion, que de l'appuyer de son autorité.

De toutes les Sectes qui étoient alors en réputation, il choisit celle d'Epicure, comme la plus douce, & la plus conforme à son naturel & à ses plaisirs. Car il y avoit de deux sortes d'Epicuriens : les uns, philosophant à l'ombre, & *cachant leur vie* selon le Précepte (1) : les autres, qui ne pouvant approuver l'austérité des Phi-

(1) CACHE TA VIE, *Λάθε βιώσας*. Plutarque a fait un Traité contre cette Maxime, qu'il n'a peut-être, pas bien comprise. C'étoit, dit Amiot à la tête de ce Traité, un précepte fort commun et fort

Philosophes, se laissoient aller à des opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plupart des honnêtes-gens de ce tems-là, qui savoient séparer la personne du Magistrat; & donner leurs soins à la République en telle sorte, qu'il leur en restoit & pour leurs amis, & pour eux-mêmes. Il seroit inutile de vous expliquer la connoissance qu'avoit César des affaires de l'Etat, non plus que la politesse & la netteté de son esprit: je vous dirai seulement qu'il pouvoit disputer de l'éloquence avec Cicéron; & s'il n'en affecta pas la réputation, personne ne sauroit nier qu'il n'écrivît & ne parlât beaucoup plus en homme de qualité que cet Orateur.

fort estimé entre les Epicuriens, mis en avant par Neocles le frere d'Epicurus, ainsi que dit Suidas, par lequel il conseilloit à qui vouloit estre heureux, de ne s'entremettre d'affaire quelconque publique.

Fin du premier Tome.



Tom. I.

H

TA.

T A B L E

*des Matieres principales contenuës dans
ce premier Tome.*

Les Articles precedez d'une * apartiennent
à la *Vie de Mr. de St. Evremond* : & on a
mis une *n.* pour marquer que le chiffre sui-
vant se rapporte aux Notes, & non pas à
l'Ouvrage même.

A.

Absence, combien l'Absence est insupportable
à un cœur tendre. 75. 76.

Academiciens (la Comedie des), sous quel titre ei-
le parut d'abord. *n.* 1.

Academie Française, n'avoit point au commence-
ment de lieu fixe pour tenir ses Assemblées. *n.*
28. 29.

Ame, son Immortalité est un sujet digne de nos
recherches. 109. 110. jamais homme n'en a été
persuadé par sa Raison 111. Sentiment de So-
crate sur ce sujet. *Là-même.* Ce qu'en pensoit
Epicure. *Là même.* D'où viennent les contradic-
tions d'Aristote & de Senéque sur cette matie-
re. 112. Ici, la Foi doit assujettir notre Raison
113. Inconvenient où l'on tombe en voulant se
persuader de l'Immortalité de l'Ame par la Rai-
son. 115. Un Discours sur l'Immortalité de l'A-
me a poussé certaines gens à chercher la Mort
113. quelle en peut être la cause. 11.

Amour, vive peinture d'un Amour tendre & mal-
heureux. 66. & *suiv.* D'un Amour constant, que
que méprisé. 69. & *suiv.* Quel est le veritable
objet de l'Amour. 71. & *suiv.*

* *An*

T A B L E D E S M A T I E R E S.

* *Anne* d'Autriche, Reine de France, favorise l'Es-
pagne dans la Paix des Pyrenées. 71

Aubeterre, pourquoi on lui donne le nom de *Ta-*
pinois. *n.* 58. 59

* *Aubigny* (Louis Stuart d') son Caractere. 78. est
nommé au Cardinalat. 105. 106. sa Mort. 106

Avenir, si l'avenir doit troubler nos beaux jours. 155.

* *Auteurs* François, Jugement de Mr. de St. Evre-
mond sur nos meilleurs Auteurs François. 257.

* *Aymar*, perd la reputation qu'il avoit acquise par
sa Baguette divinatoire. & *suiv.* 114

B.

* **B**aillet, beuës qu'il a faites dans la *Vie de*
Descartes. *n.* 80. 81

Baillon (Elizabeth) a écrit la *Vie* du Marquis de
Renti. *n.* 105

* *Banier* (le Baron de) devient amoureux de Ma-
dame Mazarin. 222. est tué en duel par le Prince
Philippe de Savoye. *Là-même.*

* *Barbin*, Libraire de Paris, imprime quelques
Pieces de Mr. de St. Evremond qui ont un grand
debit. 269. fait composer exprès d'autres Ouvra-
ges pour les publier sous le nom de Mr. de St.
Evremond. *Là-même.* le prie de lui envoyer son
Portrait & ses derniers Ecrits 286. 287. imprime
un volume intitulé, *Nouvelles Oeuvres* de Mr. de
St. Evremond. 289. 290

Baudoin, sa Traduction Française de l'*Histoire des*
Guerres Civiles de France par Davila, est le plus
supportable de ses Ouvrages. *n.* 6

Bautru (Guillaume) son caractere. 124

Bayard (le Chevalier) son éloge. *n.* 104

* *Bayle*, son *Dictionnaire* reçu en France & en An-
gleterre avec applaudissement. 267. 268. Cet
H 2 Ou-

T A B L E

- Ouvrage critiqué par l'Abbé Renaudot. 267. 268.
 défendu par Mr. de St. Evremond. 268
 * *Beaufort* (le Duc de) son caractère. 29
 * *Belmont* (l'Abbé de) voyez, *Trigaut*.
 * *Benferade*, jugement sur cet Auteur. 258
 * *Bernier*, vient en Angleterre. 237. il voyoit souvent Mr. de St. Evremond. *Là-même.*
Bertaut, Evêque de Seez, se fit estimer en son tems par ses Poësies. n. 14
Bois-dauphin (le Marquis de) un des trois *Côteaux*. 39. 40. 297. 298
Boisrobert (l'Abbé de) comment il s'insinua dans l'Amitié du Cardinal de Richelieu. n. 5. caractère de son Esprit. *Là-même.* accusé du vice de Non-conformité. n. 6
 * *Bonnefon* Gentilhomme de Sologne, fait peur au Cardinal Mazarin. n. 61
 * *Bouhours* (le Pere) s'est trompé au sujet des *Côteaux*. n. 40
Bouille (la) Bourg auprès de Rouen. n. 56. 57
 * *Bouillon* (le Cardinal de) prie Mr. de St. Evremond de lui envoyer des Memoires touchant Mr. de Turenne. 248
 * *Bouillon* (la Duchesse de) va en Angleterre. 244
 * *Lourneau* (Madame) vient en Angleterre. n. 128. 129. prie Mr. de St. Evremond de lui envoyer son Jugement sur l'*Alexandre* de Racine. 129
 * *Boyer* de Ruviere. Voyez *Ruviere*.
 * *Brun* (Antoine le) Procureur général au Parlement de Dole. 38. 39
 * *Buckingham* (George Villiers Duc de) son caractère. 77. sa Comedie intitulée *The Rehearsal*. plan de cette Piece. n. *Là-même.*
 * *Buiffon* (du) on publie sous son nom une *Vie* de Mr. de Turenne. 247. 248

C. Cadeau,

D E S M A T I E R E S.

C.

- Cadeau*, terme bourgeois. 40
Callimaque, son Epigramme sur la mort de Cleombrotus. n. 114
 * *Cambert*, fait la Musique des premiers Opera François. 195. 196. se retire en Angleterre. 197
Camus (Jean Pierre) Evêque de Bellay, Auteur de quelques Romans pieux. 101
 * *Candale* (le Duc de) sa mort. 46
Car, en danger d'être banni de la Langue. 35. 36
 * *Carlisle* (la Comtesse de) animoit les Parlemens, sous Charles I. n. 179
César, passe le Rubicon. n. 54. 55
Chagrin, combien il est ridicule de s'y abandonner. 155. 156
Chapelain, son Poëme intitulé, *la Pucelle* n. 4. tourné en ridicule sur la dureté & la secheresse de ses Vers. 17. & suiv.
 * *Charles II*, Roi d'Angleterre, recherche en mariage Hortence Mancini, ensuite Duchesse Mazarin. 172. 173. lui donne une pension. 175. attire Mr. de St. Evremond en Angleterre. 135. 136
 * *Chaulieu* (l'Abbé de) compare Mr. de St. Evremond à Ovide. 263
 * *Chevreuse* (Marie de Rohan, Duchesse de) a eu beaucoup de part aux cabales de la Cour de France. n. 178. 179
Christine, Reine de Suede, si elle fit bien de s'appliquer à l'étude. 125. 126
Cinquantaine (la) ce que c'est. 48
Cleombrotus, célèbre Philosophe, se précipite dans la Mer, & pourquoi. n. 114. 115
 * *Clerc* (Mr. le) cité. 92. 127. 315
 * *Cleveland* (la Duchesse de) Maitresse de Charles II, supplantée par la Duchesse de Portsmouth. 141.
Cœur, description des transports de deux Cœurs pleins d'un
 H 3

T A B L E

- d'un sincere amour. 136.
- * *Colbert* (Jean Baptiste) Contrôleur général des Finances, indispose le Roi contre Mr. de St. Evremond. 73. s'oppose à son rappel. 132. s'adoucit à cet égard. 166
- Colletet*, peu accommodé des biens de la fortune. n. 7. Auteur du *Monologue des Tuilleries*. n. 12. 13
- Colomby*, parent & disciple de Malherbe, n. 14. quelle Charge il avoit à la Cour. *Là-même*. se retire maudissant son siècle. n. 15. a traduit quelque chose de Tacite. *Là-même*.
- * *Comedies* saintes qu'on jouoit en France sous François I. desordres causés par ces sortes de Représentations. 148. & *suiv.* Voyez *Mystere*.
- * *Commentateurs*, leurs défauts. 12. & *suiv.*
- * *Concile* de Nicée (le second) qui autorise le culte des Images, tenu par les intrigues de la Princesse Irène. n. 218. 219
- * *Condé* (le Prince de) voyez *Enguien*.
- Coquette*, caractère d'une Coquette. 131
- * *Cordoné* (Don Antonio de) 117
- * *Corneille* (Pierre) sensible aux louanges de Mr. de St. Evremond. 132. Caractere de son génie. 258. comparé avec Racine. *Là-même*.
- * *Cornuel* (Madame de) bon mot qu'elle dit d'une Dame. 285
- * *Cosme* III, Prince (& ensuite Grand Duc) de Toscane, civilité qu'il fit à Mr. de St. Evremond. 125. lui envoyoit tous les ans de son meilleur vin. 126
- * *Coste* (Mr.) cité. n. 298
- * *Côteaux* (les) veritable Origine de ce mot. 39. 40. 297. 298
- * *Cotolendi*, critique les Ouvrages de Mr. de St. Evremond. 272. & *suiv.* lui attribué un Ouvrage de sa façon. 291. & *suiv.*
- Cotterie*, terme bourgeois. 40
- * *Cowley*, celebre Poëte Anglois, son éloge. 80
- * *Croze*

D E S M A T I E R E S.

- * *Croze* (Mr. Veyssiere de la) cité. 42. 43
- Cour*, quand c'est qu'un honnête homme a droit de mepriser la Cour. 117
- Cour Sainte* (la) Ouvrage du Pere Caussin. n. 104
- Courtisans*, qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe, combien ridicules. 118

D.

- D** *Ames*, caractère d'une Dame engageante. 132. 133
- * *Denis* (Saint); voyez *Saint Denis*.
- * *Des Cartes*, croyoit avoir trouvé le moyen de prolonger la Vie de l'homme. 82. & *suiv.*
- Des Cartes*, ce qu'il a fait juger de lui par sa Demonstration d'une substance qui doit penser éternellement. 116
- Des Marets*, Auteur d'une Comedie intitulée *les Visionnaires*. n. 37. donne dans le Fanatisme. *Là-même*.
- * *Despreaux*, s'est trompé au sujet des *Côteaux*. n. 40. Satirise une Piece de Mr. de St. Evremond, sans connoissance de cause. n. 86. 87. On lui attribue un Sonnet Satirique contre le Duc de Nevers, & contre Madame Mazarin. n. 182. 183. lance un trait de Satire contre Mr. de St. Evremond, & pourquoi. 261. n. 260. & *suiv.* son éloge. 259
- * *Digby* (le Chevalier) va en Hollande pour voir Des Cartes. 80. 81
- * *Dubourdieu* (Jean) fait l'éloge de Madame Mazarin. 256
- * *Dumont*, voyez *Cotolendi*.
- * *Du Ruz* (Madame) envoyée en Angleterre par Mr. Mazarin. 222. 223

E.

- E** *Côles* de Théologie, on y met en question, s'il y a un Dieu. 162. 163
- * *Enfer*, ce que c'est que l'Enfer des Femmes. 321. 322

T A B L E

- * *Enguien* (le Duc d') son amour pour les Lettres. n. 10. fait Mr. de St. Evremond Lieutenant de ses Gardes. 11. lit avec lui les Anciens Historiens. 11. 12. prefere la lecture de Pétrone à celle de Rabelais. 20. 21. employe Mr. de St. Evremond dans une Negotiation importante. 21. lui ôte la Lieutenance de ses Gardes. 24. 25. estime qu'il avoit pour lui. 25. 26
- Esclave*, sa secte la plus en vogue à Rome. 108. 109. en quoi consistoit sa Volupté. 152. 153
- * *Erard*, maltraite la Duchesse Mazarin dans son Plaidoyé pour le Duc de Mazarin. 256. On lui en fait des reproches, & il tache de se justifier. *Là même.* a eu part à l'Ouvrage de Cotelendi contre Mr. de St. Evremond. 274
- Floille* (de l') un des cinq Auteurs. n. 4. 5
- * *Fran* (le Comte d') on lui attribue un Ouvrage de Mr. de St. Evremond, n. 16
- Etude*, l'étude je ne fais quoi de sombre qui ôte les agrémens naturels. 109
- * *Evremond* (Saint) Abbé de Fontenay-sur Orne en Beffin. n. 5
- * *Evremond* (Saint) Terre; voyez, *Saint-Evremond*.
- * *Evremond* (Charles de St. Denis, Sieur de Saint) sa famille. 3. 4. sa naissance. 5. ses études. 6. prend le parti des Armes. *Là même.* cultive la Philosophie & les Belles Lettres. 7. s'attire l'estime des Généraux. 10. Le Duc d'Enguien, ensuite Prince de Condé, lui donne la Lieutenance de ses Gardes. 11. assiste aux lectures de ce Prince, & s'attache à les lui rendre agréables & instructives. 11. 12. est blessé à la Bataille de Nortlingue. 19. 20. porte le Cardinal Mazarin à approuver le Siege de Dunkerque. 21. Offense le Prince de Condé, & perd la Charge qu'il avoit auprès de lui. 24. 25. estime que ce Prince eut toujours pour lui. 25. 26. va en Normandie, & refuse de prendre parti contre la Cour. 26. & *suiv.* suit la Cour

D E S M A T I E R E S.

Cour en Normandie. 28. est fait Maréchal de Camp. 31. sert dans la guerre de Guienne. 34. est mis à la Bastille, & pourquoi. 35. 36. sert en Flandres. 36. est sensible à la joie & au plaisir de la table. 39. est un des trois *Côteaux*. 40. se bat en duel. 44. accompagne le Cardinal Mazarin qui alloit conclure la Paix des Pyrenées. 47. Sa *Lettre au Marquis de Crequi*, où il découvre les motifs de cette Paix. 48. & *suiv.* Cette Lettre tombe entre les mains des Ministres. 71. 72. ils la représentent au Roi comme un Crime d'Etat, & font expedier un ordre pour le mettre à la Bastille. 73. 74. il en est averti, & se retire en Hollande. 74. 75. apologie de cet Ecrit. 75. idée qu'il en avoit lui-même. 75. 76. 102. 103. 118. & *suiv.* 234. 235. il passe en Angleterre. 76. ses meilleurs Amis à cette Cour. 77. & *suiv.* son commerce avec les gens de Lettres. 80. & *suiv.* Sa *Lettre au Maréchal de Grammont*, où il justifie son Ecrit sur la Paix des Pyrenées. 98. & *suiv.* il repasse en Hollande pour le retablissement de sa Santé. 104. ses habitudes à la Haye. 107. 108. il va voir la Flandre. 117. Sa *Lettre à Mr. le Marquis de Lionne*, où il fait son Apologie. 117. & *suiv.* Charles II. l'appelle en Angleterre, & lui donne une pension. 135. 136. il savoit le secret du voyage de Madame Mazarin en Angleterre. 175. 176. tâche en vain de rompre l'attachement de cette Duchesse pour le Prince de Monaco. 176. & *suiv.* il perd sa pension par la mort de Charles II. 233. sollicite son retour en France. *Là même.* écrit au Roi à ce sujet. 233. 234. Sa *Lettre au Maréchal de Crequi*, en lui envoyant celle qu'il écrivoit au Roi. 234. & *suiv.* refuse une Charge qu'on lui offre à la Cour d'Angleterre. 241. 242. La Revolution arrivée dans ce Royaume lui est avantageuse. 251. 252. Le Roi Guillaume lui donne des marques de sa faveur. 252. Louis XIV. lui fait dire

T A B L E

dire qu'il peut revenir en France. *Là-même.* il
 prefere le séjour d'Angleterre. 253. fait une per-
 te irreparable par la mort de Madame Mazarin.
 382. 383. Les Amis qu'il avoit en France renou-
 vellent leurs sollicitations pour l'engager à y re-
 tourner. 283. 284. ses raisons pour ne pas quitter
 l'Angleterre. *Là-même.* il tombe malade & meurt.
 301. 302. son Portrait & son Caractere. 304. &
suiv. On imprime en France quelques uns de ses
 Ouvrages tout defigurez. 269. & *suiv.* On en
 fait la critique. 272. & *suiv.* Ouvrages publiez
 sous son nom qu'il desavouë. 240. 279. 288. Sa
 Lettre à Barbin qui lui avoit demandé son Por-
 trait & ses derniers Ecrits. 287. & *suiv.* On le
 sollicite en vain de publier ses Ouvrages. 286. il
 y consent enfin, & en fait la revision. 297. &
suiv. Observations sur son style. 313. & *suiv.* sur
 sa Poësie. 314. 315. plan de l'édition de ses Oeu-
 vres. 316. & *suiv.*
Evremond (Saint) Anachronisme qu'il fait exprès
 dans une de ses Pieces. n. 28. 29. tourne en ridi-
 cule quelques Gentilshommes de Normandie qui
 s'étoient declarez contre la Cour. n. 14. Le Duc
 de Longueville lui offre le Commandement de
 l'Artillerie. 52. idée de quelques-unes de ses qua-
 litez. 64. 65

F.

F *Arct*, célébré comme un illustre Debauché par
 Saint Amant, & pourquoi. n. 6. 7
Favoris, quels sentimens on doit avoir pour les Fa-
 voris. 123
 * *Femmes*; voyez, *Enfer*.
Feuillantines, espece de Chançons galantes, pour-
 quoi ainsi nommées. n. 102. 103
 * *Fèvre* (Mr. le) Medecin célèbre, & Ami de Mr.
 de St. Evremond. 246. 301. 318. 324
 * *Fontaine* (de la) on veut l'attirer en Angleterre.
 245. son éloge. 259

* *Fore*

D E S M A T I E R E S.

* *Fore* (le Marquis de), Mr. de St. Evremond se
 bat en duel contre lui. 44
 * *Fouquet*, Surintendant des Finances, est arrêté &
 mis au Château d'Angers. n. 73. transferé à Pi-
 gnerol, où il meurt. n. 178
 * *François I.* favorisoit la Representation des Co-
 medies saintes qu'on jouoit de son tems. 146. 147
 G.
 * **G** *Allway* (le Comte de) Executeur testamen-
 taire de Mr. de St. Evremond. 302
 * *Gassendi*, ce qu'il pensoit sur les speculations de la
 Philosophie. 8. 9
 * *Gazette de Londres*, quand on commença à la pu-
 blier. n. 106. 107
Godeau, caractere de ses Poësies. n. 4. son *Benedici-*
té, une de ses meilleures Pieces. n. 9
Gombault, son caractere. 6. il étoit Protestant. n. 37
Gomberville, son antipathie pour le mot de *Car.* n.
 34. & *suiv.* son Roman de *Polexandre. Là-même.*
 * *Gondrin*, Archevêque de Sens, fait réordonner
 quelques Prêtres, & pourquoi. 41. 42
 * *Goris*, à quoi il attribue la mort de Des Cartes. 85
Gournai (Mademoiselle de) fille d'alliance de Mon-
 tagne, dont elle a publié les *Essais*, avec une
 Preface de sa façon. n. 24. se déclare pour les
 Expressions surannées. *Là-même.*
 * *Grammont* (le Comte de) bon Mot qu'il dit dans
 l'agonie. 265. & *suiv.*
 * *Gratot*, faisoit peur au Cardinal Mazarin. n. 60. 61
 * *Greatrak's* (Valentin) guerisons miraculeuses qu'il
 fait par le seul attouchement. 110 & *suiv.* On va
 à lui en foule de tous côtez. 111. 112. La verité
 de ses guerisons attestée par des personnes éclair-
 rées & d'une probité reconnue. 113. 114. Il se
 trouve enfin qu'elles n'étoient fondées que sur la
 credulité du Public. 114
Grece, avantages qu'en ont tiré les autres Nations. 167

H 6

H.

T A B L E

H.

- * **H**aro (Don Luis de) assiege Elvas. *n.* 54. ses Troupes sont batuës par les Portugais. *Là-même.* Plenipotentiaire d'Espagne à la Paix des Pyrenées. 47. plus habile & plus integre que le Cardinal Mazarin. 55. & *suiv.* 69. 70
- Haye* (la), Gouverneur de St. Venant, dupe le Cardinal Mazarin. *n.* 63
- Hegeſias*, Philosophe, le Roi Ptolemée lui défend de parler dans ses leçons des miseres de la Vie humaine, & pourquoi. *n.* 114. 115
- Historiens*, méthode pour lire utilement les anciens Historiens. 12
- Hobbes*, son éloge. 163. à quoi il attribuoit la division des Chrétiens. *Là-même.*
- Honnête homme*, l'honnête homme prend un juste milieu entre la bassesse & la fausse generosité. 111. 122
- * *Houlieres* (Madame des) fait un Sonnet contre la *Phedre* de Racine que l'on attribue au Duc de Nevers. *n.* 182. 183

I.

- I**ars (le Commandeur de) son Caractere. 124. 125
- Immortalité* de l'Ame; voyez, *Ame.*
- * *Indolence* agréable d'Epicure. 152. 153
- * *Johnson* (Benjamin) ses meilleures Tragedies. *n.* 186. 187
- * *Isenghien* (la Princesse d') 117. bon mot qu'elle dit 188
- * *Jusſel*, se retire en Angleterre pour y jouir de la liberté de Conscience. 216. regrette les douceurs qu'il avoit perduës en quittant la France. 216. 217

L.

- * **L**avardin, Evêque du Mans, s'il étoit Athée. 41. & *suiv.*
- Lavardin*, Evêque du Mans, caractere de son génie. 128. & *suiv.*
- * *Lausun* (le Comte de) travaille à servir Mr. de St. Evre-

D E S M A T I E R E S.

- Evremond. 115. 134. 135. releguée dans la Citadelle de Pignerol, & pourquoi. *n.* 137. est mis en liberté. *Là-même.*
- * *L'Enclos* (Mademoiselle de) son éloge. 38. sa mort. *n.* 39
- * *Leti*, grossissoit la Cour de Madame Mazarin. 220. 221
- Lettres*, dispute pour & contre les Lettres. 124. & *suiv.* Alexandre & César les ont aimées. 126. Utilité des Belles Lettres. 166. & *suiv.*
- * *Lionne* (le Marquis de) ébauche le Traité des Pyrenées. *n.* 68. & *suiv.* tâche de servir Mr. de St. Evremond. 115. 116. ses sollicitations n'ont point d'effet. 125. sa Mort. 137
- * *Lionne* (le Comte de) son attention à servir Mr. de St. Evremond. 108. 114. 115
- * *Locke*, fait valoir une pensée de Mr. de St. Evremond. *n.* 22. 23
- Longueville* (le Duc de) va en Normandie, & se déclare contre la Cour. 41. & *suiv.* sa retraite précipitée à l'approche des Troupes du Comte d'Harcourt. *n.* 56. 57
- * *Louis* XIV. ses Ministres l'indisposent contre Mr. de St. Evremond. 73. 74. & l'empêchent d'avoir égard aux sollicitations qu'on fait en sa faveur. 125. 126. Après la Revolution d'Angleterre, il lui fait dire qu'il peut revenir en France. 252
- * *Lully*, ses premiers Opera. 197
- M.
- M**achiavel, cité. *n.* 50. & *suiv.*
- * *Maizeaux* (Des) obtient de Mr. de St. Evremond des Corrections & des Eclaircissemens sur ses Ouvrages imprimez. 296. se propose de les donner au public avec ces Corrections. 298. Mr. de St. Evremond lui confie le soin de publier ses Oeuvres. 299. 300. ils travaillent ensemble à les revoir. 300. la mort de Mr. de St. Evremond empêche de finir ce travail. 301. il donne cette édition

T A B L E

tion de concert avec Mr. Silvestre.	316. 317
* <i>Malherbe</i> , jugement sur ce Poëte.	257
* <i>Marguetel</i> (Gilles de) Baron de St. Denis le Guast. 3.	
prend alliance avec Magdeleine Martel. <i>Là-même.</i>	
* <i>Marguetel</i> (Jean) prend le nom de <i>Saint-Denis</i> . 3.	
épouse Catherine Martel. <i>Là-même.</i>	
* <i>Martel</i> (Magdeleine)	3
* <i>Martel</i> (Catherine)	3
* <i>Mascaron</i> (le Pere) réordonné, & pourquoi.	42
<i>Mathematiciens</i> , leur merite.	166
<i>Mathematiques</i> , l'étude des Mathematiques ne convient pas à ceux qui aiment les plaisirs. 165. 166.	
<i>Maucroix</i> , son jugement sur les Poësies de Godeau.	n. 4
* <i>Mazarin</i> (le Cardinal) depense prodigieuse qu'il fit pour la Representation d'une Comedie. n. 193.	
fait mettre Mr. de St. Evremond à la Bastille. 35.	
comment il s'en excuse. 35. 36. trahit les intérêts de la France à la Paix des Pyrenées. 47. & suiv.	
se rend la Dupe de Don Luis de Haro dans les Conferences. 55. 56. 69. 70. son avidité à amasser du bien. 57. & suiv. sa timidité ridicule. 58. & suiv. jaloux de Mr. de Turenne. 67. plein de difficultez, de dissimulation, & d'artifices avec ses meilleurs amis.	70
* <i>Mazarin</i> (la Duchesse de) son Portrait. 166. 167. est recherchée en mariage par le Duc de Savoye. 169. 170. par le Roi d'Angleterre. 172. 173. les mauvais traitemens de son Mari la forcent à sortir de France. 167. 168. après avoir demeuré quelques années en Italie, elle se retire à Chembury. 168. 169. elle vient en Angleterre. 170. motifs secrets de ce voyage. 170. & suiv. Charles II. épris de sa beauté & de ses manieres, lui donne une grosse pension. 175. elle l'irrite en s'attachant au Prince de Monaco. 175. 181. sa Maison étoit le rendez-vous des personnes les plus distinguées en Angleterre. 183. agrémens qu'on y trouvoit.	184.

D E S M A T I E R E S.

184. 185. elle est inconsolable de la mort du Baron de Banier. 222. veut se retirer en Espagne dans un Couvent. <i>Là-même.</i> étoit peu persuadée des Veritez de la Religion 223. & suiv. La Chambre des Communes la veut faire sortir d'Angleterre. 253. le Roi Guillaume la prend sous sa protection, & lui donne une pension. <i>Là-même.</i> dures extremitez où elle se trouvoit alors. 253. 254. Le Duc Mazarin lui intente un procès, & la fait déclarer déchuë de ses Conventions. 254. & suiv. elle tombe malade. 281. son indifférence pour la Vie. 285. 286. sa Mort. 281. son Caractere. 281. 282. combien elle est regrettée du public & des particuliers.	285
* <i>Mazarin</i> (le Duc de) son Caractere. 167. les mauvais traitemens qu'il fait à la Duchesse Mazarin l'obligent à se retirer dans les pays étrangers 167. 168. il la laisse manquer de tout. 254. la fait déclarer déchuë de ses Conventions par Arrêt du Conseil.	254. & suiv.
* <i>Ménage</i> , n'a pas sù l'origine des <i>Côteaux</i> .	n. 40
* <i>Moliere</i> , son éloge.	259
* <i>Monaco</i> (le Prince de) son Portrait. 175. va en Angleterre, & devient amoureux de Madame Mazarin.	<i>Là-même.</i>
<i>Monde</i> , deux sortes de gens dont le Monde est composé. 118. 119. Tant qu'on est engagé dans le Monde, il faut s'affujettir à ses Maximes. 119	
<i>Monologue des Tuilleries</i> , Piece en Vers composée par Colletet. n. 12. 13. l'estime qu'en faisoit le Cardinal de Richelieu.	<i>Là-même.</i>
* <i>Montaigne</i> (l'Abbé de) confident d'Anne d'Autriche. n. 70. 71. aspire au Cardinalat.	106
* <i>Montresor</i> , ennemi du Cardinal de Richelieu. n. 60. 61	
<i>Morale</i> , son utilité.	166. & suiv.
* <i>Morin</i> , fameux Joueur, son caractere.	219
<i>Mort</i> , il y auroit de la moleste à n'oser jamais penser à la Mort. 147. on n'en doit pas faire une étude.	

T A B L E

- étude particuliere. 147. 148. ce qui seul peut diminuer l'horreur de la Mort. 147
 * *Mystere de l'Ancien Testament*, Comedie Sainte qu'on se proposoit de jouer à Paris. 148. le Procureur du Roi s'y oppose. 148. & suiv.
 * *Mystere de la Passion*, Comedie Sainte jouée à Paris, idée de cette Piece. 144. & suiv.
 * *Mystere des Actes des Apostres*, Comedie Sainte, jouée par personnages à Paris. 147. 148.

N.

- * *N*evers (le Duc de) Satirisé dans un Sonnet. n. 182. 183. son Portrait. 208. n. 208. 209
 * *Notes*, combien elles sont necessaires pour faire entendre les Ouvrages d'esprit. 320

O.

- * *O*lonne (le Comte d') un des trois Côteaux. 39. 40. 297. 298. il est exilé de la Cour. 163
Olonne (la Comtesse d') de quelle Maison elle étoit. 78. 79. Ses perfections. 78. & suiv. ses défauts. 83. 84. ses regrets sur la Mort du Duc de Candale. 158. & suiv.
 * *Opera*, Histoire de l'établissement des Opera en France. 192. & suiv.

P.

- * *P*aix des Pyrenées, desavantageuse à la France. 71. 72. motifs honteux qui porteroient le Cardinal Mazarin à la faire. 48. & suiv.
 * *Palatine* (Anne de Gonzague, Princesse) a eu beaucoup de part aux cabales contre la Cour de France. n. 178. 179
Passion, le ridicule d'une vieille Passion. 107
 * *Pauvres*, legs que Mr. de St. Evremond leur fait dans son Testament. n. 302. 303
 * *Pelisson*, son éloge du Duc d'Enguien. n. 10. 11. jugement qu'il fait d'une Piece de Mr. de St. Evremond. 15. 16

P6

D E S M A T I E R E S.

- Pelisson*, cité. n. 5. n. 7. n. 12. 13. n. 29. n. 34. & suiv.
 * *Perrault*, jugement sur son *Parallele* des Anciens, & des Modernes. 259
 * *Perrin* (l'Abbé) premier Auteur des Opera François. 194. & suiv.
 * *Perrine* (la Marquise de la) son éloge. 286
 * *Pétrone*, si la *Satire* que nous avons sous le nom de *Pétrone*, est l'Ouvrage même que le *Pétrone* dont parle Tacite envoya à Neron. n. 94. & suiv.
 * *Philosophie*, combien ses speculations sont douteuses & incertaines. 8. 9
 * *Pic* (l'Abbé) publie un volume de ses Ouvrages sous le nom de Mr. de St. Evremond. 294
 * *Pimentel* (Don Antonio) ébauche le *Traité* des Pyrenées. n. 68 & suiv.
Plaisirs, comment il les faut ménager. 148. sont recherchés differemment par les sensuels, les voluptueux, & les délicats. 149. 150. impressions différentes que les objets qui nous plaisent font sur nous. 150. 151. les gens qui ne songent qu'à leurs Plaisirs, plus humains & plus accessibles que ceux qui ne pensent qu'à leurs affaires. 119
Politique, ses usages. 166. & suiv.
Porcheres d'Arbaud, Intendant des Plaisirs nocturnes. 15. n. 14. se retire en Bourgogne. n. 15
 * *Portsmouth* (la Duchesse de); voyez, *Queroualle*.
Précieuse, caractère d'une *Précieuse*. 132. & suiv. en quoi elle fait consister son plus grand merite. 134
 * *Princes*, comment ils devroient lire les anciens Historiens. 12
Protestante, si un Mari est à couvert de tout accident avec une Femme Protestante. 143. 144

Q.

- * *Queroualle* (Louise de) on la fait venir en Angleterre. 138. & pourquoi. 141. 142. est créée Duchesse de Portsmouth. 142. gouvernoit Charles II. suivant les inspirations de la Cour de France. 171. On forme le dessein de la supplanter. 171. & suiv.

R. R6

T A B L E

R.

- * **Racine**, Caractere de son genie. 258. 259. mis en parallele avec Corneille. *Là-même.* on lui attribue un Sonnet satirique contre le Duc de Nevers, & contre Madame Mazarin. n. 182. 183
- * **Raguenet** (l'Abbé) a composé la Vie de Mr. de Turenne. n. 24. 25. Caractere de sa Vie de Cromwell. *Là-même.*
- * **Real**, (Saint), voyez *Saint Real*.
- Reformateurs** du genre humain, leur sagesse est inutile dans le monde. 119. ils ont leurs interêts particuliers en vûë. 119. 120. combien ils sont dangereux. 120
- Religion Reformée**, la Religion Reformée est aussi avantageuse aux Maris, que la Catholique Romaine est favorable aux Amans. 141. 142
- * **Renaudot** (l'Abbé) son Jugement sur le *Dictionnaire* de Mr. Bayle tourné en ridicule par Mr. de St. Evremond. 267. 268
- Renti** (le Marquis de) meurt d'une maladie peu ordinaire. n. 105. qui est l'Auteur de sa Vie. *Là-même.*
- * **Rets** (le Cardinal de) redoutable au Cardinal Mazarin. n. 59. 60
- Rets** (le Duc de) tourné en ridicule. 57
- Richelieu** (le Cardinal de) present qu'il fait à Colletet pour deux Vers. n. 12
- * **Riencourt**, son jugement sur les motifs de la Paix des Pyrenées. n. 71. 72
- * **Rocheboucauld** (le Duc de la) bon mot qu'il dit un jour à Mademoiselle de L'Enclos. 321
- Romains**, ils étudioient de bonne-heure la Politique. 171. aimoient passionnément les Belles Lettres. 172
- * **Roman de la Rose**, par qui il a été composé. 307. 308
- Rome**, quel usage on y faisoit de la Philosophie. 171
- * **Rouville** (Charlotte de) 3. 4
- * **Ruviere** (Mr. Bover de) fait l'*Apologie* des Oeuvres de Mr. de St. Evremond contre Cotelendi 280. jugement de Mr. de St. Evremond sur cet Ouvrage. 280. 281

S.

D E S M A T I E R E S.

S.

- * **Sabbotiers**, la Guerre des Sabbotiers. n. 61
- * **Sagesse**, à quel usage elle nous a été principalement donnée. 145. son peu d'utilité parmi les douleurs, & aux approches de la Mort. *Là-même.*
- * **Saint-Amant**, on lui attribue un Ouvrage de Mr. de St. Evremond. n. 16
- * **Saint Denis** le Guast, Terre dans le Côtentin. n. 2
- * **Saint Denis** (Charles de) épouse Charlotte de Rouville. 3. Enfants issus de ce Mariage. 4
- * **Saint Evremond**, Terre dans l'Election de Coutance. n. 4
- * **Saint Evremond**; voyez *Evremond* (Saint)
- * **Saint Real** (l'Abbé de) est amoureux de Madame Mazarin. 183. écrit les *Memoires* de cette Duchesse 184. l'accompagne en Angleterre. *Là-même.*
- Sarasin**, on attribue un de ses Ouvrages à Mr. de St. Evremond. 241. son éloge. 258
- * **Savoie** (le Duc de) recherche en mariage Hortence Mancini, ensuite Duchesse Mazarin. 169
- * **Savoie** (le Prince Philippe de) neveu de Madame Mazarin, tué en duel par le Baron de Banier. 222
- Sciences**, à quelles Sciences un honnête homme doit s'appliquer. 166. & *suiv.*
- Sidias**, Heros d'un petit Ouvrage de Theophile. n. 128
- Silhon**, Ouvrages qu'il a donné au public. n. 22
- * **Silvestre** (Mr.), on lui remet les Manuscrits de Mr. de St. Evremond. 302. 316. il les publie conjointement avec Mr. Des Maizeaux. 316. 317
- * **Simon** (le Pere), son *Histoire critique du Vieux Testament* est supprimée à Paris. n. 220. vouloit faire imprimer en Angleterre son *Histoire critique du Nouveau Testament.* n. 221
- * **Sluse**, (René François) Chanoine de Liege. 117
- Socrate**, n'étoit pas bien sûr de l'Immortalité de l'Ame. 111. les raisonnemens qu'il fit à sa mort, ne persuaderent ni ses Amis, ni lui-même de ce qu'il disoit. 145. 146
- * **Soissons** (le Comte de) son Ambassade en Angleterre. 67. * So-

TABLE DES MATIERES.

- * *Sologne*, quelques Payfans de Sologne attroupez faisoient peur au Cardinal Mazarin. n. 61
- * *Spinoza*, son Portrait. 108. ses sentimens. 109. 110
- * *Sunderland* (le Comte de) propose à Jaques II. de créer une Charge en faveur de Mr. de St. Evremond. T. 241
- T** *Ambonneau* (le President) faisoit ridiculement le difficile sur la bonne-chere. 95. n. 94
- * *Tellier* (Michel le) Secretaire d'Etat, previent le Roi contre Mr. de St. Evremond. 73. s'oppose à son retour. 132. 166
- Théologie*, à qui elle convient. 162
- Tibere*, faisoit des gestes mous & effeminez en parlant. n. 129
- * *Trigaut* de Belmont (l'Abbé), attribué le *Roman de la Rose* à Abelard. 308
- * *Turenne* (le Maréchal de) bat l'Armée Espagnole. n. 58. étoit redoutable aux Ministres. n. 66. 67. estime qu'il avoit pour Mr. de St. Evremond. 10. lui témoigne le desir qu'il avoit de pouvoir lui être utile. V. 115
- * **V** *Affor* (Michel le) cité. n. 42. & 71
- Vermeil* (la Comtesse de) Maitresse imaginaire de Chapelain. n. 17
- * *Villiers* (l'Abbé de) fait passer un de ses Ouvrages sous le nom de Mr. de St. Evremond. 295
- * *Vin* de Champagne, n'est plus si bon qu'il l'étoit autrefois, & pourquoi. 297
- * *Vivre*, moyen de vivre heureux. 153. & suiv.
- * *Voiture*, son éloge. 258
- * *Vossius* (Isaac) Ami de Lettres de Mr. de St. Evremond. 108. 116. son Caractere. 215. sa credulité imbecile. 216. n. 220. sa mort peu édifiante. n. 214. W. & suiv.
- * **W** *Aller* (Edmond) celebre Poëte Anglois, son éloge. 80. Mr. de St. Evremond lui donne en garde ses Papiers. Y. 317
- * **Y** *Ork* (Marie d'Este Duchesse d') étoit proche parente de Madame Mazarin. n. 170. 171

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

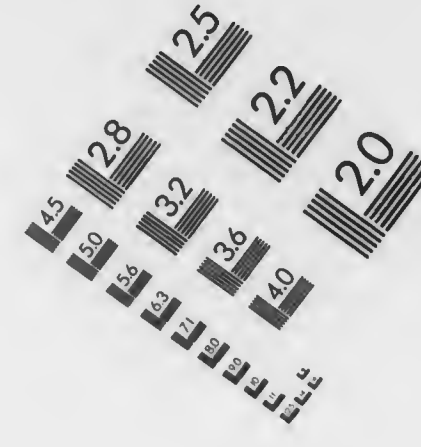
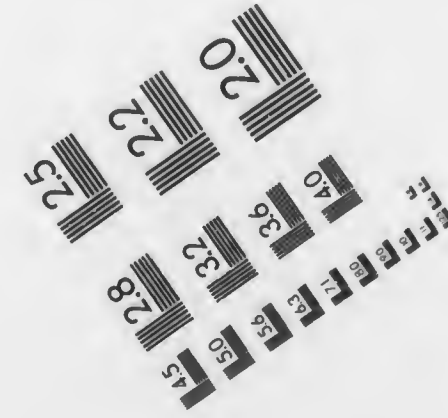
2.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

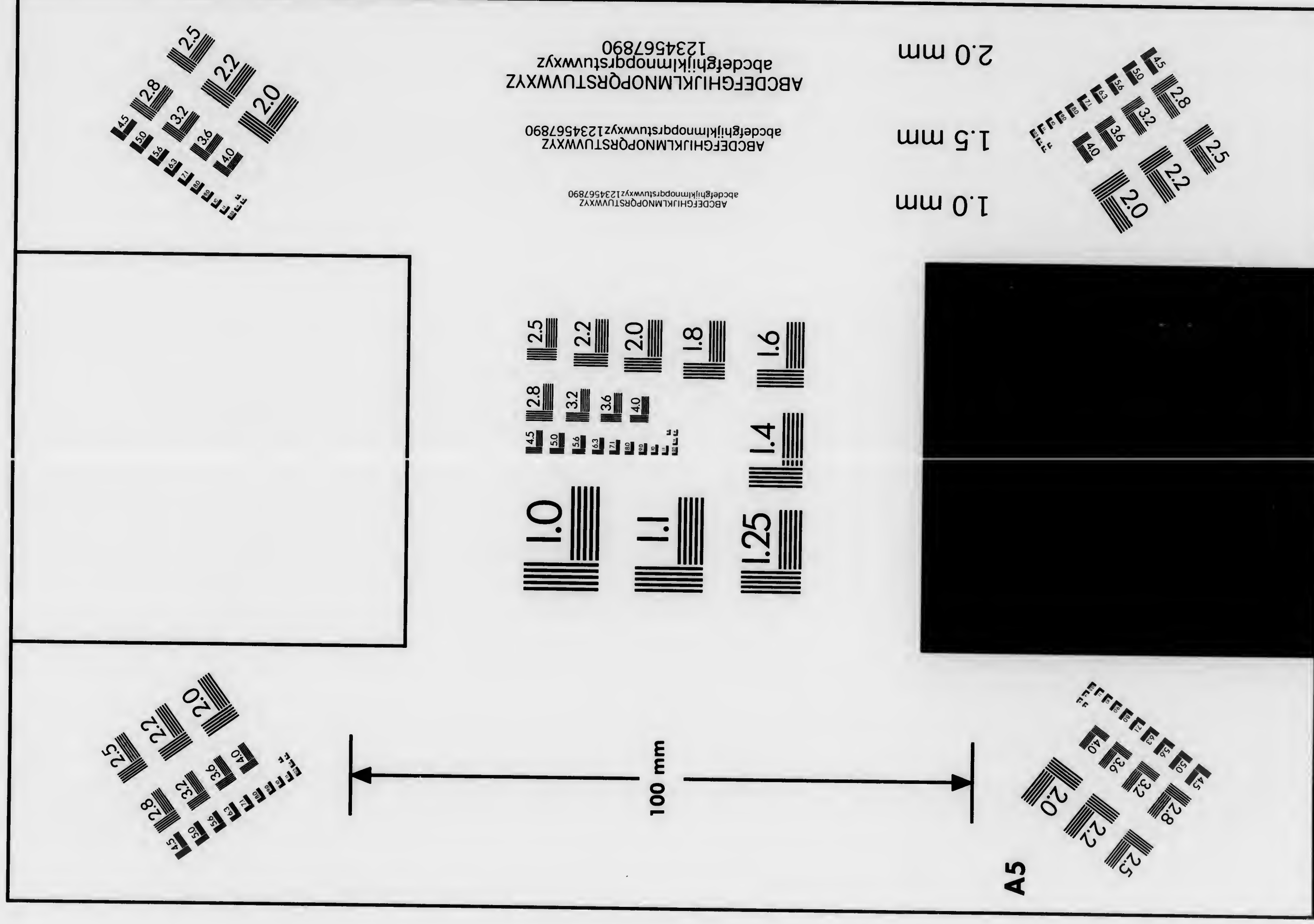
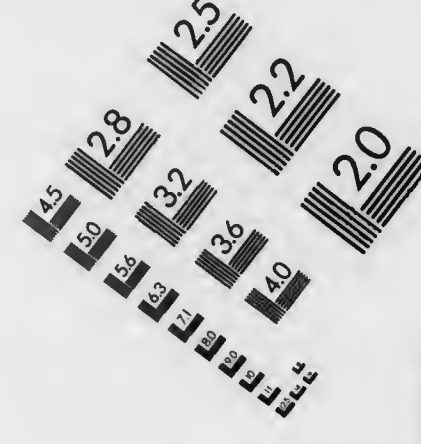
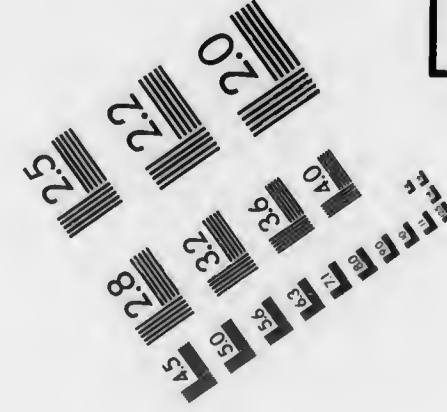
2.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm



PM-MGP METRIC GENERAL PURPOSE TARGET PHOTOGRAPHIC



ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

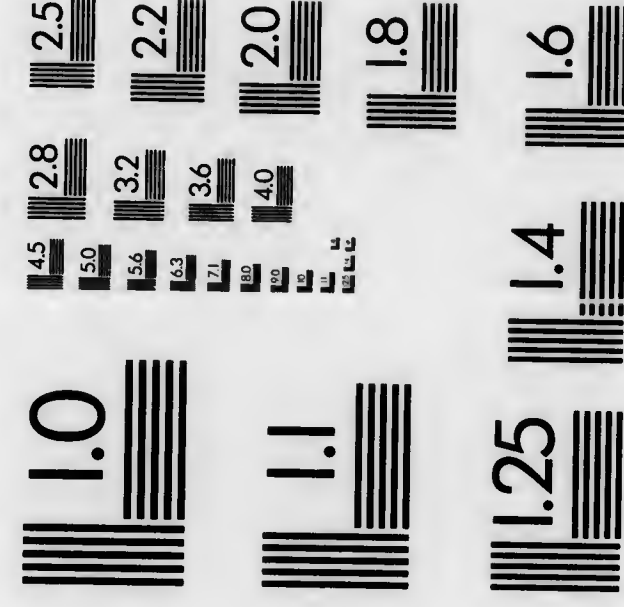
ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890



2.5 mm

2.0 mm

1.5 mm

1.0 mm



PRECISIONSM RESOLUTION TARGETS

PIONEERS IN METHYLENE BLUE TESTING SINCE 1974



3308 - 134th STREET WEST, EURNSVILLE, MN 55337 USA
TEL: 612 895 6699 FAX 612 895 6668



ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

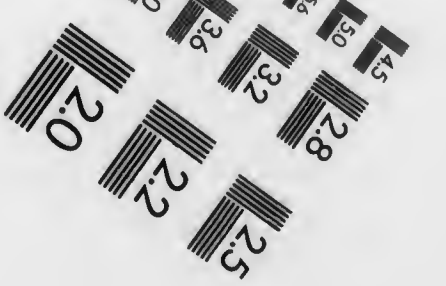
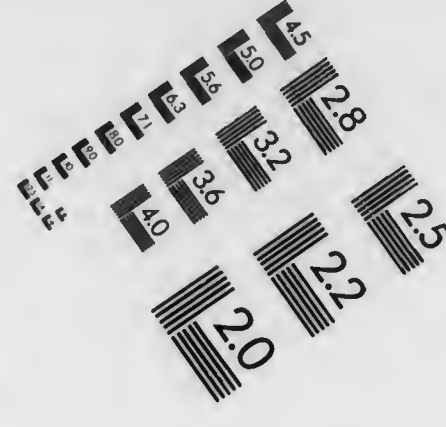
4.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.0 mm





END OF REEL

PLEASE REWIND

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY
PRESERVATION MICROFILMING SERVICE
